



***Uillae* and Domain
at the end of Antiquity
and the beginning of Middle Age**

**CIRCA UILLAM
STUDIES ON THE
RURAL WORLD IN
THE ROMAN PERIOD**

Uillae and Domain at the end of Antiquity and the beginning of Middle Age

How do rural societies respond to their changing times?

CIRCA UILLAM
STUDIES ON THE RURAL WORLD IN THE ROMAN PERIOD - 8



Université de Pau et des Pays de l'Adour
UMR 5140 Archéologie des Sociétés Méditerranéennes de Lattes-Montpellier
Universitat de Girona
Institut Català de Recerca en Patrimoni Cultural
Grup de Recerca Arqueològica del Pla de l'Estany

Pau 2015



Uillae and Domain at the end of Antiquity and the begining of Middle Age
How do rural societies respond to their changing times?
Circa Uillam - Studies on the rural worrld in the roman period - 8

© Editorial material and organization:
Presses de l'Université de Pau et des Pays de l'Adour

© Contens and figures: the authors

Publisher: Réchin François
Proofreading: Nonat Laure
Layout: Düren Audrey

Editorial Board:

Josep Burch i Rius (Université de Gerona, Institut Català de Recerca en Patrimoni Cultural)
Pere Castanyer Masoliver (Musée de Catalogne)
Cristophe Pellecuer (SRA Languedoc-Roussillon-UMR 5140 Archéologie des Sociétés Méditerranéennes)
François Réchin (Université de Pau et des Pays de l'Adour-ITEM EA 3002)
Joaquim Tremoleda Trilla (Musée de Catalogne)

Contact:

Identités, Territoires, Expressions, Mobilités
(ITEM, EA 3002)
Institut Cl. Laugénie - Avenue Poplawski
64000, Pau

Institut Català de Recerca en Patrimoni Cultural
Parc Científic i Arqueològic de la Universitat de Girona
Carrer Emili Grahit, 91, Bloc C, 1^a planta
17003, Girona

UMR 5140 Archéologie des Sociétés Méditerranéennes.
Équipe TeSAM 390. Avenue de Pérols
F-34970 Lattes

ISBN: 2-35311-061-4

Registration of copyright: mai 2015

SOMMAIRE

Avant-propos.....	7
De la atomización a la concentración del poblamiento rural entre el Alto Imperio y la Antigüedad Tardía: el caso del <i>territorium</i> de la ciudad romana de Los Bañales (<i>Hispania Citerior</i>) <i>Javier Andreu</i>	11
De la Antigüedad tardía à la alta Edad Media en zonas de montaña: poblamiento y explotación de recursos en el Pireneo oriental <i>Marta Sancho I Planas</i>	25
Formas de poblamiento y ocupación en el ámbito rural del Nordeste catalán desde el Bajo Imperio romano hasta la época visigoda <i>Josep Burch, Pere Castanyer, Josep M. Nolla, Joaquim Tremoleda</i>	35
Aperçu des <i>uillae</i> médiévales de la Vistrenque à Nîmes (Gard) : répartition, formes et héritage antique <i>Odile Maufras</i>	63
Les mutations d'un domaine de l'Antiquité tardive au haut Moyen-Âge. Le Vernai à Saint-Romain-de-Jalionas (Isère) <i>Robert Royet</i>	83
Les établissements domaniaux du littoral Nîmois entre Antiquité tardive et haut Moyen-Âge (IV ^e -X ^e siècles) <i>Claude Raynaud</i>	107
L'occupation de l'Antiquité tardive et du haut Moyen-Âge dans un contexte de <i>pars urbana</i> d'une <i>uilla</i> gallo-romaine : le site archéologique de Saint-Saturnin du Bois (Charente-Maritime) <i>Léopold Maurel, Sandrine Bartholome, Noémie Rolland</i>	127
Le devenir des <i>uillae</i> aristocratiques aquitaines de la fin du IV ^e au VI ^e siècle à travers l'exemple de Séviac (Montréal-du-Gers, Gers) <i>Brieuc Fages</i>	141
De la <i>uilla</i> aquitano-romaine à la seigneurie médiévale : Le cas du quartier Saint-Michel à Lescar <i>D. Bidot-Germa, A. Clavet, Fr. Réchin</i>	161
Un aperçu de l'évolution des campagnes d'Aquitaine à la fin de l'Antiquité et au haut Moyen-Âge à travers l'exemple de quelques <i>uillae</i> du sud-ouest de la Novempopulanie <i>Sébastien Cabes</i>	179
Guidelines for authors	202

AVANT-PROPOS

La rencontre organisée par le collectif *Circa Uillam* en 2012 à l'Université de Pau et des Pays de l'Adour vient confirmer la synergie transfrontalière qui prévaut depuis plusieurs années entre les équipes d'archéologues des universités de Gérone (Laboratoire d'archéologie et préhistoire) et de Pau (ITEM, EA 3002) et du laboratoire « Archéologie des Sociétés Méditerranéennes » (UMR 5140 - Montpellier). Jusqu'ici, chacune de nos réunions a abordé le phénomène de la *uilla* sous un angle spécifique, destiné à attirer l'attention sur des questions restées encore parfois confuses à nos yeux. L'avenir décidera de la pertinence de ces interrogations, il reste que ces colloques *Circa Uillam* ont été préparés par un véritable dialogue, émanant pourtant (ou justement?) de partenaires issus d'institutions dissemblables de deux pays différents, s'intéressant d'un côté à un espace atlantique et de l'autre aux rives de la Méditerranée unis par la chaîne pyrénéenne. Les discussions qui ont eu lieu lors de l'édition 2011 tenue à Loupian nous ont conduit à traiter en 2012 le thème suivant : « Les campagnes face aux mutations de leur temps : *uillae* et domaines à la fin de l'Antiquité et au début du Moyen-Âge ». Ce choix est d'abord empirique. Chacun d'entre nous, comme bien des archéologues, ayant été confronté, lorsque nous avons eu à aborder une *uilla*, à des niveaux ou des structures parfois difficiles à caractériser qui ne pouvaient plus être vraiment rattachés à l'une de ces demeures aristocratiques qui nous occupaient, ni encore totalement à ces villages que nos collègues médiévistes explorent maintenant avec succès. Chacun d'entre nous, lors de nos prospections et inventaires bibliographiques, avons touché du doigt les changements d'équilibres territoriaux qui interviennent à la même époque. Nous voulions en savoir un peu plus sur ces questions et mieux comprendre comment s'organisait alors l'espace rural dans les régions qui environnent la chaîne pyrénéenne. Ce choix repose aussi sur des préoccupations plus globales. En effet, ces problèmes touchent à la mutation des formes et de l'organisation de l'habitat, de la répartition de la propriété, des productions que connaissent les espaces ruraux de l'Occident romain de la fin de l'Antiquité et du début du Moyen-Âge, dans un contexte politique marqué par le recul, puis la fin du pouvoir impérial. La question se pose alors de repérer ce qu'il reste, dans les territoires ainsi recomposés, de l'organisation née de l'Antiquité et ainsi de définir l'empreinte du *fundus* antique dans le paysage médiéval naissant, tout en repérant les nouvelles formes d'habitat privilégié et les solutions qui ont été trouvées par les différents acteurs pour organiser leurs territoires dans ce contexte changeant. Ces interrogations entrent singulièrement en résonance avec les défis proposés au monde rural en ce début de XXI^e siècle marqué par une véritable révolution technique (OGM et cultures biologiques, informatisation, développement de l'agriculture urbaine), sociopolitique (rurbanisation, réduction drastique du nombre des agriculteurs et de leur poids électoral), environnementales (mitage, artificialisation des terres agricoles, pollutions, changements climatiques). Il y avait donc là matière à réflexion et la journée passée au musée de Claracq prenait tout son sens, au sein d'un espace rural en pleine recomposition, remembré, mité, devenu périurbain, mais en même temps inventant de nouvelles dynamiques spatiales...

Les collègues présents ont répondu à merveille à ce programme probablement trop ambitieux en livrant des dossiers dont le lecteur pourra juger la qualité dans les pages qui suivent. Les approches résolument convergentes qui ont été les nôtres peuvent être définies selon deux catégories principales tenant aux différences d'échelles adoptées, sans que l'on puisse distinguer des différences nationales ou régionales en la matière. La première rassemble ceux qui ont opté pour un regard monographique précis, à l'image de R. Royet pour le Vernai à Saint-Romain-de-Jalionas, S. Bartholome, P. Lesimple et L. Maurel pour Saint-Saturnin du Bois, B. Fages pour Séviac, ou D. Bidot-Germa et Fr. Réchin pour *Sent Miquèu*. La lecture de cette première série de contributions démontre clairement l'intérêt de consacrer du temps à ces travaux minutieux sans lesquels aucune synthèse ne peut être valablement entreprise. Les difficultés ne manquent pas lorsqu'il s'agit de caractériser et dater les phases terminales des demeures aristocratiques rurales et leurs postérités immédiates, mais l'on trouvera dans ces textes une matière qui

permet de fonder une vision optimiste de l'avenir de nos études. La seconde concerne ceux qui ont tenté d'embrasser la situation par un regard plus large sur les territoires anciens. J. Andreu Pintado a exposé les travaux de son équipe autour de la ville de Los Bañales, M. Sancho a attiré notre attention sur les zones montagnardes encore rarement abordées dans les cadre de ces rencontres, Cl. Raynaud a insisté sur le dynamisme des recompositions spatiales du territoire de la *civitas Nemausensis*, alors que S. Cabes reprenait une documentation aquitaine bien inégale. Il y avait largement dans ces propos de quoi mettre en perspective les travaux plus ponctuels qui ont été évoqués précédemment.

Organiser et publier une telle réunion n'aurait pas été chose facile sans l'aide du laboratoire ITEM (EA 3002) et les conseils avisés, ainsi que les encouragements, des collègues catalans et languedociens qui animent nos colloques depuis déjà quelques années. Cela aurait été impossible sans le soutien des collectivités territoriales qui l'ont financé : communauté d'agglomération de Pau, département des Pyrénées-Atlantiques, région Aquitaine. Une place à part doit être réservée à la communauté de communes des Luys-en-Béarn qui nous a réservé un chaleureux accueil en son musée archéologique consacré à la *uilla* de Lalonquette, ce qui n'a pas été pour rien dans l'ambiance décontractée qui a prévalu lors des deux journées de cette nouvelle édition de *Circa Uillam*.

J'ai absolument souhaité m'associer aux hommages offerts à M. Bats à l'occasion de son départ à la retraite. Aussi je lui dédie les actes de ce colloque, en signe de reconnaissance et d'amitié. Il retrouvera dans ce volume, peut-être avec un peu de nostalgie, la *uilla* du quartier *Sent-Miquéu* de Lescar...

Bonne lecture !

Fr. Réchin

De la atomización a la concentración del poblamiento rural entre el Alto Imperio y la Antigüedad Tardía: el caso del territorium de la ciudad romana de Los Bañales (Hispania Citerior)*

Javier Andreu

Universidad Nacional de Educación a Distancia – UNED
Plan de Investigación de la Fundación Uncastillo en Los Bañales

RÉSUMÉ

Sept campagnes de prospection archéologique intensive ont eu lieu dans les bassins de Riguel et Arba de Luesia (Saragosse, Espagne), dans l'ancien territoire de la ville romaine de Los Bañales (Uncastillo, Saragosse). Ces travaux ont livré un modèle d'organisation du paysage rural à l'époque romaine pour la période comprise entre le I^{er} siècle av. J.-C. et le III^e siècle apr. J.-C. au nord de la *Hispania Citerior*. L'étude des matériaux récupérés sur certains des sites qui jalonnent cet espace, nous permet de mettre en lumière les raisons, les lieux et les moments qui sont à l'origine de la transition du modèle atomisé et dispersé du peuplement rural du Haut-Empire à la concentration en *fundi* de grandes dimensions propre à l'organisation spatiale du paysage rural de l'époque tardo-antique.

MOTS CLÉS: Los Bañales, l'habitat rural, l'organisation territoriale, *uillae*, *uici*, *uillulae*, Antiquité tardive.

RESUMEN

Siete campañas de prospección arqueológica de carácter intensivo en las cuencas de los ríos Riguel y Arba de Luesia (Zaragoza, España), en el antiguo territorio de la ciudad romana de Los Bañales (Uncastillo, Zaragoza) han aportado un patrón de organización del paisaje rural en época romana válido como modelo de ocupación del territorio entre los siglos I a.C. y III d.C. en el norte de la *Hispania Citerior*. El estudio de los materiales, recuperados en algunos de los yacimientos que jalonaron ese espacio, nos permite trazar un modelo complementario que permita explicar a través de qué enclaves, por qué razones, en qué momentos –y a través de qué evidencias podemos constatarlo–, tuvo lugar la transición del modelo atomizado y disperso de poblamiento rural alto-imperial al de concentración de aquél en *fundi* de grandes dimensiones, fenómeno propio de la organización espacial del paisaje rural en época tardoantigua.

PALABRAS CLAVE: Los Bañales, poblamiento rural, organización territorial, *uillae*, *uici*, *uillulae*, tardoantigüedad.

* El presente trabajo se integra en las actividades del Plan de Investigación que, bajo la autorización, financiación y encargo de la Dirección General de Patrimonio del Departamento de Educación, Cultura y Deporte del Gobierno de Aragón y el apoyo de la Fundación Uncastillo (www.fundacionuncastillo.com), se viene llevando a cabo en el yacimiento de Los Bañales (www.losbanales.es) y su entorno. Asimismo, forma parte de la línea de investigación sobre “Los Vascones de las fuentes clásicas” del Grupo de Estudios Avanzados en Historia Antigua de la Unviersidad Nacional de Educación a Distancia (UNED) (Ref.: G55H22).

¹ Amela 2011, 119-122.

² Aguarod 1977, 987-989, con nuevos datos en Lasasosa 2011, 338-340.

³ Toda la información sobre esta evolución histórica y otros aspectos esenciales en Andreu éd. 2011.

⁴ Además de Andreu 2011, 45-48 (esp. pp. 29-38 y 38-44 para los periodos julio-claudio y flavio en la ciudad), en el estudio monográfico sobre la cuestión de Andreu, Péréx y Bienes 2011.

⁵ Galiay 1944, 22-29.

⁶ Para los enterramientos tardoantiguos puede verse Andreu 2011, 49-51. Hasta la fecha, la moneda más reciente recogida –lamentablemente fuera de contexto– en la ciudad romana de Los Bañales es una pieza de Constancio II (RIC 269) fechable entre el 353 y el 357/358 a.C. que contrasta con piezas de numerario romano antiguas como el denario republicano de C. Hosidius Geta (RRC 407/2) del 68 a.C. o las piezas presatinas de sekia o arsaos recogidas en las campañas antiguas (Galiay 1944 y, especialmente, 1949, 18) o en las actualmente en curso.

Esa ausencia de material numismático tardoantiguo en la parte baja de la ciudad romana puede ponerse en relación, también, con la ausencia casi total de variantes tardías de terra sigillata hispánica, por ejemplo (Lasasosa 2011, 347), que permiten suponer una notable regresión del poblamiento urbano a partir del siglo IV d.C.

⁷ Para la caracterización

En el área septentrional del *conuentus* de la colonia *Caesar Augusta* (Zaragoza) y surcada por un importante ramal de la vía *Tarraco-Oiasso*¹ tuvo su desarrollo a partir del siglo I a.C. –aunque, muy probablemente, dando continuidad a un poblamiento indígena anterior aun sin bases estratigráficas claramente constatadas²– una ciudad romana que, a falta de confirmación sobre su nombre antiguo, debemos seguir denominando “Los Bañales” (Uncastillo, Zaragoza)³. Las campañas de excavación arqueológica llevadas a cabo en el lugar entre 2009 y 2012 han puesto de manifiesto cómo el cambio de Era –y, en concreto, la época de Augusto–, la época flavia y los comienzos del siglo II d.C. constituyeron los de mayor actividad monumentalizadora y de mayor apertura al exterior del enclave que, en determinadas zonas, parece debió iniciar una regresión urbana notable a partir del siglo III d.C., si no, en algunas partes de la ciudad, algo antes⁴. Hasta la fecha, sólo la constatación, todavía no excesivamente bien contextualizada, de enterramientos de probable carácter tardoantiguo en los límites del foro y el hallazgo de material cerámico y numismático altomedieval en la excavación de uno de los espacios domésticos que, en su día, fuera excavado por J. Galiay en lo alto del cerro de El Pueyo⁵, podrían probar un, seguramente residual, poblamiento posterior a la tercera y cuartas centurias de la Era⁶ tal vez, además, corolario de una regresión urbana y de una amortización de sus espacios públicos que, como se dijo más arriba, debió iniciarse bastante antes, extremo éste que, en cualquier caso, sólo el avance de los trabajos en curso y su deseable continuidad futura podrán confirmar.

En paralelo a la excavación arqueológica del espacio urbano, desde el verano de 2008 se han llevado a cabo hasta siete campañas de intensiva prospección territorial en el que debió ser el *territorium* rural de referencia –y, desde luego, el auténtico *hinterland*– de la ciudad romana *grosso modo* establecido entre los valles de los ríos Riguel –al oeste del área urbana– y Arba de Luesia –al este– conformando un espacio en el que alternan las llanuras sedimentarias y aluviales próximas a los ríos con los espacios de piedemonte prepirenaico que, precisamente, comienzan a acusarse a medida que nos alejamos de la ciudad romana hacia el Norte⁷ donde las Sierras de Luesia y Santo Domingo constituyen ya auténticas estribaciones prepirenaicas. Conscientes de la importancia –pero también de las limitaciones– de los datos obtenidos a través de este tipo de técnica, los resultados de todas y cada una de las campañas han visto la luz oportunamente en varios trabajos científicos a los que remitimos para complementar o matizar lo dicho aquí sobre la problemática concreta que da título a estas líneas⁸. Además del mapa de asentamientos generado, el resultado de estas campañas ha sido el establecimiento de una categorización de enclaves que, desde una óptica estrictamente teórica, contempla la siguiente tipología a cuyas variantes pueden adscribirse provisionalmente –a espera de excavaciones futuras que puedan confirmar las clasificación⁹– cada uno de los veintitrés yacimientos romanos localizados (ver tabla y fig. 1):

(1) Establecimientos residenciales de naturaleza suburbana. Se adscriben a dicha categoría yacimientos –como Cuarvena I y II, en Uncastillo– muy próximos a la ciudad romana, alejados, sin embargo, de las vías de comunicación principales, de pequeña extensión y con material arqueológico fundamentalmente de vajilla de mesa bien terra sigillata bien cerámica engobada, frecuentísima en la zona.

(2) Enclaves de naturaleza productiva o de servicios. A esta categoría habría que incorporar aquéllos yacimientos de pequeño tamaño –nunca superior



Figure 1. Panorámica general del poblamiento rural en torno a Los Bañales en época altoimperial (siglos I a. C.-III d. C.) (Á. A. Jordán).



Figure 2. Mapa de los enclaves rurales con materiales tardoantiguos (siglos III-VI d. C.) en torno a Los Bañales (Á. A. Jordán) (para la leyenda: Mapa 1).

de dicho espacio con carácter global véase Andreu y Jordán 2003-2004, 458-461 y Andreu 2010.

⁸ Campañas I, II, III y IV (Junio y Octubre de 2008 y Febrero de 2009): Andreu, Lasuén y Jordán 2009 además de Lasuén 2010; Campaña IV (Febrero de 2010): Andreu, Uribe y Jordán 2010; Campaña V (Febrero de 2011): Andreu, Luesma y Jordán en prensa; permaneciendo aun inédita, cuando se escriben estas líneas (Andreu/Jordán/Sánchez 2012, 2-43), los resultados de la Campaña VII que, en cualquier caso, está previsto sean carácter global véase Andreu y Jordán 2003-2004, 458-461 y Andreu 2010.

⁹ Para no alargar la lista bibliográfica que cierra este trabajo remitimos a los títulos que fueran citados en Andreu, Uribe y Jordán 2010, 115-117, notas 1-11 y en Andreu, Luesma y Jordán en prensa, s. pp., notas 1-17 además de la recogida en Andreu 2010.

¹⁰ Cato. Agr. 1, 1-5; 33, 33 o Varro. Rust. 1, 6 y 1, 15.

¹¹ Lostal 1980, 90-92.

¹² Se trata de los enclaves de La Estanca de la Bueta (Paz 1991, 35-37), de La Pesquera (Zapater/Romeo 2001), de El Zaticón (Andreu/Uribe 2010), y de San Jorge (Aguarod/Mostalac 1984 aunque los materiales recuperados permanecen inéditos) donde, por distintos hallazgos de naturaleza funeraria, se llevaron a cabo sondeos comprobatorios.

a las 2 hectáreas, generalmente, además, por debajo— caracterizados bien por su posición al pie de arterias de comunicación bien por el predominio, entre el material mueble recogido, de las variantes cerámicas de almacenaje (ánforas, fragmentos de *dolia*...) y cerámica común. En ocasiones existen, además, otras evidencias de la cultura material (piezas de *torcularia*, escoria de hierro...) que subrayan, si cabe, esa presunta dedicación productiva. Yacimientos como el Corral de Algarado, el Corral de Carletes, Golifán, El Palomar, La Plana del Molino, La Tejería o el Corral de Valero, verosíblemente, tuvieron esta función. Por su parte, enclaves como Los Pozos, Corral del Herrero o San Jorge resultan de difícil categorización pudiendo ser también *uici* (4), por su situación marginal, y, en algunos casos, también, por la prolongada perduración de su poblamiento.

(3) Asentamientos rurales del tipo *uilla*. Establecimientos de tamaño medio, muchas veces superior a las 2 hectáreas y caracterizados por la presencia, entre sus restos, de elementos de carácter suntuario (teselas musivas, mármoles, monumentos y acotados de carácter funerario, material arquitectónico de cierta envergadura, restos de termas o de complejos hidráulicos...) reveladores de su antiguo potencial arquitectónico y próximos a cauces hídricos, caminos y afloramientos de arenisca, fortalezas las tres recomendadas en la tratadística romana para la instalación de este tipo de unidades mínimas de explotación agropecuaria¹⁰. Los yacimientos de La Sinagoga, Corral de Garcés, Los Atilios, La Estanca de la Bueta, Bodegón, Puyarraso y La Pesquera— en el valle del río Riguel— y La Figuera, La Pila y Val de Biota —en la cuenca del río Arba— corresponderían a esta categoría en muchos casos, además, subrayada desde los primeros trabajos científicos sobre el poblamiento romano en la zona¹¹.

(4) Asentamientos rurales del tipo *uicus*. Conforme a las notas características de este tipo de enclaves se propone adscribir a dicha categoría a aquéllos de notable extensión (en torno a 5/7 hectáreas), de dilatada continuidad en su poblamiento —casi desde época indígena hasta los tiempos tardoantiguos—, vinculados a determinadas actividades productivas y de posición ligeramente descentralizada respecto del núcleo urbano con el que mantuvieron relación. El enclave de El Zaticón de Biota, a orillas del río Arba, parece cumplir *stricto sensu* las características de este tipo de barriadas mientras que, como se dijo, los enclaves, también en el actual término municipal de Biota, de Los Pozos o de San Jorge atesoran algunas de las características de este tipo pero podrían, acaso, por su extensión, alinearse mejor con la tipología de los establecimientos de naturaleza productiva (2).

Con un material de referencia como el aquí recogido y teniendo en cuenta que sólo en cuatro de los enclaves la información de partida procede de excavaciones arqueológicas —la mayoría, además, muy locales a modo de sencillos sondeos comprobatorios o de urgencia¹²— sí que parece pertinente llamar la atención sobre distintos fenómenos relacionados con el desarrollo histórico de estos enclaves y, en particular, con la proyección de los mismos hacia los tiempos tardoantiguos, objeto de interés del volumen en que se inscriben estas páginas. A las reflexiones que aquí se anotan ha de otorgárseles, sencillamente, un valor de hipótesis o de tendencia en tanto que descansan, simplemente, sobre un grado de conocimiento mínimo y no siempre representativo —el que ofrece la técnica de la prospección arqueológica—, pero en cualquier caso, útil, de los yacimientos que conformaron el tupido territorio rural que circundó a la *ciuitas* romana de Los Bañales y cuya actividad, por lo visto, en algunas zonas sobrevivió, incluso, a la propia crisis del enclave urbano.

Sólo dos enclaves –a los que unir el de Puy Almanar, en Sádaba, que revisamos hace algún tiempo y a cuyos pies se recogió, bastante rodada y aparentemente aislada, cerámica sigillata hispánica¹³– arrancan su ocupación en época prerromana –fenómeno constatado en las prospecciones a partir del hallazgo de cerámica indígena y atestiguado, además, por la constatación de algunos materiales de la Edad del Hierro II y aun anteriores por parte de otros equipos de investigación¹⁴–, uno de ellos a orillas del río Riguel, Puyarraso, y otro a orillas del río Arba, El Zaticón de Biota, ambos, además, ubicados en notables cerros –554 y 602 m de altitud respectivamente– controlando el curso alto de ríos a cuyos cursos van a desaguar muy activos barrancos. El primero de esos yacimientos –Puyarraso–, según sabemos por el material recogido en superficie en su día –que incluye, además, algunos documentos de naturaleza epigráfica (ver tabla), entre ellos varias *cupae*– debió devenir, en época alto-imperial y con *floruit* durante los siglos I y II d.C., en una notable *uilla* rústica perfectamente integrada en el panorama de las que, en esa época, debieron florecer a orillas del río Riguel como enclaves desde los que hacer productivos unos privilegiados alrededores y que tienen en el vecino enclave de Los Atilios, con notable conjunto funerario monumental, su ejemplo más conocido (ver tabla). Por su parte, el yacimiento de El Zaticón –en el que no se han constatado restos suntuarios de naturaleza arquitectónica que puedan remitir a su condición de *uilla*– debió perpetuar en época romana y tardoantigua el papel jerarquizador del poblamiento que desempeñase en época indígena haciéndolo, además, bajo la forma de un barrio seguramente agrícola –del tipo *uicus*– vinculado a la explotación de su privilegiada posición junto al río Arba cuya agua, además, debió canalizar en beneficio del lugar. Sólo varios sarcófagos excavados en la roca –de presunta cronología tardoantigua o altomedieval– atestiguan una pervivencia tardía del enclave de Puyarraso –por otra parte sin ningún tipo de material cerámico que pueda adscribirse a dicha cronología en superficie– pudiendo, tal vez, por ello, pensarse en un traslado de su población –o, cuando menos, una capitalización del control de esa parte del curso alto del río Riguel– al poblado medieval que sí se documenta en Punta Samper, a escasa distancia de Puyarraso y donde, también, consta la reutilización de fragmentos arquitectónicos monumentales de época romana en las nuevas construcciones del citado despoblado¹⁵. Mucho más intensa debió ser, sin embargo, la proyección hacia los tiempos tardoantiguos y altomedievales del enclave de El Zaticón. El enterramiento tardoantiguo de naturaleza secundaria que fuera excavado de urgencia en el lugar en la primavera de 2010¹⁶, las evidencias de terra sigillata hispánica tardía recogidas, el reciente hallazgo de una estela discoidea con decoración vegetal sumaria y, sobre todo, la constatación de enterramientos en sarcófagos antropomorfos en torno a la atestiguada ermita de San Román y, frente a El Zaticón, en la margen izquierda del río Arba, en el enclave de Valdesansoro/Los Pacos permiten confirmar que dicho enclave debió mantenerse ocupado hasta bien entrado el siglo XII no en vano la explotación de las aguas de la acequia que, todavía hoy, pasa a sus pies, aparece referida profusamente en disputas al respecto en la documentación medieval¹⁷.

Si bien, como se ha dicho –y como sucede en el resto de la Comarca de las Cinco Villas y aun en el Valle Medio del Ebro¹⁸– el periodo comprendido entre los siglos I y II d.C. constituye el de mayor intensidad en el poblamiento rural del entorno de Los Bañales o, cuando menos, aquél al que deben adscribirse las evidencias más notables y, por tanto, el episodio de mayor densidad en la ocupación del espacio sí resulta llamativo que sean varios establecimientos productivos –en concreto los de Los Pozos y San Jorge de Biota y Corral de Carletes en Uncastillo– los que hayan

¹³ Andreu y Jordán 2003-2004, 454-455, con bibliografía.

¹⁴ Para Puyarraso, véase Burillo 1977 y, también, Cabello 2006, 45-46 y Lanzarote, Ramón y Rey 1991, 286-288. Para el caso de los materiales antiguos de El Zaticón, pueden verse los apuntes aportados por Labe 1986.

¹⁵ Zapater y Romeo 2001.

¹⁶ Andreu y Uribe 2010.

¹⁷ Véase, al respecto Piedrafita 1992, 593-598, con catálogo de documentos.

¹⁸ Beltrán Lloris 1986, 31-34 para el ámbito geográfico inmediato y Beltrán Lloris, Martín-Bueno y Pina 2000, 90-93 para el Valle Medio del Ebro.

aportado las variantes más tempranas en el elenco de la terra sigillata recogida, a saber: sigillata itálica en Los Pozos y El Zaticón y fragmentos de sigillata gálica en San Jorge y en Corral de Carletes que remiten, por tanto, a una ocupación del lugar desde el siglo I a.C. y con cierta eclosión previa a la época flavia, en época julioclaudia. Aunque, como se dijo más arriba, y como prueban los miliarios recogidos en Ejea de los Caballeros y en Castiliscar¹⁹, en ese momento Los Bañales era ya una floreciente ciudad perfectamente comunicada, no debe pasarse por alto el hecho de que sea un establecimiento ubicado al pie de la vía –como el Corral de Carletes, seguramente un pequeño asentamiento a pie del paso de dicho camino por el sur del territorio urbano de Los Bañales– el que haya aportado el material cerámico romano más antiguo de igual modo que, muy probablemente, la aparente línea que describen los yacimientos de Corral del Herrero, Los Pozos o San Jorge permita pensar en su conexión con algún ramal subsidiario de la vía principal perfectamente conectado con ésta última. De este modo, si a la maduración jurídica de la *ciuitas* de Los Bañales en época flavia –momento de su presunta municipalización– siguió una intensa explotación de la riqueza agropecuaria de su entorno –atestiguada en el florecimiento que viven, para ese periodo, enclaves como Los Atilios, Puyarraso, La Figuera, La Pila o Val de Biota, entre otros– a la apertura de la vía por las legiones de Augusto debió seguir la inicial instalación de pequeños enclaves al servicio de dicha arteria de comunicación y de los ramales secundarios de la misma algo que, desde luego, parece desprenderse de la localización de las evidencias de terra sigillata itálica y gálica que hasta aquí nos han ocupado. La apertura a las influencias externas y a las redes comerciales de enclaves como el Corral del Herrero o San Jorge de Biota explicarían que –como denuncian su registro cerámico, que incluye sigillata gálica e hispánica tardías, ollas de borde horizontal y algunos hallazgos numismáticos– estos enclaves, al margen de la crisis institucional de la ciudad de Los Bañales, mantuvieran cierta actividad durante los siglos III y IV d.C. que, sin embargo, no parece debió tener continuidad en época altomedieval a juzgar por la ausencia, en el material recogido y visible en superficie, de marcadores cronológicos de ese periodo. No sucedió así, por el contrario, con los enclaves de explotación agropecuaria –fundamentalmente del tipo *uillae*– que salpicaban la ribera del río Riguel y las terrazas fluviales del río Arba la mayor parte de los cuales no arrojan evidencias de ocupación para dicho periodo excepción sea hecha de los enclaves de La Sinagoga de Sádaba y La Estanca de la Bueta de Layana que bien merecen aquí una atención especial y que, como se comprenderá, bien pudieron ser focos de atracción en ese periodo por razones que, todavía hoy, es difícil desentrañar.

Ubicados ambos enclaves no demasiado lejos del que sería el paso de la calzada romana que, como hoy sabemos, transcurría al sur de la *ciuitas* de Los Bañales, los enclaves de La Sinagoga y de La Estanca de la Bueta constituyen dos casos clarísimos de pervivencia de la ocupación de enclaves rurales hasta bien entrado el siglo IV d.C. En el primero de los casos la fábrica –en *opus mixtum*– del conjunto funerario con que el lugar cuenta y el aspecto de su planta –próxima a los modelos hispanos constantinianos atestiguados en el complejo de Sant Miquel de Terrasa²⁰– remiten a un desarrollo monumental del enclave hacia el siglo IV d.C. Aunque los restos de material arqueológico apreciables en superficie –y que incluyen mármoles de variada procedencia, fundamentalmente pirenaicos– están, en el caso de La Sinagoga, muy circunscritos al entorno inmediato del monumento funerario y de las termas –cuya posición aprovecha, sin duda, la presencia en la zona del Barranco de Valdebañales– el hallazgo, en la última campaña de prospecciones, en febrero de 2012, de una

¹⁹ Ver, con edición, actualización y catálogo completo de evidencias Lostal 2009, 193-237 y 205-206 y 2010-211 n°s3 y 7 respectivamente.

²⁰ Sobre el monumento funerario y su planta véase García y Bellido 1962 y 1962-63 y sobre el paralelo Egarense: García, Moro y Tuset 2009.

extensa necrópolis de *tegulae* de probable cronología hispanovisigótica en las proximidades²¹ permite suponer que La Sinagoga concentró en época tardía más población que la que habría aglutinado en época altoimperial, momento al que pertenecen los materiales más antiguos hallados en los trabajos de prospección. Ligeramente diferente es el caso de La Estanca de la Bueta. Asentado el enclave en la primera terraza del río Riguel su extensión se estimó –en el momento de su excavación en los últimos años setenta²²– en algo más de 3 hectáreas aportando exclusivamente material de cronología tardoantigua. La cercanía de este lugar a la *uilla* que, sabemos, creció en torno al monumental mausoleo familiar de los *Atilii*, apenas un par de kilómetros aguas abajo del río Riguel y que, a tenor del material recogido en superficie, no pasaría del siglo III d.C. permite, en el caso de La Estanca de la Bueta, alimentar la hipótesis de que fue éste el lugar en el que se concentró la población de los enclaves del entorno ante su definitivo abandono.

Normalmente, a la hora de sondear la evolución del poblamiento en entornos rurales en época tardoantigua la investigación ha insistido en que la reducción del número de los asentamientos y, sobre todo, la capitalización de áreas de influencia por parte de algunos enclaves ante la desaparición de otros son dos de las características habituales y esenciales del fenómeno del surgir de los grandes *fundi* tardoantiguos²³. Como puede verse (ver fig. 2) sólo La Sinagoga de Sádaba –al sur de la ciudad romana de Los Bañales y no lejos del paso de la vía cuya remodelación y mantenimiento consta hasta la época de Constantino II gracias a los miliarios²⁴–, La Estanca de la Bueta y Punta Samper –en el curso del río Riguel, al oeste de Los Bañales– y El Zaticón de Biota –al sureste del antiguo municipio romano y a orillas del río Arba– parece tuvieron continuidad en su poblamiento a partir del siglo IV d.C. y, además, con claros indicios de que esa continuidad se adentró –con una intensidad que sólo futuros trabajos podrán revelar por más que para algunos asentamientos, como el de El Zaticón, esté ya bien documentado– en los tiempos altomedievales. Resulta sugerente pensar que éstos –tal vez ya convertidos en aldeas– fueron los enclaves que no sólo concentraron a la población de la *ciuitas* y de los enclaves rurales una vez fueron abandonados ambos –o convertidos en unidades mínimas, del tipo *uillulae*, de difícil constatación arqueológica a través de la técnica de la prospección²⁵– sino que, también, fueron los responsables de capitalizar un nuevo modelo de control territorial que estaría en la antesala, sin duda, del origen de los futuros municipios de Sádaba, Layana y Biota que, por proximidad y por localización, parece deben ponerse en relación con la posición escogida por estos enclaves para hacer frente a los nuevos tiempos derivados del final de la globalización cultural que supuso el mundo romano.

²¹ Andreu, Jordán y Sánchez 2012, 45-54.

²² Paz 1991, 35.

²³ Brogiolo y Cavaría 2008, con bibliografía. Para el caso del Valle del Ebro puede ser útil la propuesta de Paz 2002, 548-549.

²⁴ Lostal 2009, 201 y 220-221 n° 15, también con información sobre esa fase final de la historia de la red viaria en la zona.

²⁵ Sobre éstas véase Martín González 2011, con útil antología de textos y casos.

Tabla 1. Los Bañales (Uncastillo, Sádaba, Layana, Biota - Zaragoza): territorium

Yacimiento	Evolución histórico-cronológica (a través de prospecciones arqueológicas superficiales y cultura material)					
	Siglo II a.C.	Siglo I a.C.	Siglo I d.C.	Siglo II d.C.	Siglo III d.C.	Siglo IV d.C.
	I. Villae y establecimientos de carácter residencial con elementos suntuarios					
Los Atilios (Sá)			TSH, cerámica engobada, cerámica común, fragmentos de <i>dolia</i>	Acotado funerario de los <i>Atilii</i> (CIL II, 2973)		
La Bueta (Ly) -2008-					TSH tardía, lucernas norteafricanas	
Bodegón (Ly) -2006, 2008, 2011-			TSH, cerámica engobada, fragmentos de <i>dolia</i> Aplicado de jarrita en bronce con figura de sirena <i>Marmorata</i> : Saint Beat (campán) y <i>Luculleum</i>			
Puyarraso (Un) -2006, 2008-	Cerámica indígena		TSH, cerámica engobada, fragmentos de <i>dolia</i>	<i>Cupae</i> de <i>Anticonus</i> y <i>Homulla</i> (CIL II, 2978) y de <i>[Sij]luanus</i> (Beltrán Lloris, Jordán y Andreu 2012) y <i>Cupa</i> anepígrafa (Andreu, Lasuén y Jordán 2010 y Beltrán Lloris, Jordán y Andreu 2012) Bloque arquitectónico funerario con inscripción (ERZ 53)		Sarcófagos rupestres altomedievales
La Pesquera (Un) -2008-			TSH, cerámica engobada, fragmentos de <i>dolia</i>	<i>Cupa</i> de <i>Spes</i> y tres <i>cupae</i> anepígrafas (Andreu, Jordán, Nasarre y Lasuén 2008 y Beltrán Lloris, Jordán y Andreu 2012)	270 d.C. Antoniniano de Roma de Claudio Gótico (RIC 179)	Poblado fortificado (Punta Samper)
La Figuera (Bi) -2010-			TSH, cerámica engobada, fragmentos de <i>dolia</i>			
La Sinagoga (Sá) -2010, 2012-			TSH, cerámica engobada, fragmentos de <i>dolia</i> <i>Marmorata</i> : procedencia pirenaica (Saint-Béat)			TSH tardía Monumento funerario de "La Sinagoga"
La Pila (Bi) -2010-			TSH, cerámica engobada, cerámica de cocina, lucernas, fragmentos de <i>dolia</i> y de almacenaje (ánfora Dressel 28)			Sarcófago excavado en la roca
Val de Biota (Bi) -2011-			TSH, cerámica de paredes finas, cerámica común, cerámica engobada, fragmentos de <i>dolia</i> y de almacenaje			
Corral de Garcés (Sá) -2012-			TSH, cerámica engobada, cerámica común			

II. Probables <i>uici</i> o establecimientos rurales de tamaño medio sin elementos suntuarios			
Los Pozos (Bi) -2011, 2012-	TSH, cerámica de paredes finas, cerámica común, cerámica engobada y de cocina, fragmentos de <i>dolia</i> y de almacenaje	TSH tardía	
El Zaticón (Bi) -2010, 2011, 2012-	TSH, cerámica engobada, fragmentos de <i>dolia</i> y de almacenaje	TSH tardía	
San Jorge (Bi) -2011, 2012-	<p>112-117 d.C. Dupondio de Roma de Trajano (<i>RIC</i> 626)</p> <p>TSH, cerámica engobada, fragmentos de <i>dolia</i> y de almacenaje</p>	<p>* Enterramientos en posición secundaria (sarcófagos excavados en roca) y estelas discoidesas</p> <p>Ernita de San Román, medieval</p> <p>TSG tardía (Rigoir 3a)</p> <p>TSH tardía (Palol 3, 37 tardía...)</p> <p>Pedestales de culto taurobólico en Farasdués (Corral Viejo del Moncho)</p>	
Corral del Herrero (Bi) -2011, 2012-	<p>Altar funerario monumental</p> <p>TSH, cerámica común, cerámica engobada, fragmentos de <i>dolia</i> y de almacenaje</p>	<p>Ollas de borde horizontal tardorromanas</p> <p>355-358 d.C.</p> <p>Sestercio de Juliano II (Cohen VIII, 8)</p> <p>357-361 d.C.</p> <p>Moneda de Juliano II (Cohen VIII, 40)</p>	
III. Enlaves de servicio y/o productivos			
Corral de Carletes (Un) -2010-	TSG forma 17	TSH, cerámica engobada, fragmentos de <i>dolia</i> y de almacenaje	
Corral de Algarado (Sá) -2010-		Fragmentos de <i>dolia</i> y cerámica de almacenaje	
El Palomar (Bi) -2011-		TSH, fragmentos de <i>dolia</i> y cerámica de almacenaje	
Plana del Molino (Bi) -2011-		Fragmentos de <i>dolia</i> y cerámica de almacenaje	
Golifán (Un) -2010-		TSH, fragmentos de <i>dolia</i> y de cerámica de almacenaje	
Corral de Valero (Un) -2008-		TSH, fragmentos de <i>dolia</i> y de cerámica de almacenaje	
La Tejería (Sá) -2012-		Fragmentos de <i>dolia</i> y de cerámica de almacenaje	

IV. Establecimientos residenciales inmediatamente suburbanos			
Cuarvena I (Un) -2010-			TSH, cerámica engobada, fragmentos de <i>dolia</i>
Cuarvena II (Un) -2010-			TSH, cerámica engobada, fragmentos de <i>dolia</i>

(Un) Uncastillo; (Sá) Sádaba; (Bi) Biota; Layana (Ly): términos municipales en cuya jurisdicción se ubican los yacimientos. Texto negro: documentación arqueológica; texto verde: material de carácter epigráfico; texto azul: evidencias numismáticas
 -2006- Año en que se llevó a cabo la prospección: 2006: Andreu y Jordán 2003-2004; 2008 y 2009: Andreu, Lasuén y Jordán 2009; 2010: Andreu, Uribe y Jordán 2011; 2011: Andreu, Luesma y Jordán en prensa; y 2012: Andreu, Jordán y Sánchez 2012.

Bibliografía

- AGUAROD, M. C. 1977, Avance al estudio de la cerámica de Los Bañales, *XIV Congreso Nacional de Arqueología (1975, Vitoria)*, Zaragoza, 987-994.
- AGUAROD, M. C., MOSTALAC, A. 1984, El 'bustum' romano de Farasdués (Zaragoza), *Suessetania* 5, 6-7.
- AMELA, L. 2011, De nuevo sobre la vía Tarraco-Oiasso (Str. 3, 4, 10), *Pyrenae* 42-1, 119-128.
- ANDREU, J. 2010, Espacio urbano institucional y área periurbana rural. El caso de la ciudad romana de Los Bañales (Uncastillo, Zaragoza), *Cuadernos del Marqués de San Adrián [Número Extraordinario, Ayudas a la Investigación, 09/10]*, s. pp.
- ANDREU, J. ed. 2011, *La ciudad romana de Los Bañales (Uncastillo, Zaragoza): entre la historia, la arqueología y la historiografía*, CAESARAVGVSTA 82, Zaragoza.
- ANDREU, J. 2011, La ciudad romana de Los Bañales (Uncastillo, Zaragoza) en las fuentes históricas, en Andreu, J. ed., *La ciudad romana de Los Bañales (Uncastillo, Zaragoza): entre la historia, la arqueología y la historiografía*, CAESARAVGVSTA 82, Zaragoza, 19-101.
- ANDREU, J., JORDÁN, Á. A. 2003-2004, Epigrafía, ordenación del territorio y poblamiento en territorio de Vascones: Los Bañales (Uncastillo, Zaragoza), *Espacio, Tiempo y Forma 2, Historia Antigua* 16-17, 419-461.
- ANDREU, J., JORDÁN, Á. A., NASARRE, E., LASUÉN, M^a. 2008, Cuatro cupae inéditas en territorio de Vascones (Hispania Citerior), *Aquitania* 23, 123-138.
- ANDREU, J., JORDÁN, Á. A., SÁNCHEZ, J. 2012, *Plan de Investigación de Los Bañales. Memoria de Investigación. VII Campaña de Prospecciones Arqueológicas (términos municipales de Sádaba y Biota) y Campaña de Limpieza en La Sinagoga de Sádaba*, Memoria Técnica inédita entregada a la Dirección General de Patrimonio del Gobierno de Aragón, Uncastillo-Zaragoza.
- ANDREU, J., LASUÉN, M^a., JORDÁN, Á. A. 2009, El poblamiento rural en el territorium de la ciuitas de Los Bañales en época romana, *Trabajos de Arqueología Navarra* 21, 121-160.
- ANDREU, J., LUESMA, R., JORDÁN, Á. A. en prensa, De municipios y territorios. Centralidad y marginalidad en la organización del territorio rural del municipio flavio de Los Bañales (Uncastillo, Zaragoza), *Espacio, Tiempo y Forma 1, Prehistoria y Arqueología* 25, s. pp.
- ANDREU, J., PERÉX, M^a J., BIENES, J. J. 2011, New Findings on Late Antiquity in a Town of the Vascones Area (Los Bañales de Uncastillo, Zaragoza), Hernández, D. ed., *New Perspectives on Late Antiquity*, Cambridge, 119-123.
- ANDREU, J., URIBE, P. 2010, *Informe de la excavación de urgencia realizada en El Zaticón (Biota, Zaragoza), Plan de Investigación yacimiento arqueológico de Los Bañales. Actuación de Urgencia. El Zaticón de Biota*,

Memoria Técnica inédita entregada a la Dirección General de Patrimonio del Gobierno de Aragón, Uncastillo-Zaragoza.

- ANDREU, J., URIBE, P., JORDÁN, Á. A. 2010, Poblamiento rural y organización territorial en torno a la *ciuitas* de Los Bañales (Uncastillo, Zaragoza), *Trabajos de Arqueología Navarra* 22, 115-162.
- BELTRÁN LLORIS, M. 1986, La Arqueología de las Cinco Villas (síntesis), *Actas de las I Jornadas de Estudios sobre las Cinco Villas*, Zaragoza, 19-52.
- BELTRÁN LLORIS, F., JORDÁN, Á. A., ANDREU, J. 2012, Las cupae de las Cinco Villas (Zaragoza), Andreu, J. ed., *Las cupae hispanas. Origen, difusión, uso, tipología*, Tudela, 137-172.
- BELTRÁN LLORIS, F., MARTÍN-BUENO, M., PINA, F. 2000, *Roma en la Cuenca Media del Ebro. La Romanización en Aragón*, Zaragoza.
- BROGIOLO, G. P., CHAVARRÍA, A. 2008, El final de las villas y las transformaciones del territorio rural en Occidente (siglos V-VIII), Fernández Ochoa, C., García-Entero, V., y Gil, F., ed., *Las villae tardorromanas en el Occidente del Imperio: arquitectura y función*, Gijón, 193-213.
- BURILLO, F. 1977, Materiales de la Primera Edad del Hierro aparecidos en Busal (Uncastillo, Zaragoza), *Estudios* 3, 64-77.
- CABELLO, J. 2006, Orígenes del poblamiento humano: la Prehistoria, nuestros ancestros y el inicio de la colonización definitiva del territorio, Cabello, J. y Paz, J. Á. ed. *Arqueología. Ejea de los Caballeros y las Cinco Villas. De la Prehistoria a la Antigüedad Tardía*, Ejea de los Caballeros, 77-114.
- GALIAY, J. 1944, *Las excavaciones del Plan Nacional de Los Bañales de Sádaba (Zaragoza)*. Madrid.
- GALIAY, J. 1949, *Segunda campaña del Plan Nacional en Los Bañales (Zaragoza)*, Madrid.
- GARCÍA, G., MORO, A., TUSET, F. 2009, *La seu episcopal d'Ègara. Arqueologia de un conjunt cristià del segle IV al IX*, Tarragona.
- GARCÍA, A., BELLIDO, A. 1962, La llamada 'Sinagoga' de Sádaba, *Boletín de la Real Academia de la Historia* 91, 13-19.
- GARCÍA, A., BELLIDO, A. 1962-1963, La villa y el mausoleo romanos de Sádaba, *Archivo Español de Arqueología* 35-36, 166-170.
- LABE, F. 1986, Necrópolis altomedieval en Biota (Zaragoza), *I Congreso de Arqueología Medieval Española*, Zaragoza, 245-259.
- LANZAROTE, P., RAMÓN, N., REY, J. 1991, *La Prehistoria Reciente en las Cinco Villas. Del Neolítico a la Edad del Bronce*, Ejea de los Caballeros.
- LASAOSA, E. 2011, Introducción al estudio de los materiales arqueológicos recuperados en las campañas de A. Beltrán Martínez (1972-1979) en Los Bañales: la cerámica, en Andreu, J. ed., *La ciudad romana de Los Bañales (Uncastillo, Zaragoza): entre la historia, la arqueología y la historiografía*,

CAESARAVGVSTA 82, Zaragoza, 337-354.

- LOSTAL, J. 1980, *Arqueología del Aragón Romano*, Zaragoza.
- LOSTAL, J. 2009, Los miliarios de la vía romana de las Cinco Villas y del Pirineo aragonés, en Moreno, I., Lostal, J., y Bienes, J. J., *Item a Caesarea Augusta Beneharno. La carretera romana de Zaragoza al Bearn*, Ejea de los Caballeros, 191-237.
- LASUÉN, M^a. 2010, *Territorio y poblamiento rural en un municipio flavio del Ebro Medio: Los Bañales de Uncastillo (Zaragoza): análisis histórico-arqueológico*, Tesis de Licenciatura inédita defendida en la UNED, Madrid.
- MARTÍN GONZÁLEZ, S. 2011, From *villa* to *villulae*: settlement and social organization in Late Antique Hispanic countryside, Hernández, D. (ed)., *New Perspectives on Late Antiquity*, Cambridge, 173-187.
- PAZ, J. Á. 1991, *Cerámica de mesa romana de los siglos III al VI d.C. en la provincia de Zaragoza (terra sigillata hispánica tardía, african red slip ware, sigillata gálica tardía y phocaeen red slip ware)*, Zaragoza.
- PAZ, J. Á. 2002, La Antigüedad Tardía, *Caesaraugusta* 75-II, 539-592.
- PIEDRAFITA, E. 1992, *La organización territorial y la propiedad de la tierra en las Cinco Villas*, Zaragoza.
- ZAPATER, M. Á., ROMEO, F. 2001, *Memoria de la excavación arqueológica realizada en el yacimiento de La Pesquera*, Memoria Técnica inédita entregada a la Dirección General de Patrimonio del Gobierno de Aragón, Uncastillo-Zaragoza.

De la Antigüedad tardía a la alta Edad Media en zonas de montaña: poblamiento y explotación de recursos en el Pirineo oriental

Marta Sancho i Planas

Institut de Recerca en Cultures Medievales (IRCVM)

Universitat de Barcelona

RÉSUMÉ

Les zones de montagnes comme les Pyrénées, présentent des caractéristiques différentes des zones côtières et de plaine. Les difficultés de communication et les caractéristiques de l'environnement naturel conditionnent la mise en place de l'habitat et de l'exploitation des ressources. Ce fait est patent lors des siècles de transition de l'Antiquité tardive au Moyen-Âge. Depuis la désorganisation du modèle romain, axé sur les villes et *uillae*, nous analysons les changements qui se produisent dans l'habitat et l'organisation du territoire, à partir l'étude des sources archéologiques et documentaires, entre les V^e et IX^e siècles. Nous tenterons d'établir la nature des relations existant entre ces formes d'occupation et les ressources disponibles et exploitées dans cette période, ainsi que les centres de pouvoir.

MOTS-CLÉS : Habitat Antiquité tardive, habitat, haut Moyen-Âge, territoire et exploitation des ressources au Moyen-Âge.

RESUMEN

Las zonas montañosas como el Pirineo plantean una realidad ocupacional diferenciada respecto los entornos de costa y de valle. Las dificultades de comunicación y las características del entorno natural condicionan el establecimiento de núcleos de hábitat y la explotación de recursos. Esta realidad se hace evidente en los siglos de transición entre la Antigüedad Tardía y la Alta Edad Media. A partir de la desestructuración del modelo tardorromano, organizado a partir de ciudades y *uillas*, analizamos los cambios que se producen durante los siglos V-IX en las formas de hábitat a partir de fuentes arqueológicas y documentales. Establecemos relaciones entre estas formas de ocupación y los recursos disponibles y explotados en este periodo, así como con los centros de poder.

PALABRAS CLAVE: Hábitat tardoantiguo, hábitat altomedieval, territorio y explotación de recursos en la Edad Media.

ABSTRACT

Mountain areas, as the Pyrenees, have different characteristics respect coastal areas and plains. Communication difficulties and characteristics of the natural environment condition the establishment of habitat and resource exploitation. This fact is evident in the centuries of transition from Late Antiquity to the Early Middle Ages.

Since the disorganization from the Roman model, based on cities and *uillae*, we analyze the changes that occur in the habitat and the organization of territory, with the study of the archaeological and documentary sources, for 5th to 9th Centuries. We establish relations between these forms of occupation and available and exploited resources in this period, as well as the power centers.

KEYWORDS: Late antiquity hábitat, Habitat in High Middle Ages, territory and Exploited resources in Middle Ages.

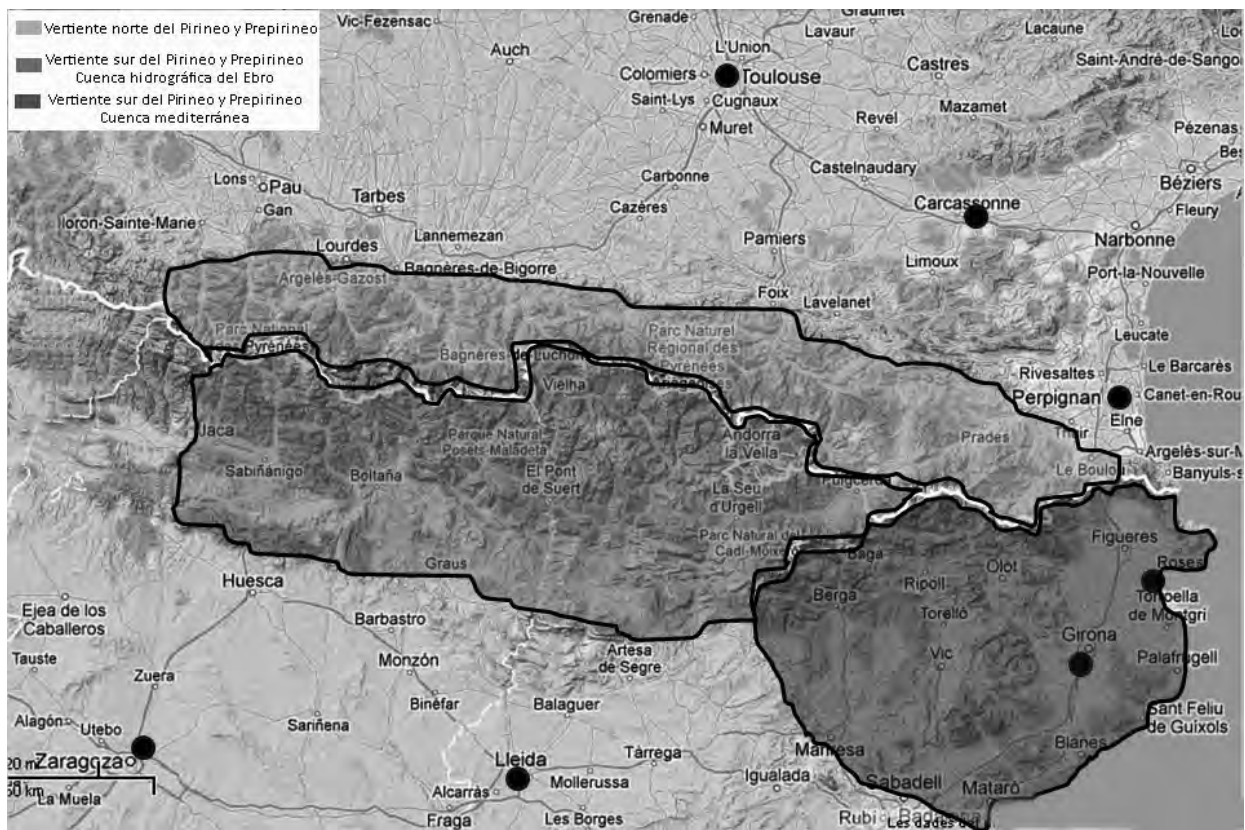
¹ Son muy numerosos los trabajos que podríamos citar sobre investigaciones arqueológicas llevadas a cabo en *uillae* tardoantiguas y ciudades que sufrieron transformaciones en el paso de la Antigüedad a la Edad Media. Nos limitaremos a citar aquellas investigaciones que espacialmente se sitúan en las proximidades del lugar donde estamos realizando nuestras investigaciones, eso es, en la provincia de Lleida: *Villa Fortunatus* en Fraga (Palol/Navarro 1999), *Villa* del Romeral en Albesa (Mari/Revilla 2006-2007) o la *villa* del Tossal del Moro en Corbins (Mari/Revilla 2003).

El período que se extiende entre la desestructuración del modelo tardoantiguo -marcado por el fin de las *uillae* y la profunda decadencia de las ciudades- y la organización del modelo feudal -caracterizado por un poder sólidamente establecido en el ámbito rural y de carácter eminentemente territorial- se nos presenta como una etapa de nuestra Historia de difícil caracterización e interpretación.

La escasez de textos escritos de los siglos VI-VIII, contrasta con las series documentales que, en el territorio objeto de nuestro análisis, se inician en el siglo IX y van en progresivo aumento en las centurias siguientes. Por otro lado, la práctica arqueológica, condicionada demasiado a menudo por la monumentalidad de *uillae*, castillos e iglesias, nos aporta un registro arqueológico, en el mejor de los casos poco diligente con los restos correspondientes a los siglos VI-VIII.

Por fortuna, este panorama está cambiando y los investigadores demuestran estar cada vez más interesados en resolver las cuestiones que afectan al llamado período de transición entre la Antigüedad Tardía y la Alta Edad Media. En esta tarea se dan cita investigadores procedentes de una mayor especialización en el período antiguo con otros formados como medievalistas. Los primeros centran sus objetivos de investigación en identificar las pervivencias de un modelo en decadencia y los segundos se esfuerzan por discernir los nuevos elementos que anuncian la génesis del feudalismo. Los medievalistas suelen pasar de puntillas por los siglos VI-VII y VIII mientras que, los especialistas en Antigüedad Tardía empiezan a encontrarse incómodos cuando superan la barrera del siglo V. De ahí que la opción más generalmente aceptada sea la de denominar estos siglos como período de transición, evitando así concretar en demasía con el empleo de una denominación demasiado precisa al mismo tiempo que comprometida. El debate sobre este período está sobre la mesa y son conocidos los diversos posicionamientos sobre temas como la visibilidad o invisibilidad de las élites (desaparición de las antiguas o aparición de nuevas), la consolidación de una red de aldeas de marcado carácter campesino, la incidencia de la Iglesia o la progresiva consolidación de un modelo parroquial, etc. Como ejemplo podemos acercarnos al debate abierto entre J.A. Quiros y A. Azkárate en el que se plantean diferentes formas de interpretación de un mismo registro arqueológico (Azkárate/García 2012).

A pesar de las muchas dificultades que entrañan investigar sobre estos siglos, no podemos ignorar el enorme esfuerzo que se está realizando y que, lenta pero continuamente, nos está ofreciendo estudios de base sobre los que construir un conocimiento historiográfico sólido. Este mismo encuentro es una buena prueba de ello. Claro está que estas aportaciones parten de lo más conocido - *uillae* y ciudades para el período tardoantiguo, monasterios y castillos para los siglos IX y X. En el caso de la *uillae*, disponemos de datos a cerca de su decadencia, el mantenimiento de cierta actividad productiva y la transformación del área residencial en zona de culto o de hábitat campesino¹. En el caso de las ciudades observamos su drástica reducción y el mantenimiento de ciertas estructuras de poder vinculadas a la consolidación de los obispados, donde los haya (García/Moro/Tuset 2009; Junyent/Pérez 2003). La mayoría de investigaciones se llevan a cabo en territorios cercanos al litoral y en las zonas llanas del interior, con escasas referencias a la evolución de estas mismas tipologías situadas en zonas montañosas. La documentación de los siglos IX y X nos muestra la proliferación de monasterios y de su presencia y actividad en zonas rurales, desde la naturaleza eminentemente monástica de los fondos conservados, pero también nos indica una progresiva consolidación de las élites laicas de marcado carácter militar, cuyo símbolo, modelo de



ocupación y dominio del territorio es el castillo. Desde un punto de vista espacial, se multiplican las referencias centradas en zonas de montaña donde, tanto unos como otros, tuvieron un importante desarrollo y fueron centros de poder territorial de primera magnitud². Sin negar el impacto que, en este cambio de ubicación de los centros de poder, pudo tener la conquista islámica, a nuestro parecer este proceso se originó en los siglos anteriores, aunque su visibilidad histórica se percibe a partir del siglo IX, cuando las series documentales no dejan lugar a dudas.

1. *Uillae* y ciudades en la zona pirenaica y prepirenaica

Antes de adentrarnos en el tema que nos ocupa, desearíamos señalar la diferencia orográfica entre las vertientes norte y sur de la cordillera pirenaica. En la vertiente meridional nos encontramos con un Prepireneo notable, tanto por su altitud como por su extensión hacia el sur, que obstaculiza la conexión con las zonas llanas de la depresión del Ebro y, por lo tanto con las ciudades que allí se encuentran (Lleida, Zaragoza). Por el contrario, los valles pirenaicos de la vertiente norte, se abren directamente a las tierras llanas de los fértiles valles de la Garona, del Aude y del Tet, donde se encuentran ciudades de referencia como Toulouse, Narbonne y Perpinyà. Por otro lado, en la parte más oriental del Pirineo en su vertiente sur, los ríos como el Ter, el Fluvià o el Llobregat, desembocan directamente en el mar Mediterráneo, lo que permite una fácil comunicación con las ciudades ubicadas cerca o en la misma costa como Empúries, Girona o Barcelona (Ver mapa 1).

A partir de la Planicie de la Cerdanya y hacia el oeste, todos los ríos son afluentes del Ebro, creando cierta unidad geográfica que condiciona las vías de comunicación entre estos territorios. Esta es la zona donde centraremos nuestras reflexiones dado que se trata de la menos estudiada y su realidad

Figure 1. Áreas de las vertientes norte y sur del Pirineo con la diferenciación de la cuenca mediterránea y la cuenca del Ebro.

²De los numerosos estudios realizados a partir de textos y documentos medievales, seleccionamos aquellas que, por proximidad geográfica, nos han aportado datos para contextualizar nuestras investigaciones. Así pues, en cuanto a monasterios indicamos las obras de: Abadal 1955; Baraut 1980; Corral 1984; Puig 1992; Boix 2000; Bolos 2000 y la recopilación de artículos sobre monasterios editado con motivo de una exposición que tuvo lugar en Barcelona: V.V.A.A. 1999. Respecto a los castillos destacamos los trabajos de: Araguas 1983; Bertran/Cabestany

Fité 1986; Bisson 1987; Sancho (dir.) 2009; Vinyoles 2004 y como misceláneas de trabajos diversos las actas de dos reuniones científicas sobre la temática: Barceló/Toubert (coord.) 1998; Castells 2004.

³ El yacimiento que estamos investigando, conocido como Els Altimiris, se sitúa en la sierra del Montsec, en el Prepirineo de Lleida, a una altura 867 m en el punto de confluencia de los probables límites de los obispados de Lleida, La Seu d'Urgell y Huesca (Sancho 2010).

⁴ La importancia de esta vía de comunicación reside en que es la de menos altitud situada en los valles pirenaicos de la cuenca del Ebro. Más al este nos encontramos con el collado de Ares y el de la Pertus, ambos ubicados en las cuencas que desembocan directamente en el Mediterráneo. Hacia el oeste, el paso de Montgarri que permite la unión entre las cuencas altas de la Noguera Pallaresa i La Garona, supone una buena vía de comunicación con Toulouse pasando por Saint-Bertrand-de-Cominges, la antigua *Lugdunum*.

⁵ En el caso de Somport debemos indicar que es el primer puerto de cierta relevancia, situado al oeste de la Cerdanya, ubicado después de la zona donde se encuentran los picos más altos del Pirineo y que superan los 3.000 mts.

histórica es muy distinta a la definida anteriormente.

Por otro lado, es en esta zona donde se encuentra el yacimiento objeto de nuestra investigación, y el que ha motivado la reflexión que planteamos en nuestro afán por contextualizarlo e interpretarlo correctamente³ (Ver mapa 1).

Si nos centramos en las zonas de montaña definidas por la cordillera pirenaica en su vertiente meridional, nos encontramos con la existencia de diversas ciudades: en el Prepirineo *Labitolosa* (La Puebla de Castro-Ribagorza) (Magallón/Sillieres/Asensio 2007) y *Aeso* (Isona – Pallars Jussà) (Reyes/González/García 1998), ambas fundadas en época republicana y abandonadas en el siglo III y IV respectivamente. Algo más al norte, en pleno Pirineo, nos encontramos con ciudades como *Iulia Livica* (Llívia – Cerdanya) (Guardia/Grau/Campillo 2000). Sin disponer de datos tan evidentes sobre su carácter urbano, la arqueología nos informa sobre otros núcleos de cierta importancia como *Orgellium* (La Seu d'Urgell – Alt Urgell), *Setelsis* (Solsona - Solsonès) y *Iaca* (Jaca - Jacetania) (Bolos 2005; 2010; Juste/Royo 2010).

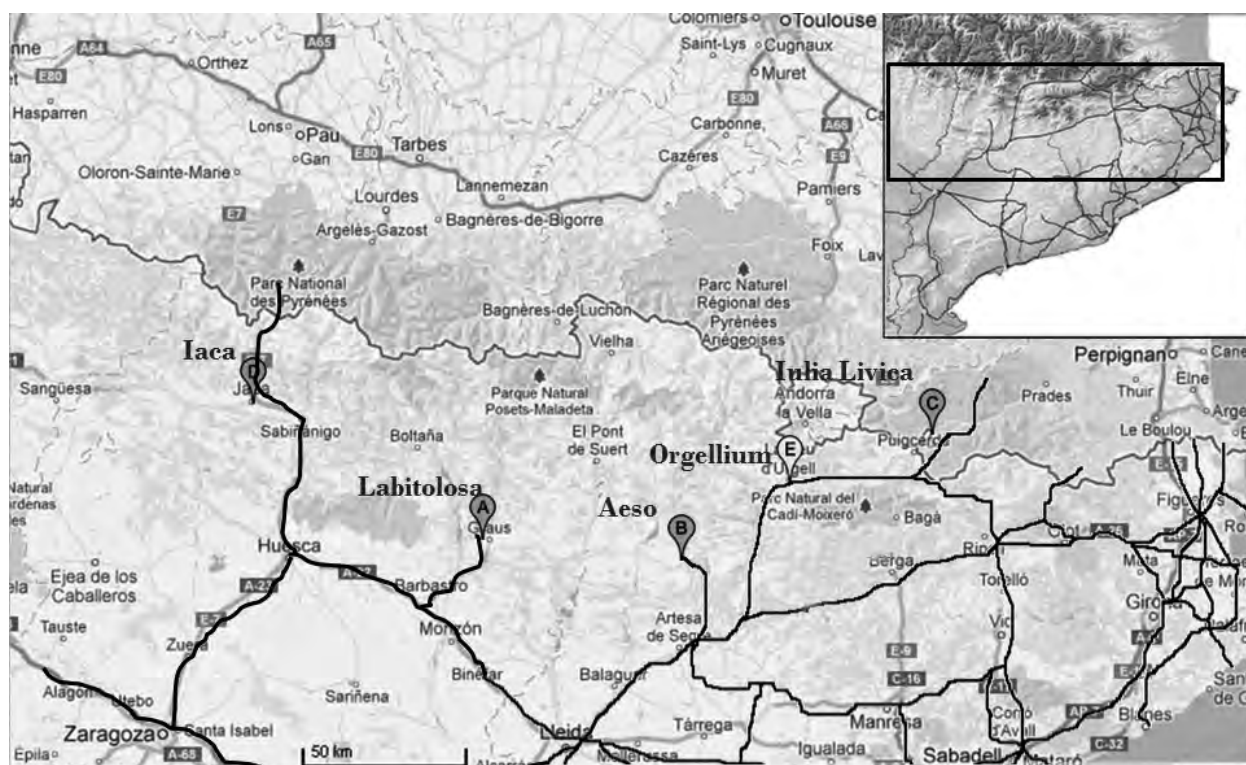
Las ciudades situadas más al sur, como *Ausa* (Vic – Osona) o *Iesso* (Guissona – Pla d'Urgell), no las podemos considerar como ciudades situadas en zonas de montaña dado que disponen de una fácil comunicación con la costa o la depresión del Ebro al estar más al sur de las montañas prepirenaicas, lo que les permite participar más del ambiente de las importantes ciudades romanas como *Tarraco*, *Baetulo*, *Barcino*, *Ilerda* o *Caesaraugusta*, por citar algunas de las más relevantes.

Llívia y La Seu d'Urgell ejercían un estrecho control de la *Strata Ceretana*⁴ que, a través del collado de La Perxa ofrecía una fácil comunicación con la vertiente norte de los Pirineos. La misma función tendría Jaca, controlando la ruta del *Summus Portus* (Somport)⁵. Estas ciudades actuarían como centros de captación de recursos de montaña, juntamente con las situadas a la salida de los valles pirenaicos (*Labitolosa* y *Aeso*), creando una red de distribución de dichos productos que circularían hacia los centros transformadores y consumidores situados en la costa y el llano (*Tarraco*, *Caesaraugusta*, etc.) (Ver mapa 2).

En todos los casos citados existen evidencias de asentamientos prerromanos en las inmediaciones o en el mismo lugar donde se ubican las aglomeraciones romanas, lo que nos indica una clara continuidad y un aprovechamiento de estructuras anteriores.

Poco sabemos de cuáles eran los mecanismos de relación entre los dominadores romanos y los indígenas y como los primeros adquirirían las materias primas y productos por los que estaban interesados. Podemos suponer que se realizaría mediante intercambio o por imposiciones tributarias. Tampoco sabemos demasiado sobre quiénes eran los que explotaban dichos recursos, cómo y dónde vivían y en qué grado fueron romanizados.

En la mayoría de estas ciudades encontramos las correspondientes *uillae* que tuvieron en el período tardorromano su momento de máximo esplendor. Al igual que sucedió en otras zonas, estos establecimientos fueron progresivamente abandonados a partir del siglo V, fenómeno que autores como Ch. Wickham consideran como un hecho característico del período junto con la progresiva decadencia de las ciudades (Wickham 2009). Este sería el caso, por ejemplo de la *uilla* de Llorís, parcialmente excavada en las cercanías de la ciudad de *Aeso* (Isona – Pallars Jussà) (Solanes 2001). *Labitolosa* y *Aeso* tuvieron un proceso de decadencia muy rápido. La primera no se recuperó de la crisis del siglo III mientras que la segunda, no superó el siglo IV, quedando reducida a un pequeño núcleo habitado⁶. Su función de drenar los recursos procedentes de las montañas debió verse reducida drásticamente.



Las otras ciudades pirenaicas entraron en un período progresivo de decadencia, y sólo aquellas que se consolidaron como sede episcopal, mantuvieron un cierto estatus que les permitió consolidarse como centro de poder en la Alta Edad Media: La Seu d'Urgell (531) y Jaca (713).

2. Decadencia, abandono y movimientos de población

El abandono de *uillae* y ciudades implica movimientos migratorios de cierto calado. La población buscaría nuevos lugares donde asentarse, con todo lo que ello significa: creación de nuevos hábitats, explotación de recursos, vías de comunicación, organización territorial, etc.

En la costa y el llano, se aprecia un traslado de corta distancia de parte de la población, formando aldeas en lo alto de pequeñas elevaciones, cerca de vías de comunicación y, a menudo en las inmediaciones de antiguas *uillae*. Arqueológicamente se han documentados núcleos dispersos y agrupados, sin iglesia, con un hábitat formado por cabaña y áreas de almacenamiento y transformación de productos agrícolas⁷. Estos asentamientos acogieron a pobladores que se mantuvieron cerca del lugar donde vivieron sus antepasados, explotando las tierras correspondientes a las antiguas *uillae* y sujetos a la fiscalidad impuesta, con mayor o menor intensidad, por los centros de poder que representaban las ciudades episcopales como fue el caso de Ègara en la zona del Vallès (García/Moro/Tuset 2000; Sales 2011). Ello concuerda con las conclusiones a las que se ha llegado para la zona central de la península al considerar estos asentamientos como subalternos de los centros de poder de la zona (Vigil-Escalera 2007, 275). Estos nuevos modelos de hábitat no fueron capaces de absorber a toda la población que, ya fuera por la ruina de sus negocios en las ciudades o por la desorganización de la producción agrícola de las *uillae*, se vieron impulsados a formas alternativas de subsistencia. A ellos debemos sumar la población servil que se dio a la fuga ante la impotencia de las élites de mantenerlos bajo su control⁸. Alejadas de los centros de poder, relativamente poco pobladas y con grandes extensiones de territorio donde desarrollar

Figure 2. Principales vías de comunicación y ciudades romanas de la zona estudiada.

⁶ Las investigaciones arqueológicas realizadas en esta ciudad han identificado restos de edificios romanos que aun hoy se encuentran formando parte de los muros de contención de las terrazas de cultivo situadas en la vertiente meridional de la actual Isona, donde también se ha localizado parte de la muralla de época republicana que protegía la ciudad (Reyes/González/García 1998).

⁷ Especialmente interesantes son los asentamientos estudiados en el centro de la península y que han permitido establecer una jerarquía de los mismos diferenciando granjas (El Encadenado, Prado Viejo...) y aldeas como la de Gózquez o La Indiana (Vigil-Escalera 2007). En Catalunya

disponemos de establecimientos similares en la zona del Vallès que han sido estudiados recientemente, como por ejemplo Can Gambús (Roig 2009).

⁸ Las investigaciones sobre el derecho visigodo en el que se incluyen leyes para evitar la fuga de esclavos son múltiples. El mismo E. A. Thompson, en su clásica obra sobre los visigodos, nos muestra esta realidad cuando escribe: « La segunda importante indicación de declive es la ley de Egica sobre los esclavos fugitivos. El mismo rey afirma que los esclavos habían emprendido la huida masiva por toda España, y su objetivo al publicar la ley era recuperarlos y hacerles reemprender su trabajo». (Thompson 1979, 362).

⁹ Al respecto resultan especialmente interesantes los estudios realizados recientemente en diversas zonas del Pirineo catalán los cuales nos aportan datos relevantes sobre el aumento de las actividades productivas entre los siglos VII y VIII que enlazarán con el crecimiento altomedieval (Palet et al. 2007; 2010).

¹⁰ Sobre la presencia de productos ganaderos en la misma Roma, ver las referencias indicadas en (Orongo 2010, 265).

nuevas actividades económicas, las montañas ofrecían un buen lugar donde refugiarse y rehacer sus vidas. Esta interpretación concuerda con los más que evidentes índices de aumento de la actividad ganadera que nos aportan los estudios paleoambientales *multi-proxy* realizados en distintas zonas de Catalunya en general y en el área pirenaica y prepirenaica en concreto⁹. En las zonas montañosas, las diferencias altitudinales, desde el fondo de los valles hasta las cumbres y collados, permiten disponer de los mejores pastos tanto en invierno como en verano. El despegue, algo tímido, de este crecimiento lo podemos situar durante la segunda mitad del siglo V, se acelerará en los siglos VI y VII y se mantendrá hasta el siglo IX, período durante el cual veremos cómo, progresivamente, aumentarán también los índices de actividad agropecuaria, es decir una actividad productiva mixta, agrícola y ganadera. En general se considera que la actividad ganadera no permite la acumulación de riqueza por lo que resulta imposible construir una sociedad compleja y consolidar unas élites sobre dicha base económica y productiva. Pocas veces se hace hincapié en la capacidad de la ganadería para alimentar de forma rápida y eficaz a una población sin propiedades de terrenos agrícolamente fértiles.

Los recientes estudios paleoambientales realizados en los altos valles pirenaicos de Andorra y el Alt Urgell nos indican una actividad de explotación de recursos forestales y minerales, como la pega y el hierro - que concuerda con el documento del 860 en el que se confirma la posesión del diezmo del hierro y la pega producida en Andorra por parte del obispado de la Seu d'Urgell (Baraut 1988, 100)- así como una cierta producción ganadera para el período plenamente romano, que podemos relacionar con la existencia de ciudades estratégicamente situadas para captar dichos recursos y transferirlos hacia zonas de consumo.

Hacia finales del siglo V y principios del siglo VI, la actividad ganadera se mantiene e incluso aumenta mientras que otras actividades, como la producción de pega, disminuyen, sin desaparecer, del mismo modo que los indicadores de explotación forestal también se mantienen (Orongo 2010; Palet et al., 2007; 2010). En época romana, la explotación de estos recursos debemos relacionarla con la red de intercambios antes citada¹⁰, pero ya no nos sirve para comprender el mantenimiento e incluso el aumento de la actividad productiva a partir del siglo VI. Se hace necesario encontrar otra razón que, para nosotros, no es otra que un aumento de población provocado por la llegada de nuevos pobladores procedentes de las ciudades y *uillae* en decadencia.

3. Nuevas formas de hábitat, indicios y deducciones

Nos enfrentamos, pues, a un nuevo problema aún no resuelto y sobre el que la falta de datos es preocupante: la localización de los nuevos núcleos de hábitat y sus características. Los textos escritos nada nos dicen por ser prácticamente inexistentes. Debemos esperar al siglo IX para disponer de series documentales significativas. La arqueología en zonas de montaña es realmente escasa y ha tenido otros objetivos como la clarificación del grado de romanización o la caracterización de castillos y monasterios plenamente feudales.

Investigadores como J. Bolós han realizado un esfuerzo significativo para identificar posibles núcleos de hábitat a través de la etimología de los topónimos y de las advocaciones de las iglesias, deduciendo la cronología fundacional de determinados lugares (Bolos 2005 y 2010). El mismo autor reconoce la necesidad de disponer de fuentes más fiables con las que poder contrastar dichas propuestas y así poder pasar de las hipótesis a las certezas. La arqueología debería dar respuesta a esta situación, superando los problemas metodológicos de identificación de niveles pertenecientes a

estos períodos, aplicando analíticas de datación siempre que sea posible y excavando en zonas de montaña y no sólo allí donde la frenética actividad constructiva nos ha permitido intervenir en los últimos años.

Por nuestra parte trabajamos dentro del marco general de interpretación propuesto por Wickham, un modelo microregional, disgregado y diverso en sus formas, especialmente en zonas montañosas como el Pirineo (Wickham 2009). Diversidad de modelos de asentamiento, adaptados en cada caso a las necesidades de sus habitantes, a las oportunidades que ofrece el medio en el que se instalan y a la capacidad del grupo para explotar determinados recursos. La pauta de asentamiento sería pues, lo que nosotros llamamos un modelo atomizado cuyas características principales serían la dispersión y la variabilidad en las formas de asentamiento surgidas de las distintas tradiciones que confluyen sobre un mismo territorio y que podemos resumir en: continuidad o recuperación de las formas de asentamiento prerromanas, transformación de *uillae* y ciudades de época romana, estructuración de un nuevo modelo de hábitat alrededor de iglesias vinculadas al obispado, organización del hábitat entorno a monasterios y fortificaciones.

Si alguna generalización podemos hacer es la tendencia a situar los núcleos de hábitat a una cierta altura, por encima de los 500 metros y en elevaciones naturales del terreno, con una doble finalidad: la proximidad a los recursos y la obtención de un cierto grado de protección y control de los accesos.

A modo de conclusión: generalidades y evolución posterior

A nuestro modo de ver, la desestructuración del modelo romano conllevó profundas transformaciones en las formas de hábitat características de dicho período tales como las ciudades y las *uillae*. Al mismo tiempo, se produjeron movimientos de población que buscaban salida a su precaria situación económica.

Parte de la población se adaptó a los cambios permaneciendo en las proximidades de ciudades episcopales, asentándose en pequeñas colinas y explotando las zonas agrícolas que habían formado parte de los campos vinculados a las *uillae*. Otra parte de la población buscó nuevos territorios donde asentarse y adoptó nuevas formas de explotación de los recursos, destacando la actividad ganadera sobre terrenos no fiscalizados, la explotación del bosque con técnicas de caza y recolección, y las actividades extractivas. El lugar apropiado para el desarrollo de dichas actividades, fue, sin duda, la montaña. Para ello aprovecharon los conocimientos de la población indígena, con profundas raíces prerromanas, buenos conocedores de los recursos y de las técnicas de explotación mejor adaptadas. La actividad productiva en las montañas no disminuyó durante el período tardoantiguo y de transición a la Edad Media, sino que se mantuvo e incluso aumentó, especialmente por lo que se refiere a la actividad ganadera. La explotación de recursos forestales y minerales continuó, como lo demuestra la localización de hornos de producción de pega y de hierro, cuya actividad se remonta a época romana, en las zonas prospectadas de Andorra y el Cadí.

Y así llegamos al siglo IX y a las series documentales emanadas de los monasterios que nos muestran una sociedad en expansión y con las bases organizativas bien claras. En primer lugar la Iglesia, con su red parroquial en proceso de consolidación, y los monasterios, con sus territorios inmunes y bien articulados. En segundo lugar, las élites laicas fuertemente militarizadas, en pleno proceso de construcción de lo que será la base y centro de su poder: el castillo y su demarcación territorial, la señoría. Ambas élites, laicas y eclesiástica, se encuentran en pleno proceso de feudalización, creando nuevas formas de exacción de rentas procedentes de los productores rurales, que substituirán la inoperante fiscalización de origen romano poco eficaz en una sociedad atomizada como la medieval.

Al mismo tiempo, la documentación nos permite observar otro proceso que en los Pirineos está bien documentado desde inicios del siglo IX, una fecha precoz si la comparamos con el resto de la península y buena parte de la Europa medieval. Se trata del proceso de aprisio y todo lo que implica: roturación del bosque para la creación de nuevas zonas de cultivo, desplazamiento de la población hacia zonas adecuadas, creación de una red de caminos, aparición de nuevos núcleos de hábitat, domesticación del agua... Este proceso tiene, en el siglo IX y probablemente ya desde el siglo VIII, unos protagonistas destacados, las familias campesinas, que organizadas en grupos no muy numerosos, llevan a cabo esta empresa con sus propios recursos.

De este modo, la actividad silvo-pastoril, propia de los siglos VI-VII, dejará paso progresivamente a una actividad agro-pastoril para los siglos siguientes, sobre la que se asentará el poder feudal posterior.

Bibliografia

- ABADAL, R. d'. 1955, Com neix i com creix un gran monestir pirinenc abans de l'any mil: Eixalada-Cuixà, *Analecta Montserratensia* VIII, 125 -337.
- ARAGUAS, Ph. 1983, Les chateaux d'Arnau Mir de Tost. Formation d'un grand domaine féodal en Catalogne au milieu du XI siècle, *106 Congres National des Soc. Savante* (1981, Perpignan), Paris, 61-76.
- AZKÁRATE, A., GARCÍA, I. 2012, El espacio circumpirenaico occidental durante los siglos VI al X d.C. según el registro arqueológico: Algunos interrogantes, *Anejos del AEspA* LXIII, 331-354.
- BARAUT, C. 1980, El monestir de Sant Sadurní de Tavèrnoles i els orígens del monaquisme benedictí al comtat d'Urgell, *Studia Monástica* 22, 235-259.
- BERTRAN, P., CABESTANY, J.F., FITÉ, F. 1986, Primera aproximació al jaciment fortificat de Sant Llorenç d'Ares, *Acta Historica et Archaeologica Mediaevalia* Annex 3, 41-52.
- BISSON, Th. N. 1987, The feudal domain of Pallars Jussà (c. 1175) a record of obligations and custom, *Medievalia* 7, 73-84.
- BOIX, J. 2000, L'antic orde monàstic al comtat de Ribagorça, *Territori i Societat a l'Edat Mitjana*, Lleida, 111-126.
- BOLOS, J. 2004, *Els orígens medievals del paisatge català. L'arqueologia del paisatge com a font per a conèixer la història de Catalunya*, Barcelona.
- BOLOS, J. 2000, Dominis monàstics i organització del territori a l'edat mitjana, *Territori i Societat a l'Edat Mitjana*, Lleida, 127-165.
- BOLOS, J. 2005, Fer mapes per conèixer la Història aportacions de la cartografia a l'estudi de l'Alta Edat Mitjana, *Acta Historica et Archaeologica Mediaevalia* 26, 27-52.
- BOLOS, J. 2010, Cambios y continuidades en el hábitat de los Pirineos catalanes centrales a lo largo de la alta edad media, *Villa* 3, *Histoire et Archaeologie des Sociétés de la vallée de l'Èbre*, Toulouse, 91-124.
- CASTELLS, 2004, *Els castells medievals a la Mediterrània nord-occidental*, Arbúcies.

- CORRAL, J. L. 1984, *Cartulario de Alaón*, Zaragoza.
- GARCIA, G., MORO, A., TUSET, F. 2009, *La seu episcopal d'Ègara. Arqueologia d'un conjunt cristià del segle IV al X*, Tarragona.
- GUARDIA, J., GRAU, M., CAMPILLO, J. 2000, Iulia Lybica (Llivia, Cerdanya). Darreres intervencions i estat de la qüestió, *Tribuna d'Arqueologia* 1997-1998, 97-124.
- BARCELÓ, M., TOUBERT, P. (coordinateurs) 1998, *L'Incastellamento. Actas de las reuniones de Girona (1992) y de Roma (1994)*, Girona/Roma.
- JUNYENT, E., PÉREZ, A. 2003, *Història de Lleida. Vol. 1: L'antiguitat, d'Iltrida a Ilerda*. Lleida.
- JUSTES, J., ROYO, J.I. 2010, La ocupación tardorromana e hispano visigoda de Jaca: los inicios del cambio. *Villa 3. Histoire et Archaeologie des Sociétés de la vallée de l'Èbre*. Toulouse, 17-66.
- MAGALLÓN, M. A., SILLIÈRES, P., ASENSIO, J. A. 2007, *La ciudad romana de Labitolosa, La Puebla de Castro, Huesca, Zaragoza*.
- MARÍ, L., REVILLA, V. 2003, El Tossal del Moro (Corbins, Segrià): Economia i organització de l'espai en una vil•la del territori d'Ilerda. *Actes de les Jornades d'Arqueologia i Paleontologia*, Lleida, 343-362.
- MARÍ, L., REVILLA, V. 2006-2007, La vil•la romana del Romeral, a Albesa (La Noguera). Evolució arquitectònica i funcional d'un establiment rural a la vall de la Noguera Ribagorçana, entre els s. I.IV dC., *Revista d'Arqueologia de Ponent* 16-17, 129-143.
- ORENGO, H. 2010, Arqueologia de un paisaje cultural pirenaico de alta montaña. Dinámicas de ocupación del valle del Madriu-Perafita-Claror (Andorra), Tarragona, Tesis doctoral inèdita.
- PALET, J.M., EJARQUE, A., RIERA, S., EUBA, I., ORENGO, H. 2007, Formes d'ocupació d'alta muntanya a la vall de la Vansa (Serra del Cadí-alt Urgell) i a la valldel Madriu-Perafita-Claror (Andorra) estudi diacrònic de paisatges culturals pirinencs, *Tribuna d'Arqueologia* 2006-2007, 229-254.
- PALET, J.M., EJARQUE, A., RIERA, S., EUBA, I., ORENGO, H. 2011. Formas de paisaje de montaña y ocupación del territorio en los Pirineos orientales en época romana: estudios pluridisciplinarios en el valle del Madriu-Perafita-Claror (Andorra) y en la Sierra del Cadí (Cataluña), *Bollettino di Archeologia On-line. Proceedings of the XVII International Congress of Classical Archaeology Speciale*.
http://www.bollettinodiarcheologiaonline.beniculturali.it/bao_document/articoli/5_PALET_etal.pdf [consulta 28/05/2013].
- PALOL, P. DE, NAVARRO, R. 1999, La basílica de Villa Fortunatus, *Del Romà al Romànic. Història, art i cultura de la Tarraconense mediterrània entre els segles IV i X*, Barcelona, 193-194.
- PUIG, I. 1992. *El monestir de Santa Maria de Gerri*. Barcelona.

- REYES, T., GONZÁLEZ, R., GARCIA, J.E. 1998, Estudi de l'Ager Aesonensis (Isona i Conca Dellà, Pallars Jussà), *Revista d'Arqueologia de Ponent* 8, 35-59.
- ROIG, J. 2009, Asentamientos rurales y poblados tardoantiguos y altomedievales en Cataluña (siglos VI al X), *The Archaeology of Early Medieval Villages in Europe*, Bilbao, 207-252. SABANES, R. 2009, *Els concilis ilderdenses de la província eclesiàstica Tarraconense a l'Edat Mitjana (546-1460)*, Barcelona. <http://www.fundacionoguera.com/libros/52-CONCILIS%20ILERDENSES.pdf> [consulta 28/05/2013].
- SALES, J. 2011, *Arqueologia de les seus episcopals tradoantigues al territori català (259-713)*, Barcelona.
- SALRACH, J.M. 1998, Tres mots polèmics: «villa», mas i alou en època carolíngia. *Quaderns del Centre d'estudis Comarcals de Banyoles* 19, 9-28.
- SANCHO, M. (sous la direction de) 2009, *Mur, la història d'un castell feudal a la llum de la recerca històrico-arqueològica*. Tremp.
- SANCHO, M. 2010, Els Altimiris, *Histoire et Archéologie des Sociétés de la Vallée de l'Ebre (VII^e-XI^e siècles)*, Toulouse, 67-90.
- SOLANES, E. 2001, *Prospecció i sondeigs arqueològics: Variant del Port de Comiols, eixamplament i millora de la carretera C-1412, Tram Biscarri-Figuerola d'Orcau*. Barcelona. http://calaix.gencat.cat/bitstream/handle/10687/9044/qmem4464_web.pdf?sequence=1 [consulta 28/05/2013].
- THOMPSON, E.A. 1979, *Los godos en España*. Madrid.
- VIGIL-ESCALERA, A. 2007, Granjas y aldeas altomedievales al norte de Toledo (450-800 dC.). *Archivo Español de Arqueología* 80, 239-284.
- VINYOLES, T. 2004, L'ús de l'espai i el ritme del temps als castells medievals. *Els castells medievals a la Mediterrània nord-occidental, Arbúcies*, 247-288.
- V.V.A.A. 1999, *Temps de monestirs: els monestirs catalans entorn l'any mil*, Barcelona.
- WICKHAM, Ch. 2009, *Una historia nueva de la Alta Edad Media*. Barcelona.

Formas de poblamiento y ocupación en el ámbito rural del Nordeste catalán desde el Bajo Imperio romano hasta la época visigoda

Josep Burch^{***}, Pere Castanyer^{**}, Josep M. Nolla^{*}, Joaquim Tremoleda^{**}

^{*} Institut de Recerca Històrica de la UdG

^{**} Grup de Recerca Arqueològica del Pla de l'Estany

^{***} Universitat de Girona/ICRPC

RESUMEN

En este artículo analizamos el poblamiento rural del nordeste catalán desde el bajo imperio romano hasta la época visigoda. El método ya fue utilizado para estudiar el del alto imperio romano. A partir de un conjunto de datos, realizamos una tipología de los asentamientos conocidos en este territorio. Los tipos de asentamientos que se han documentado son los siguientes: *uillae* romanas sin continuidad de ocupación, aldeas y establecimientos rurales con precedente de una *uilla* romana, aldeas y pequeños establecimientos rurales de nueva creación, aldeas/*castrum*, *uici*, asentamientos militares y establecimientos con función religiosa.

PALABRAS CLAVE: Poblamiento rural, imperio romano, época visigótica, cristianismo.

ABSTRACT

In this paper we analyze the rural settlement in the north-eastern Catalonia, from the Late Roman Empire until the Visigoth period. The method was used to study the high Roman Empire. From a set of data, we made a typology of the known settlements in this territory. The settlement types that have been documented include: Roman *uillae* without continuity of occupation, villages and rural settlements with origins in a Roman *uilla*, newly created villages and rural settlements, villages/*castrum*, *uici*, military settlements and sites with religious function.

KEYWORDS: Rural settlement, Roman Empire, Visigoth period, Christianity.

^{*}El present treball forma part del Grup de Recerca Consolida: Arqueologia de l'hàbitat. Durada del projecte: 2014-2016. Referència 2014 GRC 794. Organisme finançador: Generalitat de Catalunya. Investigador principal: Josep M. Nolla Brufau.



Ciertamente, en estas condiciones, el artesanado continuó desarrollando sus tareas para producir vidrio, tejido, herramientas metálicas y vasos cerámicos como hasta entonces, pero a diferencia del momento analizado en el alto imperio romano los establecimientos artesanales implicaban la existencia de una infraestructura importante, de carácter industrial, con unas instalaciones que permitían la producción repetida y masiva de un producto y de las que conocemos particularmente las que se dedicaban a la producción de objetos cerámicos. Las diferencias respecto al alto imperio romano, según criterios de escala y de dependencia, son que en la nueva etapa desaparecieron las grandes industrias, se ruralizó la producción y se vinculó de forma más estrecha a la explotación de la cual dependía, con la consiguiente disminución de calidad, de repertorio y de ejecución técnica, sin concesiones a los criterios estéticos, sino más bien priorizando la funcionalidad.

De esta manera, podemos establecer, aunque no sea de forma sistemática, diversas categorías en el poblamiento rural de la zona, a pesar que a veces estas no sean bastante claras, ya que como hemos mencionado antes, mezclan sus indicadores.

En primer lugar, tenemos que hablar de las *uillae* que se abandonaron y no tuvieron continuidad. No sabemos si se trata de un cambio de ubicación para crear un nuevo establecimiento o si su población se integró en un espacio urbano. Lo cierto es que muchas *uillae* en las que se registra una fase bajo imperial, a partir de mediados del siglo V, dejaron de tener actividad. Por otra parte, están los establecimientos que sí tienen continuidad. Tenemos que hablar más bien de continuidad de asentamiento en el mismo lugar, pero con soluciones diferentes, ya que las formas nuevas tienen poco que ver con el sistema de la *uilla* precedente.

En cuanto a los *uicus*, ya habíamos visto en el período alto imperial que esta categoría de establecimiento no era muy evidente. En todo caso, remarcamos la continuidad en relación a las etapas precedentes de los casos propuestos en esta nueva etapa.

Figure 2. Planta de la fase de época visigoda de Vilauba (Camós, Pla de l'Estany), con el hábitat en la parte sur, mientras que la prensa se edificó sobre los restos de la *uilla*.

En cambio, podemos hablar de establecimientos nuevos: aldeas, pequeños poblados o elementos dispersos (formados por silos, fosas y cabañas), que no presentan una caracterización clara, pero que forman un conjunto muy cercano entre ellos. Una primera diferenciación entre estos hábitats es necesaria. Por un lado, los de la llanura, como el del Serrador en Sant Pere Pescador y, por otro, los que se encuentran defendidos y ubicados en altura, como el de Puig Rom en Roses. Sobre el trazado de la vía, como indicador del periodo de convulsiones que tratamos, encontramos algunos establecimientos con una función militar. Entre otras características se distinguen por su situación privilegiada para poder ejercer el control y la defensa del paso de una vía. Ejemplificamos estos enclaves de control en las fortificaciones de Les Cluses, al paso de los Pirineos y, más al sur, el punto estratégico del *castellum* de Sant Julià de Ramis.

Probablemente, una de las originalidades del poblamiento de este periodo es la frecuente aparición de estructuras vinculadas a una función religiosa. Se trata las primeras fases de los edificios que han evolucionado y han recibido profundas remodelaciones y que generalmente acabaron siendo una iglesia en época medieval. Estos primeros edificios, que se iniciaron el siglo IV o V, a menudo eran mausoleos familiares, vinculados a *uillae* imperiales, y con el tiempo se adecuaron como primitivas iglesias y concentraron espacios de necrópolis.

Se procederá a la clasificación por tipología del poblamiento rural en diversas categorías: *uillae* romanas sin continuidad de ocupación, aldeas y establecimientos rurales con precedente de una *uilla* romana, aldeas y pequeños establecimientos rurales de nueva creación, aldeas/*castrum*, *uici*, asentamientos con función militar y de control de la vía, establecimientos con función religiosa.

1. Las *uillas* y sus continuaciones

1.1. *Uillae* romanas sin continuidad de ocupación

Salvo el abandono de algunas *uillae* hacia finales del siglo III dC, el periodo bajo imperial representa una etapa de relativa continuidad en el poblamiento rural (Casas et al. 1995a, 142-145). Dejando de lado los edificios de culto y las áreas de necrópolis, que a partir del siglo IV en adelante fueron un elemento más en el paisaje rural, la ausencia de establecimientos de nueva creación hará que los mapas de distribución del poblamiento muestren una coincidencia plena en relación a los periodos precedentes. Durante buena parte de la etapa bajo imperial la *uilla* se mantuvo aún como el elemento básico en la estructuración del territorio, cumpliendo con sus funciones básicas, inherentes a su propia definición, como lugar de residencia y centro de una explotación agrícola. Más que analizar en detalle sus características, nos interesa ahora insistir en el hecho de que fue entrado el siglo V cuando su papel predominante se empezó a desdibujar hasta que finalmente se desvaneció por completo. Por ahora, el registro arqueológico permite establecer una serie de pautas que coinciden con las propuestas de otros investigadores realizadas en trabajos de síntesis más globales sobre la evolución y el fin de las *uillae* (Gurt/Navarro 2005, 87-98; Chavarría 2001, 62-63; *ibidem* 2006, 17-35). La inflexión más clara en la evolución del modelo que representan las *uillae* se produjo a partir de mediados y segunda mitad del siglo V, momento en el cual se constata una reducción generalizada en el número de establecimientos que se mantenían ocupados. Una visión general de la secuencia de muchos yacimientos permite constatar que efectivamente es entonces cuando se produjo el abandono total o parcial de muchas de estas edificaciones (Chavarría 1998, 9-30; *ibidem* 2001, 55-76; Folch 2005, 40-47).

En algunos casos, este proceso de desenlace final fue precedido por una transformación funcional de muchos espacios, ya sea de antiguas dependencias residenciales adaptadas a nuevas actividades productivas o artesanales y, también, reconvertidas en pequeñas áreas funerarias. Los ejemplos que ilustran este proceso son numerosos. En Puig Rodon (Corçà) se constata el abandono a principios del siglo V dC de las instalaciones productivas, el almacén de *dolia* y de un pequeño depósito anexo (Casas 1986, 15-77). Aún más palpable es el abandono de todas las dependencias agrícolas de la Font del Vilar (Avinyonet de Puigventós), como la *cella uinaria* y el *lacus* entorno a mediados del siglo V (Casas et al. 1995b, 21-37 y fig. 16-28). Una cronología similar se propone para el abandono de la mayor parte de las edificaciones de Els Ametllers (Tossa de Mar). Una evolución muy similar presentan las *uillae* de Vilauba (Camós) y Pla de Palol (Platja d'Aro), donde se detecta una clara transformación funcional de los espacios, para uso agrícola y para fines funerarios, que tuvo lugar en el siglo V (Castanyer/Tremoleda 1999, 132-135 y fig. 123-125; Colomer/Costa/Tremoleda 1989, 107-110; Nolla 2002, 177-181). Podemos ampliar la lista de *uillae* con la del Pla de l'Horta (Sarrià de Ter) o la de la Quintana (Cervià de Ter), ambas con unos orígenes que se remontan a los siglos I aC o a los inicios de la etapa alto imperial, lo que demuestra que el siglo V supuso también el fin de los establecimientos más profundamente arraigados del territorio. Este proceso de abandono de las *uillae* va ligado a la aparición de nuevas formas de población que, poco a poco y siguiendo pautas completamente diferentes, cambió completamente la fisonomía del paisaje rural.

1.2. Aldeas y establecimientos rurales con precedente en una *uilla* romana

A pesar del abandono de un número notable de establecimientos rurales durante la segunda mitad del siglo V, el registro arqueológico de las *uillae* romanas demuestra también que en algunos casos la ocupación persistió más allá de esta centuria. A pesar de ello, lo cierto es que la ocupación que se vislumbra en muchos establecimientos de los siglos VI y VII poco tiene que ver con la concepción más tradicional del término *uilla*. Por esta razón preferimos hablar de establecimientos con precedente de una *uilla* romana más que de *uillae* romanas con una continuidad de ocupación. Los vestigios arqueológicos apuntan hacia un cambio en el modelo de ocupación y explotación del territorio durante estos siglos que necesariamente debe corresponderse a una nueva realidad social y económica completamente diferente de la que conocemos para el periodo imperial.

Una vez más, del conjunto de establecimientos que presentan una ocupación más allá del siglo V, debemos recurrir al registro que nos aportan las excavaciones de la *uilla* de Vilauba (Gironès, Girona) donde en las últimas campañas se han descubierto los restos de un hábitat datado entre finales del siglo V y el siglo VII avanzado. Es a partir de estos nuevos datos que podemos ahora revisar determinadas cuestiones referidas a la interpretación histórica de la etapa final de la *uilla* y, por extensión, también de la población del territorio del nordeste catalán (Castanyer/Tremoleda 1999, 149-161). En Vilauba, se constata el abandono a partir de mediados del siglo V de varias edificaciones de época bajo imperial (Castanyer/Tremoleda 1999, 119-132, fig. 109). La presencia de tumbas en determinados sectores, así como también la transformación funcional de algunas estancias, reconvertidas en espacios productivos, son los indicios más palpables de una serie de cambios que, con el paso del tiempo, supusieron una transformación mucho más profunda y radical en la fisonomía del establecimiento (Castanyer/Tremoleda 2006, 135-138). En

este sentido, Vilauba siguió la tendencia general registrada en muchos otros yacimientos del territorio del nordeste catalán o, incluso también, en un marco geográfico más global (Ripoll/Arce 2001, 21-54; Chavarría 2006, 25-35; Gurt/Navarro 2005, 87-98).

El abandono de las estructuras bajo imperiales de Vilauba marca, estratigráficamente, el paso a la última etapa del lugar que ya no podemos definir como propiamente una *uilla* sino como un establecimiento rural conformado por una pequeña agrupación de casas independientes y algunas estructuras agrícolas de probable uso comunal, o sea, de áreas residenciales y productivas. En la función residencial corresponden los restos de un pequeño hábitat excavado durante los años 2007-2012 en la parte meridional del yacimiento, formado por tres pequeñas unidades domésticas que, según su disposición y planta, parece que siguen un mismo modelo o patrón de organización (Castanyer/Dehesa/Tremoleda 2010, 253-255, Castanyer/Tremoleda, Dehesa 2013, 313-327). Pertenecen a la función productiva las edificaciones de carácter agrícola organizadas en torno a una prensa y un patio anexo, identificados durante los años 1979 y 1981, a unos 40 metros más al norte (Castanyer/Tremoleda 1999, 150-159; *ibidem* 2002, 159-176). Entre ambos sectores había un área abierta que ejercería de nexo y que podría haber servido como espacio de trabajo y de transformación de los productos agrícolas. El descubrimiento de este núcleo de hábitat sugiere, hipotéticamente, la existencia de una pequeña área funeraria asociada que habrá que intentar verificar en próximas actuaciones.

Aunque ahora solo queremos insistir en el análisis general de este establecimiento más tardío, es interesante destacar también el hecho de que a pesar de tratarse de una etapa muy bien diferenciada y con unas características comunes a lo largo del periodo objeto de análisis, podemos establecer una secuencia evolutiva que arranca de finales del siglo V y que perdura hasta el VII. Inicialmente, esta ocupación se materializa con una serie de recortes o estructuras negativas. Por ejemplo, agujeros de poste, posibles fondos de cabaña, estructuras de almacenamiento como silos, fondos de *dolia*, y otros recortes de funcionalidad incierta. Más adelante, en un momento impreciso del siglo VI, comienzan a definirse más claramente los espacios con muros de piedra. La fase más moderna, que es la mejor conservada, muestra ya una aldea completamente organizada. Se trata de una edificación compuesta por nueve ámbitos constructivos que conforman tres pequeñas unidades domésticas con sus respectivos patios expresamente delimitados por muros de cierre perimetrales. La repetición del esquema patio + vivienda + anexo, que podemos constatar en las tres unidades domésticas descubiertas, revela la aplicación de un «modelo» de referencia en organización de la aldea (fig. 3).

Por lo que respecta a su organización general destaca, a primera vista, el papel predominante que reflejan los patios, no solo como elemento vertebrador sino porque son siempre el espacio más extenso. En superficie construida oscilan entre los poco más de 100 m² el más grande y los 60-70 m² el más pequeño, lo que equivale a casi el 70% del espacio total de cada una de las casas. Su situación, en los diferentes ángulos del edificio, hacía posible la entrada independiente a cada unidad doméstica. La presencia de sendos hogares en el interior de algunos ámbitos constructivos permite identificar claramente los ámbitos destinados a vivienda de cada unidad doméstica (fig. 4). Las casas eran siempre sencillas y de dimensiones más bien reducidas, de entorno a los 30 m², de una sola planta y, por tanto, hay que imaginar que corresponderían a la residencia de una familia nuclear y esporádicamente también de algún trabajador. Más allá del área de cocina, la excavación no aportó ningún



Figure 3. Foto aérea de la zona del hábitat visigodo de Vilauba, situada al sur de los restos de la uilla alto y bajo imperial.



Figure 4. Detalle de un hogar excavado en el interior de la casa 1 de Vilauba.

indicio sobre una posible zonificación funcional del interior de estos ámbitos. Hasta hoy, no conocemos ninguna estructura (silos, cubetas, depósitos, hornos de pan, etc.) relacionada con las diversas actividades domésticas de transformación o almacenamiento situadas teóricamente en el interior de los ámbitos residenciales. Finalmente, con respecto al esquema organizativo de las unidades domésticas, debemos mencionar la presencia de algunas estancias anexas: en un primer caso situado en un rincón del patio y, en el otro, adosado al propio espacio donde se vivía. A pesar de la extrema modestia de las edificaciones, la llamada casa número 1 presenta algunas particularidades en comparación a las otras, como son su disposición más preeminente, la mayor superficie o los pequeños detalles constructivos que destacan el ámbito de vivienda. El material básico empleado en la construcción de todas las estructuras es el guijarro, procedente con toda seguridad del cauce de los torrentes y arroyos existentes en el entorno de Vilauba. Aunque se trata de un material ampliamente utilizado ya en la edificación de los zócalos de los muros de la *uilla* en los períodos anteriores, lo es de manera claramente más exclusiva en los siglos VI-VII, porque en esta última etapa los muros

fueron obrados totalmente en piedra. La gran cantidad de guijarros recuperados en los estratos de derribo y abandono general así parecen confirmarlo. Las paredes estaban hechas con un doble paramento de piedras unidas con un poco de barro, tenían una anchura y dirección algo irregular y no presentaban señales de ningún revestimiento o enlucido. Aunque de una manera más testimonial, se constata también la utilización de otros materiales, como el travertino o la piedra arenisca. Se trata, sin embargo, siempre de elementos reutilizados de construcciones anteriores. La sencillez y austeridad de las construcciones correspondientes al hábitat se hacen patentes también en los pavimentos de las casas o de los patios anexos, que siempre son de tierra apisonada. La ausencia de elementos provenientes de la cubierta en los niveles de derribo y de abandono general, como *imbrices* o *tegulae*, hace pensar que el techo estaría formado por algún elemento perecedero de tipo vegetal. La hipótesis de una cubierta hecha con tejas, que hubiera sido desmontada en el momento del abandono final nos parece, por ahora, una opción poco plausible.

La cultura material asociada a este hábitat es también notablemente diferente en comparación a las etapas precedentes de la historia de la *uilla*. Se trata de conjuntos bastante homogéneos aunque con una menor diversificación de las categorías cerámicas. Así, la alfarería fina de importación africana cede el paso a las producciones autóctonas y de clara difusión regional. El descenso y la simplificación tipológica de las cerámicas de importación, con porcentajes que oscilan entre el 10 y el 20% del total, se compensa con una mayor representatividad de las producciones de fabricación local, sobre todo de la cerámica de cocina, de cocción oxidante y reducida, que en algunos estratos puede llegar a representar la práctica totalidad del conjunto. Completarían este modesto utillaje doméstico unas contadas piezas de vidrio, escudillas y alguna copa, y posiblemente también otros utensilios de madera, hoy desaparecidos. No es raro el hallazgo de algunos utensilios de hierro relacionados con las actividades domésticas o bien con las actividades productivas.

Tal como ya hemos adelantado anteriormente, relacionamos con esta aldea otras edificaciones de uso agrícola, conocidas ya años atrás y que, hasta hace poco, conformaban los únicos indicios de la ocupación más tardía del yacimiento (Roure et al. 1988, 47-54, fig. 27; Castanyer/Tremoleda 1999, 149-159). Se trata de una sencilla construcción compuesta por tres ámbitos dispuestos de forma correlativa y un patio anexo, que ahora pensamos que podría haber articulado también alguna otra casa de aspecto y organización similar a las que acabamos de describir y que solo se habría conservado parcialmente. La adscripción agrícola del conjunto de tres ámbitos se fundamenta en la identificación de una prensa en el espacio central, probablemente de aceite. El buen estado de conservación de las estructuras de la sala de prensado, donde todavía eran visibles los encajes de los árboles en el pavimento de opus *signinum*, así como también el depósito de recogida de líquidos, facilitaba la reconstrucción de su planta hipotética (Roure et al. 1988, 52-53 y fig. 30; Castanyer/Tremoleda 1999, fig. 145 y 146). Constructivamente, los restos de este sector agrícola presentan muchas similitudes con el núcleo de hábitat situado más al sur. Los muros están hechos igualmente con un doble paramento de guijarros unidos con un poco de mortero. En este caso, sin embargo, hay que subrayar la utilización del opus *signinum* en los pavimentos de las salas de trabajo de la prensa para impermeabilizar la cisterna de recogida de líquido. Los fragmentos de cerámica troceados son bastante grandes y el acabado es bastante grosero. Una segunda diferencia a destacar es que la cubierta fue probablemente realizada con tejas, según se deduce de su presencia en los estratos de abandono general que cubría todas las estructuras.

La asociación de estas estructuras agrícolas con la aldea, compuesto por sencillas unidades familiares, con unos recursos más bien limitados y una fuerza de trabajo no muy grande, nos hace pensar que podría tratarse de una instalación mancomunada dado que por su elevado coste y mantenimiento, debía rebasar las posibilidades de una economía estrictamente familiar. Nuestra interpretación se fundamenta también en la existencia de otros establecimientos rurales de este mismo periodo, como por ejemplo Vilaclara de Castellfollit del Boix (Barcelona), que muestran unas pautas similares y que cuentan igualmente con un equipamiento agrícola de uso comunitario (Enrich/Enrich/Pedraza 1993-94, 95-106; *ibidem* 1995, 35-36 y fig. 26 y 27).

2. Establecimientos de nueva creación

2.1. Aldeas y pequeños establecimientos rurales

Paralelamente a los yacimientos rurales con un precedente de *uilla* romana se encuentran en nuestro territorio otros establecimientos de nueva creación, sobre todo en las llanuras agrícolas pero también en otros espacios y que, junto con los primeros, confirman el surgimiento de unas nuevas formas de ocupación y explotación del territorio. En nuestro ámbito de estudio, las evidencias arqueológicas son todavía bastante escasas pero parece que siguen una pauta similar a otras áreas del territorio catalán de las que tenemos un conocimiento más profundo (Roig 2010, 227-250). En la práctica, los elementos que caracterizan a estos nuevos establecimientos parecen confirmar las pautas principales de la secuencia documentada en Vilauba, especialmente en cuanto al estadio inicial de la aldea de comienzos del siglo VI, con estructuras negativas y con una arquitectura de tierra y madera.

Las excavaciones de urgencia realizadas estos últimos años han permitido conocer parcialmente algunos de estos establecimientos como, por ejemplo, el del camino de Sant Feliu de la Garriga (Alt Empordà). Se trata de varias estructuras negativas excavadas en la roca, sobre todo grandes fosas y silos, así como también dos hogares y un posible horno que formarían parte de un yacimiento más grande, del que no se ha podido determinar toda su extensión (Grau/Freixa/Ibáñez 2012, 351-356, fig. 1-4). La presencia de los hogares, con unas soleras hechas con fragmentos de teja y *dolia*, así como las dimensiones bastante grandes de algunos recortes permiten sugerir la existencia de varias unidades domésticas constituidas por cabañas medio excavadas en el terreno aluvial. Los materiales utilizados en su construcción y en la cubierta serían de tipo perecedero. La presencia de otras estructuras vinculadas a las actividades productivas, como algunos silos para guardar grano, de hasta un máximo de un metro de profundidad, o de un horno de funcionalidad incierta, o también de materiales arqueológicos como varios molinos rotatorios, demuestra una cierta organización de los espacios y sugieren una economía modesta, basada sobre todo en el cultivo de los cereales y destinada especialmente al autoconsumo. Cronológicamente, esta aldea se sitúa entre los siglos V y VII. Además de los materiales cerámicos de producción local, como las cerámicas de cocina y los objetos metálicos, sobre todo herramientas agrícolas, destacan en comparación a los establecimientos situados más hacia el interior del territorio como Vilauba, la mayor presencia de cerámicas de importación, como la sigillata africana D (formas Hayes 91 D y 109), las ánforas Keay LXI y LXII o de procedencia oriental como la Late Roman Amphora 1 (Grau/Freixa/Ibáñez 2012, 354). Estas diferencias obedecen, muy probablemente, a su situación cercana al área costera y al conjunto de Empúries, que en

época tardorromana debía mantener aún su puerto activo, facilitando así la llegada de productos foráneos.

El establecimiento del Camino de Sant Feliu de La Garriga se puede poner en relación con otros yacimientos del mismo periodo localizados justo al lado de Empúries y con el conjunto de iglesias y áreas cementeriales, que a partir del siglo IV en adelante, se sitúan alrededor de la antigua ciudad romana y que ya hemos tratado de forma específica en otro apartado de este mismo trabajo. Paralelamente a estos espacios de culto, se documentan otros establecimientos de carácter rural, como el descubierto en 2001 en la calle del Museo núm. 1, a unos 500 m al sur de Empúries y fechado entre los siglos VI y VII. De este yacimiento, con una compleja secuencia evolutiva con un total de cuatro fases, conocemos todas las estructuras asociadas a los periodos más recientes, y elaboradas con tramos de muros realizados en piedra seca, largos y rectilíneos, que definían amplias estructuras de hábitat. Destacan, sobre todo, las relacionadas con la fase III, que han permitido identificar una nave rectangular de 5 m de ancho por 8 m de longitud, conectada a través de una puerta a otras dependencias de dimensiones indeterminadas. A pesar de las limitaciones de la excavación, solo un área de poco más de 50 m², todo parece indicar que se trata de un pequeño hábitat destinado a la explotación del territorio y vinculado, en este período histórico, a Empúries, que en ese momento era sede episcopal (Castanyer (coord.) 2003, 34-35). Sus características y su naturaleza son similares a las de otros yacimientos de esta misma área, como el de la carretera de Sant Martí d'Empuries, donde años atrás también se documentó una fase constructiva de gran entidad fechada en el segundo cuarto del siglo VI y que perduró hasta bien entrado el siglo VII (Llinàs 1997, 140-169).

Parcial es también la información que tenemos del establecimiento rural del Serradar (Sant Pere Pescador). Las estructuras descubiertas en una intervención de urgencia realizada entre los años 2003 y 2004 parecen corresponderse con una pequeña aldea datada entre el siglo VII y el inicio del siglo VIII y situada al lado de una antigua vía de comunicación (Fuertes/Montalbán 2007, 291-299). Aunque no hay datos firmes sobre la cronología, se relaciona con la aldea una pequeña necrópolis situada un poco más al norte. En total se descubrieron doce enterramientos en cista o caja de losas y cubiertas con losas de pizarra. Del hábitat conocemos solo un conjunto formado por cuatro estancias alineadas, separadas por muros hechos con cantos rodados y bloques de piedra caliza. El arrasamiento general de los restos impidió, sin embargo, conocer con más detalle cómo eran las viviendas. La cultura material estaba formada exclusivamente por las cerámicas grises reducidas de cocina, hechas a mano o a torno lento, propias del siglo VII dC (Fuertes/Montalbán 2007, 295-297, fig. 5). El abandono final del yacimiento no parece que pueda rebasar el inicio del siglo VIII.

Las evidencias relativas a la creación de nuevos establecimientos rurales también más hacia el interior del país demuestran que este fue un proceso de alcance general. De entre estos yacimientos mencionaremos el de Aubert (Vall d'en Bas, Garrotxa), donde la excavación arqueológica desarrollada entre los años 2006 y 2011 ha permitido identificar un asentamiento rural formado por varios ámbitos y estructuras y con una larga ocupación, que arranca desde el siglo VI y que se alarga hasta el siglo X. En la primera fase, del siglo VI, pertenecen algunos restos muy arrasados de muros y un área de almacenamiento con silos. Encima de estos restos se construyó una casa con tres ámbitos domésticos, asociados a un posible espacio de almacén, que se data entre los siglos VII y VIII (Folch/Gibert 2012, 369-373, fig. 1).

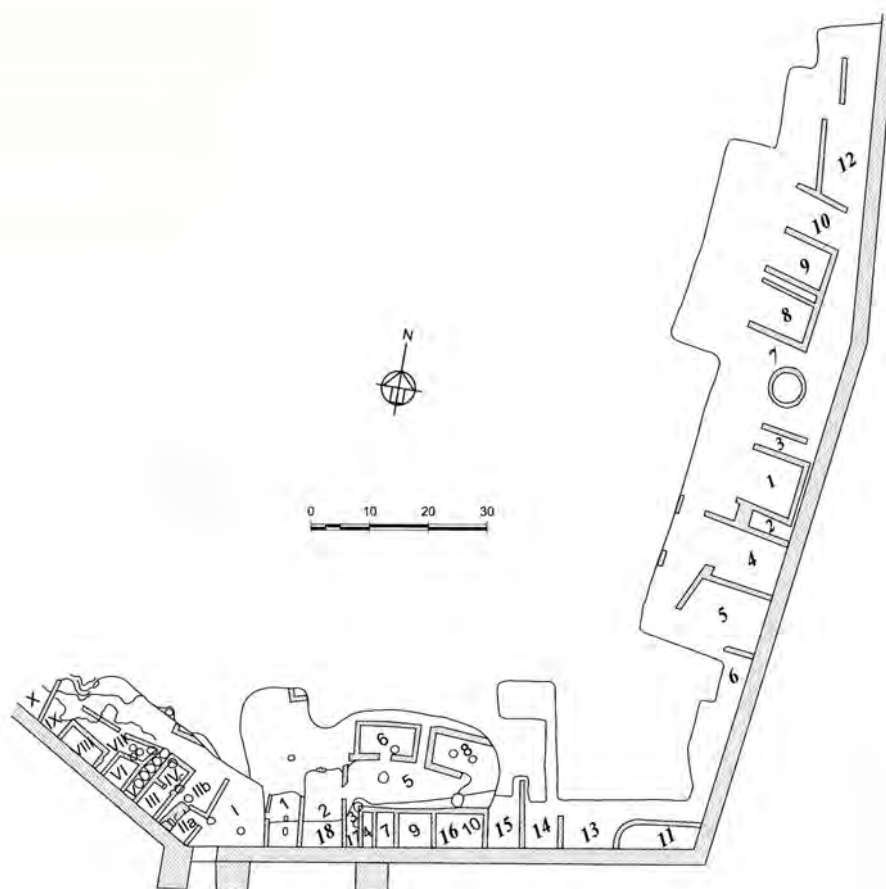


Figure 5. Castrum visigodo de Puig Rom (Roses, Alt Empordà). Planta completa a partir de las excavaciones de 1917 y 1946-1947.

2.2. Aldea/castrum

Incluimos dentro del grupo de establecimientos de nueva creación un último yacimiento, Puig Rom o Puig de las Muralles (Roses), que por sus particulares características merece una consideración individual. Se trata de un hábitat o aldea de los siglos VII y VIII emplazado en lo alto de una montaña y cercado por una potente muralla. Estos hechos han contribuido a definirlo como un *castrum* de época visigótica (fig. 5). Aunque los primeros trabajos en el yacimiento se remontan ya a inicios del siglo XX, las intervenciones más importantes se realizaron entre los años 1946 y 1947 (Palol 2004). De la planta de la aldea conocemos todo el perímetro de la fortificación, de unos dos metros de ancho, caracterizada por un doble paramento de bloques de piedra sin escuadrar y reforzada también con algunas torres de planta cuadrangular. Esta muralla define un recinto de dimensiones más bien reducidas, de unos 90 m de longitud y 80 m de anchura máxima, perfectamente adaptado a las irregularidades de la topografía del promontorio montañoso. El acceso principal se encontraba en la parte sur y estaba flanqueado por dos torres y comunicaba con una plaza interior.

A pesar del aspecto militar del conjunto, las diversas viviendas que se han excavado hacen pensar más bien en una pequeña comunidad de agricultores, silvicultores y artesanos. Las casas, que tenían unas dimensiones modestas, se distribuían en varias manzanas articuladas por calles y estaban conformadas por una o más dependencias. Conocemos todo el barrio de la zona de entrada, con varias edificaciones adosadas al paramento interno de la muralla.

Los materiales arqueológicos recuperados proporcionan una información de primera mano sobre la economía de sus pobladores y permite afinar la cronología de la ocupación. Destaca el conjunto de objetos de atuendo personal, con varias placas de cinturón de perfil liriiforme, algunas con hebilla articulada, de perfil escutiforme, de forma rectangular, etc. En cuanto al menaje de hogar, la mayor parte de los utensilios conservados son cerámicas grises o de cocina, ollas, platos, etc. La cerámica africana D es totalmente ausente y las únicas importaciones se limitan a las conocidas ánforas del tipo Keay LXII. Los utensilios de vidrio, en especial las copas de pie alto, son también relativamente abundantes. Llama la atención el conjunto de piezas metálicas, muchas de ellas relacionadas con el trabajo agrícola: hoces, podaderas, azadas, rastrillos, picos, hachas,... Herramientas de caza como puntas de lanza o de jabalina y, finalmente también con la actividad ganadera, como cencerros y cardas de lana (Palol 2004, 64-99). La presencia de silos en el interior de las casas, y de numerosos molinos de grano, señala una agricultura centrada en el cultivo de cereales, que se complementaba con una rica ganadería. Los materiales arqueológicos permiten situar la ocupación del *castrum* a lo largo del siglo VII y del primer decenio del siglo VIII. Aunque las causas de su abandono son difíciles de precisar, la coincidencia cronológica con la conquista musulmana de la Península Ibérica hace inevitable establecer una conexión directa entre ambos hechos. El registro arqueológico demuestra que no hay ningún otro establecimiento rural que continúe más allá de estos años y que, más adelante, cuando a partir del 785 las fuerzas carolingias ocupen nuevamente este territorio, será para empezar un camino completamente diferente a la situación que acabamos de explicar.

3. Asentamientos con función militar y de control de la vía

Los que tratamos aquí son un tipo de establecimiento con unas características muy específicas ya que están condicionadas por su función, que es la de fortalecer y controlar el paso de la vía Augusta por el territorio. Tenemos dos yacimientos excepcionales al respecto: el de Las Cluses, que además, como su nombre indica, tenía la función de vigilar y, si era necesario, cerrar el paso fronterizo de Hispania durante la antigüedad tardía y que perduró hasta el periodo franco con la constitución de la Septimania. La otra es el *castellum* de Sant Julià de Ramis, que garantizaba el control del paso del desfiladero y la penetración en la llanura gerundense.

3.1. Las Cluses

La revuelta de *Magnentius*, protagonizada por los ejércitos de la Galia, posiblemente hizo que se pusiera la atención hacia la defensa de Hispania a partir de la fortificación y defensa de los pasos naturales. La voluntad de Constantino de incidir sobre el mantenimiento y mejora de una vía que seguía siendo primordial quizás se completó con actuaciones de alcance militar. Los castillos de las *Clausurae*, la fortificación de la vía, en el Rosellón, y la construcción de una torre de control construida directamente sobre la plataforma occidental de los antiguos trofeos de Pompeyo (La Jonquera) (Castellví/Nolla/Rodà 2008) constituyen la parte visible de la defensa de la Vía Augusta y de los accesos al norte de la *Prouincia Tarraconensis*. Parece clara la existencia de la defensa fronteriza muy a principios del siglo V, que estaba formada y complementada por otros puntos de defensa y control de otros caminos, siguiendo los pasos del río y de desfiladeros y cruces de caminos, que pretendían entorpecer y retardar la posible entrada de un ejército enemigo y dar una rápida comunicación de caras a preparar un contraataque.

El conjunto de las *Clausuras*, que se concentra sobre el curso del vial principal, el valle del río Roma, al norte, y el paso de Panissars, es único y se halla en un excelente estado de conservación. Consta de dos castillos que se proyectan directamente sobre el valle del Roma por donde circulaba el ramal principal de la Vía Augusta-Domitia. Hacia levante, a gran altura, la Clusa Alta, un castillo de planta pseudopentagonal, reforzado con torres, construido con *opus caementicium* y con grandes bloques de gres procedentes del monumento dedicado a Pompeyo Magno, que protegiendo el camino principal, controlaba a su vez uno secundario que recorría la cresta de aquellos contrafuertes. La puerta principal se abría al norte y había una portezuela en el muro de mediodía. Al otro lado del paso estrecho y encajonado, fue edificado el llamado Castell dels Moros, al pie de camino y del río Roma, más extenso que el anterior y dispuesto en una pendiente natural. Estaba dotado de torres cuadrangulares, puertas y portillos y estancias interiores (fig. 6).

Debajo mismo, pero estructuralmente separada, se encuentran las ruinas de cierre del camino que pasaba, en este punto, constreñido entre la montaña a poniente y el curso del río a levante. Constaba de una puerta de dos hojas que se cerraba hacia el norte y una estructura elevada que creaba un pasillo cubierto sobre el que había una o varias cámaras que a través de una escalera y un sendero comunicaba con la fortaleza. Era una obra compleja que buscaba la eficacia militar, que marcaba el límite entre provincias y proyectaba la defensa contra un hipotético enemigo venido del norte. Esta sofisticada obra defensiva se complementaba con la existencia de una torre de comunicaciones situada sobre la partición

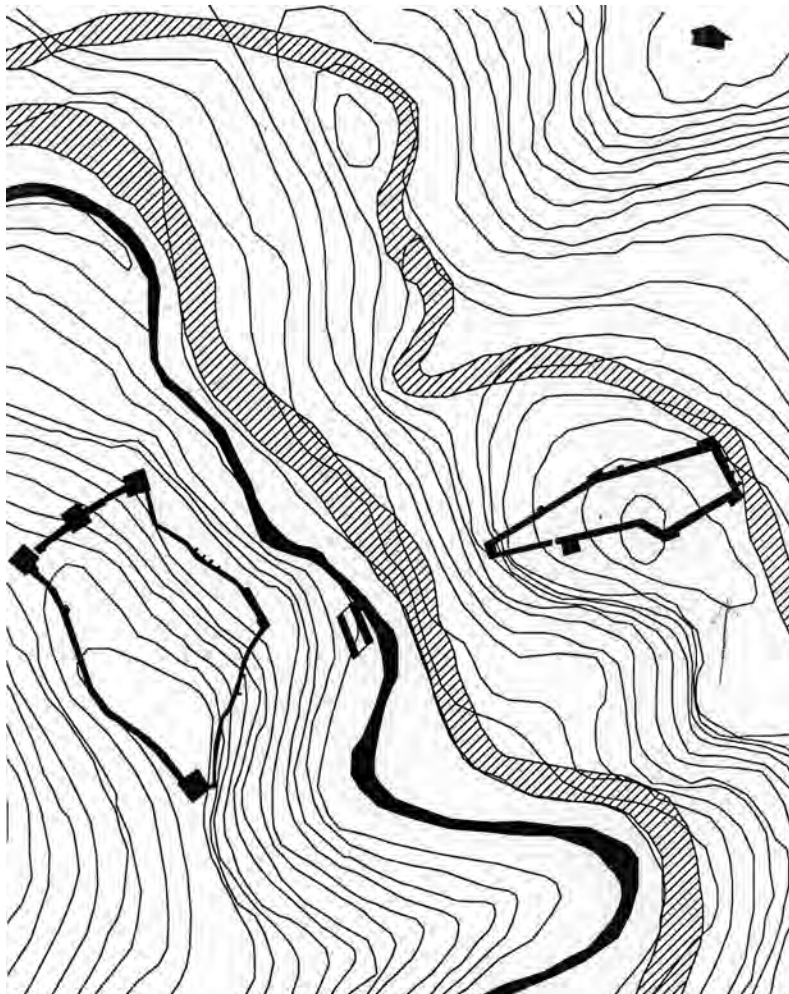


Figure 6a. Planta de las fortificaciones fronterizas bajoimperiales de Les Cluses y restitución de las fortificaciones fronterizas bajo imperiales de las Clausuras. Dibujo: Jordi Sagrera.

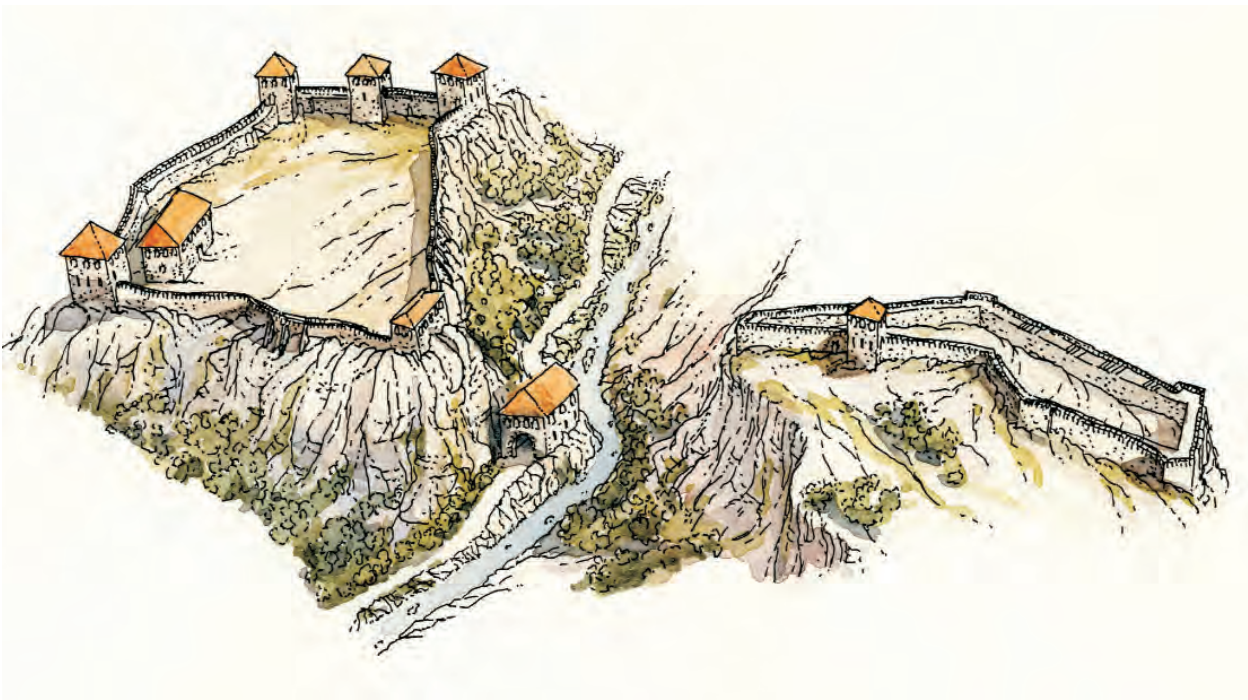


Figure 6b. Restitución gráfica de la estructura del *castellum* de Sant Julià de Ramis (Gironès).

de aguas del Coll de Panissars, edificada sobre las ruinas de los viejos trofeos, que hacía posible la comunicación entre las Clausurae y las defensas meridionales, dado que no hay conexión directa entre aquellas fortalezas y el Empordà.

3.2. Gerunda y el *castellum* de Sant Julià de Ramis

Más al sur, conocemos otro núcleo defensivo importante formado por *Gerunda*, bien guardada por unas murallas construidas en época tetrárquica y elevada encima mismo de un importantísimo cruce de caminos, y por el *castellum* de la montaña de Sant Julià de Ramis, construido sobre un desfiladero y cuya construcción deberíamos situar hacia mediados del siglo IV. Deberíamos imaginar que existieron otras torres y castillos entre Panisars y Girona. Sin embargo, no parece que ninguna de estas defensas, tan bien dispuestas y potentes, entrara en juego en los hechos bélicos que se sucedieron a lo largo del siglo V y que terminaron con la ocupación de este territorio por parte del reino visigodo de Tolosa hacia el 472.

Los germanos aprovecharon el sistema militar romano. No sabemos con el detalle que quisiéramos el uso inicial de estas defensas pero algunos datos permiten plantear hipótesis verosímil. En efecto, las excavaciones del castillo de Sant Julià de Ramis nos informan de unas importantes reformas estructurales en un momento que hay que situar en el entorno del 500. Las obras detectadas sirvieron para reforzar el papel militar del sector noroccidental del castillo, donde se ubicaba la puerta de acceso principal y, probablemente, única (fig. 7). Este hecho pone de manifiesto la voluntad por parte de los conquistadores, de mejorar el control del territorio y de una vía que unía el núcleo central del reino, ubicado en la Galia, con una Hispania que se iba incorporando poco a poco. Es de suponer que el conjunto de las *Clausurae* quizá no fue mejorado pero sí mantuvo el papel de charnela entre norte y sur. Datos textuales más tardíos ponen de manifiesto su importancia (Burch et al. 2006).



Las consecuencias de la batalla de Vouillé (507) mostraron la eficacia de aquella política y agrandaron el papel de aquel sofisticado sistema defensivo de origen bajoimperial. El derrumbe del reino godo transpirenaico obligó al desplazamiento hacia Hispania, donde pronto se ubicaron las capitales del reino y su territorio principal. El desbarajuste fue parcialmente parado por Teodorico, rey de los ostrogodos y abuelo de Amalarico, que preservó, para el reino, la Septimania. A pesar de ello, la centralidad del reino se desplazó progresivamente hacia Hispania. Hay que tener bien presente, sin embargo, que a pesar de la presión continuada y constante de los francos sobre las tierras transpirenaicas del reino visigodo, estas continuaron formando parte de él. Sólo la conquista árabe de estas tierras y la presión ejercida sobre amplísimos sectores de la Galia acabó propiciando la ocupación franca de la Septimania por parte de Pipino el Breve.

El apéndice galo del reino visigodo, tan expuesto al expansionismo franco, exigió esfuerzos por parte de la monarquía y luchas continuadas contra el enemigo septentrional. Poderosas ciudades fortificadas y una frontera bien defendida eran la base de una resistencia efectiva que se perfeccionó aún más con un complejo sistema que, situado sobre los pasos de montaña, podía constituir una segunda línea defensiva y un punto de partida del contragolpe necesario. De otro modo, aquellas fortificaciones, algunas de origen romano, asociaban eficazmente los dos lados pirenaicos del reino. La vieja Vía Augusta-Domitia, llamada en aquellos años, *Ua Publica*, continuó siendo una pieza clave para mantener unidas y vertebradas aquellas tierras. Debemos remitirnos a la *Historia Wambae regis* de Julián de Toledo que narra de primera mano unos hechos ocurridos en el 673-674, para podernos hacer una buena idea de esta segunda línea defensiva que protegía contundentemente los puertos de montaña. El rey, mientras luchaba contra los rebeldes, fue informado de la revuelta de la Septimania y envió al conde *Paulus* para reprimirla. Sin embargo, al llegar, pasó a

Figure 7. Restitución gráfica de la estructura del *castellum* de Sant Julià de Ramis (Gironès).

encabezarla tomando el título de rey. Vamba actuó velozmente desplazando su ejército hacia el noreste. Es interesante observar la táctica que empleó para atacar el núcleo central de la revuelta secesionista, la Septimania, al dividir las tropas en tres cuerpos principales cada uno de los cuales buscó y logró el objetivo de superar las defensas y poder reunirse, nuevamente, en tierras rosellonesas para poder someter, sin enemigos a la espalda, las diversas plazas fuertes (Narbona, Carcasona, Nimes). Uno de los cuerpos recorrió el valle del Segre pasando por el paso de la Perxa tras rendir el castillo de *Iulia Libica*, otro penetró por Osona y el Ripollès atravesando la cordillera por Coll de Ares y lo más importante sigue la *Uia Publica*, entró en *Gerunda* y atacó los pasos orientales de la cordillera donde se mencionan las *Clausurae*, *Vultures* y *Caucoliberis* mientras que la flota protegía el flanco de levante. Desgraciadamente, Julián de Toledo no explica cómo eran aquellas fortalezas.

No sabemos qué papel jugó este complejo sistema defensivo diseñado principalmente para defender ataques venidos del norte cuando se produjo la conquista árabe. Hay indicios para pensar que algún protagonismo tuvieron en los últimos intentos de combatir a los musulmanes y que la tradición, poco documentada, centraliza en la figura de Ardón, último monarca visigodo, quien sustituyó, en estas tierras, a Akhila II cuando este pactó con Musa y el califa 'Umar b. 'Abd al-' Aziz. Parece una buena prueba de que no fuera hasta el 720 que se lograra traspasar la cordillera y conquistar con cierta rapidez la Septimania. Desde ese momento, a inicios del siglo VIII, el viejo sistema defensivo bajoimperial, perfeccionado por los visigodos, entró en crisis. Datos e indicios apuntan claramente al abandono de aquellos castillos que evolucionaron en otras direcciones o se abandonaron definitivamente o acabaron convirtiéndose en castillos feudales (Nolla/Castellví 2011, 33-51). Poco después de la conquista franca de Narbona, a partir del 759, los Pirineos se convirtieron, nuevamente, en la frontera política entre dos de las grandes potencias militares de la época, el imperio carolingio al norte y el emirato independiente de Córdoba, a mediodía. La conquista del Empordà hasta Girona culminada en 785, volvió a poner las cosas en su lugar cuando aquellos contrafuertes sólo volvían a definir límites de condados de un mismo reino.

Si estas son las fortificaciones más conocidas e importantes de nuestro territorio, había otros que defendían espacios concretos, por ejemplo, la referencia más antigua que conocemos del *castrum*, castro, o *castellum* de Verdera, en relación al monasterio de San Pere de Rodes, es del 25 de junio del año 945 (Carreras 2009, 181), aunque es muy probable que tenga un origen de época visigoda.

4. *Uici*

Como ya apuntábamos en trabajos anteriores, uno de los factores determinantes para la definición de un *uicus*, si no disponemos de epigrafía específica que así lo indique, es una situación geográfica dominante, unas dimensiones variables pero de larga ocupación, cierta organización espacial, la existencia de funciones productivas y unos espacios destinados a necrópolis. Como se trata de los mismos yacimientos que ya habíamos citado en época altoimperial, ya que en todos los casos se documenta una larga ocupación, hemos contemplado dentro de esta categoría dos tipos de asentamiento: uno que se encuentra tierra adentro y situado en un buen espacio de circulación, que suele coincidir con un cruce de caminos (Besalú y Porqueres); el otro, que está emplazado en la costa (Roses y Llafranc).

Generalmente, evolucionaron a partir un origen antiguo, con una larga tradición, como sería el caso de Porqueres, antiguo *oppidum* ibérico, que

remonta su ocupación en el siglo VI aC y que fue un centro productivo importante, como testimonia el extenso campo de silos que se encuentra en su interior (Castanyer/Tremoleda 2000, 153-171). Estaba situado estratégicamente en la parte alta del lago de Banyoles y dominaba todos los terrenos fértiles de su entorno. Fue intensamente romanizado y se registra una continuidad extraordinaria entre el alto y bajo imperio, hasta llegar a la época visigoda y medieval. Más adelante, tomaremos como modelo la secuencia de su edificio religioso, ya que se trata de uno de los ejemplos más interesantes que conocemos en nuestro territorio (Burch et al. 1999; Nolla 2000).

Por otro lado, Besalú también es un emplazamiento antiguo, de época ibérica, especialmente en la zona llamada de la Devesa, en la vertiente sur y este del cerro donde se ubica la iglesia de Santa María, que controla el paso que viene de levante, de la zona de la costa, así como del eje nortesur, que viene de Girona, pasa por la zona del lago de Banyoles y se dirige hacia el norte y el oeste, a través de la vía del Capsacosta, donde se halla una de las zonas más ricas en recursos naturales (Busquets et al. 1997, 17-28). Ambos casos tienen ubicaciones bien escogidas que controlan los grandes ejes viarios, como testimonia su elección en épocas más antiguas y su reconversión en época romana y tardía (Castanyer/Tremoleda 2000, 340-342; Burch et al. 1999, 284-288).

Si nos referimos a la zona de la costa, podemos mencionar como ejemplos Roses (Rhode) y Llafranc. El primero, un antiguo enclave colonial fundado, como mínimo a finales del siglo V aC, que gozó de unas excelentes condiciones portuarias (Puig/Martin (coord.) 2006). En su larga historia, después de la conquista romana, pensamos que podría haber tenido un papel de núcleo de población secundaria al abrigo de su puerto. Hablar de la antigüedad tardía de Rosas es hacerlo, también, de una basílica, llamada, preferentemente, *cella memoriae* que se habría localizado por debajo de las ruinas de la iglesia románica del cenobio benedictino dedicado a Santa María, dispuesta sobre una pequeña elevación y al abrigo del cual se desarrolló la *uilla* medieval. El cementerio que se generó alrededor de este primer edificio (solo hay dos tumbas en el interior), a los dos lados del cerro de Santa María, aporta un total de 43 tumbas conocidas, con tipología diversa: sarcófagos monolíticos, tumbas de obra, en ánfora, en caja, de fosa simple, de tejas y en ataúd de madera, que se sitúa entre los siglos IV/V y VIII (Nolla 1997, 107-146). El yacimiento costero de Llafranc es un establecimiento propiamente romano, con una ocupación continuada al menos desde el siglo I aC hasta el siglo IV. A pesar de las carencias de la información disponible, sabemos que hay cambios entre el alto y el bajo Imperio, con modificaciones sustanciales a lo largo de estos grandes periodos, que implican variaciones dentro de la configuración y las funciones del establecimiento, el primero centrado en funciones productivas y el segundo en las residenciales. A diferencia de los otros, no parece que tenga continuidad más allá del siglo V, y sólo a nivel de materiales, no de estructuras (Barti/Plana/Tremoleda 2004, 233-235). Uno de los últimos testigos es una inscripción hoy perdida dedicada a un tal *Carudus* (IRC III, 173-174, n. 188).

5. Establecimientos con función religiosa

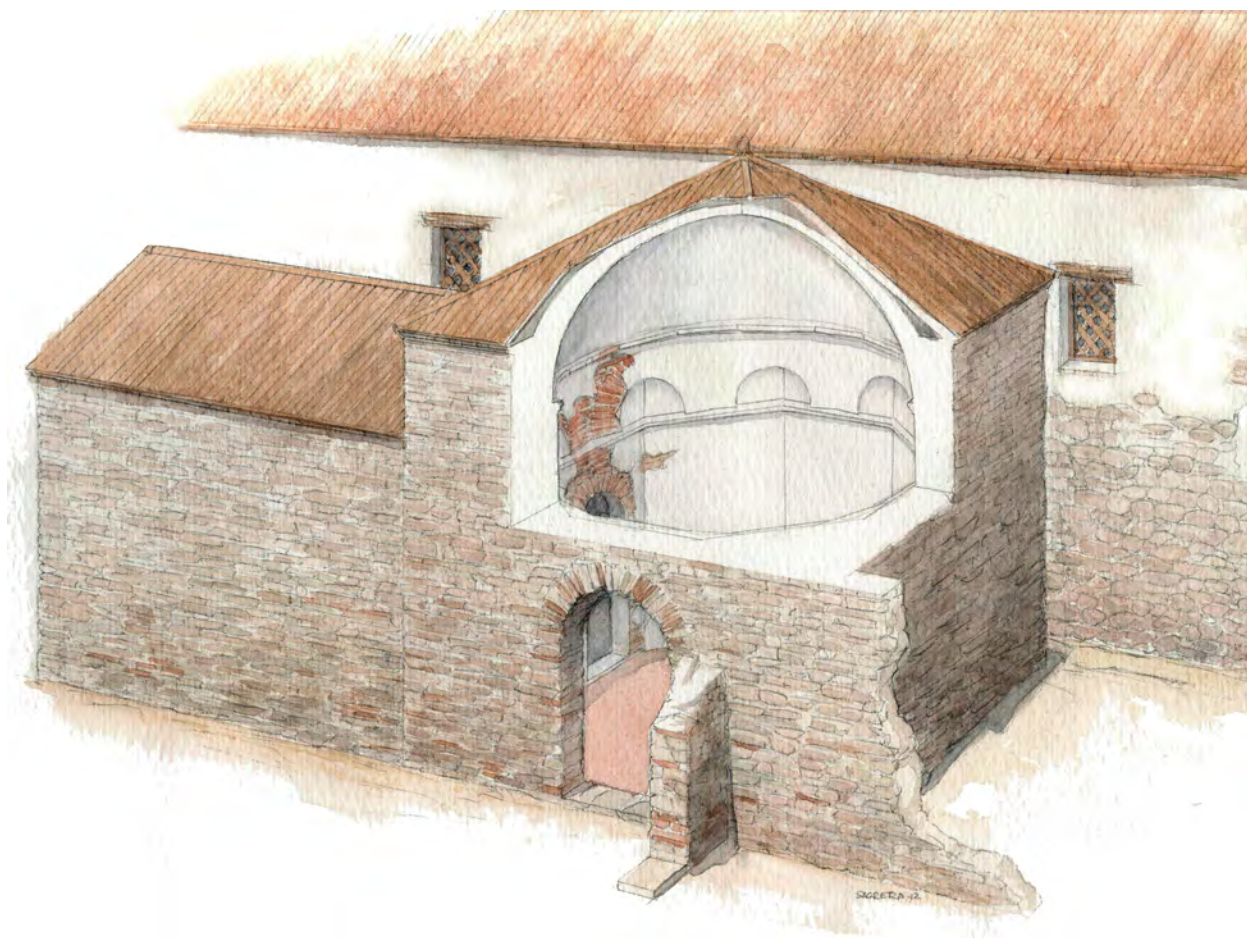
A partir del Bajo Imperio, la iglesia cristiana fue la nueva estructura ordenadora de la sociedad. A finales de la romanidad y durante todo el periodo visigodo, la cristianización se extendió hacia los ámbitos rurales y trajo aparejada una primera organización eclesiástica en el marco de las diócesis. Esta tarea se materializó con la implantación de una red

de iglesias y cenobios en el territorio que la invasión sarracena quizás afectó. La recuperación de esta estructura de organización territorial no se pudo recuperar hasta que la reorganización y repoblación del territorio no fue realizada por órdenes religiosas y impulsada por los monarcas carolingios, hacia finales del siglo VIII. No sabemos en qué medida fue posible la recuperación de esta red en el territorio de las antiguas diócesis del nordeste catalán. Debemos suponer, y la arqueología se está encargando paulatinamente de ponerlo en evidencia, que en la base de muchos edificios religiosos de la primera época románica se encuentran aún los fundamentos de las primitivas celdas religiosas que articularon y repoblaron el territorio.

En cuanto a la diócesis ampuritana, aparte de algunos escasos documentos, que aportan referencias indirectas sobre su existencia, las intervenciones arqueológicas han permitido poner en evidencia los restos de la antigua celda monástica de *Sancti Petri*, sobre la que, más tarde, se edificó el monasterio de Sant Pere de Rodes (Puig/Mataró 2012, 21-33). A veces, se constata la existencia de zonas de cementerio que no se han vinculado aún a ningún edificio religioso. Tenemos varios ejemplos en este sentido, como es el caso de Vila-sacra, con muestras de la existencia de una necrópolis del siglo VIII (Moix 2010, 511-515) o la de Saldet o de Cendrassos en Figueres, con una tipología diversa de tumbas (sarcófagos de piedra, de obra, fosas simples, fosas circulares y cajas de losas y tejas), aunque conocida solo por descripciones del momento del hallazgo (Puig 2001, 85-86).

Encontramos varios casos, cada vez más numerosos, de un edificio religioso surgido a partir de un mausoleo de época romana tardía. Al convertirse en el centro de un espacio de necrópolis fueron reformados para ser adecuados como la iglesia cristiana de una comunidad que pervivió, como mínimo, hasta la época medieval.

En Sant Feliu de Guíxols, con un origen en una *uilla* romana, en el siglo IV o V, se documenta un mausoleo de estructura cuadrada exterior y octogonal en el interior, muy parecida a la de Santa Magdalena de Empúries, con un acceso orientado al norte (fig. 8). Este edificio estaba asociado a una hilera de habitaciones, algunas con decoración musiva. Constatamos la continuidad de esta edificación en el siglo VII, con la creación de una necrópolis en su entorno, hasta que este conjunto quedó amortizado por la construcción de un monasterio en el siglo X (Vivo 2010, 221-227). Igualmente conocido era el hecho que la cabecera interior de la iglesia vieja de Santa Cristina d'Aro correspondía a un edificio funerario bajoimperial, asociado a una *uilla* de la que podrían formar parte los restos de una cámara situada a mediodía del edificio. Alrededor de ella se formó un pequeño cementerio. Durante el siglo VIII o quizás ya en el siglo VII se construyó sobre ella un templo de una sola nave, del que solo quedan los cimientos (Aicart/Nolla/Sagrera 1999, 13-34). A partir de estos datos y de los resultados de las excavaciones obtenidos en la campaña arqueológica efectuada en el año 2007 se pudo establecer una periodización más completa, subdividida en tres fases: la primera, consta de un primer edificio de dos cuerpos cuadrangulares, orientados de este a oeste, la nave y una cabecera, a levante, comunicados por una puerta o arco. En el subsuelo de la cabecera se localizaron dos tumbas de *tegulae*. Estos elementos constituyen un mausoleo o *cella memoriae*, que habría sido ampliado con la construcción de un nuevo espacio a poniente. Una segunda fase habría comportado una ampliación del aula, respetando la antigua cabecera y el arranque de los muros de la segunda sala. En un tercer momento, la forma definitiva de la iglesia prerrománica supuso una reforma de la parte de la cabecera, aunque conservó una estructura muy



similar. La necrópolis está formada por un total de 40 tumbas conocidas (27 excavadas en 2007, que se añaden a las 13 de la excavación de los años 60), la mayoría de las cuales corresponde a tumbas de caja rectangular, en forma de bañera o antropomorfa, con la parte de la cabeza más ancha. Su cronología, siempre difícil de determinar, por disposición y tipología, debería situarse entre los siglos VIII y XI, que coincidiría con la última reforma (Palahí 2008, 329-339).

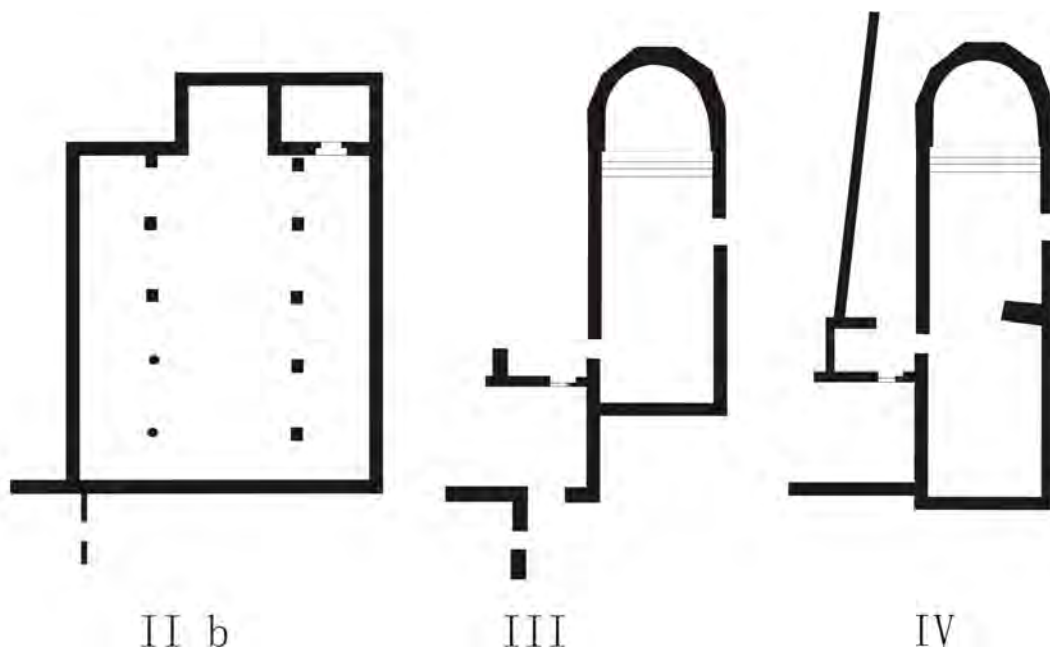
En la iglesia de Bell-lloc, en Santa Cristina d'Aro, y en su entorno, se detecta una compleja secuencia de estructuras, que se inicia con los restos de un primer edificio de época altoimperial, que quizás se pueda relacionar con un complejo termal, que queda casi borrado por un nuevo edificio imperial que se construyó sobre el derribo del primero, probablemente en el siglo V, marcando una continuidad que culminaría con la construcción de la primera iglesia de Santa María, entre el siglo VI y VII, los restos de la cual se conservan en el norte del edificio actual. El largo periodo de uso se traduce en una variedad tipológica de las tumbas del cementerio que se genera alrededor (Palahí 2010, 329-339).

La iglesia de Porqueres es quizá uno de los ejemplos mejor conocidos y permite seguir una secuencia completa de fases y de su cementerio asociado. Al lugar privilegiado y fértil que dominaba el lago de Banyoles, elegido para ser ocupado por un antiquísimo *oppidum* ibérico, que sabemos que tuvo un gran campo de silos para contener su producción, y que más tarde fue romanizado en época republicana mediante la construcción sobre él de un templo que tuvo una larga pervivencia. En el siglo IV avanzado o ya en el V, este lugar debió ser objeto de una intensa cristianización con la construcción de una iglesia y de un cementerio, no

Figure 8. Restitución del mausoleo anterior al monasterio de Sant Feliu de Guixols (Baix Empordà). Dibujo: Jordi Sagrera.

sabemos cuál de ellos anterior, que sirvió para recuperar un lugar cultural prestigioso y, al mismo tiempo, para proporcionar a los habitantes de esta región lo imprescindible para subvenir a las necesidades espirituales de la comunidad. La primera iglesia, que aprovecha elementos arquitectónicos del templo pagano, era un edificio basilical de tres naves con ábside central sobresalido de planta cuadrangular y bien orientado. El ábside, simétricamente dispuesto respecto de la nave central, tenía una anchura de 5,12 m y una longitud de 3,82, sumando el grosor del muro de cierre. La nave central tenía una anchura de unos 7,70 m, el doble que cada una de las laterales contando el grosor de los muros, con un total de 15,36 m. La longitud de cada una de ellas era de 13,50 m. El monumento estaba hecho de rocalla, travertino preferentemente, bien atado con mortero de cal, salvo los silladres y las bases de las columnas que dividían el espacio interior del templo, de gres, una piedra inexistente en esta zona, y que fueron aprovechados del edificio anterior. El suelo, bien conservado en muchos sectores, era de *opus signinum*. Más adelante, en un momento indeterminado, fue construida una cámara rectangular en la prolongación de la nave meridional, adosada al muro meridional del ábside, con una única puerta, bien conservada, que comunicaba este nuevo espacio únicamente con el templo. La función parece funeraria tal como señala la existencia de una, como mínimo, espléndida tumba de caja de losas, obrada por debajo de un pavimento de *signinum*. En aquel momento quizás también se adaptó un área funeraria, definida por unas vallas de piedra, en el suroeste de la iglesia, ocupada por un conjunto notable de sepulturas cubiertas por un suelo de *signinum*. Este edificio fue objeto, quizá durante el siglo VI o muy a principios del VII, de una importante reforma que afectó completamente la superficie y la planta de la basílica, ahora de una única aula, más corta (12,5 m) y un ábside externamente poligonal (siete caras) e internamente semicircular, de 5 m de fondo, elevado por encima del nivel de circulación de la nave. La anchura del edificio era de unos 7 m. El acceso se efectuaba por una puerta localizada

Figure 9. Secuencia de plantas de la iglesia de Porqueres (Pla de l'Estany), que muestra la compleja evolución en el periodo bajo imperial y visigodo.



en el muro meridional que comunicaba con la antigua nave sur y con la cámara funeraria, parcialmente desmantelada y que debía funcionar como una especie de vestíbulo. Al lado norte, otra apertura debía comunicar con el sector norte, donde una serie de muros dibujan una serie de ámbitos de tipo funerario (fig. 9). A estas dos fases corresponden 65 tumbas, la mayor parte localizadas en el interior de la basílica de tres naves o en los espacios periféricos de levante o noroccidentales y donde detectábamos sepulturas de *tegulae* de sección triangular, a menudo usando *imbrices* para asegurar las aristas, de caja de losas de travertino de planta rectangular, y más puntualmente de ánfora, en fosa, de obra y, en dos ocasiones, en sarcófago monolítico de taller local. Más adelante, probablemente a partir del siglo VII o un poco más tarde, la iglesia se hizo más pequeña, se creó un espacio funerario a poniente y se aprovechó el antiguo vestíbulo de mediodía como espacio de enterramiento. Esta reforma supuso el recrecimiento del pavimento, también de *signinum*, unos 0,20 m por encima del suelo anterior. Se asocian a esta fase, que debió alargarse hasta la construcción de un templo nuevo algunos metros hacia el este, 45 tumbas de diversa tipología (una de *tegulae* de sección triangular, un sarcófago monolítico, de obra, en caja de losas en forma de bañera o trapezoidal) (Burch et al. 1999, Nolla 2000, 246-249). Cuando se construyó el templo actual, románico de siglo XII, este espacio fue ocupado por estructuras que se relacionan con el castillo de Porqueres que ha perdurado con muchos cambios, en la mansión actual.

En cuanto a las iglesias antiguas, muchas de las cuales tienen el edificio románico, se conocen o se intuyen restos de estructuras anteriores. Los ejemplos son múltiples, Sant Joan ses Closes, Sant Joan d'Albons, la iglesia de Sant Miquel de Palol Sabaldòria, con una fase primitiva de los siglos IX-X, con silos del periodo fundacional y una fosa antropomorfa que señala el inicio del uso de la iglesia como necrópolis (Augé 2010, 508; 2012, 375-380). La existencia de un ábside prerrománico debajo del edificio románico, denota la existencia de unos edificios rurales muy simples y pequeños, de una sola nave estrecha con desviaciones entre la nave y la cabecera, que suele ser trapecial o rectangular. Tenemos muchos ejemplos bien conservados, como Sant Cebrià dels Alls (Sánchez 2008, 345), Sant Romà de Cidilià o de las Arenes en Foixà, Sant Julià de Boada en Palau-Sator, Sant Climent de Peralta a Vulpellac, Sant Esteve de Canapost o Sant Pere de Llorà en Sant Martí de Llèmena (Montalbán 2006, 413-421).

Girona no sólo fue sede episcopal, sino que fue la única que perduró en este territorio (Canal et al. 2003). Esta sede se inscribe en un contexto plenamente urbano. Por ello, nos centraremos en el ejemplo emporitano, ya que su proceso conllevó una ruralización efectiva y una nueva delimitación de sus centros.

La ciudad de Empúries es uno de los casos menos habituales que se conocen, especialmente porque durante la fase imperial conoció una transformación anormalmente traumática, que más que una reducción del espacio ocupado, conllevó el abandono total de la ciudad romana y de la Neápolis, para concentrar el espacio urbano en el pequeño recinto de Sant Martí d'Empúries, en el solar de la vieja Palaià polis (Aquilué/Burés 1999, 389-422). Así, entre los siglos IV-XI, Empúries se vio obligada a adaptarse a una nueva realidad, que significó cambios profundos en todo su territorio, por lo que fue necesaria una nueva definición del espacio de la *civitas* (Nolla 1995). No solo se redujo el espacio urbano, sino que se ruralizó todo el entorno a partir de la creación de nuevas iglesias que se convirtieron en el centro de varias necrópolis, las cuales debían corresponder a comunidades o parroquias diferenciadas y orientadas

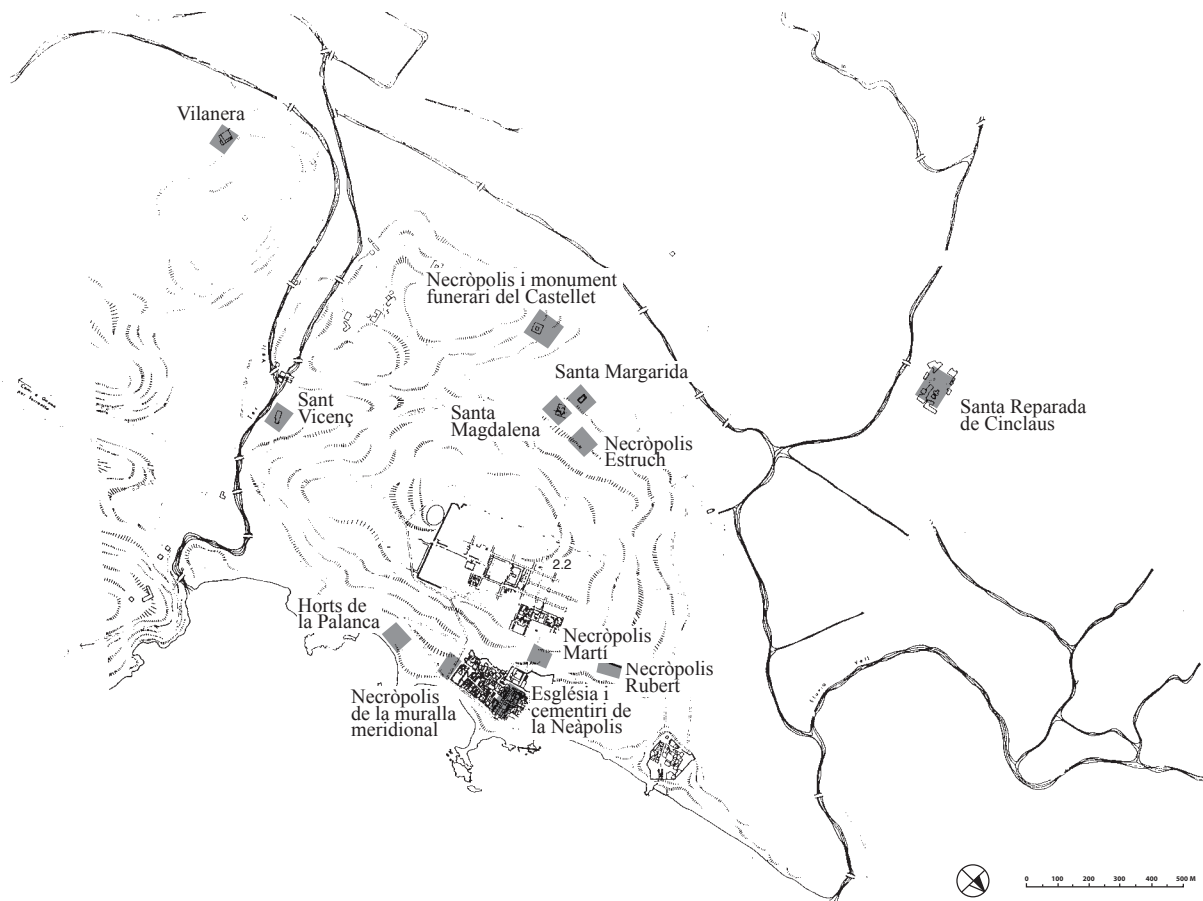
hacia la vertiente occidental del cerro, próximas a las zonas húmedas y los caminos del territorio que debían facilitar la obtención de recursos (Tremoleda/Castanyer/Santos 2012, 331-357) (fig. 10). Por el contrario, este poblamiento disperso tiene muy poca visibilidad con respecto a núcleos de población, si no fuera por las estructuras de culto y de enterramiento. Sin embargo, no todos los restos tienen las mismas características.

En primer lugar, sobre la antigua Neápolis emporitana se habría desarrollado un cementerio que debería estar asociado al nuevo centro urbano de Sant Martí. Esta nueva frecuentación del sector se hizo aprovechando los restos de un antiguo *balneum*, en el que se edificó una *cella memoriae*, con un enterramiento principal y una necrópolis en su entorno, con la adecuación de espacios como cámaras funerarias para el depósito de sarcófagos monolíticos (Nolla/Sagrerá 1995). Este cementerio estuvo en uso desde alrededor del 400 hasta el siglo VII.

Aún sobre los restos de la antigua ciudad griega podemos identificar más zonas de enterramiento, de diferente entidad: una estaría debajo del actual museo, en el lado noroeste, y constaría también de un pequeño edificio de culto. Más hacia el oeste, fuera de lo que había sido el recinto de la ciudad griega encontramos el espacio ocupado por la necrópolis Martí, que aprovecha una antigua zona de enterramiento, y consta sobre todo de tumbas en ánfora y con cubierta de tejas. Finalmente, al sur, y adosada a las viejas murallas poligonales de la ciudad antigua se detecta aún otro espacio de enterramiento.

La necrópolis del Castellet (finales siglo IV y siglo VI) se encuentra situada encima de la colina de las Corts y está definida por un muro perimetral, de forma casi cuadrada, en cuyo interior encontramos los restos de un

Figure 10. Plano del entorno emporitano, con la situación de las diversas iglesias y necrópolis del periodo paleocristiano.



monumento macizo, al que le faltan los bloques de revestimiento, y un conjunto de sepulturas de estructura diversa y sencilla (fosa simple, cubierta de tejas, en ánfora).

Por otra parte, Santa Reparada es una pequeña capilla situada en el vecindario de Cinclaus que conserva los paramentos de una antigua iglesia, seguramente levantada ya en el siglo VII o VIII.

Santa Margarita, situada al pie del camino a Sant Martí d'Empúries, es un complejo estructural muy importante, del que solo conocemos pequeños indicios, pero que por lo que sabemos podría tratarse de un gran conjunto donde se ubicará la sede episcopal emporitana. A la existencia de un baptisterio ya en el siglo IV, se debe añadir la introducción de una lápida funeraria del primer cuarto del siglo V en la sala del baptisterio, lugar en el que se reserva espacio para futuras tumbas en sarcófago. Más hacia poniente encontramos una concentración de tumbas infantiles del siglo VIII y, por encima, aprovechando los cimientos del edificio se construye una iglesia en el siglo X. En relación con este asiento, debemos decir que Empúries fue uno de los primeros obispados del territorio, como mínimo ya desde el siglo IV hasta el siglo VII. A partir de este siglo desaparece toda evidencia y a partir de la recuperación franca ejerció de capital del condado hasta que Castelló d'Empúries asumió la titularidad en el siglo XI.

Santa Magdalena es un monumento interesante, del que conocemos un mínimo de cuatro grandes fases estructurales. En la inicial, tenemos que hablar de un mausoleo, seguramente vinculado a una gran familia, que tenía en el interior de un recinto rectangular, un aula y una cámara funeraria de forma interna hexagonal, seguramente cubierta con cúpula, que podemos fechar en el último tercio del siglo IV. La segunda fase, entre mediados de los siglos V y VI, conlleva la transformación del aula en una iglesia primitiva, a la que se añadió un primer ábside de la misma anchura que la nave y, seguramente, cubierta de madera; también se añadió una sacristía en el lado sur. Conocemos una sola tumba en el interior de la nave, junto al acceso, mientras que el perímetro del primer edificio se convierte en espacio de cementerio. La tercera fase, entre siglo VII y siglo IX, generó una planta de cruz latina, mediante el añadido de una cámara simétrica en el lado norte y se remodela el ábside, más estrecho, pero cubierto con bóveda de piedra. En una cuarta fase, en el siglo X, se levanta una torre campanario sobre el crucero. En estas últimas fases, el espacio de necrópolis se fue ampliando, generando nuevos límites que se extienden desde el núcleo inicial.

San Vicenç conserva los restos de la iglesia en la ladera sur del cerro de Las Corts, junto al canal del Molino. Fue objeto de un excavación en 1954 que puso al descubierto la iglesia y el cementerio que ocupa el interior y el entorno inmediato. En un primer momento, el lugar habría sido ocupado por un establecimiento rural suburbano de época romana. Una vez abandonado, se construyó un templo de una sola nave con ábside y con transepto al que, más adelante, se le adosó, contra la cabecera, una especie de sacristía que por debajo de un suelo de *opus signinum* conservaba tres tumbas muy notables, especialmente la del medio, un sarcófago de piedra de una sola pieza, cubierto con una tapa monolítica a doble vertiente, decorada con seis acroterios. Por lo tanto, se convirtió en lugar de un entierro importante, de una *memoria*, cuya forma y características se nos escapa por el momento, pero de la que habrían formado parte las tumbas más antiguas y monumentales y los suelos de *signinum* mencionados, generando un cementerio y, más adelante, una iglesia funeraria fijada a mediados del siglo XI. En cuanto a las tumbas, podemos suponer una larga utilización del cementerio desde la antigüedad tardía hasta el siglo XIII o XIV.

Conclusions

A finales del siglo V se desmoronó el sistema que había caracterizado las relaciones sociales y económicas del territorio del nordeste catalán. Ello conllevó el abandono de algunas *uillae* romanas, algunas de ellas arraigadas en la zona desde hacía muchos siglos. Al hundimiento de la vieja estructura se sumó la creación de una nueva, que implicaba un nuevo modelo de relaciones políticas, sociales y económicas en el marco de una transformación cultural profunda. Para la fijación de estas nuevas relaciones sociales se aprovechó una parte del sistema de poblamiento anterior, adaptándolo a una nueva situación y a la vez también se crearon nuevos asentamientos. Tanto en la reutilización de los asentamientos antiguos como en la creación de los nuevos, la investigación arqueológica ha detectado que, a diferencia del periodo anterior, la estructura eclesiástica ejerció un papel fundamental en la vertebración del territorio. Aunque el periodo analizado corresponde a una etapa breve en la historia del territorio del nordeste catalán, tan solo, algo más de dos siglos, se intuyen cambios cruciales que caracterizan el fin del mundo antiguo y son el preludio del nacimiento del periodo medieval.

Bibliografia

- AICART, F., NOLLA, J. M., SAGRERA, J. 1999, Materials arqueològics de la basílica de Santa Cristina d'Aro, *Estudis del Baix Empordà* 18, 13-34.
- AQUILUÉ X., BURÉS, L. 1999, La ciutat en l'antiguitat tardana: fase V, *Intervencions arqueològiques a Sant Martí d'Empúries (1994-1996). De l'assentament precolonial a l'Empúries actual*, Monografies Emporitanes 9, Girona, 389-422.
- AUGÉ, A. 2010, Primera intervenció arqueològica a l'església de Sant Miquel de Palol Sabaldòria (Vilafant, Alt Empordà), *Desenes Jornades d'Arqueologia de les comarques de Girona* (Arbúcies, 28 i 29 de maig de 2010), Arbúcies, 505- 509.
- AUGÉ, A. 2012, Les campanyes d'excavació de 2010-2011 a Palol Sabaldòria (Vilafant, Alt Empordà), *Onzenes Jornades d'Arqueologia de les Comarques de Girona*, (Girona, 15 i 16 de juny de 2012), Girona, 375-380.
- BARTI, A., PLANA, R., TREMOLEDA, J. 2004, *Llafranc romà*, Palafrugell, Quaderns de Palafrugell, 13, (242 p.).
- BURCH, J., GARCIA, G., NOLLA, J. M., PALAHÍ, Ll., SAGRERA, J., SUREDA, M., VIVO, D. 2006, *Excavacions arqueològiques a la muntanya de Sant Julià de Ramis. 2. El castellum*, Girona, (206 p.).
- BURCH, J., NOLLA, J. M., SAGRERA, J., VIVÓ, D., SUREDA, M. 1999, *Els temples i els cementiris antics i altmedievals de mas Castell de Porqueres*, *Quaderns del Centre d'Estudis Comarcals de Banyoles*, 20, Banyoles, (139 p.).
- BUSQUETS, F., FÀBREGAS, M., FREIXA, M., VILAS, E., DEHESA, R. 1997, El sector nord del jaciment de la Devesa (Besalú, la Garrotxa), fases, estratigrafia i materials, *Vitrina* 9, 17-28.
- CANAL, J., CANAL, E., NOLLA, J.M., SAGRERA, J. 2003, *Girona*,

del Carlemany al feudalisme (785-1057). *El trànsit de la ciutat antiga a l'època medieval*, Girona (Història urbana de Girona. Reconstrucció cartogràfica, 5).

- CARRERAS, E. 2009, La identificació del *castrum* de Verdera, referència geogràfica del monestir de Sant Pere de Rodes (el Port de la Selva/Palau-saverdera, Alt Empordà), *Annals de l'Institut d'Estudis Empordanesos* 40, 177-200.

- CASAS J. 1986, Excavacions a la *villa* romana de Puig Rodon (Corçà, Baix Empordà), *Estudis sobre Temes del Baix Empordà V*, Sant Feliu de Guíxols, 15-77.

- CASAS J., CASTANYER, P., NOLLA, J. M., TREMOLEDA, J. 1995a, *El món rural d'època romana a Catalunya. L'exemple del nord-est*, Sèrie Monogràfica 15, Girona.

- CASAS, J., CASTANYER, P., NOLLA, J. M., TREMOLEDA, J. 1995b, *La villa romana de la Font del Vilar (Avinyonet de Puigventós, Alt Empordà)*, *Estudis Arqueològics* 2, Girona, (61 p.).

- CASTANYER, P. (coordinador) 2003, *10 anys d'arqueologia a l'entorn d'Empúries (1993-2002)*, Girona, (58 p.).

- CASTANYER, P., DEHESA, R., TREMOLEDA, J. 2010, Intervencions arqueològiques a la *villa* romana de Vilauba (2008-2009), *Desenes Jornades d'Arqueologia de les Comarques de Girona*, Girona, 253-257.

- CASTANYER, P., TREMOLEDA, J. 1999, *La villa romana de Vilauba. Un exemple de l'ocupació i explotació romana del territori a la comarca del Pla de l'Estany*, Girona, (394 p.).

- CASTANYER, P., TREMOLEDA, J. 2000, L'Antiguitat, *Història del Pla de l'Estany*, a cura de J. Tremoleda, Col·lecció d'Història de les Comarques Gironines, Girona, 129-254; 805-833.

- CASTANYER, P., TREMOLEDA, J. 2002, La *villa* romana de Vilauba durante la Antigüedad Tardía: continuidad o ruptura, *Salduie II*, 2001-2002, Zaragoza, 159-176.

- CASTANYER, P., TREMOLEDA, J. 2006, La *villa* de Vilauba. De la antigüedad tardía al abandono final, Chavarría, A., Arce, J. y Brogiolo, G.P. (eds.), *Villas Tardoantiguas en el Mediterráneo Occidental*, *Anejos Archivo Español de Arqueología*, Madrid, 133-151.

- CASTANYER, P., TREMOLEDA, J., DEHESA, R. 2013, El establecimiento de época visigoda de Vilauba. Algunas reflexiones sobre el final de las villas romanas en el nordeste de la tarraconense, Fiches, J.-L., Plana, R., Revilla, V. (eds.), *Paysages ruraux et territoires dans les cités de l'Occident romain*, Montpellier, 313-327.

- CASTELLVÍ, G., NOLLA, J. M., RODÀ, I. 2008, *Le trophée de Pompée dans les Pyrénées (71 avant J.-C.)*. Col de Panissars, Le Pethus, *Pyrénées-Orientales (France) La Jonquera, Haut Empordan (Espagne)*, *Gallia*, supl. 58, Paris, (261 p.).

- CHAVARRÍA, A. 1998, Els establiments rurals del llevant de la Tarraconesa durant l'antiguitat tardana: transformacions arquitectòniques i funcionals, *Annals de l'Institut d'estudis Gironins*, XXXIX, Girona, 9-30.
- CHAVARRÍA, A. 2001, Poblamiento rural en el *territorium* de Tarraco durante la antigüedad tardía, *Arqueología y territorio medieval* 8, Jaén, 55-76.
- CHAVARRÍA, A. 2006, Villas en Hispania durante la antigüedad tardía, Chavarría, A., Arce, J. y Brogiolo, G.P. (eds.), *Villas Tardoantiguas en el Mediterráneo Occidental, Anejos Archivo Español de Arqueología*, Madrid, 17-35.
- COLOMER, A., COSTA, B., TREMOLEDA, J. 1989, Estudi preliminar de la *villa* de Platja Artigues, *Cypsela* VII, Girona, 103-110.
- ENRICH, J., ENRICH, J., PEDRAZA, L. 1993-94, Vilaclara de Castellfollit del Boix (Bages). Un assentament rural de l'antiguitat tardana, *Tribuna d'Arqueologia*, Barcelona, 95-106.
- ENRICH J., ENRICH, J., PEDRAZA, L. 1995, *Vilaclara de Castellfollit del Boix (Bages). Un assentament rural de l'antiguitat tardana*, Arqueoia Edicions, Igualada, (142 p.)
- FABRE, G., MAYER, M., RODA, I. 1991, *Inscriptions romaines de Catalogne, III. Gérone*, Institut d'Estudis Catalans - Centre Pierre Paris - Universitat Autònoma de Barcelona, Paris, (224 p.).
- FUERTES, M., MONTALBÁN, C. 2007 El Serradar: una necròpolis i un hàbitat de l'antiguitat tardana a Sant Pere Pescador, *Actes del Congrés El Paisatge, element veetebador de la identitat empordanesa*, Figueres, 291-299.
- FOLCH, C. 2005 El poblament al nord-est de catalunya durant la transició a l'Edat Mitjana (segles V-XI dC), *Annals de l'Institut d'Estudis Gironins*, vol XLVI, Girona, 37-65.
- FOLCH, C., GIBERT, J. 2012, L'Aubert (La Vall d'en Bas, La Garrotxa): un assentament rural de l'alta Edat Mitjana (segles VIII-X DC), *Onzenes Jornades d'Arqueologia de les Comarques de Girona*, Girona, 349-354.
- GRAU, J., FREIXA, M., IBÀÑEZ 2012, Seguiment i excavació arqueològica al camí de Sant Feliu de la Garriga (Viladamat, Alt Empordà), *Onzenes Jornades d'Arqueologia de les Comarques de Girona*, Girona, 351-356.
- GURT, J. M., NAVARRO, R. 2005, Les transformacions en els assentament i en el territori durant l'antiguitat tardana, *Cota Zero* 20, Vic, 87-98.
- LLINÀS, J. 1997, La excavación de la carretera de Sant Martín de Ampurias (Gerona): Un ejemplo de la evolución de los contextos cerámicos durante la Antigüedad tardía en el litoral catalán, *Archivo Español de Arqueología* 70, Madrid, 140-169.

- MOIX, E. 2010, Excavació arqueològica a la necròpolis de Palau de l'Abat (Vila-sacra, Alt Empordà), *Desenes Jornades d'Arqueologia de les comarques de Girona*, (28 i 29 de maig de 2010, Arbúcies), Arbúcies, 511-515.
- MONTALBÁN, C. 2006, La descoberta de l'església de Sant Pere de Llorà (Sant Martí de Llèmena), *Vuitenes Jornades d'Arqueologia de les comarques de Girona II*, Roses, 413-421.
- NOLLA, J. M. 1995, Ampurias en la Antigüedad tardía. Una nueva perspectiva, *Archivo Español de Arqueología* 66, Madrid, 1993, 207-224.
- NOLLA, J. M. 1997, Roses a l'antiguitat tardana. El cementiri de Santa Maria, *Annals de l'Institut d'Estudis Empordanesos* 30, 21-33.
- NOLLA, J. M. 2000, Els temples i les necròpolis de Mas Castell de Porqueres (coordinador J. Tremoleda), *Història del Pla de l'Estany*, Col·lecció d'Història de les Comarques Gironines, Diputació de Girona, Girona, 246-249.
- NOLLA, J. M. (ed.) 2002, Pla de Palol. *Un establiment romà de primer ordre a Platja d'Aro*, Girona.
- NOLLA, J. M., CASTELLVÍ, G. 2011, L'albera a l'Antiguitat: la frontera permeable, *Actes del Congrès: Fronteres. Una visió des de l'Empordà*, Institut d'Estudis Empordanesos, 33-51.
- NOLLA, J. M., SAGRERA, J. 1995, *Ciuitatis Impuritanae Coemeteria. Les necròpolis tardanes de la Neàpolis*, *Estudi General*, 15.
- PALAHÍ, Ll. 2008, L'església antiga de Santa Cristina d'Aro (Baix Empordà), *Novenes Jornades d'Arqueologia de les comarques de Girona* (6 i 7 de juny de 2008, l'Escala), Empúries-l'Escala, 329-339.
- PALAHÍ, Ll. 2010, Santa Maria de Bell-Lloc (Santa Cristina d'Aro), *Desenes Jornades d'Arqueologia de les comarques de Girona* (28 i 29 de maig de 2010, Arbúcies), Arbúcies, 329-339.
- PALOL, P. 2004, *El castrum del Puig de les Muralles de Puig Rom* (Roses, Alt Empordà), Sèrie Monogràfica 22, Girona.
- PUIG, A. M. 2001, Figueres arqueològica. Una recerca oblidada, *Annals de l'Institut d'Estudis Empordanesos* 34, Figueres, 71-100.
- PUIG, A. M., MARTIN, A. (coordinadores) 2006, *La colònia grega de Rhode* (Roses, Alt Empordà), Sèrie Monogràfica 23, Museu d'Arqueologia de Catalunya - Girona, Girona, (643 p.).
- PUIG, A. M., MATARÓ, M. 2012, La cella abans del monestir: Sant Pere de Rodes als segles VIII i IX, *Annals de l'Institut d'Estudis Empordanesos* 43, 21-33.
- RIPOLL, G. ARCE, J. 2001, Transformación y final de las villae en occidente (siglos IV-VIII): problemas y perspectivas, *Archeología y Territorio Medieval* 8, Jaén, 21-54.

- ROIG, J. 2010, Vilatges i assentaments pagesos de l'antiguitat tardana als territoris de Barçino i Egara (depressió litoral i prelitoral): caracterització del poblament rural entre els segles V-VIII, *Actes del Congrés d'Arqueologia Medieval i Moderna a Catalunya*, Tarragona, 227-250.
- ROURE, A., CASTANYER, P., NOLLA, J.M., KEAY, S.J., TARRÚS, J. 1988, *La villa romana de Vilauba (Camós). Estudi d'un assentament rural (campanyes de 1979-1985)*, Sèrie monogràfica, 8, Girona.
- SÁNCHEZ, M. 2008, Intervencions arqueològiques a l'església antiga de Sant Cebrià del Alls (Cruïlles, Monells i Sant Sadurní de l'Heura, Baix Empordà), *Novenes Jornades d'Arqueologia de les comarques de Girona*, (6 i 7 de juny de 2008, l'Escala), Empúries-l'Escala, 341-345.
- TREMOLEDA, J., CASTANYER, P., SANTOS., M., AQUILÉ, X. 2012, Les necròpolis tardoantigues i medievals d'Empúries (L'Escala, Alt Empordà), N. Molist i G. Ripoll (eds.), *Arqueologia funerària al nord-est peninsular (segles VI-XII)*, Monografies d'Olèrdola 3.2, MAC, Barcelona, 331-357.
- VIVO, J. 2010, Excavacions al monestir de Sant Feliu de Guíxols (Baix Empordà). Campanyes 2008-2009, *Desenes Jornades d'Arqueologia de les comarques de Girona*, (28 i 29 de maig de 2010, Arbúcies), Arbúcies, 221-227.

Aperçu des *uillae* médiévales de la Vistrenque à Nîmes (Gard): répartition, formes et héritage antique.

Odile Maufra

Avec la contribution d'Hervé Pomarède et Laurent Vidal

INRAP

RÉSUMÉ

En dépit de la mauvaise conservation des sites et de l'absence de documentation écrite des VI^e-VIII^e siècle sur la Vistrenque, petite vallée à la périphérie de Nîmes, on dispose de quelques indices pour tenter de définir la *uilla* d'époque mérovingienne dans ce secteur. Les fouilles archéologiques récentes et le cartulaire des chanoines de la cathédrale livrent une bonne connaissance des *uillae* antiques et des *uillae* d'époque carolingienne et autorisent quelques hypothèses sur les formes intermédiaires de l'évolution qui a conduit des unes aux autres.

Les *uillae* du haut Moyen-Âge sont assez nombreuses, distantes d'environ 2 km les unes des autres et composées d'un terroir et d'un habitat groupé. Celui-ci intègre, peut-être dès l'Antiquité tardive sur certains sites, l'église puis le cimetière. Les bâtisses qui le composent (maisons, bâtiments agricoles) sont agglomérées de manière lâche, intercalant entre elles des cours, des jardins et des vergers, ce qui conduit à restituer la *uilla* du haut Moyen-Âge sur plusieurs hectares de superficie, telle celle de Codols. Le terroir qui s'étend sur 250 à 800 ha se développe sur des unités paysagères variées et économiquement complémentaires. La continuité de l'occupation entre Antiquité et Moyen-Âge est patente sur les sites les mieux documentés.

MOTS-CLÉS : Nîmes, Antiquité tardive, Haut Moyen-Âge, Moyen-Âge, *uillae*, occupation du sol, habitat, terroir.

ABSTRACT

Despite the poor conservation of the sites and the lack of written documentation of the VIth - VIIIth centuries about Vistrenque, a small valley on the outskirts of Nîmes, there are some clues to help to define the Merovingian *uilla* in this area. Recent archaeological excavations and the cartulary of the cathedral's canons provide a good knowledge of Roman *uillae* and Carolingian *uillae* and allow some assumptions about the intermediate forms of the evolution that led from one to the other.

The *uillae* of the Middle Ages are quite numerous, 2 km distant one from the other and consist of a cluster of land and housing. This includes, perhaps from late Antiquity on some sites, the church and the cemetery. The buildings that make it up (houses, farm buildings) are agglomerated loosely and insert among them courtyards, gardens and orchards, which leads to restore the *uilla* of the early Middle Ages on several acres of land, such as that of Codols. The territory area that extends from 250 to 800 ha grows on various landscape units economically complementary. The continuity of occupation between Antiquity and Middle Ages is obvious on the best documented.

KEY WORDS: Nîmes, late Antiquity, Early Middle Ages, Middle Ages, *uillae*, land use, settlement, territory.

Évoquer la *uilla* du haut Moyen-Âge et son terroir en Languedoc nord-oriental à la transition de l'Antiquité et du Moyen-Âge est une ambition présomptueuse dans la mesure où les sources relatives aux sites des VI^e-VIII^e siècle sont très parcimonieuses – d'aucun dirait presque inexistantes. Et ce, même en se restreignant à la campagne nîmoise qui connaît, depuis une trentaine d'années, une activité archéologique soutenue.

En effet, les quelques textes anciens qui mentionnent les *uillae* de la plaine du Vistre, à Nîmes, ne sont pas antérieurs au IX^e siècle et fort peu descriptifs. La plaine elle-même n'en conserve que très peu de vestiges : son sol s'est peu exhaussé depuis le Moyen-Âge et s'est trouvé presque intégralement défoncé par les cultures viticoles d'époque contemporaine. Celles-ci ont ruiné les sols médiévaux et une épaisseur assez importante du sous-sol, de sorte qu'il ne reste en place que les aménagements très profonds : les puits, les silos, les fondations d'église et les sépultures. Les rues, les places, les maisons et les bâtiments agricoles, dont on devine qu'ils étaient principalement bâtis en matériaux périssables et fondés sur une faible profondeur¹, n'ont pas résisté à l'érosion. Nous n'en trouvons que rarement trace. Parmi les *uillae* du haut Moyen-Âge, toutes n'ont cependant pas disparu. Celles qui ont perduré constituent les villages actuels ; elles ont échappé aux travaux agricoles destructeurs, mais non aux dégradations liées à la permanence de l'occupation *in situ*. Surtout, elles ne sont pas accessibles à l'archéologie : l'espace toujours habité ne laisse pas de place aux opérations de fouille programmée et rares sont les travaux d'aménagement du territoire qui les touchent, maintenant les opérations de sauvetage archéologique à distance.

La parcimonie documentaire n'interdit cependant pas toute réflexion. La confrontation des mentions textuelles et des vestiges connus, ainsi que la comparaison avec les habitats d'époque carolingienne de la moitié nord de la France où ils sont mieux perceptibles, permet d'esquisser le tableau général de la *uilla* languedocienne du haut Moyen-Âge, au moins dans ses grandes lignes. C'est plus précisément sur l'espace de la Vistrenque, petite vallée à la périphérie de Nîmes, que se portera notre propos. Celui-ci ne dressera pas de synthèse sur les *uillae* du haut Moyen-Âge – il est encore trop tôt ! – mais présentera ce que l'on en sait à partir du peu que l'on en lit ou que l'on en voit. Plusieurs données convergent pour établir un tableau très général de la *uilla* en termes de répartition et de formes, dans un Moyen-Âge déjà bien avancé : les IX^e-XII^e siècles. Quelques indices suggèrent une filiation avec les sites antiques (peut-être plus fréquente que ce que les données archéologiques ne le laissent présager) et même, parfois, quelques formes intermédiaires : celles de la *uilla* des VII^e-VIII^e siècles ?

1. Les sources documentaires de la Vistrenque du VI^e au XII^e siècle

La cité de Nîmes est adossée massif des Costières et s'ouvre au sud-ouest sur la vallée peu encaissée de la Vistrenque. Le Vistre, petit fleuve côtier qui prend sa source à environ 10 km au nord-est de la ville, s'écoule vers le sud-ouest en évitant le site urbain, puis se dirige plein sud pour gagner la mer. Les vingt premiers kilomètres de son parcours correspondent à la campagne périurbaine : un milieu occupé de longue date que le tissu urbain a conquis depuis les années 1990. Cela a donné lieu à de multiples opérations de fouille d'archéologie préventive et à quelques enquêtes archivistiques qui ont livré, entre autres, les premières données sur l'occupation du secteur pendant le haut Moyen-Âge.

Dix sites du Moyen-Âge ont été révélés par l'archéologie (fig. 1). Ils ont été reconnus sur des surfaces très variables, de 200 à 16000 m². Aucun

¹ Cela vient d'être confirmé par la fouille du cœur de Missignac, *uilla* carolingienne sur la commune d'Aimargues dans le Gard. À la faveur d'une parcelle labourée sur 0,35 à 0,45 m de profondeur seulement, l'habitat s'est révélé principalement en terre crue et à couvertures végétales (fouilles 2012-2013 de l'INRAP sur l'emprise de la LGV). En outre, l'architecture locale du haut Moyen-Âge n'utilise pas d'ossature en bois : le sous-sol n'est pas impacté par les trous de poteau qui signalent, en d'autres régions, l'emprise des constructions.

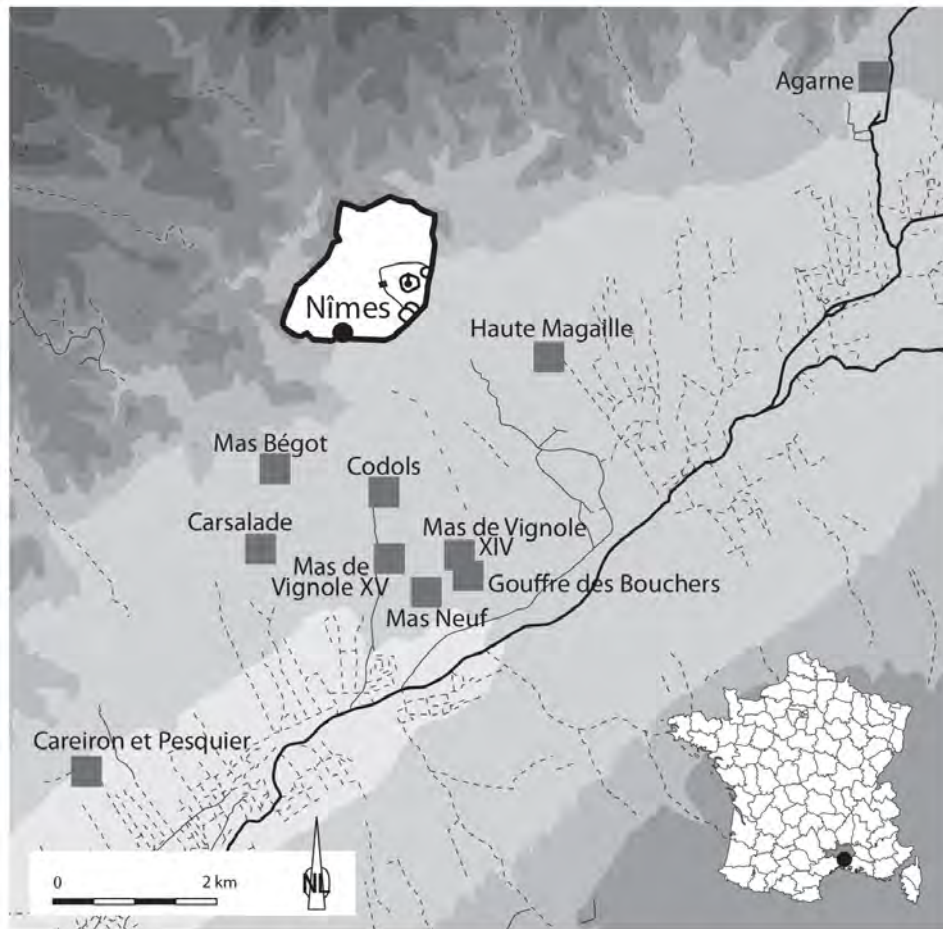
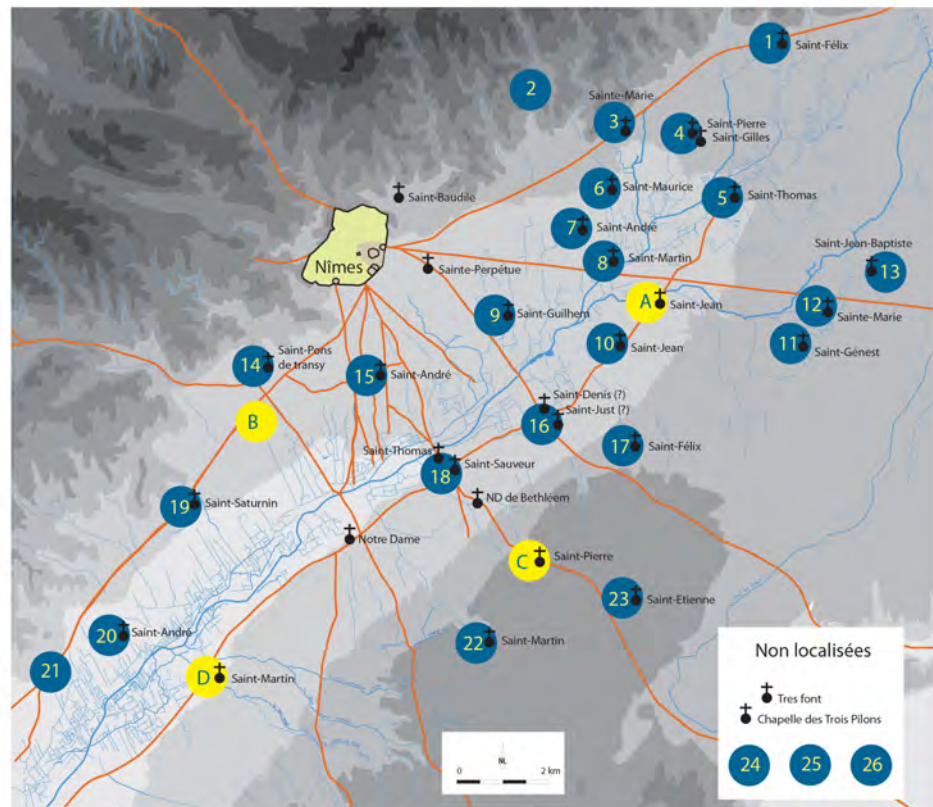


Figure 1. Localisation de la Vistrenque et des sites du haut Moyen-Âge révélés par l'archéologie. Dessin: O. Mauftras, INRAP.

n'a été dégagé dans son intégralité. Les vestiges qui y ont été mis au jour correspondent uniquement à des infrastructures aménagées dans le sous-sol: des silos (sur presque tous les sites), des fossés, des tombes (à Carsalade uniquement) et de très rares fondations de murs. Un seul de ces sites correspond assurément à une *uilla* du haut Moyen-Âge: Codols. Des autres, soit on ne connaît pas le statut (notamment Carsalade qui est occupé de l'Antiquité jusqu'au IX^e siècle et Vignoles XIV jusqu'au tournant des IX^e et X^e siècles), soit on n'a pas l'assurance qu'ils aient été occupés avant le X^e siècle.

Les textes apportent, à partir du X^e siècle, une documentation complémentaire. L'historien de Nîmes, L. Ménard et ceux du Languedoc, C. Devic et J. Vaissète, ont publié de nombreux textes médiévaux, quelques-uns notamment aujourd'hui inaccessibles, qui mentionnent des uillae ou des habitats à la périphérie de Nîmes (Ménard 1750-1758; Devic/Vaissète 1872-1879). Mais c'est surtout l'administration religieuse médiévale locale qui fournit les données les plus nombreuses. Les chanoines de la cathédrale de Nîmes possèdent de nombreux biens à la périphérie de la ville, tous référencés dans leur cartulaire. C'est un document constitué vers 1120 et complété jusqu'au milieu du XII^e siècle, qui regroupe des actes de 834 à 1156 (AD30: G133; Germer-Durand 1874; Chastang 2002). La *uilla* y apparaît principalement comme une unité territoriale, non pas en cours de formation mais constituée au plus tard au X^e siècle (Pomarèdes et al. 2012, 399). Sa genèse est donc plus ancienne. « *Uilla* » désigne également le site d'habitat éponyme de ce territoire qui apparaît principalement comme groupé en un point du terroir (*ibidem*: 218).

Figure 2. Les *uillae* médiévales connues par les textes des IX^e-XII^e siècle. Les *uillae* localisées: 1. *Uilla Sanctii Gervasii*, 2. *Uilla Curbissatis*, 3. *Uilla Agamella*, 4. *Uilla Virgelosa que vocant Margarita*, 5. *Uilla Colonices*, 6. *Uilla Luco*, 7. *Uilla Costabalensis*, 8. *Uilla Quarto*, 9. *Uilla Vinosolo*, 10. *Uilla Pulverarias*, 11. *Uilla Mandolio*, 12. *Uilla Irignaco*, 13. *Uilla Rediciano*, 14. *Uilla Sancti Caesari*, 15. *Uilla Codolo*, 16. *Uilla Veneranicus*, 17. *Uilla de Bolianicus*, 18. *Uilla Mirignanicus vel Caissanicus*, 19. *Uilla de Amiglano*, 20. *Uilla Bernices*, 21. *Uilla Octobiano*, 22. *Uilla Campanias Superiore*, 23. *Uilla de Garons*. Les *Uillae* non localisées: 24. *Uilla que uocant Marceglago*, *Uilla Taureses*, *Uilla Vols*. Les habitats de statut inconnu (*uilla* ou autre): A. Rodiliano, B. Agello/Odenno Superiore, C. Signan, D. Aubord. Dessin: O. Maufras, INRAP.



On recense dans les textes concernant notre secteur d'étude, une trentaine de sites d'habitat dont 26 qualifiés de *uillae*, les autres sans statut annoncé (ils peuvent cependant être des *uillae*). Presque tous sont localisables grâce à la permanence de nombreux toponymes médiévaux jusque dans les composites modernes et le cadastre napoléonien, de sorte que nous pouvons les cartographier avec une relative précision (ACN: QQ3, QQ38-52). L'énumération des biens des chanoines apporte également quelques mentions des éléments qui composent la *uilla*.

2. Répartition des *uillae* médiévales

Le sens du mot *uilla* apparaît au travers de deux formulations récurrentes dans les textes. On trouve « *in terminium de uilla* » lorsque le mot désigne la circonscription et « *in terminium de uilla, in ipsa uilla* » lorsqu'il désigne le chef lieu de ce territoire. Les biens comptabilisés dans le territoire d'une *uilla* sont principalement des terres et des vignes. Très rarement des manses. Inversement, les biens associés « *in ipsa uilla* » sont principalement des parcelles bâties, des maisons, des cours, des jardins et des vergers, ainsi que des manses. Cela indique que le chef-lieu est le point habité, manifestement aussi le point où l'habitat est groupé. Il est probable que les toponymes des *uillae* conservés sur les cartes modernes et contemporaines le soient à l'emplacement du chef-lieu. C'est en tout cas ce que nous avons retenu pour cartographier les *uillae* (fig. 2).

Les *uillae* se répartissent en plaine du Vistre selon un maillage assez dense: les 23 qui sont localisables occupent un espace de 22 km de long et 10 de large. Au nord-est de la vallée, dans un secteur où les sources et les petits rus sont abondants, elles sont distantes de 1 à 2 km les unes des autres. Plus au sud, elles sont un peu plus espacées puisque distantes de 2 à près de 4 km (fig. 2).

Une ou deux des trois *uillae*, dont on ne connaît pas la position géographique, peuvent avoir occupé l'espace vide qui se trouve au sud, en rive gauche du Vistre, entre la *uilla de Mirignanicus* (no 18 sur la carte) et l'habitat d'Aubord (*ibidem*: D). À moins que celles-ci soient des sites qui ont changé de nom et que l'on cartographie avec leur dernière identité, dans l'ignorance de la précédente². Les *uillae* non localisées peuvent aussi correspondre à certains des sites supposés d'habitat dont on ne connaît pas le statut.

Ces derniers sont au nombre de quatre. Rodilhan, Agelle et Aubord apparaissent dans les textes médiévaux comme des toponymes (*mansum de Rodilianis* en 988 ou 1077. Germer-Durand 1874, 135-137) ou des territoires (*in terminio de Rodellano* en 1146, *in terminium Agello* en 956 et *in terminio de Alburno*). Deux d'entre eux, Rodilhan et Aubord, sont actuellement des villages et ceci laisse supposer qu'ils étaient, au Moyen-Âge déjà, les chefs-lieux habités, peut-être des *uillae*. Il n'est pas certain en revanche, que Signan, le quatrième de ces sites, ait été un habitat groupé. Le toponyme « *Signarese* » n'a pas son propre territoire mais se trouve dans celui de la *uilla* de Campagne en 917 (no 22, fig. 2. AD30: G133, fo 35vo). Cependant le lieu est à mi-chemin de trois autres *uillae* et complète bien le réseau de celles-ci. En outre, le site est desservi par une église qui a pu attirer l'installation des maisons et d'exploitations. Ce peut être aussi un habitat secondaire dans la circonscription de la *uilla* de Campagne, comme cela est connu à Codols (no 15). Là, un texte signale clairement l'existence de deux noyaux habités : Codols et *Taureses*, l'un et l'autre dans le territoire de la *uilla* de Codols : *in terminium de uilla Codolo, ad ipsa uilla Taureses* (Germer-Durand 1874, 235-236). *Taureses* fait partie des trois *uillae* que nous n'avons pas localisées sur la figure 2, cependant, elle peut être située grossièrement en rive droite du Vistre, dans l'environnement de Codols.

Les données, dont on dispose, laissent supposer que les 26 *uillae* retrouvées dans la documentation archivistique correspondent à la quasi-totalité des *uillae* du secteur. La densité est un premier indice pour supposer qu'il en manque peu ou pas. Une autre observation conforte cette hypothèse. La bulle papale de 1156 confirme à l'évêque et aux chanoines de Nîmes les églises qui relèvent de la mense épiscopale d'une part, et de la mense canoniale d'autre part. Toutes les églises du diocèse au milieu du XII^e siècle sont ainsi connues. En Vistrenque, à la périphérie de Nîmes, quatre églises seulement ne sont pas associées à une *uilla* connue et localisée : celle du monastère Saint-Baudile, et trois autres qui peuvent être des chapelles isolées ou des églises associées à des *uillae* méconnues (fig. 2). Ce sont les églises de Sainte-Perpétue entre la ville et la *uilla* de Vignoles (no 8, fig. 2), de Notre-Dame de Bethléem entre Mirignanicus (no 16) et Signan (C) et enfin Notre-Dame, isolée entre Mirignanicus et Aubord sur un secteur où il est bien tentant de restituer la *uilla* non localisée *de Marceglago* ou celle *de Volz*. D'autres types d'habitats existent dans la vallée du Vistre : ce sont les villages fortifiés. Ils sont mal connus dans la mesure où les archives seigneuriales du Gard ne sont pas accessibles à la consultation. Les quelques-uns, mentionnés par L. Ménard, C. Devic et J. Aissette semblent ne pas apparaître avant la seconde moitié du XI^e siècle et tous ceux qui existent encore aujourd'hui succèdent à des *uillae* ; ils n'entrent donc pas dans notre propos. Ainsi le maillage des *uillae* (principales et secondaires) de la plaine du Vistre correspond sensiblement à celui des habitats groupés.

3. Les formes de la *uilla* médiévale : l'habitat

La nature des biens que les chanoines possèdent dans les *uillae* au sens « habitat » nous renseigne sur la composition de celles-ci du X^e au XII^e siècle

² Une *uilla* est connue pour avoir changé de toponyme au cours du Moyen-Âge. Une mention de 974 est conservée qui fait état de l'ancien et du nouveau nom : *uilla Uirgelosa que vocant Margarita* (Germer-Durand 1874, 172-173). Le phénomène s'est peut-être produit ailleurs, sans que des mentions nous permettent de repérer quelque lien entre les *uillae* non localisées et les sites dont on ne connaît pas le statut.

Les textes ne sont pas prolixes, ne donnant guère de détail, et ils offrent une image incomplète dans la mesure où ils n'énumèrent que les éléments qui ont une valeur fiscale. L'archéologie apporte d'autres informations en livrant les vestiges, également incomplets, d'aménagements parfois plus anciens ou que les textes passent sous silence. Le cumul des deux sources permet de dresser un panorama très général de la *uilla* autour du X^e siècle.

3.1. L'église

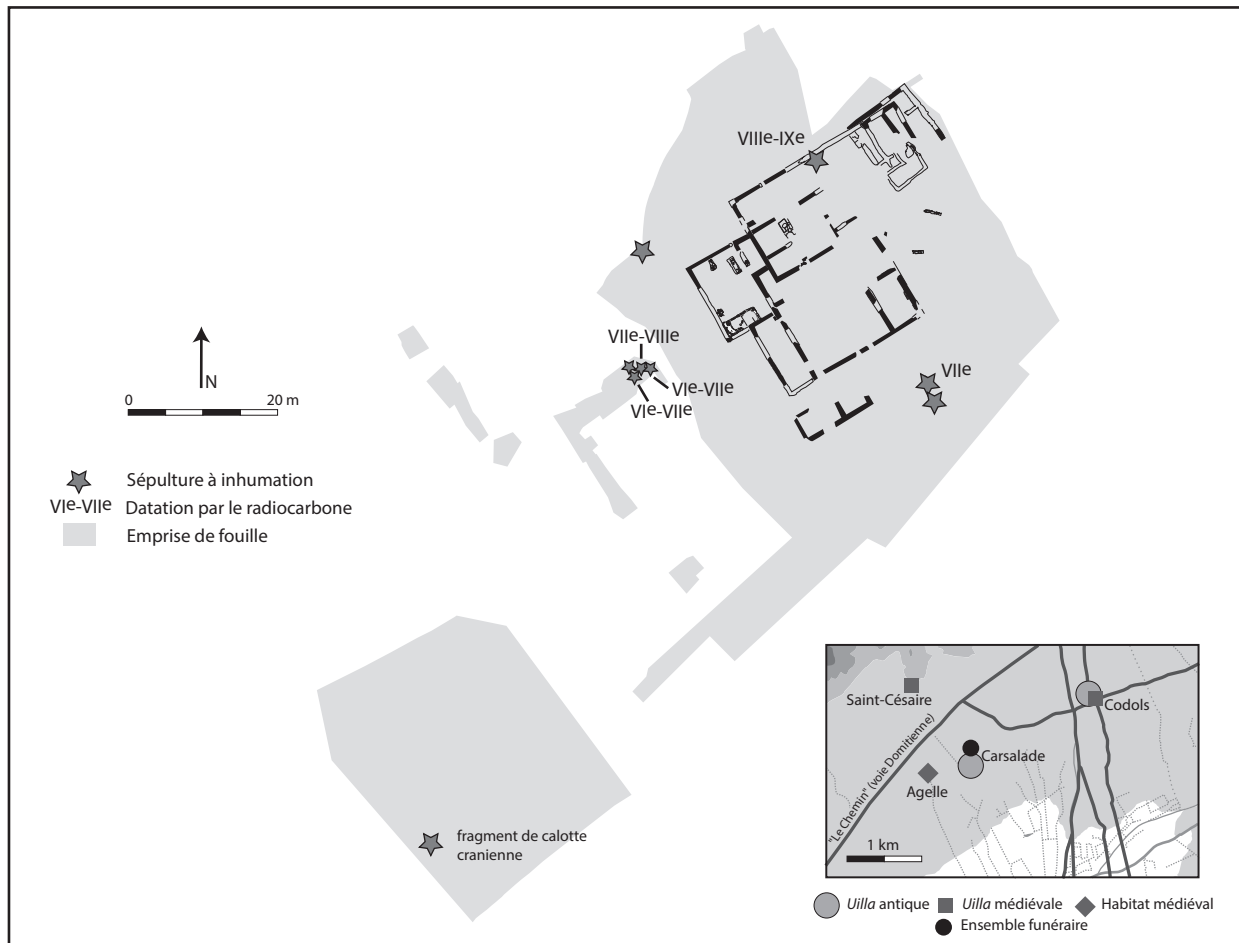
La documentation médiévale associe toujours, à partir du X^e siècle, l'église à la *uilla*. Quand il existe quelques indices de localisation, c'est dans l'habitat que se trouve l'édifice du culte (*uilla de Luco, uilla Colonicis, uilla de Rediciano, uilla de Cools*). Il n'est pas isolé : à Coloures et Redressant, l'habitat du prieur est signalé par la présence des cellules (*psis cellules*) et à Cools il existe un presbytère en 1092 (Germer-Durand 1874, 59-61, 263-265). Les ruines des chapelles médiévales figurant dans les archives modernes et contemporaines montrent qu'elles restent, après la disparition de l'habitat, à un carrefour routier qui a pu constituer un centre³. Aucune n'a été fouillée et nous ignorons les moments et les circonstances de leur création. Celles qui sont encore en élévation, au moins partiellement (Saint-Gilles dans la *uilla* de Marguerittes, Saint-Saturnin à Saint-Césaire, Saint-Pierre de Signan), sont de style roman et ne correspondent sans doute pas aux premières fondations religieuses mais à leur reconstruction à un moment où les *uillae* sont prospères. Ainsi manquons-nous d'indices pour comprendre la manière dont les églises ont pu se greffer dans le tissu de la *uilla* déjà formée, en cours de formation ou, au contraire, préexister et influencer la morphologie du noyau habité. L'ancienneté du culte de certains saints, notamment celui de saint André qui est particulièrement honoré dans le Sud de la France entre le IV^e et le VI^e siècle, suggère que les églises qui en portent le vocable (Ostéales, Cools et Bernis) pourraient avoir été fondées dès l'Antiquité tardive.

3.2. Le cimetière

Les textes signalent rarement le cimetière que l'on croit cependant toujours associé à l'église, au plus tard au X^e siècle.

Avant, en Languedoc et jusque dans le courant du IX^e siècle, les défunts sont notamment enterrés sur le terroir, à proximité de l'habitat et à l'écart d'un édifice cultuel. C'est le cas à Carsalade (fig. 3) où douze personnes sont inhumées entre le VI^e et le VIII^e ou IX^e siècle sur les ruines d'un petit établissement rural antique (Vidal et al. 2005). Cette nécropole est peut-être située sur le territoire d'Agelle (B, fig. 2), à proximité d'un habitat donc, mais loin d'une église. Les espaces funéraires isolés de tout sanctuaire chrétien sont communs en Languedoc pendant le haut Moyen-Âge, tant que l'Église n'a pas réussi à imposer les enterrements dans ses périmètres consacrés (Blériot 2006; Lauwers 2005). Aucun autre espace funéraire du haut Moyen-Âge n'est reconnu en Vistrenque et les cimetières paroissiaux n'ont pas non plus fait l'objet de fouilles archéologiques, de sorte que l'on ne sait à quel moment on commence à inhumier dans le périmètre consacré. Cela a sans doute débuté dès la création des églises, ce qui laisse envisager que les espaces funéraires isolés sur le terroir et les premiers cimetières d'église ont coexisté pendant quelques siècles. Les deux cimetières mentionnés à Redressant illustrent peut-être la transition entre ce haut Moyen-Âge à espaces funéraires variés et le Moyen-Âge médian où tous les morts sont regroupés autour de l'église. Sur ce terroir, vers 925 et à nouveau en 943 le « *semedario* » puis « *sèmerai* » sert à localiser des terres (*ad ipsos sèmerai*, Germer-Durand, 1874,

³ De nombreuses églises étaient encore visibles au XIX^e et au début du XX^e siècle. É. Germer-Durand en mentionne plusieurs et F. Mazauric, conservateur du musée archéologique de Nîmes au début du XX^e siècle en repère également qu'il localise par des croquis. Il a notamment signalé l'église Saint-André de Codols dont il a remarqué les ruines en 1910.



49-50, 74-79). C'est alors manifestement un site funéraire en secteur agricole. Cela n'exclut pas qu'il puisse y avoir quelques établissements alentours, ni ne certifie que le cimetière est encore utilisé au X^e siècle : le mot désignant alors peut-être l'objet cimetière ou, si l'espace funéraire a disparu, le toponyme qui en garde la mémoire. En 1042, la mention d'un manse localisé in terminium de uilla Reditiano, propre ipsa ecclesia, ad ipse cimiterio localise clairement un autre cimetière, adjacent à l'édifice du culte et au sein du chef-lieu habité de la uilla (Germer-Durant 1874, 198-200).

Le cimetière de Cools paraît, au début du XII^e siècle, en plein cœur de l'habitat et lui-même occupé par des maisons. Entre 1108 et 1137, le doyen Gaucelm donne à deux autres chanoines deux maisons et leur cour qui se trouvent in cimiterio Sancti Andree de Cools, de circii (Germer-Durand 1874, 330-331).

Les églises et les cimetières sont des éléments pérennes de l'occupation et ils sont restés dans le paysage longtemps après la disparition des habitats. Quelques-uns sont signalés sur les compoix d'époque moderne et peuvent être localisés. Il en est ainsi par exemple pour les *uillae* de l'Acarne et de Cools.

3.3. Les unités d'occupation : habitations, bâtiments agricoles et espaces extérieurs

L'habitat est désigné dans les textes par plusieurs termes dont on ne sait pas toujours à quelle réalité ils correspondent. Les bâtiments sont

Figure 3. Les inhumations à l'écart de la uilla antique de Carsalade, sur les ruines d'une de ses dépendances occupée du I^{er} au VI^e siècle environ. Dessin : D. Paya, L. Vidal, INRAP.

signalés le plus souvent par les mots *mansum* (le manse), *casis* (les maisons), *casaliciis* (un autre type de maison?, les parcelles bâties?) et parfois *edifficiis*, *domis* ou *mansions*. Ces mots englobent assurément l'habitation puisqu'il est noté quelques fois le nom de la personne qui y vit⁴, et manifestement aussi les étables, les granges et les annexes agricoles que les scribes du cartulaire ne s'intéressent pas à différencier. Lorsque les bâtiments sont mentionnés « *infra ipsa uilla* », lorsqu'ils sont bien dans le chef-lieu donc, et lorsque des confronts sont indiqués, on observe qu'ils jouxtent l'église (une maison à Luc en 1095, Germer-Durand 1874, 271-272) et qu'ils sont mitoyens de manses et casals (à l'Acarne en 974, AD30: G133 fo 47), mais aussi de cours, de jardins, de treilles et parfois de terres (*ibidem*). Et en effet, l'habitat n'est pas seulement constitué de bâtiments, mais aussi d'espaces extérieurs qui sont considérés comme les dépendances des propriétés et consistent en cours (*curtis*), jardins (*ortis*, *glatis*), vergers et arbres (*arboribus pomiferis et inpomiferis*) ainsi que, régulièrement, les aménagements du drainage des parcelles (*exava*, *regressi*, *distillicidia*). Tout cela renvoie l'image d'un habitat groupé mais selon une trame aérée qui associe des espaces bâtis à des espaces verts, très différente de celle du *castrum* postérieur enserré dans ses murs. On notera cependant que les textes mentionnent sans distinction les dépendances qui sont *infra ipsa uilla* et celles sur le territoire de la *uilla*⁵. Manifestement les plus proches des bâtiments sont présentées en premier et les autres, les terres agricoles, à la suite, sans que l'on puisse déterminer exactement où se trouve la limite: quels sont parmi les jardins, les vergers et les terres qui suivent les mentions des bâtisses, ceux qui intègrent l'habitat et ceux qui l'entourent?

Les rares vestiges d'habitats mis au jour sur les sites du haut Moyen-Âge confortent cette image d'habitat aggloméré et ouvert. L'impression d'ouverture domine, nous le rappelons, du fait de la mauvaise conservation du bâti. Elle doit donc être tempérée. Cependant et en dépit de la faible prégnance du bâti, l'habitat ne paraît isolé que sur le site de Vignoles XV. Ailleurs, plusieurs indices concourent à l'interpréter comme groupé et pérenne.

L'habitat groupé de Cools

Le site de Cools a l'avantage d'avoir été fouillé sur de vastes surfaces et parallèlement d'être connu par les textes. L'emplacement de l'église, au carrefour de deux chemins modernes (et peut-être médiévaux) est connu depuis qu'en 1917 le conservateur du musée de Nîmes, Félix Mazauric, en a observé les ruines et relaté la localisation. Un document du début du XII^e siècle signale la présence de deux maisons dans le cimetière et un autre, de 1092, indique l'existence d'un presbytère (Pomarèdes et al. 2012, 168, 213-224; Germer-Durand 1874, 330-331, 263-265). L'archéologie n'a pas touché ce secteur, mais deux zones de l'habitat situées respectivement à 200 et à 300 m au nord-ouest de l'église. L'une et l'autre servent de grenier: elles accueillent des dizaines de silos groupés sur deux espaces ouverts assez vastes (fig. 4). Le stockage n'est pas la seule activité de ces zones. Sur l'une, la plus occidentale, aucun autre vestige n'est conservé qui permette de restituer le reste des infrastructures ou les autres pratiques. Sur la seconde, les réserves de grain sont entourées de bâtiments qui réutilisent plusieurs des murs de la grande *uilla* antique à laquelle le site médiéval succède. Les constructions anciennes sont par endroit complétées par de nouveaux aménagements, à d'autres elles sont épierrées pour faire place, entre le VI^e et le XII^e siècle, à des bâtisses nouvelles. La mauvaise conservation n'en a révélé que quelques-unes et il nous est impossible de restituer la densité du bâti. Néanmoins, le nombre

⁴ Selon la formule « *ubi untel uisus est manere* »

⁵ Une propriété de Redessan est ainsi nommée en 933: *quantum infra ipsa uilla uel in suo territorio habemus (...) id est in edifficiis, domis, casis, casaliciis, curtis, ortis, oglatis, terris, uineis, cultis et incultis, et pratis, pascuis, siluis, garricis, arboribus pomiferis et inpomiferis, aquis, aquarum uel deductibus earum (...)* (AD30: G133 fo 28 vo).

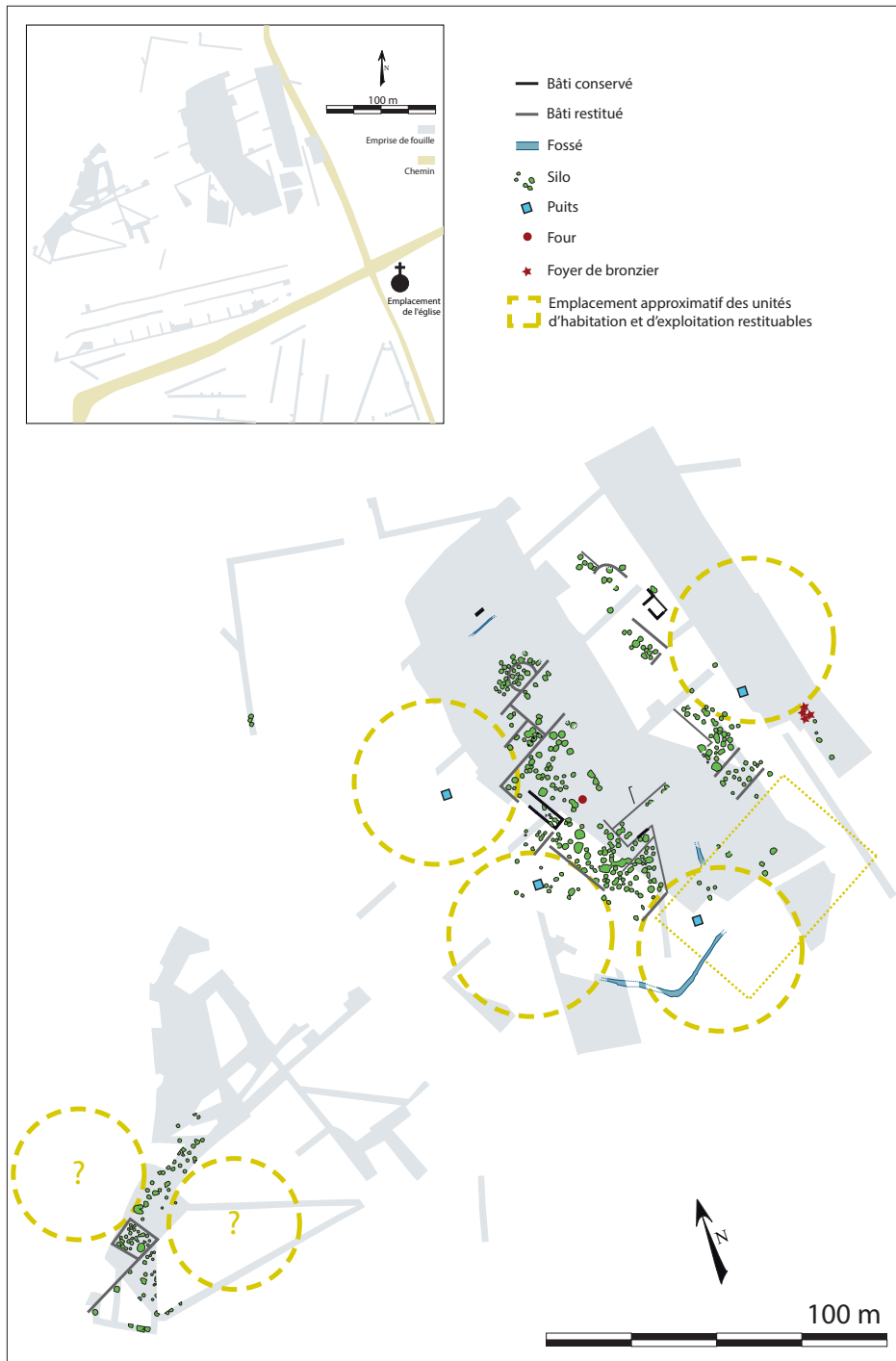


Figure 4. Les vestiges de l'occupation des VI^e-XII^e siècle à Codols. Dessin: O. Mauftras, INRAP.

des rejets domestiques, déposés dans les silos après leur abandon, confirme que l'espace était habité et la présence de quatre puits, tout autour du secteur de stockage, signale assez clairement l'existence d'au moins quatre unités d'habitation et d'exploitation agricole. L'habitat de Cools, principalement révélé par les textes, ses puits et ses dépotoirs, n'est donc pas uniquement groupé autour de l'église. Il se développe aussi autour de l'une des deux aires d'ensilage, peut-être des deux. C'est donc un habitat très étendu : s'il s'est développé de l'église jusqu'au quartier de silos le plus occidental, il est restituable sur 400 m de long, ce qui, avec une largeur équivalente, donne une superficie de 1,6 ha. Si

l'on estime que l'église est au centre de la *uilla*-habitat, l'agglomération d'unités d'occupation a pu s'étendre jusqu'à 5 ou 6 ha. Cela n'est pas sans rappeler l'extension des sites carolingiens mis au jour en Île-de-France et dans le lyonnais (Faure-Boucharlat dir. 2001). Enfin, la *uilla* médiévale de Cools offre manifestement des aspects variés d'un quartier à un autre : les maisons autour de l'église ont pu se concentrer en un tissu assez serré, comme nous l'observons en ce moment dans les derniers niveaux d'occupation de Missignac autour de son église⁶, tandis que les unités d'occupation encerclant les aires de stockage se sont sans doute étendues plus largement en intégrant des espaces ouverts plus grands ou plus nombreux : les cours et les jardins des textes.

L'habitat de Vignoles XIV

Les textes révèlent l'existence d'une *uilla Uinosolo* à l'est de la ville de Nîmes, de l'église Saint-Perpétue et contre la route d'Arles (fig. 2, n° 9). Le toponyme *Vignoles* n'apparaît plus à cet endroit aujourd'hui, mais à un peu plus de 2 km plus au sud-ouest, au sud de la *uilla* de Cools, peut-être sur son terroir. Là, deux sites ont été partiellement fouillés : Vignoles XIV et Vignoles XV⁷.

Le premier est connu grâce à une opération de fouille et plusieurs diagnostics archéologiques limitrophes qui ont révélé l'extension de vestiges médiévaux sur une très grande surface : au moins 2 ha. L'érosion par les pratiques agricoles récentes est ici très importante : toute construction de surface a disparu et ne subsiste que les infrastructures aménagées en profondeur dans le sous-sol. L'image du site est donc très partielle, néanmoins Hervé Pomarède et son équipe y ont reconnu un habitat et quelques une de ses infrastructures économiques.

L'habitat du haut Moyen-Âge est révélé par les puits, quelques silos et les rebuts domestiques qui y ont été jetés, quelques trous de poteau ainsi que de rares foyers en fosse. L'architecture n'est pratiquement pas renseignée : les poteaux n'ont été utilisés que ponctuellement et sont insuffisants pour restituer les bâtiments (fig. 5). En revanche, certains creusements linéaires pourraient correspondre à des fondations de murs plutôt qu'à des fossés, bien que l'on n'y retrouve ni tuile ni pierre, contrairement aux vestiges de bâtis de la période antique où ces matériaux sont abondants. Après le VI^e siècle l'architecture de Vignoles XIV est manifestement intégralement réalisée en matériaux périssables : terre crue pour les murs et végétaux pour les toitures⁸. En l'absence de plan des constructions, c'est la répartition de ces indices d'occupation qui a permis de cerner très approximativement les secteurs bâtis. Ceux-ci se concentrent en deux ou trois grands espaces : des unités d'occupation ? Les indices d'activité économique sont variés. La culture des céréales est révélée par les silos. Ils ne sont pas présents ici par centaines comme dans les quartiers de stockage communautaires, mais en quelques exemplaires qui sont les réserves, insérées dans l'habitat, de particuliers ou de familles. La culture de la vigne, du lin et du chanvre ont laissé quelques restes piégés dans les puits et l'élevage est manifestement une pratique développée, puisque les semis de sainfoin sont attestés, pourvoyant au fourrage. La transformation des produits de la culture n'est attestée que pour le lin et le chanvre si l'on interprète les points d'eau empierrés aménagés sur le site comme des bassins de rouissage.

La datation, apportée par le mobilier céramique et les résultats des analyses au radiocarbone, indique que l'occupation a duré des VI^e-VII^e siècles au XI^e siècle. Elle fait suite, dans la continuité, à un établissement agricole occupé depuis le I^{er} siècle av. J. C. Après le XI^e siècle, le site est abandonné. En revanche, on ignore si les différents secteurs habités mis

⁶ *Uilla* médiévale de la plaine littorale, située entre les basses vallées du Vistre et du Vidourle, dont le cœur habité fait actuellement l'objet d'une fouille de sauvetage conduite par l'INRAP (site de Saint-Gilles de Missignac, commune d'Aimargues, Gard).

⁷ Le site de Vignoles XIV a été fouillé en 2010 sous la direction d'Hervé Pomarède, INRAP. Celui de Vignoles XV en 2009 sous la direction d'Antoine Ratsimba, INRAP. La *uilla* médiévale de Vignoles, quant-à elle, bien plus loin vers le nord donc, n'est connue que par les textes et aucune fouille ne l'a encore documentée.

⁸ On note dans quelques textes la mention de maisons *ad sisca cooperta* ou qui est *sisca coperta*. Nous ignorons ce que sont les *sisca* et pensons aux chaumes, sans conviction. Les bâtisses du cartulaire, ainsi nommées, sont dans l'enceinte de Nîmes (en 932 et 1006, Germer-Durand 1874, 61, 159) et dans la *uilla* de Bernis (Germer-Durand 1874, 48). Aucun autre type de couverture n'est mentionné : celles couvertes « en sisque » avaient donc peut-être une valeur particulière, ce qui affaiblit l'hypothèse d'y reconnaître un terme désignant une couverture végétale.

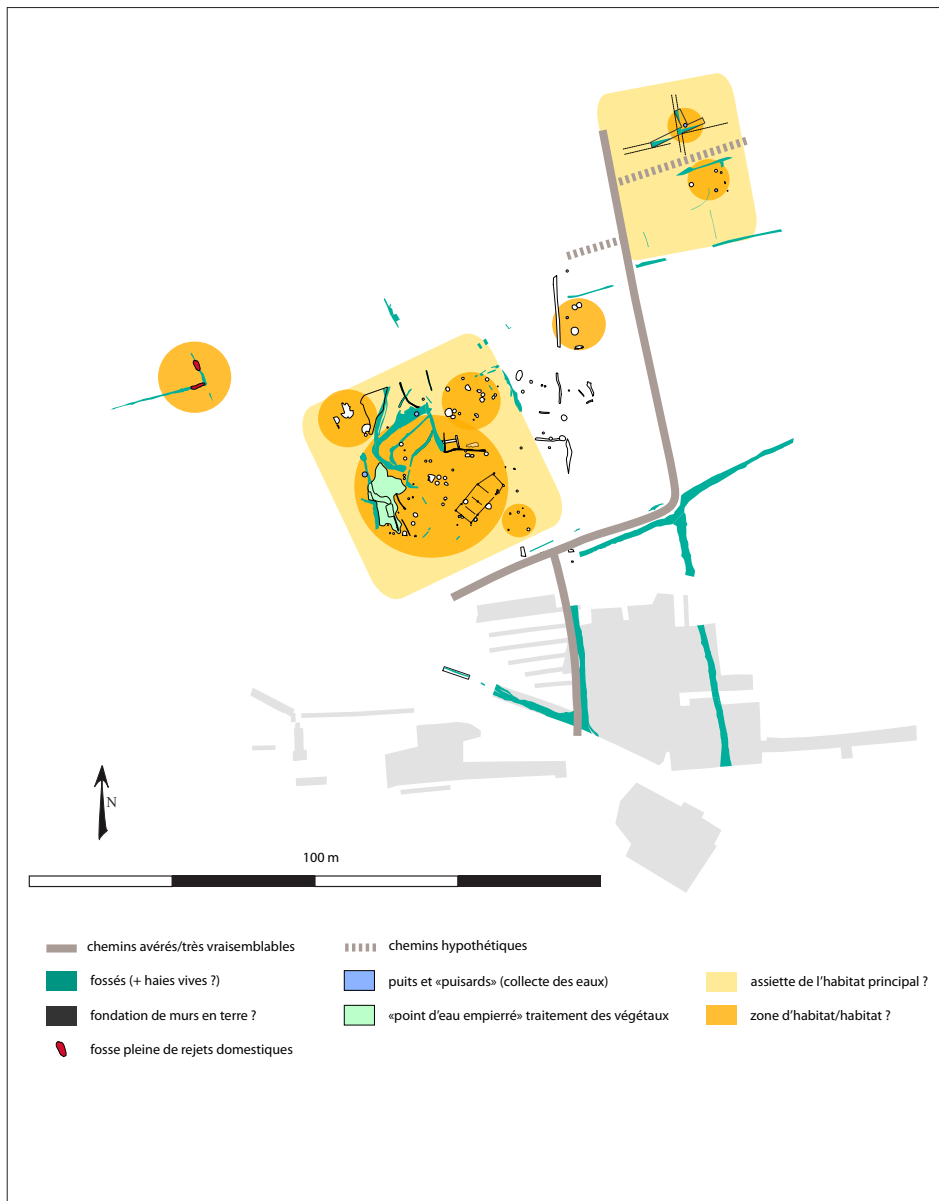


Figure 5. Les vestiges d'habitat et d'exploitation agricole aux VIII^e-XI^e siècle découverts lors des opérations de Vignoles XIV, Vignoles IX et Gouffre des Bouchers. Dessin : H. Pomarèdes, INRAP.

en évidence se succèdent entre le VI^e et le XI^e siècle ou s'ils sont occupés conjointement durant toute cette période.

Vignoles XIV correspond bien, au Moyen-Âge, à un site d'habitat et d'exploitation agricole. Les données acquises, tant par les textes que par l'archéologie, indiquent que nous ne sommes sans doute pas en présence d'une *uilla* au sens de chef-lieu habité. L'absence d'église, de mention textuelle signalant ce territoire comme une entité de perception propre, ainsi que la proximité des *uillae* connues laissent penser que cet établissement est implanté sur le terroir d'une autre *uilla* : le terroir de Codols peut-être, dont on verra qu'il s'étendait probablement jusqu'au Vistre et dont l'église est à 550 m de là seulement. L'extension de l'habitat de Vignoles XIV correspond à celle d'un habitat groupé secondaire tel que nous l'avons évoqué *supra* : une « *uilla* dans la *uilla* », peut-être Tauresse elle-même. Cependant, si l'extension du site résulte du déplacement progressif de ses aménagements au fur et à mesure de leur usure et de leur remplacement, Vignoles XIV n'est peut-être qu'un écart, un manse

isolé. On rencontre dans le cartulaire de Nîmes un autre terme qui peut désigner un habitat groupé secondaire ou un établissement rural isolé : *uillare*. Il n'est utilisé qu'une seule fois, en 905 et c'est trop peu pour que l'on puisse percevoir ce que le mot recouvre (AD30 : G133, fo 25 vo).

Le site de Vignoles XV

Le site de Vignoles XV se trouve à 200 m à l'ouest du précédent. Il est également au sud de l'habitat de Codols, entre celui-ci et le Vistre (fig. 2). Il semble plus modeste que ses voisins : le secteur a été expertisé en diagnostic sur un peu plus de 15 ha, la partie méridionale a été décapée et fouillée sur 9 000 m² et l'occupation se révèle sur 2 500 m² (Séjalon et al. 2006). Nous ignorons si cette superficie coïncide avec les limites effectives de l'établissement médiéval ou simplement à la partie qui en est conservée. Le site ne semble pas s'être développé au nord de ce qui en a été reconnu, si l'on en croit l'absence de mobilier médiéval sur les 14 ha septentrionaux du diagnostic archéologique. En revanche, il a pu se développer au sud, sur les parcelles non expertisées qui voisinent le secteur occupé.

Les opérations archéologiques ont montré l'existence de fossés du parcellaire, de quelques silos dispersés et d'un gros dépotoir. Ici, c'est la nature du mobilier rejeté, très largement domestique, qui permet de restituer un habitat dont on ignore presque tout du bâti⁹. Le dépôt a été constitué au cours d'un laps de temps que l'on estime assez court, entre 725 et 1014, probablement à la charnière des IX^e et X^e siècles (Maufras/Ratsimba 2011).

Les vestiges médiévaux de Vignoles XV, comme ceux de Vignoles XIV, peuvent donc correspondre à une partie de *uilla* secondaire, ou à un manse isolé sur le terroir d'une autre *uilla* : Codols ?

4. Le territoire et le terroir

4.1. L'extension des *uillae*-territoire

Le cartulaire ne conserve aucun acte de contestation de limite territoriale, et le maillage des circonscriptions des *uillae* semble bien établi au X^e siècle, peut-être d'ailleurs alors depuis déjà un certain temps. En outre, le territoire de la *uilla* est manifestement, à cette date, un espace géographique d'un seul tenant. C'est ce qu'il ressort de l'absence, dans les textes, de toute confusion dans la localisation des biens. Ceci, en complément de l'hypothèse selon laquelle toutes ou presque toutes les *uillae* de la haute Vistrenque son connues et du postulat selon lequel les habitats sont placés au centre de leur territoire, permet d'aborder l'extension de ceux-ci en utilisant la méthode des polygones de Thyssen. On obtient alors une image théorique correspondant sans doute grossièrement à la réalité (fig. 6). L'extension des territoires y apparaît relativement inégale. Sans surprise, au nord-ouest de la vallée où les *uillae* sont plus nombreuses, leurs emprises sont plus petites. La *uilla* du Quart (n° 8) est la plus restreinte avec ses 245 ha et ses voisines atteignent 288 ha (Marguerittes, n° 4) à 353 ha (Costebalens, n° 7). Fait exception, dans cette zone, la *uilla* de Coloures (n° 5) avec ses 788 ha. Elle est l'une des plus vastes.

Au sud, les *uillae* sont un peu plus distantes et donc plus étendues : leurs territoires atteignent 422 à 811 ha.

Pour tenter de confronter l'image théorique du territoire de la *uilla* à ce que fut le territoire réel, nous avons poussé un peu plus loin l'analyse en nous attachant plus particulièrement à la *uilla* de Codols. Son polygone ou territoire théorique s'étend sur 633 ha. Il montre des limites qui ne sont pas très éloignées des axes forts du paysage médiéval : route ou cours

⁹ Quelques alignements de pierres disloqués ont été observés lors du diagnostic quelques dizaines de mètres au nord du dépotoir, dans une parcelle qui n'a pas fait l'objet de fouilles. Ils correspondent certainement aux vestiges de bâtiments (Séjalon et al. 2006).



Figure 6. La disposition théorique des territoires des *uillae* du Vistre, d'après la méthode de Thyssen. Dessin : O. Mauftras, INRAP.

d'eau (fig. 7). Au nord-ouest en particulier, le côté du polygone s'aligne presque sur le *Chemin* (nom médiéval de la voie Domitienne) et à l'est sur un des affluents saisonniers du Vistre. De ce côté cependant, de même qu'à l'ouest, ce sont peut-être les routes qui ont servi de limite. Au nord, la *uilla* a pu s'étendre jusqu'au rempart de la ville, mais nous pensons plutôt qu'elle se tenait en retrait, la ville étant vraisemblablement entourée d'un espace lui étant propre : les citations des quelques biens localisés devant la ville n'apparaissent jamais dans le ressort d'une *uilla* mais positionnés par rapport à l'espace urbain ou à une porte. Enfin, si l'on reporte sur la carte les toponymes des plans modernes qui contiennent une forme du mot « Codol », on observe qu'ils se répartissent au sud jusqu'au Vistre et il est fort probable en effet que le fleuve ait constitué une frontière. Ainsi peut-on proposer une autre position pour le territoire de Codols : plus étendu vers le sud pour atteindre le cours d'eau et décalé vers l'ouest pour respecter, tant à l'ouest qu'à l'est, des limites qui coïncident avec des routes plutôt qu'avec un cours d'eau intermittent.

Ce principe peut être étendu aux territoires des *uillae* voisines. Si l'on redresse leurs polygones jusqu'aux voies principales et au fleuve, on obtient l'image hypothétique de territoires répartis régulièrement perpendiculairement au cours d'eau (ce que corrobore quelque peu la répartition régulière des *uillae* de part et d'autre du Vistre). Ainsi l'espace de chaque *uilla* paraît disposé, de manière très cohérente, sur plusieurs unités paysagères qui assurent des possibilités d'exploitation complémentaires. Plus au nord, les *uillae* éloignées du Vistre sont alimentées par des sources et disposent de l'eau. Plus petites, elles couvrent un paysage moins varié, ce qui a pu avoir quelques incidences sur leur économie, une spécialisation peut-être.

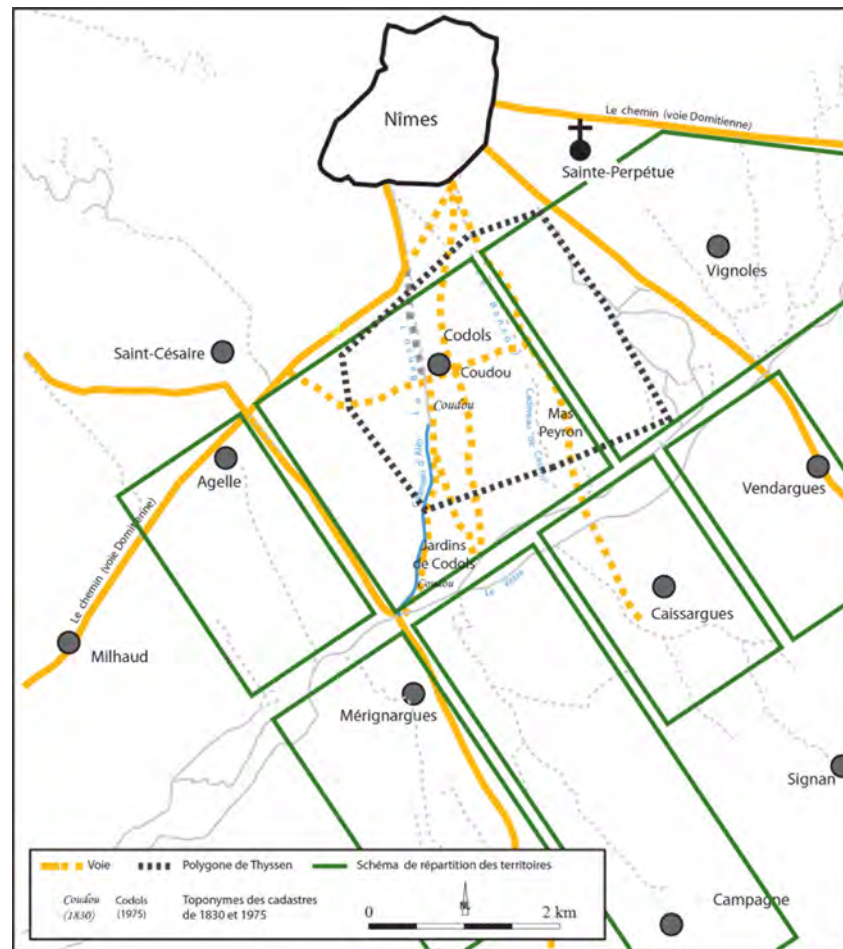


Figure 7. Éléments de restitution du territoire de Codols et proposition pour les uillae voisines.
Dessin : O. Maufras, INRAP.

4.2. Le terroir

La plus grande part des biens mentionnés dans le cartulaire est constituée de cultures, généralement désignées par les mots *terras* et *vineas*, exceptionnellement par une énumération plus longue libellée selon les formules standardisées des textes francs et de ce fait, assez pauvre en précisions. Néanmoins, il en ressort, sans surprise, que le territoire de la *uilla* est essentiellement agricole et varié, correspondant à un paysage agraire en mosaïque.

Les nombreuses *terras* ainsi que les *campis* des textes désignent vraisemblablement les champs de céréales et ceux de légumineuses. Dans les donations, il est parfois précisé s'ils sont cultes ou incultes, ce qui semble évoquer non pas des friches mais plutôt une étape de l'assolement : en culture ou en jachère, pratique par ailleurs mise en évidence sur des sites médiévaux languedociens (Bouby 2006, 238 ; Contamine et al. 1993).

La vigne est abondante : outre les nombreuses mentions du cartulaire, les pépins de raisin sont en nombre sur les sites médiévaux du Languedoc oriental. La culture des autres fruits n'est jamais précisée par les textes qui se contentent de signaler la présence des *arboribus pomifris* et *impomiferis*. Cela recouvre certainement au minimum l'olivier et l'amandier.

Les *pratis* et *pasuis* renvoient aux terres réservées à l'alimentation du cheptel. À Codols au XII^e siècle, la consommation de viande est largement dominée par les bovins et les caprins (Pomarèdes et al. 2012, 183-185) et leur élevage est vraisemblablement largement développé en plaine. L'énumération des composantes de la *uilla* englobe aussi les secteurs, si

ce n'est plus sauvages, au moins plus naturels, des *silvis* et des *garricis* qui ont certainement servi au pacage des troupeaux ainsi que de réserve de cueillette et de collecte de combustible, se révélant complémentaires des terres travaillées.

Parmi les outils de transformation des matières premières, les textes ne mentionnent que les moulins : une seule fois selon la formule standardisée *farinariis*¹⁰, sinon avec le mot *molinum* et un élément de localisation, en particulier lorsque le moulin est signalé en confront. Il en est un connu aux pieds de la ville, devant la porte d'Espagne¹¹. Il n'est peut-être pas dans une *uilla*, mais entre le rempart de la ville et les *uillae* de Codols et de Vignoles. Un autre moulin, le *molino quod uocant Sedicata*, est cité en 921 plus au nord, sur le territoire de la *uilla* de Luc (AD30 : G133, fo 47) et le troisième, le *molino Adalbertenco* est sur le Vistre, en amont de son cours, dans le secteur de la *uilla* du Quart (Germer-Durand 1874, 314). Les points et les cours d'eau aussi sont mentionnés dans les textes. Le plus souvent avec la formule *aquis aquarum uel decursiuus earum*, parfois avec le toponyme : ainsi le *Uister* (Vistre) et le *Buphalone* (actuel Bufalon. Germer-Durand 1874). Les aménagements liés à la gestion des eaux de pluie et au drainage figurent dans de nombreux textes : ils correspondent manifestement à des équipements qui donnent une valeur fiscale aux domaines. Ce sont principalement les *exava* et *regressi*, parfois les *putei*, *distillicidia* et *torcularia* (Maufras et al. 2011). En revanche, les autres infrastructures de production, tant de l'habitat que du territoire, sont ignorées des scribes : les fours ne sont révélés que par l'archéologie à Codols, les pressoirs restent absents de la documentation, et des greniers on ne connaît que la forme enterrée du silo que les fouilles régionales révèlent en grand nombre, concentrés dans des quartiers limitrophes, à proximité de l'habitat. Enfin, on ne connaît de la transformation des matières premières que l'outillage associé retrouvé dans l'habitat : les pesons du tissage et les meules domestiques.

5. L'héritage antique

Il n'y a que peu de documentation archéologique et quasiment pas de documentation textuelle sur l'occupation du sol et l'habitat des VI^e-VIII^e siècles. On ne peut donc vérifier tous les jalons qui ont conduit de la *uilla* antique à la *uilla* médiévale telle que nous venons de la caractériser. En revanche, on connaît mieux la *uilla* romaine du Haut Empire grâce aux prospections archéologiques, aux fouilles des ces trente dernières années et aux travaux de synthèse de L. Buffat (Buffat 2005).

La carte des *uillae* antiques est incomplète dans la mesure où les prospections n'ont pas été systématiques. Seules ont été détectées celles qui ont été recoupées par les aménagements récents du territoire : les autoroutes A9, A54 et surtout les zones d'activité commerciale de la périphérie de Nîmes. Dans ces secteurs, on note qu'un seul exemple de superposition d'une *uilla* du Moyen-Âge à une *uilla* de l'Antiquité, Codols, en revanche, une demi-douzaine de *uillae* médiévales sont localisées à proximité d'une ou deux *uillae* antiques, ce qui signale certainement un léger déplacement de l'habitat sur son terroir et parfois la fusion de deux terroirs (fig. 8).

5.1. Continuité de l'occupation

Parmi les sites antiques ayant bénéficié de fouilles archéologiques, trois uillas et une ferme à cour excavée restent occupés jusqu'au Moyen-Âge, parfois dans la continuité, parfois dans une apparente discontinuité. Il s'agit de la *uilla* de Careiron et Pesquier à Milhaud, au sud (L, sur la fig. 8), de l'établissement de Carsalade 53 (J), un peu plus au nord, de la

¹⁰ En 813 à Arcuelles, site non localisé de la campagne de Nîmes dont on ne sait s'il correspond ou non à une *uilla*. Devic, Vaissète 1872-1879, II, pr.22,c. 76.

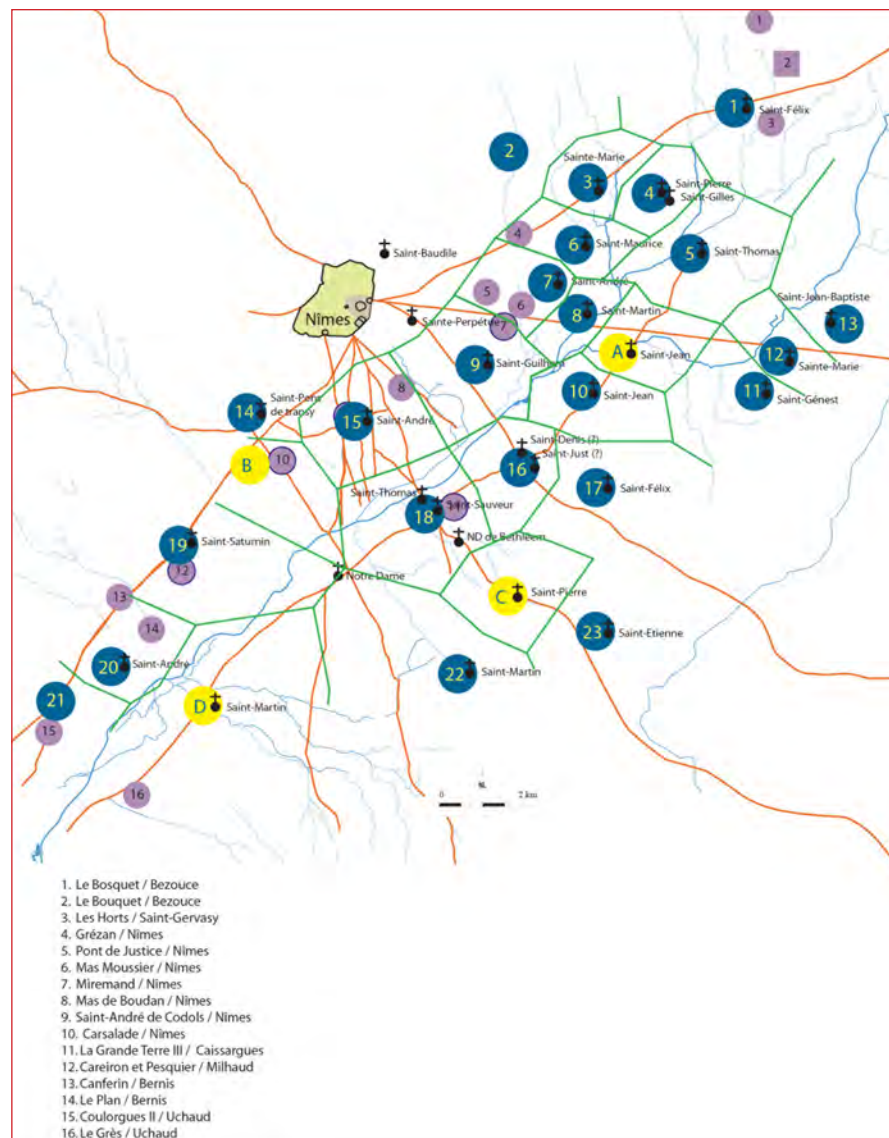
¹¹ Le moulin de la porte d'Espagne est mentionné en 925 (Germer-Durand 1874, 47). On notera que la *Porta Spagna* des textes médiévaux correspond à l'actuelle porte du cadereau et non à la Porte de France comme le croient les historiens modernes et contemporains, ce que démontre, avec de forts arguments, l'historien G. Caillat (Caillat 2011, 238-239).

uilla de Codols (I) et de la ferme de Vignoles XV.

La *uilla* de Careiron et Pesquier à Milhaud

La *uilla* antique de Careiron et Pesquier a été dégagée partiellement en 2002 sous la direction de M. Guillaume et Fr. Conche (INRAP) : une aile en est connue qui a été construite et occupée du I^{er} au milieu du V^e siècle ap. J.-C. Ensuite, le corps de bâtiment est abandonné, recoupé par un chemin de l'Antiquité tardive puis par les infrastructures d'une vaste aire d'ensilage. Cette dernière se met peut-être en place dès le VI^e siècle avec quelques premiers silos. C'est au cours des X^e, XI^e et XII^e siècles qu'elle est particulièrement active avec le développement du stockage sur l'espace qui accueille, outre les réserves de semence, 2 puits, quelques constructions et des fossés qui peuvent être les vestiges d'un habitat. En 1156, le site est connu sous le nom de *uilla Amiglauo*. Il est alors autour de l'église, sur un relief naturel (*ecclesiam de Amiglau cum uilla que est in podio*) où il se trouve encore de nos jours (Germer-Durand 1874, 335-344). Cet emplacement est quelques 250 m au nord des vestiges mis au jour et assez proche de la voie Domitienne. Il est possible que la *uilla*

Figure 8. Carte des *uillae* antiques (principalement connues par la prospection) et médiévales (surtout connues par les textes). A. Le Bosquet commune de Bezouze, B. Le Bouquet (Bezouze), C. Les Horts (Saint-Gervasy), D. Grézan (Nîmes), E. Pont de Justice (Nîmes), F. Mas Moussier (Nîmes), G. Miremand (Nîmes), H. Mas de Boudan (Nîmes), I. Saint-André de Codols (Nîmes), J. Carsalade (Nîmes), K. La Grande Terre III (Caissargues), L. Careiron et Pesquier (Milhaud), M. Canferin (Bernis), N. Le Plan (Bernis), O. Coulorgues II (Uchaud), P. Le Grès (Uchaud). Dessin : O. Mauftras, INRAP.



antique se soit étendue jusque-là et que l'habitat médiéval lui ait succédé *in situ*. Plus probablement, l'habitat s'est légèrement déplacé entre le V^e et le XII^e siècle, pour gagner la hauteur et constituer un pôle autour de l'église qui se verra tout naturellement fortifié au moment de l'*incastellamento*. La *uilla* antique lorsqu'elle cesse (progressivement?) de devenir le centre habité, se trouve dévolue au stockage.

L'établissement de Carsalade 53

Le petit établissement rural de Carsalade a été fouillé en 2001 sous la direction de L. Vidal (INRAP). C'est un site qui voit le jour vers 30 ap. J.-C. et dont les bâtiments sont utilisés jusqu'au VI^e siècle peut-être. Ensuite ; l'occupation n'a laissé d'autres vestiges que les quelques tombes du haut Moyen-Âge évoquées supra ainsi que des fosses attribuables aux VI^e-XII^e siècle (Vidal *et al.* 2005). En apparence donc, le site change de fonction entre l'Antiquité et le Moyen-Âge. Il semble cependant que l'on ne soit ici, aux deux périodes, non pas au cœur du site mais sur ses marges.

L. Vidal propose en effet que le petit établissement antique puisse être une dépendance de la grande *uilla* gallo-romaine de Carsalade, connue par les prospections uniquement, et dont le centre se trouve à 300 m plus au sud. Le secteur se nomme Ajels dans un compoix moderne, ce qui n'est pas sans évoquer le lieu dit *Agello* des textes (B, fig. 2) : on aurait peut-être ici une *uilla* médiévale implantée au droit de la *uilla* antique ou sur ses marges et dont quelques habitants ont été enterrés sur les ruines d'un secteur d'exploitation antique périphérique alors déserté par l'habitat et les activités économiques.

De légers déplacements et un réel morcellement de l'unité d'exploitation

À Codols, la vaste aire d'ensilage mise au jour est installée dans la cour de la grande *uilla* antique dont les bâtiments sont certainement encore partiellement en élévation. Les unités d'habitation et d'exploitation, dont nous restituons la présence tout autour, forment sans doute un parcellaire relativement lâche et l'on a tendance à considérer que le nouveau cœur de l'habitat s'organise autour de l'église : il a donc glissé d'environ 150 m vers le sud-est (fig. 4). Le déplacement a pu être rapide : dès la fondation de l'église, et il est possible que le centre domanial antique ait été complètement abandonné pendant quelques décennies, voire un à deux siècles, avant que le développement de l'ensilage et l'élargissement du nouvel habitat ne le regagne.

Le glissement sur une faible distance de la *uilla* antique vers la *uilla* médiévale, observé à Codols et à Careiron et Pesquier, est aussi suggéré par l'évolution des toponymes. On peut imaginer que dans certains cas, le déplacement est trop réduit ou suffisamment rapide pour que le nom de la *uilla* antique devienne celui de l'habitat médiéval. Toutefois, le glissement, s'il donne lieu à deux sites d'habitation simultanés (l'ancien et le nouveau), peut s'accompagner d'un changement de toponyme. C'est peut-être ce qui a eu lieu à Marguerittes avec la *Uilla Uirgelosa que uocant Margarita*, ou bien sur le site non localisé de la *Uilla que uocant Marceglago*. À Rodilhan en 943, le nom est plus évocateur encore : *uilla Rediciano uel uilla nova* qui évoque clairement le nom, conservé, du site antique ou du haut Moyen-Âge encore actif et la coexistence d'un nouveau pôle en plein essor.

Le déplacement semble se traduire aussi par un élargissement de l'emprise de la *uilla* médiévale qui semble plus large que l'assiette de la *uilla* antique. Cela tient en partie à la présence de nombreux espaces

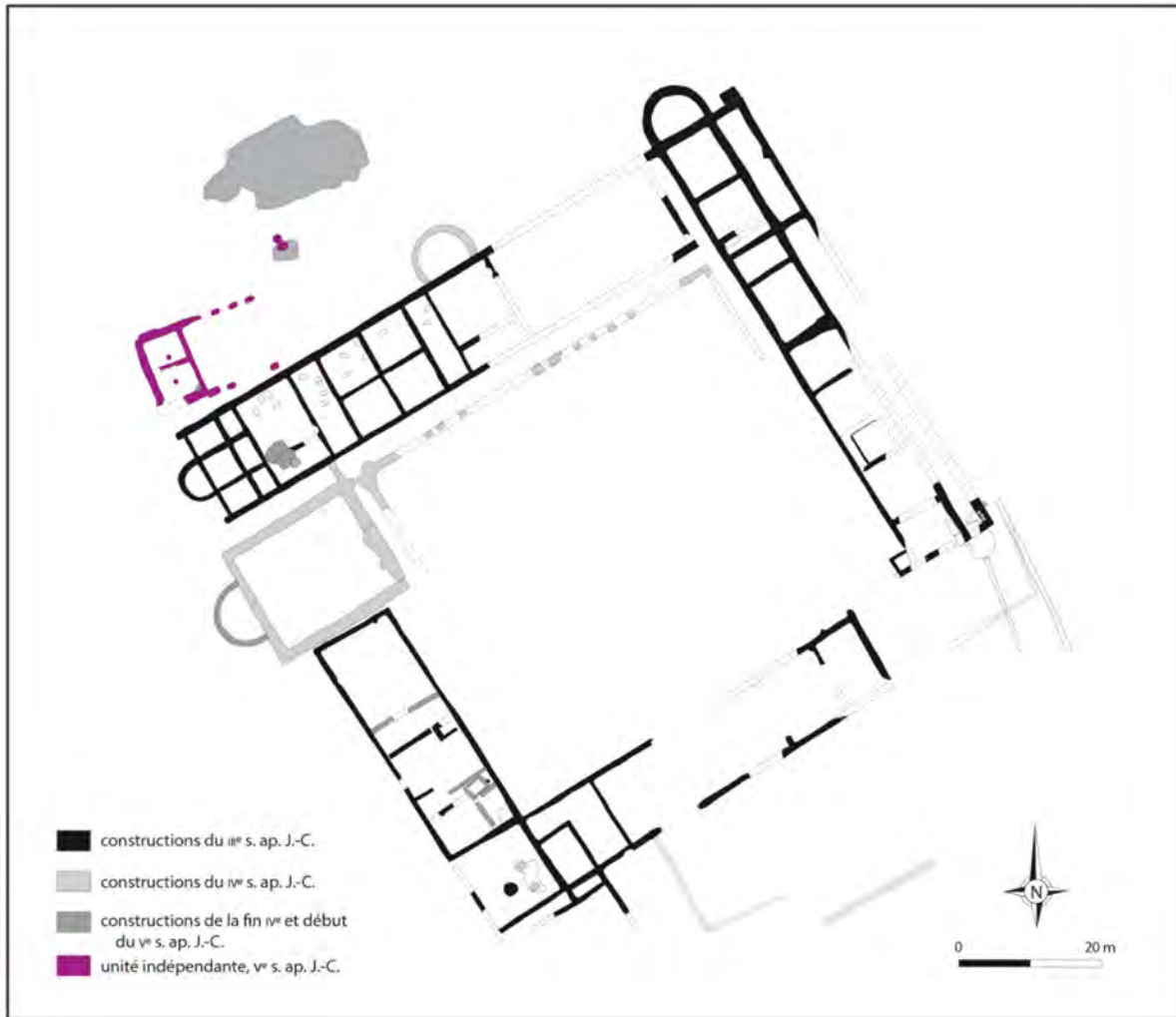


Figure 9. La *uilla* de Saint-André de Codols à la transition de l'Antiquité et du Moyen-Âge. Dessin : A. Recolin, INRAP.

ouverts au cœur du pôle habité. Mais c'est là probablement aussi en partie un effet de cumul. En effet, l'habitat de plaine médiéval n'est sans doute pas aussi vaste, à chaque étape de son évolution, que ce qui apparaît sur nos cartes, lesquelles associent indistinctement des zones occupées du VI^e au XII^e siècle, faute de pouvoir en cartographier l'étendue au siècle près.

Quoiqu'il en soit, déplacement et dilatation découlent de l'évolution du mode d'exploitation du terroir. Au domaine agricole antique centralisé sur le terroir et pratiquant le faire valoir direct, succède la *uilla* médiévale constituée d'un groupement de manses, c'est-à-dire d'unités d'habitation et d'exploitation plus petites et plus nombreuses qui se partagent le terroir. Les nouvelles unités d'exploitation ne signalent peut-être pas, ou pas seulement, le morcellement de la propriété, mais aussi celui de l'exploitation qui se pratique peut-être sous forme de contrats de type fermage et plus tard de tenure. La multiplication des exploitants entraîne celle des établissements.

Les unités d'habitation et d'exploitation, qui succèdent à la *uilla* centralisée antique, ne sont pas disséminées sur le terroir. Elles restent proches du pôle antique comme le révèlent les sites touchés par l'archéologie, et se concentrent, au XI^e siècle au plus tard, autour de l'église. Un site montre une des phases initiales de cette évolution structurelle et formelle de l'habitat : Codols. Ici, une amorce de transformation est sans doute

illustrée par la création, dans la seconde moitié du V^e siècle, d'un modeste établissement rural mitoyen mais indépendant de la grande *uilla* qui, de son côté est agrandie et embellie (fig. 9 ; Pomarède et al. 2012). C'est là certainement une première étape de division. À quelques kilomètres hors de notre champ d'étude, le site de Missignac semble bien vouloir livrer l'étape suivante. Sur ce site, la *uilla* antique n'est pas connue et l'on ne sait si elle est toujours occupée pendant le haut Moyen-Âge. Cependant sur son terroir, à partir du Ve siècle et jusqu'à la création de l'église (au IX^e siècle peut-être), une demi-douzaine d'unités se dispersent sur plus d'un hectare. Elles se composent d'un ou plusieurs bâtiments modestes, quelques silos, un puits et un four. Leur succèdent, après l'édification du bâtiment cultuel, des unités similaires mais bâties avec une densité qui réduit l'emprise du site et ne laisse plus de place aux silos. Ceux-ci sont dorénavant à l'extérieur de l'habitat, tout contre, dans un quartier réservé ou leur gestion est manifestement communautaire¹². Le village, au sens des historiens médiévistes, est né.

Sources et bibliographie

Archives

(Les sources publiées sont intégrées dans la bibliographie)

ACN : Archives communales de Nîmes

- Série QQ. Compoix, terriers
- ACN : QQ3. Compoix de la ville de Nîmes (1380).
- ACN : QQ38-52. Présages des quartiers, compoix de 1671.

AD30 : Archives Départementales du Gard

- Série G : archives ecclésiastiques, clergé séculier
- AD30 : G133. Cartulaire du chapitre de l'église ND de

Nîmes

- Série H : archives ecclésiastiques : clergé régulier
- AD30 : H198. Archives du prieuré Saint-Baudile, croquis

et plans du XVII^e s. des propriétés du prieuré

Bibliographie

- BLAIZOT, F., SAVINOT, V. 2006, Les ensembles funéraires isolés dans la moyenne vallée du Rhône, *Habitats, nécropoles et paysages dans la moyenne et la basse vallée du Rhône (VII^e-XV^e s.)*, in : MAUFRAS O. (éd.), *contribution des travaux du TGV-Méditerranée à l'étude des sociétés rurales médiévales*, Paris, 281-362.

- BOUBY, L. 2006, Les semences carbonisées et la perception de l'économie végétale, *Habitats, nécropoles et paysages dans la moyenne et la basse vallée du Rhône (VII^e-XV^e s.)*, in MAUFRAS O. (éd.), *contribution des travaux du TGV-Méditerranée à l'étude des sociétés rurales médiévales*, Paris, 215-239.

- BUFFAT, L. 2005, De la *villa* antique à la *villa* médiévale : l'évolution des centres domaniaux dans l'ancienne cité de Nîmes aux premiers siècles du Moyen-Âge, *La méditerranée et le monde mérovingien : témoins archéologiques*, Aix-en-Provence : Association Provence Archéologie, *Bulletin archéologique de Provence*, suppl. 3, 161-176.

- CAILLAT, G. 2011, *Ville modèle, modèles de ville : Nîmes (1476-1789)*, Montpellier, Université Paul Valéry, thèse inédite (981 p.).

- CHASTANG, P. 2002, *Lire, écrire, transcrire : le travail des rédacteurs de cartulaires en bas Languedoc (XI^e-XIII^e s.)*, Paris, Comité des Travaux Historiques et Scientifiques (460 p.).

¹² Travaux en cours de
O. MaufRAS,
M. Rochette,
B. Thomas et
Q. Guérin, INRAP.

- CONCHE, F., GUILLAUME, M., PLASSOT, E. 2003, *Careiron et Pesquier, Lycée 2 à Milhaud (Gard)*, Document final de Synthèse de fouille archéologique, Nîmes, INRAP; Montpellier, SRA (179 p.).
- CONTAMINE, P., BOMPAIRE, M., LEBECQ, S., SARRAZIN, J. L. 1993, *L'économie médiévale*, Paris.
- DEVIC, C., VAISSETE, J. 1872-1879, *Histoire générale de Languedoc avec les notes et les pièces justificatives*, Toulouse, tomes 1-7.
- FAURE-BOUCHARLAT, E. (sous la direction de) 2001, *Vivre à la campagne au Moyen-Âge : l'habitat rural du V^e au XII^e s. (Bresse, Lyonnais, Dauphiné) d'après les données archéologiques*, *Documents d'Archéologie en Rhône-Alpes-Auvergne* 21, Lyon.
- GERMER-DURAND, E. 1874, *Cartulaire du chapitre de l'église cathédrale Notre-Dame de Nîmes*, Nîmes, Catélan (CLXII-402 p.).
- LAUWERS, M. 2005, Paroisse, paroissiens et territoire : remarques sur parochia dans les textes latins du Moyen-Âge, *Médiévales* 49, *La paroisse, genèse d'une forme territoriale*, Vincennes, 11-32.
- MAUFRAS, O., ALESSANDRI, P., RATSIMBA, A. 2011, Aperçu de la gestion des eaux de pluie et des eaux domestiques à Nîmes et dans la plaine du Vistre entre les X^e et XIV^e s., in FABRE G. (dir.), *Temps de l'eau, sites et monuments entre Vidourle et Rhône*, *Bulletin de l'École Antique de Nîmes*, 29, Nîmes, 45-84.
- MAUFRAS, O., RATSIMBA, A. 2011, La céramique médiévale du Mas de Vignoles XV à Nîmes (Gard) : contribution à la caractérisation des VIII^e-X^e siècles nîmois, Carcassonne, *Archéologie du Midi Médiéval* 29, 57- 93.
- MENARD, L. 1750-1758, *Histoire civile, ecclésiastique et militaire de la ville de Nîmes*, Paris : s.n., réédition Marseille : Laffitte Reprints : 1975 (7 volumes).
- POMAREDES, H., MAUFRAS, O., BARBERAN, S., SAUVAGE, L. 2012, *La villa de Saint-André de Codols (Nîmes, Gard) du I^{er} au XII^e s. de n. è*, *Monographie d'Archéologie Méditerranéenne* 32, 211-230.
- SÉJALON, P., ABOLIVIER, J., AURAND, J.-L., BAZILE, F. 2006, *Mas de Vignole 12 à Nîmes (Gard)*, Montpellier, SRA, rapport final de synthèse de diagnostic archéologique, inédit (128 p.).
- VIDAL, L., BARBERAN, S., PAYA, D., LELIEVRE, V., RAUX, A., VIGNAUD, A., avec la collaboration de AMANDRY, M., BOUTIN, M.-A. et FOREST, V. 2005, *Zac Kilomètre Delta II « 3-4 : établissement antique et médiéval Carsalade 53 à Nîmes*. Nîmes ; Montpellier, INRAP ; SRA, rapport final d'opération de fouille archéologique, inédit (213 p.).

Les mutations d'un domaine de l'Antiquité tardive au haut Moyen-Âge. Le Vernai à Saint-Romain-de-Jalionas (Isère)

Robert Royet
DRAC/SRA Rhône-Alpes

RÉSUMÉ

La *uilla* du Vernai, située aux confins nord de la Narbonnaise, est un exemple de grand domaine aristocratique survivant à l'effondrement du cadre politique et économique antique.

Une étude pluridisciplinaire s'intéressant tant à la *uilla* proprement dit qu'à son finage a permis de voir qu'au cours des V^e et VI^e siècles on assiste à une transformation complète de l'habitat mais à une permanence de la structure domaniale, notamment des productions ou de l'organisation de l'espace. En réalité les mutations s'inscrivent dans un processus engagé dès le III^e siècle.

MOTS-CLÉS : Antiquité tardive, haut Moyen-Âge, domaine, études environnementales, marais, vallée du Rhône, *uilla*, Saint-Romain-de-Jalionas.

ABSTRACT

The *uilla* of the Vernai, located up in borders of the Narbonnese, is an example of big aristocratic domain surviving the collapse of the antique political and economic frame.

A cross disciplinary study interested both in the *uilla* itself and in its surroundings allowed to see, all along the Vth and VIth centuries, a complete transformation of the housing environment but a durability of the state-owned structure, in particular for productions and spatial organization. In reality these mutations join a process committed from the IIIth century.

KEYWORDS: late antiquity, high Middle Ages, domain, environmental studies, marsh, Rhône valley, *uilla*, Saint-Romain-de-Jalionas.

Loin de l'arc pyrénéen, la *uilla* du Vernai à Saint-Romain-de-Jalionas est l'une des plus importantes du nord de la Narbonnaise. Bien qu'implantée dans un environnement peu hospitalier, en bordure de marais, cet établissement a prospéré sans réel hiatus entre le II^e siècle av. J.-C. et le XIV^e siècle ap. J.-C., connaissant toutefois d'importantes mutations. Les deux siècles de transition entre l'Antiquité tardive et le haut Moyen-Âge voient ainsi une *uilla* s'étendant sur 13 hectares se transformer en un établissement beaucoup plus réduit et moins riche, mais néanmoins, prospère et pérenne.

Les recherches récentes se sont attachées, au-delà de la compréhension des vestiges immobiliers qui ne sont que très partiellement fouillés, à tenter de mieux comprendre les modalités de cette continuité exceptionnelle en croisant données architecturales et environnementales. Pour ce faire, une attention toute particulière a été portée au marais du Grand-Plan auprès duquel est installé le site.

Plus qu'une présentation des ensembles immobiliers, cet article s'intéresse aux caractéristiques respectives des deux domaines successifs qui sont replacés dans un contexte micro-régional dont la nature, suite à des recherches récentes, fait aujourd'hui débat.

1. Présentation contextuelle de la rive gauche du Rhône

1.1. La *uilla* dans son environnement

La *uilla* du Vernai et son domaine se situent à une trentaine de kilomètres à l'est de Lyon et de Vienne, à l'emplacement d'un goulet d'étranglement de la vallée du Rhône; le fleuve qui, en amont, se frayait un chemin entre les massifs du Bugey et de L'Isle-Crémieu débouche en effet à hauteur de Saint-Romain-de-Jalionas dans la vaste plaine fluvio-glaciaire de l'est lyonnais (fig. 1).

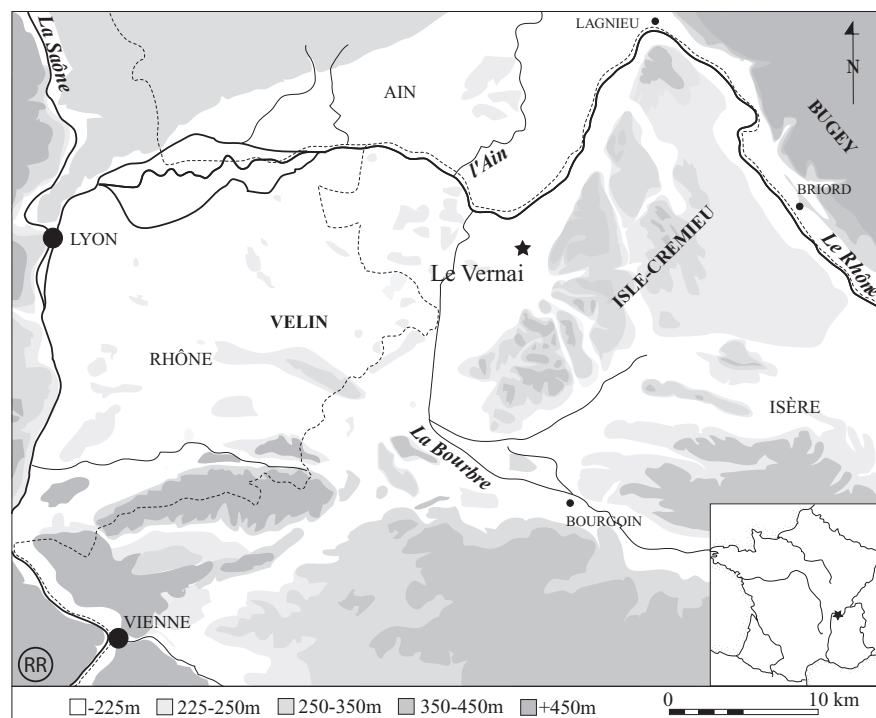


Figure 1. Localisation générale (R. Royet).

À environ quatre kilomètres à l'ouest de Saint-Romain-de-Jalionas cette plaine est divisée en deux, selon un axe nord sud, par une barrière formée d'un front de buttes morainiques au pied desquelles coule la Bourbre, un affluent du Rhône au lit marécageux. À l'ouest, s'étendant jusqu'à Lyon, le Velin correspond à la terrasse fluvio-glaciaire, riche en galets, recouverte d'un sol rouge fersiallitique peu épais et très perméable à l'exception de placages de loess sur les buttes s'étirant en son centre. À l'est de la Bourbre, le paysage présente au contraire des traits plus différenciés associant plaine graveleuse, dépôts morainiques et dépressions humides. La *uilla* du Vernai est elle-même installée au contact de plusieurs unités pédologiques. À l'ouest, jusqu'à la Bourbre, et au nord, vers le Rhône, les sols pauvres et arides sont omniprésents, la monotonie des paysages n'étant rompue que par quelques petits affluents du Rhône (Girondan, Girine), issus de résurgences situées au pied du massif calcaire de l'Isle-Crémieu. À l'est, au pied des falaises, des petits reliefs morainiques s'affaissant progressivement vers la terrasse entourent de petites dépressions marécageuses ou tourbeuses.

La *uilla* est elle-même bâtie au bord d'un de ces marais, le Grand-Plan, une cuvette humide creusée au pied d'une moraine en arc de cercle haute d'une vingtaine de mètres et d'environ un kilomètre de diamètre : la butte des Vignes. Le Grand-Plan et le marais de la Besseye -qui le prolonge au sud- forment ainsi un espace lunifère d'environ 350 ha pouvant soutenir des productions agricoles dès lors que leurs sols limoneux aient été drainés pendant les saisons humides et irrigués le reste de l'année. L'alimentation en eau du Grand-Plan est assurée en partie par les ruissellements et les résurgences suintant depuis la butte des Vignes mais aussi par le Girondan qui, prenant sa source au pied du plateau, traverse de part en part le marais et la *uilla* avant de se jeter dans le Rhône.

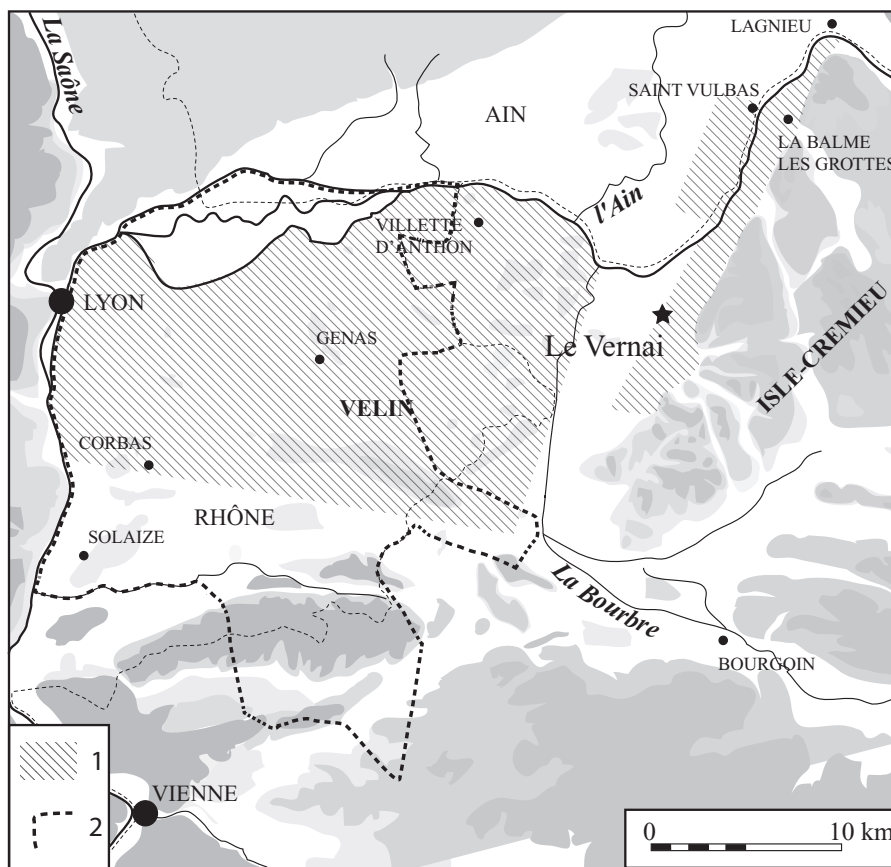


Figure 2. Organisation territoriale de la rive gauche du Rhône.
1 : Emprise des parcelles à 26° (d'après M. Poux et S. Anduze) 2 : Limites de l'archiprêtré de Meyzieu.

1.2. La fin de l'Antiquité : entre Lyon et Vienne

Le finage de Saint-Romain-de-Jalionas est le prolongement oriental d'une microrégion, le Velin, dont le rattachement à Vienne ou à Lyon pose encore problème.

La bibliographie sur cette question ayant été récapitulée dans trois articles récents (Béal 2007 ; Blaizot et al. 2010 ; Poux 2011), il est inutile d'y revenir. En poser les termes s'avère toutefois indispensable pour remettre en contexte le domaine (fig. 2).

Une rive gauche viennoise...

L'idée que la rive gauche du fleuve soit demeurée quasi intégralement viennoise après la déduction opérée par Munatius Plancus repose sur plusieurs auteurs anciens, notamment Ammien Marcellin qui attribue au Rhône la fonction de frontière entre Lyon et Vienne (Hist. Rome, XV.11.17). Bernard Rémy (Rémy 2000 ; Rémy et al. 2004) et, à quelques détails près, Jean-Claude Béal (Béal 2007) ont récemment repris les arguments épigraphiques confortant cette hypothèse. Ce dernier développe son argumentaire en partant de deux bornes miliaires équipant le *compendium* (CIL XVII, 2, 147 et surtout 171), et dont les formules portent des distances, respectivement à 7 et 13 milles, à partir de Vienne et non de Lyon. La frontière entre les deux cités se situerait donc au nord de l'Ozon, une rivière considérée traditionnellement comme la limite entre Viennois et Velin (Saunier 1949), sur la commune de Vénissieux, voire encore plus au nord.

Dans cette optique d'une emprise lyonnaise réduite à quelques kilomètres carrés, le domaine du Vernai se trouverait donc au cœur du pays viennois, dans une position tout à fait insignifiante.

... ou un Velin lyonnais ?

À rebours de cette vision, la recherche d'un arrière-pays fertile propre à nourrir la colonie lyonnaise a incité d'autres érudits à proposer d'étendre son territoire sur une fraction plus ou moins importante de l'ancien territoire allobroge. L'extrapolation pour l'Antiquité des limites religieuses médiévales a longtemps été le principal argument pour défendre cette thèse. Dans cette optique, l'ancien archiprêtre de Meyzieu, excroissance du diocèse de Lyon en rive gauche, matérialiserait la survivance au Moyen-Âge des limites administratives des derniers temps de l'Empire.

Par ailleurs, deux épitaphes de notables lyonnais ont été retrouvées en rive gauche, constituant un argument pour une appropriation par Lyon, des campagnes au nord de Vienne. M. Poux, dans deux récents articles (Poux et al. 2011, Poux/Silvino à paraître), a remis en perspective ces inscriptions et les miliaires déjà évoqués dans une tentative de conciliation d'une documentation a priori contradictoire. Les inscriptions de Valerius Julianus, trouvée à Corbas (CIL XIII, 1923) et le mausolée des Acceptii (CIL XIII, 1910), découvert à Lyon, attesteraient la *deductio* de ce territoire en 43 av. J.-C., lors de la création de la colonie. Les miliaires de Solaize et de Saint-Jean-de-Dieu à Lyon seraient, quant à eux, la marque d'une rétrocession à Vienne de terres jadis confisquées au profit de Lyon. Ce retour à la situation initiale interviendrait à la suite de la mort de Magnence à Lyon en 353 (l'auteur n'excluant pas qu'il ne soit la conséquence de la défaite de Clodius Albinus en 197).

Aussi séduisante qu'elle soit, cette hypothèse ne s'appuie pas sur des arguments dont la valeur heuristique serait indubitable. Ainsi rien ne permet d'affirmer que le mausolée des Acceptii, découvert dans le quartier de la Guillotière, ait été construit en limite de leur domaine familial. Les opérations d'archéologie préventive qui se sont multipliées dans ce

quartier n'ont d'ailleurs jamais livré de vestiges d'habitats en ce secteur mais seulement, outre des tombes, des fossés de parcelles agricoles aux orientations diverses (Lenoble 2010, Blaizot et al. 2010). Au final, le contexte archéologique montre qu'en réalité le mausolée des *Accepti* était intégré à un cimetière périurbain se développant progressivement le long d'une grande voie.

L'attribution du sud du Velin à Lyon, du fait de l'existence d'un domaine appartenant à Valerius Julianus, ne peut pas non plus être regardée comme une évidence. Sans entrer dans la discussion du lieu réel de découverte, il est tout à fait envisageable que ce notable ait possédé un domaine hors de sa cité y compris dans le territoire des ennemis de toujours. Un cas similaire se rencontre d'ailleurs sur la commune de La-Balme-les-Grottes, à une dizaine de kilomètres au nord de Saint-Romain-de-Jalionas, où a ainsi été retrouvée l'épithaphe du fils d'un décurion lyonnais, C. I. Cornelianus (ILN, 555). La commune de Saint-Vulbas qui lui fait face, en rive lyonnaise, a quant à elle livré une inscription de M. Aucilius, *duumvir* de Vienne (CIL XIII, 2376), qui, de plus, fit graver pour sa fille une inscription funéraire retrouvée là encore à La-Balme-Grottes (ILN, 554). Cette implantation en Lyonnaise est d'ailleurs confirmée par la dédicace que l'un de ses ancêtres ou parents fit graver à la fin du I^{er} siècle pour célébrer le financement d'un aqueduc desservant le *vicus* de Briord (ILAin, 38).

En fait, autant que l'épigraphie, le socle sur lequel repose le postulat d'un *ager* lyonnais en rive gauche est la mise en évidence de traces révélatrices d'une centuriation couvrant le Velin. Les prémisses de cette reconstitution datent de 1962 quand R. Chevallier, en étudiant une photographie aérienne des abords de Saint-Symphorien-d'Ozon, reconnut l'existence de deux orientations prédominantes, nord sud et 23° est, qu'il attribua respectivement à Vienne et à Lyon. Ce travail fut approfondi en 1980 par G. Chouquer qui reconstitua sur tout le Velin, jusqu'à la Bourbre, un réseau parcellaire orienté à 23°30 E témoignant censément d'une centuriation lyonnaise. Cette théorie est reprise par M. Poux qui, d'ailleurs, l'étend plus à l'est, jusqu'au pied du plateau de l'Isle-Crémieu. L'idée selon laquelle, il serait possible de retrouver la preuve d'un accaparement par les lyonnais de la rive gauche du Rhône grâce aux traces laissées par une centuriation est satisfaisante par sa simplicité. Elle souffre pourtant du défaut majeur d'être en contradiction avec les données archéologiques, comme le montre un récent article (Coquidé 2003) qui, en dressant la liste des opérations menées sur le secteur, met en évidence l'absence de toute orientation récurrente et la prédominance des systèmes locaux. Ce constat se confirme en particulier dans le secteur de Meyzieu-Genas, secteur conservant la plus grande concentration d'indices, et où plusieurs fouilles récentes de grande ampleur, notamment sur la ZAC des Grandes-Terres à Genas (Ségain 2011 ; Grasso inédit) et sur l'« OL-Land » à Décines (Grasso 2010 ; Ferber 2012) n'ont fourni aucune trace de cette pseudo-centuriation. La délimitation même de la *pertica* de ce système parcellaire pose aussi problème. Dans une étude restée inédite sur la plaine côtière du Rhône au pied de l'Isle-Crémieu, S. Anduze releva de très nombreuses limites orientées approximativement à 23° que P. Porte considère comme des « vestiges de parcelles orthonormés » (Anduze dans Porte 2011, fig. 593). Si tel devait être le cas, nous serions confrontés au prolongement de la centuriation dite « du Velin » qui occuperait alors toute la vallée du Rhône en amont de Lyon jusqu'à Lagnieu.

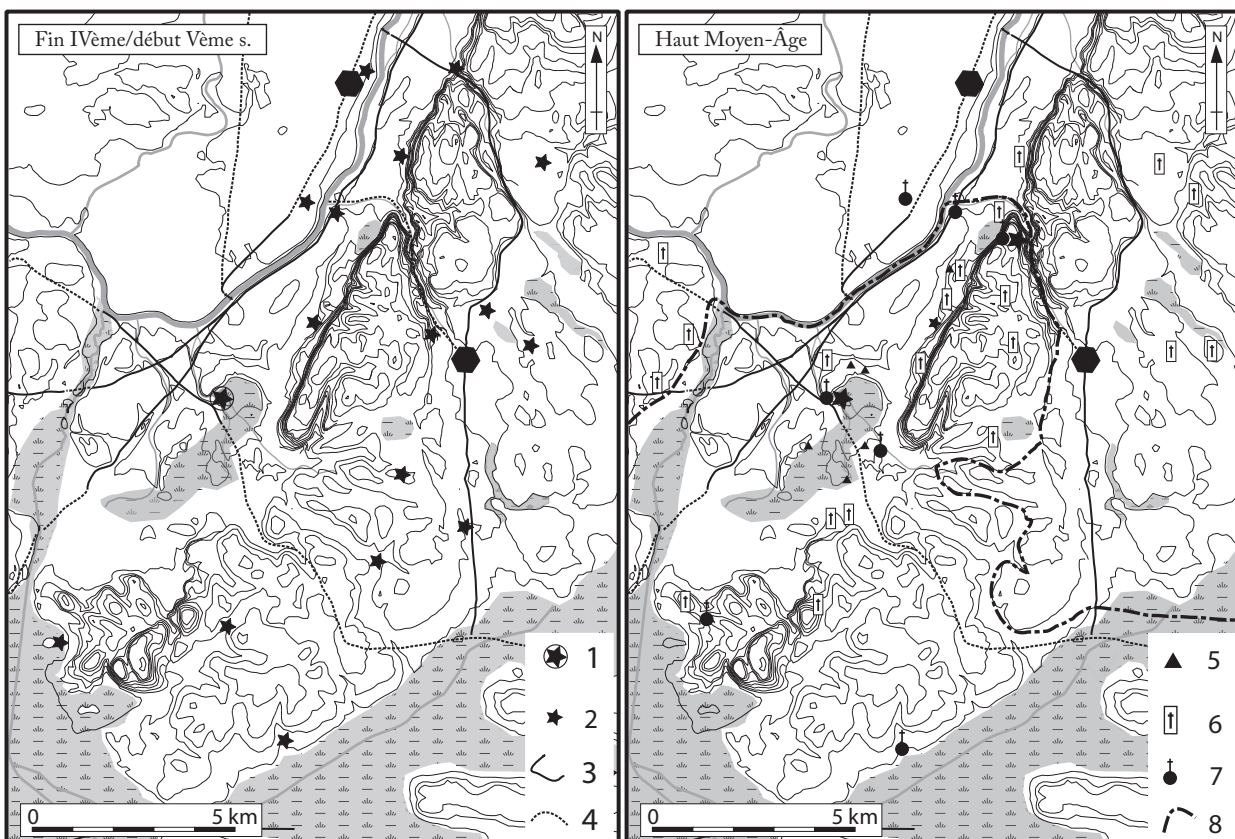
L'obsolescence de cette restitution a été reconnue par G. Chouquer qui, en 1995, effectua un deuxième examen du secteur (Chouquer 1995). Recourant à la photo-interprétation et non plus seulement à l'analyse

des cartes au 25 000^e, il identifia trois organisations parcellaires dont seule l'une, dénommée Velin C, nous intéresse ici. Orientée à 3°30^E, elle couvrirait tout le Velin et intégrerait Saint-Romain-de-Jalionas et ses abords, son assiette étant donc assez proche de celle du réseau à 23° avancée par M. Poux. Au regard de la restitution de 1980, cette nouvelle interprétation présente l'avantage de mieux intégrer l'apport des fouilles récentes. Ainsi, sur Saint-Romain-de-Jalionas même, les clichés de l'IGN montrent une importante présence de cette orientation nord sud au nord de la commune, vers le Rhône. Pour autant, aucun des sites récemment fouillés, à commencer par la *uilla* du Vernai, n'obéit à cette orientation prédominante qui, d'ailleurs, regroupe des linéaments obéissant en réalité à des inclinaisons variant entre 5°W à 5°E. Cette approximation rend donc peu vraisemblable l'existence d'une véritable centuriation ou système réellement orthonormé.

1.3. Le réseau viaire aux abords de la *uilla*

Si l'on excepte la voie d'Italie dont le tracé est peu ou prou repris par la RN6, la rive gauche du Rhône en aval de Lagnieu et tout particulièrement le secteur de Saint-Romain-de-Jalionas sont traditionnellement considérés comme étant à l'écart des grands axes de communication pendant l'Antiquité. En réalité, la *uilla* est à proximité immédiate d'un nœud routier majeur. Le territoire est en effet structuré autour d'un passage du Rhône situé au nord-ouest de la commune et dont l'usage est avéré au moins depuis le Bronze final. Ce gué, dit de Saint-Oyand, fut utilisé par un itinéraire reliant l'Est de la France à l'axe rhodanien. Sous la dénomination de voie de Saint-Oyand entre Vienne à Saint-Claude dans le Jura, cette route a été, plus tard empruntée par les pèlerins durant tout le Moyen-Âge et jusqu'au XIX^e siècle (fig. 3a) (Saunier 1957). Son tracé fossile peut être suivi sur toute la commune de Saint-Romain-de-

Figure 3. La plaine du Rhône à l'Ouest de l'Isle Crémieu. 1: *uilla* du Vernai, 2: autre *uilla*, 3: voie antique, 4: voie supposée, 5: habitat du haut Moyen-Âge, 6: Aire funéraire, 7: Eglise, 8: limite de diocèse.



Jalionas puis, au-delà vers le sud, reconstitué par le raccordement de chemins ruraux actuels. Il est pratiquement rectiligne entre le gué et son raccordement avec la voie d'Italie au niveau de la commune de Satolas. Deux axes menant à Lyon se rejoignent aussi à Saint-Romain-de-Jalionas. La route la plus directe se raccorde à la voie de Saint-Oyant au niveau du gué. L'urbanisation précoce ne permet plus de la retrouver à l'ouest du Girondan, mais des découvertes anciennes, signalées le long de l'actuelle RD 517 sur les communes de Meyzieu et Décines, laissent à penser que la route actuelle trouve son origine dans un itinéraire antique.

Le deuxième chemin, dit du Pan-Perdu, suivait le Rhône entre Lyon et Saint-Romain. Obliquant ensuite en direction du sud-est, il coupait au plus court au travers de l'Isle-Crémieu pour se brancher sur la voie d'Italie. Là encore, plusieurs sites disséminés le long de son parcours, dont une nécropole et un atelier de tuiliers, attestent son ancienneté.

Enfin, au-delà du gué de Saint-Oyant, on remontait le Rhône par une voie installée au plus près de la lèvre de la terrasse. Une route symétrique, visible sur les clichés IGN entre Loyettes et Saint-Vulbas, équipait d'ailleurs la rive droite.

Le site du Vernai est situé en retrait de ces chemins auxquels il était toutefois relié par un diverticule (*cf. plan*) qui a été retrouvé le long de la *uilla*.

1.4. La situation durant le haut Moyen-Âge

Le domaine de Saint-Romain se situe dans le diocèse de Vienne à quelques kilomètres de l'archiprêtré de Meyzieu dépendant du diocèse de Lyon et dont l'emprise, dans ses grandes lignes, correspond à celle du Velin au Moyen-Âge. Curieusement, le diocèse de Vienne est, en amont de Lyon, écarté de la quasi-totalité de la rive gauche à l'exception du secteur s'étendant de Tignieu à Hières-sur-Amby où s'étend le domaine du Vernai. Il a été proposé d'expliquer cette anomalie par un statut privilégié des propriétaires des domaines du Vernai et de Larina (Porte 2011) qui auraient pu échapper au lot commun (fig. 3b).

2. Le site du Vernai

2.1. La *uilla* au V^e siècle

Depuis sa création au milieu du I^{er} siècle av. J.-C., l'exploitation a subi à plusieurs reprises des remaniements importants même si, depuis sa refondation intégrale au début du I^{er} siècle ap. J.-C., son organisation en deux enclos emboîtés est, à peu de choses près, restée inchangée (fig. 4). Le plus petit, d'une surface d'environ un hectare, qui correspond à la résidence proprement dite, est installé sur la partie la plus haute du site. L'enveloppant sur trois côtés, *la pars rustica* se développe, quant à elle, sur un total de 12 hectares. Loin d'être un espace unique rigoureusement ordonné, elle est traversée en son milieu par la rivière Girondan et subdivisée pour des fonctions diverses qui d'ailleurs peuvent évoluer au cours des temps.

Le plan de la *uilla* au V^e siècle résulte en grande partie d'une profonde mutation datée du III^e siècle, quand une péjoration hydrologique perturba non seulement la gestion des zones humides du domaine mais dégrada aussi une importante partie de la *uilla* proprement dite.

2.1.1. La résidence

Seules ses extrémités sud-est et nord-ouest en ont été reconnues dans le détail.

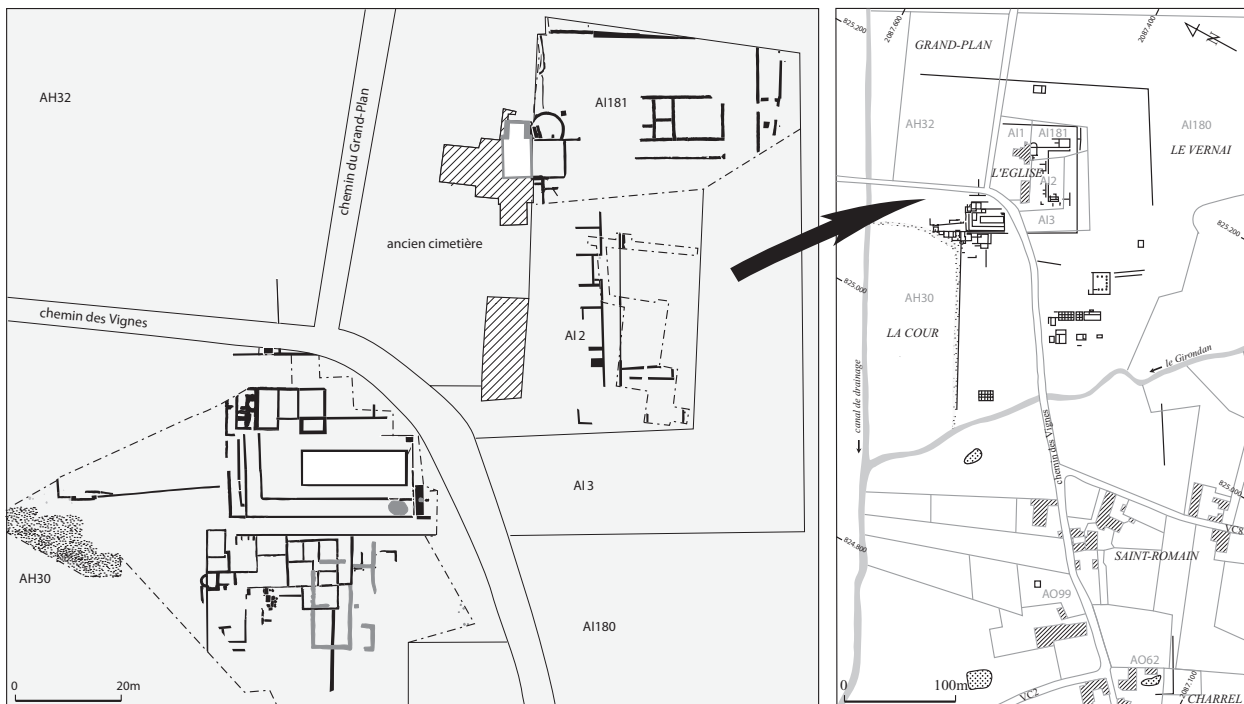


Figure 4. La *villa* du Vernai au V^e siècle.

La partie nord-ouest

Il s'agit initialement d'une zone de transition entre l'extérieur du site, la voie d'accès longeant ici le mur d'enclos, et la demeure principale. Depuis le III^e siècle, cet espace est une cour de service de 40 m de côté progressivement rognée par l'aménagement d'un complexe thermal au cours de l'Antiquité tardive. Du bâtiment proprement dit, qui obéit à un plan à itinéraire rétrograde, on possède l'enfilade des trois pièces principales avec, dans l'axe au nord, le *prae-furnium* auquel est adjoint le support d'une chaudière. Cet ensemble connaît au moins une phase de restauration à grande échelle qui se traduit par une réfection de la *suspensura* et surtout par un déplacement du *prae-furnium* à l'est de la *cella soliaris*. Sur son emplacement est aménagé un petit bassin semi-circulaire aux parois plaquées en marbre.

À l'ouest du bâtiment, une cour d'environ 450 m² est transformée au III^e siècle en une palestine qui connaît une évolution rapide. Dans un premier temps, une *natio* de 6 m x 20 m et d'une profondeur de 1,90 m, y est installée. Puis, durant le IV^e siècle, l'espace est de nouveau réduit par la construction d'un portique en L de 30mx16m aux branches larges de 2,50 m environ. L'attribution chronologique de ces différentes phases est compliquée par la disparition de l'essentiel des niveaux associés. Tout au plus sait-on que le mur-bahut du portique présente une facture le rendant similaire au mur de la pièce absidiale (cf. *infra*) daté du courant du IV^e siècle. Une date plus récente est fournie par la tranchée de fondation du bassin semi-circulaire qui recelait des DSP.

L'extrémité méridionale de la *pars urbana*.

L'angle sud-est du bâtiment principal et ses abords, distants d'environ 70 m des thermes, ont eux aussi été étudiés. Les données issues de la fouille, qui ne portait que sur 1 500 m², ont été complétées par un relevé des murs dont les traces apparaissent quelquefois lors de sécheresses. Le bâtiment principal, dont on ne possède pratiquement que la façade, donne sur une cour de 50 m de large et une trentaine de mètres de

profondeur, limitée au sud par le mur d'enclos et à l'est et à l'ouest par deux pavillons. Un portique large de 2,50 m double la façade du bâtiment principal et des pavillons. L'évolution de ce secteur au cours de l'Antiquité tardive, qui n'a pu être observée que pour les pièces les plus orientales, apparaît très limitée, au moins jusqu'au IV^e siècle.

Depuis la fin du I^{er} siècle, la façade orientale du bâtiment principal est occupée par deux pièces de 39 m² chacune, donnant sur un couloir qui dessert aussi d'autres espaces non identifiés. L'une d'elles, initialement chauffée par un hypocauste, se voit adjoindre une abside en arc de cercle outrepassé de 7 m hors tout (espace intérieur de 5,60 m). S'il est possible d'envisager une salle de réception à abside centrale (Balmelle 2001) on peut se demander s'il ne faut pas voir dans cet ensemble un oratoire au plan assez comparable à d'autres monuments paléochrétiens, comme la basilique funéraire de Viviers (Esquieu 1988) ou, plus proche, l'état primitif de l'église de Larina à Hières sur Amby (Porte 2011)¹.

2.1.2. La *pars rustica*

Si le périmètre du secteur économique est correctement circonscrit, on ne possède encore que peu d'informations sur les installations de travail et de stockage, l'essentiel des données sur les productions provenant de prélèvements naturalistes. Toutefois, il apparaît d'ores et déjà qu'au rebours de la situation dans le secteur résidentiel, qui est l'objet d'améliorations progressives jusqu'au V^e siècle, la partie productive est restructurée. Là encore, il semble que ces transformations ne résultent pas d'un dépérissement de l'exploitation mais plutôt d'une profonde mutation dans le fonctionnement du domaine.

L'habitat secondaire

Dans le recoin formé par le raccordement entre le mur d'enclos de la *uilla* et celui de la partie résidentielle, à l'extrémité nord-ouest de celle-ci, un habitat est progressivement mis en place à partir du III^e siècle. S'il reprend l'emplacement occupé antérieurement par un ou plusieurs autres petits bâtiments et des installations artisanales, cet édifice n'en prend pas réellement la suite. À partir d'un noyau initial, il connaît en tout cas une très rapide croissance tout au long du III^e siècle, atteignant dans son état final une surface de près de 300 m². Tournant le dos à la partie résidentielle et à son secteur balnéaire pour s'ouvrir vers la partie économique à l'ouest et au sud, cette maison est équipée, dans son extrémité nord-ouest, d'un petit ensemble balnéaire. Il est évident que ce petit habitat, dépourvu d'éléments décoratifs n'est pas une excroissance ou un substitut de l'habitat principal qui, au même moment, se développe et se restructure aussi mais constitue un ensemble cohérent et complet. Son emplacement, au contact des deux secteurs, et sa qualité sans ostentation contribuent à y voir la demeure du *uilicus* dont le rôle et le statut social s'affirment à l'évidence tout au long de l'Antiquité tardive. L'état du bâtiment à l'extrême fin de l'Antiquité nous est très mal connu, les vestiges ayant été très perturbés par les réutilisations. On note toutefois que, comme pour la partie principale, des embellissements sont effectués jusqu'à la fin; ainsi les thermes sont agrandis à plusieurs reprises et un petit bassin aux parois revêtues d'éclats de marbre est édifié en bordure d'un *laconicum*. L'occupation de cet édifice jusqu'au V^e siècle est attestée grâce à la présence d'un *nummus* d'Arcadius dans un sol sur lequel est installé un mur dont il ne subsiste qu'un moignon long d'environ 1 m. Des indices convergents suggèrent donc que les propriétaires se désintéressent du fonctionnement du domaine dont ils confient la gestion à un domestique.

¹ Les arguments en faveur de ce qui n'est qu'une hypothèse sont présentés dans Royet et al. 2006.

Les bords du Girondan

Des sondages systématiques portant sur près de trois hectares, entre l'habitat secondaire et le Girondan qui coupe la *uilla* en deux, n'ont rencontré des niveaux de l'Antiquité tardive qu'aux abords immédiats de la rivière. Celle-ci, qui avait connu une phase de débordement au III^e siècle, engendrant des perturbations sur son environnement proche, a fait l'objet de gros travaux de réaménagement au IV^e siècle. Cette remise en état, favorisée par un changement de régime de la rivière qui s'encaisse alors, se concrétise d'abord par une stabilisation de ses berges avec un remblai composé de pierres, blocs et *tegulae* maintenu par un alignement de petits pieux et de palplanches. Le Girondan est ainsi rejeté vers l'ouest, à son emplacement actuel et l'assainissement des alentours est obtenu par la construction d'un gros drain collecteur qui contribue à assécher totalement un bras mort déjà partiellement atterri.

À une dizaine de mètres de la berge, un bâtiment isolé a été fouillé. Son plan, un rectangle de 9,40 m x 13,75 m hors tout, avec un sol en plancher sur vide sanitaire pourrait laisser penser à un grenier, mais sa surface de stockage réduite, incite plutôt à n'y voir qu'une simple resserre. Une couche d'incendie y a en effet livré de fortes quantités de diverses légumineuses (lentilles, vesces, fèves) ainsi que des morceaux de calcite qui pourraient avoir été utilisés comme produits phytosanitaires. La datation de cet événement, qui scelle l'abandon définitif de cette construction, est peu précise. Des dates au C¹⁴ corrélées au mobilier trouvé dans la couche sous-jacente tend à situer cet événement entre le deuxième quart du IV^e siècle et le milieu du V^e siècle².

Les fouilles anciennes ont aussi mis en évidence plusieurs autres édifices à une centaine de mètres à l'est du précédent. Au moins deux d'entre eux présentaient un plan comparable et, bien qu'ils soient hors d'atteinte des inondations, le même dispositif de vide sanitaire. Leur usage demeure méconnu mais là encore il ne s'agit vraisemblablement pas de greniers. L'un d'entre eux présentait en effet deux surépaisseurs en cul-de-four très rubéfiées. Des fragments de parois de fours y ont été recueillis mais l'activité, qui leur était liée, n'a pu être caractérisée. Parmi la dizaine de constructions plus ou moins fouillées ou repérées tout au plus identifiées, éloignée d'une trentaine de mètres, une grange à plan basilical de 300 m² au sol.

Comme pour le bâtiment fouillé au bord de la rivière, il n'est pas certain que ces constructions aient été encore fonctionnelles à la fin de l'Antiquité. Le fouilleur signale toutefois sur ses plans une couche ayant livré plusieurs monnaies de la fin de l'Antiquité dont un *nummus* d'Arcadius.

Le secteur AI181 sud

À une cinquantaine de mètres au sud de l'église, des appentis furent installés contre la face méridionale du mur d'enclos, à quelques mètres de son angle sud-est. Deux d'entre eux ont été partiellement fouillés. Le premier, large de 3,30 m et long de près de 13 m ne présente aucun élément particulier attestant sa fonction. Au contraire le second, avec qui il communique par une porte, a livré une installation de cuisson de type four ou séchoir. Il ne faut pas voir dans ces deux cas un simple habitat précaire, ces constructions en pierre prenant la suite d'autres en matériaux périssables, dans le cadre d'un processus de densification de l'occupation continue depuis la fin du III^e siècle. Les sols en terre de ces deux dépendances ont fourni un matériel du V^e siècle.

2.2 Une exploitation au haut Moyen-Âge

La *uilla* se décompose au milieu ou à la fin du V^e siècle sans que l'on

² Deux lots de graines similaires ont été datés. Dans un cas, la destruction se situerait au milieu du IV^e siècle (Pa 2313 : 1780 ± 35 BP) et dans l'autre, plutôt au milieu du V^e (Ly 10497 : 1555 ± 30BP).

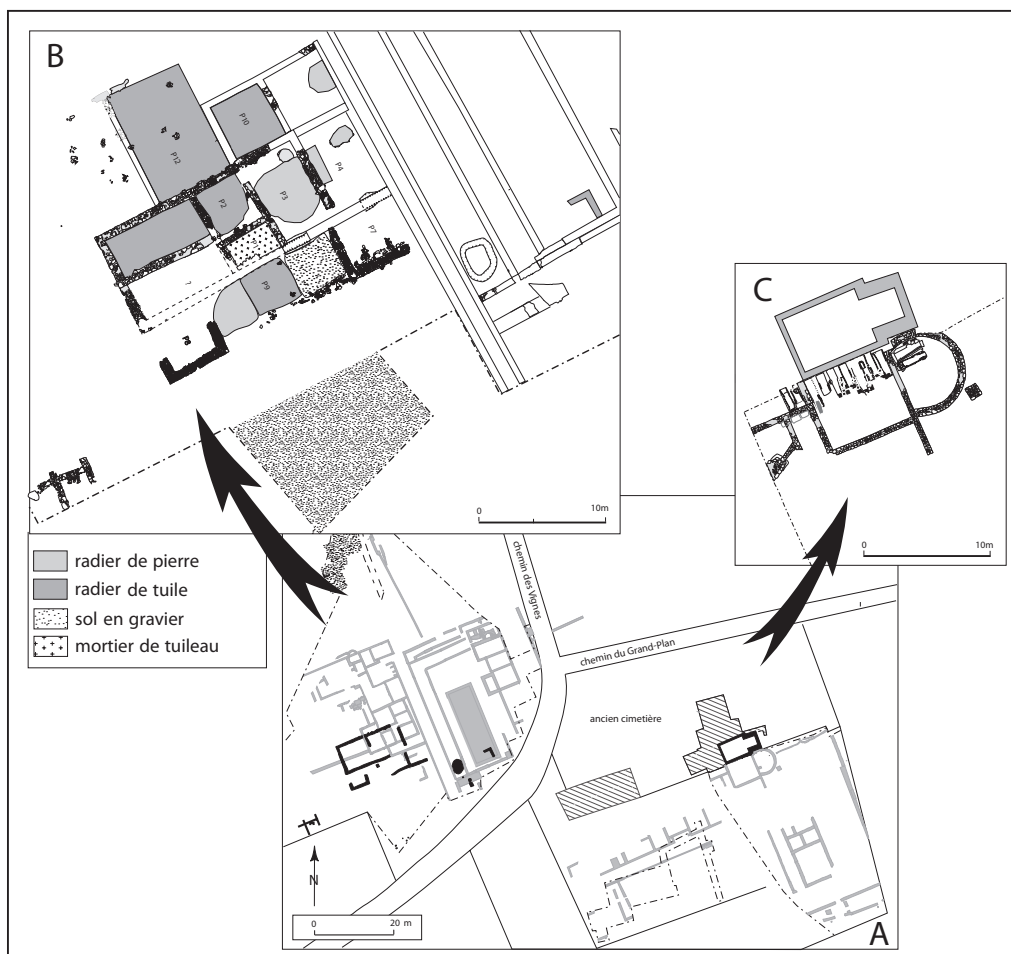
n'en saisisse les raisons, aucun indice indubitable ne permettant, en tout cas, d'imputer ce processus à des événements violents. Lui succède alors un nouvel établissement implanté exclusivement sur la butte alluviale, les parties les plus basses de la claière étant désertées, et qui va se structurer en deux pôles distincts aux finalités différentes.

- Au centre du gisement, sur la partie la plus haute de la claière, une église et son cimetière prennent la suite de la chapelle de la *uilla* (fig. 5).

Le nouveau lieu de culte est édifié au nord de la chapelle tardo-romaine qui semble alors avoir été abandonnée mais pas totalement rasée, des pans de murs gallo-romains étant encore conservés sur une hauteur de plus de 4 m. Il est possible de restituer un bâtiment à une nef de 6 m x 4,5 m prolongé au sud-est par un chevet carré légèrement désaxé de 2,5 m x 2,80 m (espace intérieur). Du cimetière qui lui était associé, quatorze sépultures en coffre de lauzes régulièrement espacées et distribuées en une seule rangée contre la façade méridionale de l'église ont été fouillées. À l'exception d'un enfant et d'un adolescent, le lot est constitué d'adultes présentant un bon aspect sanitaire ce qui pourrait être l'indice de l'appartenance à une classe sociale aisée, mais la représentativité de cet ensemble ne peut toutefois être établie, l'emprise totale du cimetière n'étant pas connue. Il semble toutefois s'étendre tout particulièrement à l'est du chevet, plusieurs tombes ayant été rencontrées à une quinzaine de mètres de celui-ci lors du creusement de caveaux contemporains

- À près de 100 m à l'ouest de l'église, une nouvelle exploitation, dont seul le logis principal est réellement connu, est bâtie en lieu et place de l'habitat tardo-antique secondaire. Il reste à démontrer une réelle

Figure 5. Occupation du haut Moyen-Âge : A plan de localisation générale ; B l'habitat ; C église (R. Royet).



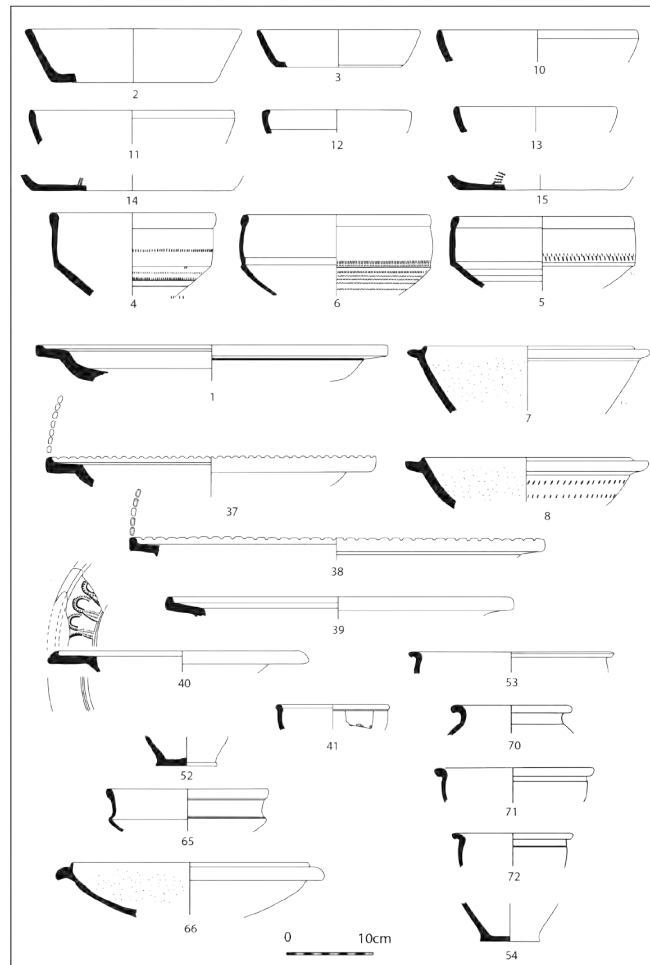


Figure 6. Céramique des derniers niveaux de la *uilla*: Claire D (1), Luisante (2, 4, 6, 7, 8), Claire B (3), CAT (65, 66), CBT (54, 70, 71, 72) (E. Royet).

continuité entre ces deux épisodes, les ensembles céramiques formant en effet deux horizons nettement différents qui pourraient attester un hiatus de plus d'un siècle (fig. 6 et 7). Les couches les plus récentes de la *uilla* fournissent, outre deux monnaies d'Arcadius, des lots caractérisés par une très forte présence de sigillées luisantes provenant notamment de l'atelier de Portout, actif dans le premier quart du V^e siècle ainsi que, en proportion bien moindre, des DSP. Les niveaux de fréquentation liés à l'établissement succédant à la *uilla*, s'ils contiennent encore ces types de productions, se caractérisent quant à eux surtout par l'omniprésence d'oules en pâte bistre et à lèvres triangulaire, totalement inconnues jusqu'alors mais aussi *a contrario* par la quasi absence d'oules à pâte grise. Ce faciès est plutôt attribuable au VI^e siècle ce qui est tout à fait compatible avec des datations par C¹⁴ des tombes les plus anciennes fouillées autour de l'église (*cf. supra*). Malgré tout, il n'est pas exclu que ce hiatus soit gommé sur d'autres parties du site actuellement inaccessibles. Si la continuité d'occupation n'est pas avérée, les nouveaux (?) occupants ont tiré un large parti des constructions préexistantes. Certains murs de la *uilla* encore en élévation ont été repris, ses matériaux réemployés et ses niveaux de destruction conservés comme radiers après un simple damage. Par son plan et son orientation l'édifice principal se différencie pourtant totalement de ce qui l'a précédé même si l'interprétation de ses vestiges, érodés par les labours, demeure relativement aléatoire en l'absence de tout mobilier ou installation remarquable³.

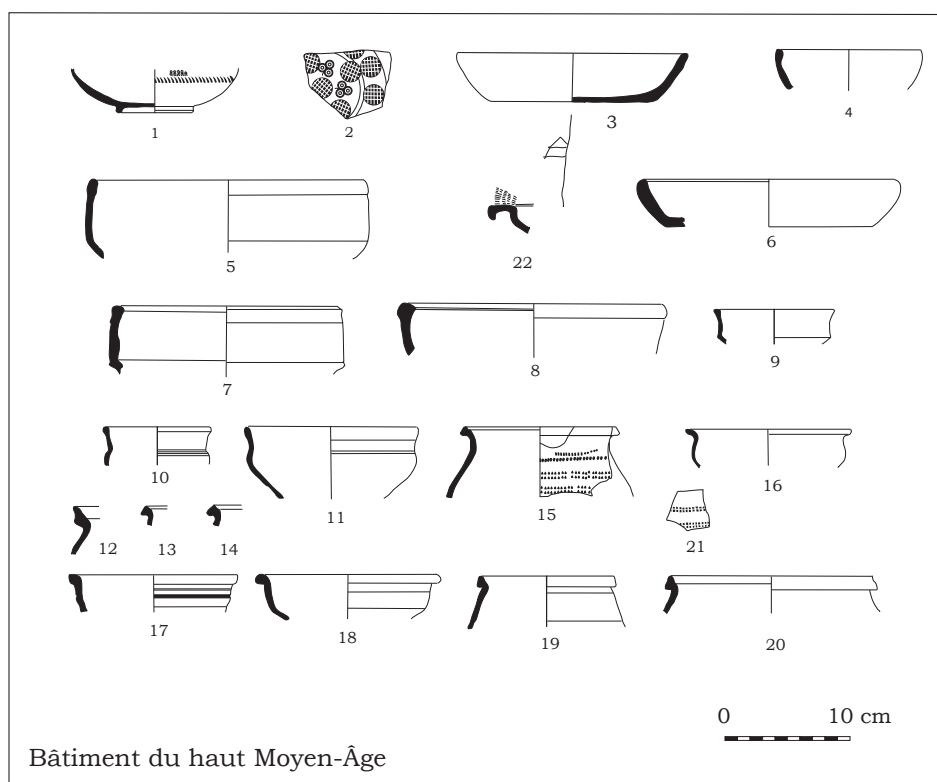


Figure 7. Céramique du bâtiment du haut Moyen-Âge: DSP (1, 2), Luisante (3, 4, 5, 6, 7, 8), Engobée (9), Claire B (21), CAT (9, 10, 11), commune bistre (12, 13, 14, 15), CBT (16, 17, 18, 19, 20, 21) (E. Royet).

En l'état, cet édifice est organisé en trois bandes principales progressivement mises en place (fig. 5) :

- Un corps principal de 167 m² (21,55 m x 7,75 m), divisé en cinq pièces. La distribution de la circulation s'effectue par un vestibule de 7 m². Au nord, elle dessert une pièce de 14,5 m² à peu près carrée. La fonction de son seul aménagement interne, une série de quatre poteaux fichés contre les murs, n'a pu être élucidée. Deux pièces en enfilade, de 28 m² chacune, se partagent équitablement la partie orientale du bâtiment. Dans l'angle nord-est de l'une d'entre elles, est conservé un massif de mortier circulaire d'un mètre de diamètre qui était peut-être la base d'un foyer. Enfin, toute l'extrémité occidentale est occupée par une salle de 58 m², la plus grande du bâtiment, qui peut être interprétée comme une *aula*.

- Au nord de la bande principale, deux pièces constituent des espaces de la *uilla* gallo-romaine dont les sols sont simplement rehaussés par des radiers de tuiles ou de pierres. Enfin au nord-ouest, un radier de tuiles perforé de plusieurs trous de poteaux dessine un espace rectangulaire de 53 m² qui pourrait être un espace de service.

- La façade méridionale a été embellie par l'ajout de deux pavillons d'angles encadrant une galerie qui semble subdivisée en trois parties.

Cette galerie ainsi que la nécessité de raccorder la toiture de la partie nord-est avec celle du corps central rend très vraisemblable l'existence d'un étage, tout au moins pour cette dernière partie. En l'absence de tuile ou de lauze indubitablement associée à cette construction, on peut lui supposer une couverture en matériaux périssables.

En dépit d'un évident effort de valorisation de la façade principale, le bâtiment dépourvu d'installations de chauffage, d'hygiène et même de décor, reste rustique. En l'état, il s'inscrit dans une série de plusieurs constructions du haut Moyen-Âge fouillées dans le nord de la région et tout particulièrement avec l'état 3 de la résidence de Larina. Il convient donc de rester très circonspect devant l'idée d'une forte influence du modèle de la *uilla* que suggère le plan.

³ On ne citera que pour mémoire la restitution très poussée présentée dans la publication de l'habitat mérovingien de Larina. Il est en effet regrettable que l'auteur n'ait pas hésité à « enrichir » subrepticement le document original publié (Royet 2006, fig. 23) de murs imaginaires, puis à déformer et déplacer des espaces dans son analyse (Porte 2011, fig. 502 et 525).

Les activités économiques se déroulent à l'extérieur de l'habitat, dans des dépendances encore trop partiellement connues. Cependant au moins trois des bâtiments ont pu être plus ou moins observés dans leur totalité. La tranchée d'installation d'une hutte de 3,5 m² signalée à cinq mètres à l'est du bâtiment fouillé, plusieurs trous de poteaux à l'ouest du grand bâtiment et l'angle d'un édifice construit en lauzes sont à peu près les seuls vestiges identifiés des constructions adventices. Il est néanmoins tout à fait possible que l'ensemble des bâtiments agricoles ou artisanaux aient été dispersés sur une surface beaucoup plus large que les abords immédiats de l'habitat. Les rapports de fouilles anciens signalent en effet plusieurs fondations, qui par leur facture ou leur orientation, se différencient nettement des maçonneries antiques. Aucun mobilier, ni installation particulière ne renseigne sur les fonctions des édifices secondaires.

Au sud du bâtiment principal, une bande de graviers, petits galets calibrés et de cassons de *tegulae* déposés dans une dépression, est apparue en limite de fouille. Il pourrait s'agir d'un chemin creux orienté est ouest se dirigeant vers l'église le long duquel s'étaleraient les divers composants de l'établissement.

3. L'emprise du domaine de Saint-Romain-de-Jalionas

Définir l'assiette du domaine, et ses éventuelles évolutions, se révèle très aléatoire. Sans détailler l'historique du site, il faut rappeler la grande précocité et le très rapide développement de l'établissement. La première *uilla*, qui remplace une ferme laténienne, est en effet bâtie dès le début de l'époque augustéenne et la métamorphose qui la voit atteindre 13 hectares intervient deux générations plus tard. On peut donc postuler que la *uilla* a cru dans un environnement qui n'était pas encore totalement structuré par un réseau de domaines pérennes, ce qui a favorisé son essor.

3.1. Les limites naturelles

Il est tentant d'assimiler le *fundus* de la *uilla* à une microrégion qui serait définie par des limites naturelles. Celles-ci pourraient être déterminées sur trois côtés (fig. 3a) :

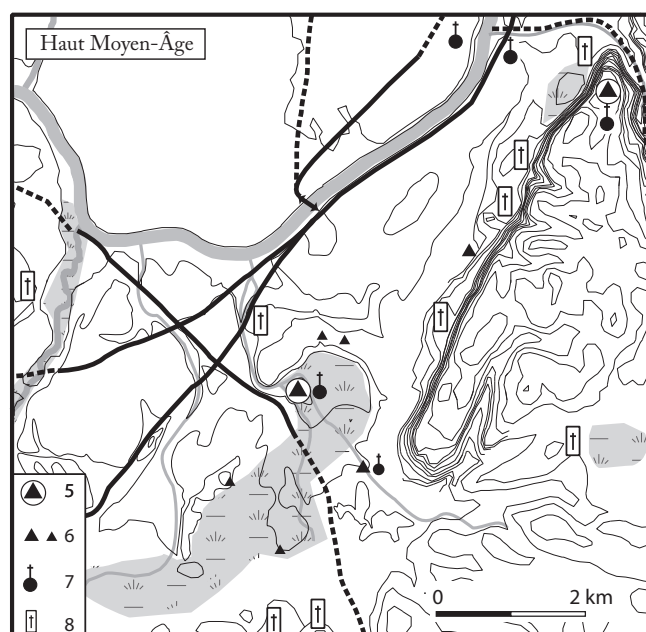
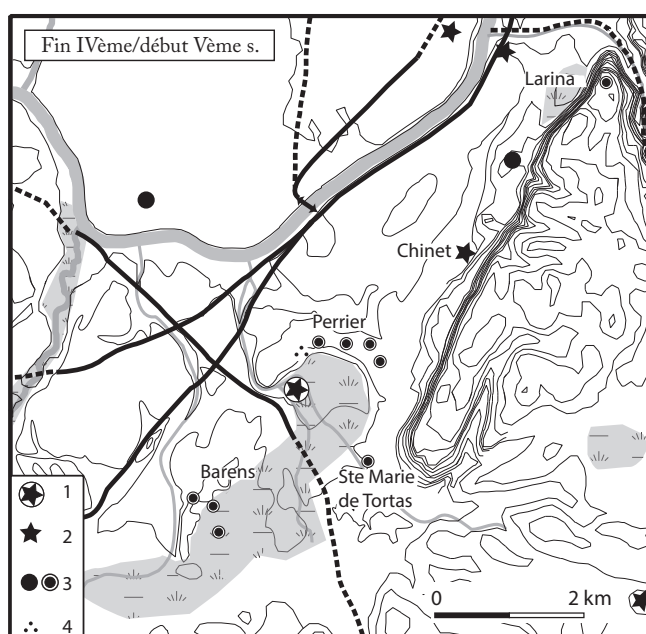
- Au nord, le Rhône forme la barrière la plus évidente, le contrôle de sa rive et du gué de Saint-Oyant représentant un enjeu essentiel.
- À l'ouest, la Bourbre, et le chapelet morainique contre lequel elle s'adosse, constitue le premier obstacle naturel majeur à cinq kilomètres de la *uilla*. Plus près de la *uilla*, la Girine, un petit affluent du Rhône qui marque la limite de Saint-Romain-de-Jalionas, pourrait à la rigueur remplir cette fonction mais son impact topographique est très réduit.
- Au sud, l'espace est verrouillé par un alignement de collines (Montiracle, Le Paradis...) ainsi que par le retour vers l'est de la Bourbre et du complexe marécageux qui lui est afférent.
- Au sud-est, le piémont du plateau de l'Isle-Crémieu et sa falaise forment un obstacle majeur.
- Au nord-est, la limite naturelle qui correspond aux berges du Rhône est, par contre, beaucoup plus difficile à caractériser. Il faut remonter jusqu'à l'Amby pour rencontrer une coupure nette. Souscrire à ce schéma conduit à attribuer au domaine une surface d'environ 5 000 à 6 000 hectares.

3.2. La sphère d'influence de la *uilla*

À supposer acquise l'hypothèse de propriétés homogènes en un seul tenant et faute de parcellaire spécifique, on pourrait espérer délimiter les domaines des différentes *uillae* du secteur par un réseau de polygones⁴. En fait, malgré des prospections réitérées, une seule *uilla* est à coup

sûr identifiée à proximité du site du Vernai. Installée sur un monticule morainique au pied de la falaise, à quatre kilomètres au nord-est du Vernai, la *uilla* dite du Chinet ou de Pré-Moly contrôle la vallée immédiatement à l'est de Saint-Romain-de-Jalionas. Le matériel qui y a été ramassé montre une occupation concomitante à celle du site du Vernai, il est donc hautement improbable que le domaine de la *uilla* du Vernai se soit largement étendu vers l'est, très au-delà de l'actuel territoire communal⁵. L'examen du semis de sites secondaires autour de la *uilla* n'aboutit là encore qu'à des résultats très partiels. La carte de ces points de peuplement dans un périmètre de cinq kilomètres autour de la *uilla*⁶ montre trois pôles (fig. 8a) :

- Au nord du Marais du Grand-Plan, dans le quartier du Perrier qui correspond au sommet de la butte dominant le marais, une concentration de sites dont au moins cinq intéressent notre période s'étire sur plus



⁴ Aucun site d'habitat groupé ou d'agglomération n'est recensé dans le périmètre étudié ou ses marges. Il faut toutefois signaler la découverte récente d'une nécropole sur la commune de Tignieu-Jamezieu dont la population est évaluée à 300 individus. La fouille n'en a pas été réalisée mais toutes les tombes fouillées lors du diagnostic renvoient au dernier tiers du I^{er} siècle ap. J.-C.

⁵ La prise en compte des *uillae* de Chinet à Leyrieu, de Saint-Étienne à Hières-sur-Amby et de Gillieu à Siccieu fait tomber l'hypothèse d'un domaine incluant la portion de vallée entre Saint-Romain-de-Jalionas et Hières-sur-Amby et une partie du plateau autour de l'*oppidum* de Larina (Porte 2011, 111 sq).

Figure 8. Les abords de la *uilla* du Vernai. 1 : *uilla* du Vernai, 2 : autre *uilla*, 3 : ferme pérenne/ferme recrée au IV^e siècle, 4 : atelier métallurgique, 5 : résidence du haut Moyen-Âge, 6 : habitat, 7 : Église, 8 : aire funéraire (R. Royet).

⁶ Ce qui correspond approximativement à la distance séparant la *uilla* de Vernai de la vallée de la Bourbre à l'ouest et de la *uilla* de Chinot au nord-ouest.

⁷ Quatre sites espacés d'environ 200 m au Perrier et au Petit-Perrier sur Saint-Romain-de-Jalionas et un à Bachat-et-Vignieux sur Leyrieu.

⁸ La ferme de Sainte-Marie-de-Tortas s'étend sur 6 000 m² avec un noyau de 1 500 m². Sa taille, la densité de mobilier et de matériaux de construction et surtout la grande amplitude chronologique (de la Tène au X^e siècle avec présence d'une église) que connaît son occupation pourraient faire penser à une *uilla*. Toutefois ni mortier de tuileau, ni *tubuli* n'y ont jamais été ramassés.

⁹ Les trois sites autour de Barenis, Pont-Falcu, Marais-de-Vavre et Sadou sont espacés de 250 à 300 m. Tous trois s'étendent sur 2 000 à 3 000 m² avec un cœur d'environ 1 000 m². Un site supplémentaire a récemment été reconnu à quelque distance sur la commune de Villemoirieu vers le hameau de Beptenoud. Il n'a toutefois pas encore été prospecté dans le détail.

¹⁰ Ce hiatus du III^e siècle ne peut être attribué à une difficulté particulière d'identification du mobilier. Le faciès de ce siècle est en effet particulièrement bien documenté sur le site du Vernai et certaines productions caractéristiques du siècle, comme la céramique dite allobroge, sont abondantes.

de 900 m⁷. Ces différents gisements -habitats mais aussi atelier dans un cas- s'étendent là encore chacun sur plus de 1 000 m².

- Au sud-est du même marais, au bord du Girondan et à l'ouest du hameau de Sainte-Marie-de-Tortas⁸.

- Au sud-ouest, à quelque distance du hameau de Barenis, où trois sites surplombent le marais de la Besseye⁹.

Ces neuf établissements morphologiquement assez proches connaissent des évolutions très similaires ce qui incite à les unir en un réseau unique dépendant de la *uilla*; occupés dès la fin du I^{er} siècle av. J.-C., ils se développent jusqu'au II^e siècle, semblent abandonnés au III^e puis sont réoccupés au IV^e et souvent au V^e siècle¹⁰.

- Au nord et à l'ouest les informations sont beaucoup plus succinctes. Les prospections n'ont découvert que des sites de très petites tailles et ne fournissant pratiquement pas de mobilier, notamment datable de l'Antiquité tardive. À ces annexes, il faut aussi ajouter deux ateliers dont la production cesse au plus tard au III^e siècle¹¹. Ces données trop lacunaires ne permettent donc pas d'identifier une aire d'influence de la *uilla*.

Au final il n'est guère possible à ce jour d'espérer dessiner la carte du domaine du Vernai, qui d'ailleurs a fort bien pu fluctuer avec les siècles. Les grands sites qui l'environnent ne disparaissant pas après le III^e siècle. Il est en tout cas à peu près certain que le domaine du Vernai n'a pu s'accroître de façon notable malgré la prospérité et le dynamisme dont il fait preuve.

3.3. La situation durant le haut Moyen-Âge

La carte de répartition des habitats au haut Moyen-Âge connaît à première vue peu de transformation au regard de celle de la période précédente, aucun site nouveau n'étant recensé alors que du matériel des V^e-VI^e siècles a été recueilli sur la quasi-totalité des gisements préexistants (fig. 8b). Cette stabilité apparente pourrait pourtant n'être qu'illusoire si l'on prend en considération les nécropoles dont le nombre se multiplie. Ainsi, en sus du cimetière de Saint-Romain, ce sont au moins sept ensembles funéraires nouveaux qui ont été identifiés dans un périmètre où, pour la fin de l'Antiquité, un seul est actuellement connu¹². L'importance même des habitats reconnus n'est pas exempte de difficultés d'interprétation. En effet, si la faible quantité de mobilier du haut Moyen-Âge recueilli au regard de celui de l'Antiquité tardive peut donner l'impression d'une rétraction drastique des gisements, il convient de rester prudent comme le montre l'exemple du Vernai, où le mobilier alto-médiéval est très peu abondant. Cette contradiction apparente se rencontre de la même manière sur plusieurs sites récemment fouillés (Saint-Roch à Courtenay ou Charvas à Villette d'Anthon) – il est vrai situés en limite du secteur d'étude – où des habitats de qualité sont pratiquement stériles en mobilier et peu visibles en prospection.

Malgré tout, il est tout à fait envisageable que de profondes modifications dans la structuration des domaines se produisent alors. Si, aux abords du Vernai, aucun indice de montée en puissance n'est distinguable sur les sites du Perrier ou sur ceux dominant la Besseye, il en va autrement du gisement de Sainte-Marie-de-Tortas où, à côté de l'habitat, apparaissent alors une église et son cimetière. L'ampleur, et la complexité nouvelle que connaît cet ensemble, pourraient illustrer le démembrement partiel du domaine au profit d'autres unités d'exploitation qui, comme sur le site voisin de Larina, changeraient de statut et acquerraient une réelle indépendance¹³. Ce phénomène est par contre invérifiable au nord et à l'ouest, faute de données.

4. Le fonctionnement du domaine, de l'Antiquité tardive au haut Moyen-Âge

4.1. L'organisation du domaine

4.1.1. Durant l'Antiquité

Il est quelquefois difficile de dire dans quelle mesure les sites reprenant corps au IV^e siècle perdurent jusqu'à la fin de l'Antiquité. Si on peut postuler une continuité d'occupation pour ceux qui, comme Sainte-Marie-de-Tortas ou à Pont-Falcu, ont fourni du matériel du VI^e siècle, il est très possible que plusieurs autres gisements de moindre taille disparaissent au cours du IV^e siècle. En tout état de cause, aucun n'acquiert une importance suffisante pour que l'on puisse le percevoir comme autre chose qu'un satellite de la *uilla* du Vernai. L'hypothèse d'un faire-valoir indirect, qui projetterait dans des fermes périphériques des activités agricoles ou artisanales, n'est d'ailleurs pas contredite par les données recueillies sur le site même. Pour cette période, peu d'installations de production et même d'unités de stockage peuvent en effet être identifiées dans l'enceinte de la *uilla*.

Exception faite de l'atelier métallurgique de Forêt de Jalionas, à quelques centaines de mètres de la *uilla*, et bien sûr de celle-ci, tous les sites encore en activité paraissent être exclusivement dévolus à des activités agricoles qu'il n'est d'ailleurs pas possible de caractériser précisément.

Pour l'Antiquité tardive, comme pour le haut Moyen-Âge, l'essentiel des données sur le domaine provient du marais du Grand-Plan. Des informations sur les autres parties du domaine sont le plus souvent indirectes et donc moins précises.

Le marais

Les modalités de mise en valeur du Grand-Plan ont été restituées grâce, d'une part, à la photo-interprétation de clichés de l'IGN antérieurs à 1960 et surtout, d'autre part, à plusieurs campagnes de sondages dans sa partie nord-ouest.

D'un système de drainage, qui assainissait initialement la totalité du marais, il ne subsiste à la fin de l'Antiquité qu'un réseau affectant les terrains les plus proches de la *uilla* dont il reprend l'orientation dominante (autour de 26° ouest) (fig. 9). Les axes identifiés, constitués de fossés géminés encadrant vraisemblablement un chemin de terre large, selon les cas, de trois ou six mètres, délimitent des surfaces souvent trapézoïdales d'environ 150 x 66 m.

La remise en état du réseau de drainage ne concerne que les terrains situés dans la partie basse du marais, au plus près du site. Le colmatage des fossés drainant les bords de la cuvette ne signale pas forcément l'abandon de ces marges. Il semble en réalité que le drainage naturel du marais, en relation avec l'encaissement du lit du Girondan ait réduit la nécessité d'un réseau d'assèchement. Une mare localisée hors de la zone encore drainée livre en effet un remplissage de limons argileux très fins fortement enrichis en matière organique dans lesquels ont été identifiées des cyanobactéries (*Aphanizomenon* et *Anabanea*) associées à des milieux eutrophiques. La structure prismatique de ces sédiments révèle un fort battement saisonnier de la nappe phréatique. Enfin la présence de *Chaetomium*, un champignon lignicole et carbonicole, est révélatrice d'un entretien par essartage. Tous ces traits suggèrent donc des herbages humides et non un abandon pur et simple.

La reconversion en pâturages d'une partie du marais ne signifie pas pour autant la disparition de tout espace cultivé. Les diagrammes polliniques

¹¹ L'atelier de potiers de La Plaine à Chavanoz et la tuilerie Le Terreau à Saint-Romain-de-Jalionas ont été détruits en 1968 et 1970.

¹² Un ensemble des IV^e-V^e siècles fouillé à Leyrieu, alors que deux nécropoles sur les communes de Villemoirieu et Saint-Romain et une pour les communes de Charvieu, Chavanoz, Leyrieu se rattachent à la période immédiatement postérieure.

¹³ Pour le site de Larina qui, pendant la Tène et toute l'Antiquité, ne correspondrait qu'à des dépendances du Vernai : ce phénomène de détachement serait à mettre en relation avec l'arrivée d'une population nouvelle (Porte 2011).

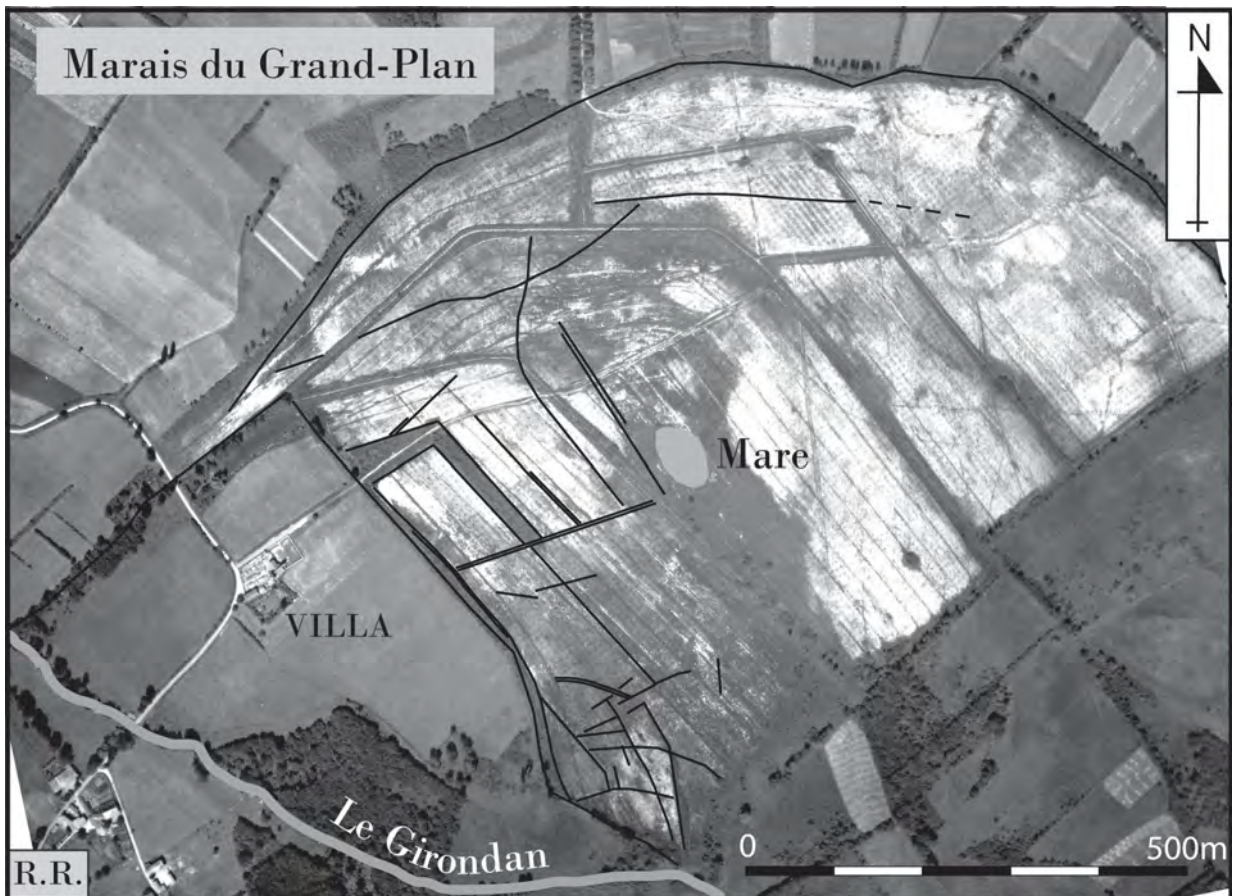


Figure 9. Le marais du Grand-Plan à la fin de l'Antiquité(R. Royet.

mettent en évidence, en effet, la réapparition des céréales associées au plantain et à des adventives à la fin de cet épisode. Ces échantillons prélevés au cœur du marais, à une distance respectable des versants, attesteraient donc la remise en culture des terrains les plus proches de la *uilla* à la fin de l'Antiquité.

Le reste du domaine

Plusieurs tranchées creusées en périphérie de la *uilla*, notamment sur les bords du Girondan, ont fourni des éléments de nature à corriger les tendances observées dans le marais. Force est toutefois de constater l'absence, quasiment totale, d'information directe sur les terrains secs voire arides.

Les diagrammes polliniques fournissent ainsi, pour la fin de l'Antiquité, des éléments sur la périphérie de la *uilla*. Trois phénomènes se dégagent : d'une part, une faible proportion des taxons d'arbres, indice d'un paysage largement ouvert, d'autre part, la réapparition des pollens de céréales et enfin, le maintien d'une arboriculture variée. Il est bien évidemment difficile de quantifier l'importance de ces diverses productions ; il ressort toutefois que loin de n'être qu'un *latifundium* dédié à un élevage extensif, le domaine conserve des paysages variés (tab. 1).

4.1.2. Durant le haut Moyen-Âge

Le marais

La place du Grand-Plan dans le domaine change à l'évidence durant le haut Moyen-Âge. Les canaux de drainage sont colmatés faute

d'entretien et le plancher du Girondan s'exhausse depuis le V^e siècle¹⁴, aussi l'hydromorphie du marais s'accroît et tout pourrait laisser à supposer qu'il est alors délaissé. Cette vision est d'ailleurs confortée par les échantillons d'une colonne palynologique réalisée dans la mare, qui mettent en évidence une raréfaction des Graminées et des Cypéracées et, au contraire, un accroissement brutal des pollens d'arbres comme le pin, le chêne et le sapin ainsi que des fougères, inféodées au milieu forestier. Cette hypothèse est pourtant contredite par l'analyse des microfossiles non polliniques. Si le développement d'un milieu mésotrophique relié à un abandon des cultures se concrétise par la présence de certaines cyanobactéries (disparition des *Spyrogira* et *Zygnema* et remontée des *Rivularia*), d'autres taxons (*Aphanizomenon*, *Anabaena* et surtout *Gloetrichia*) indiquent la persistance d'une activité pastorale déjà relevée précédemment. Cette apparente contradiction peut en fait s'expliquer par l'existence d'un espace végétal en mosaïque (bosquets d'arbres pollinisant beaucoup à côté de clairières riches en herbacées).

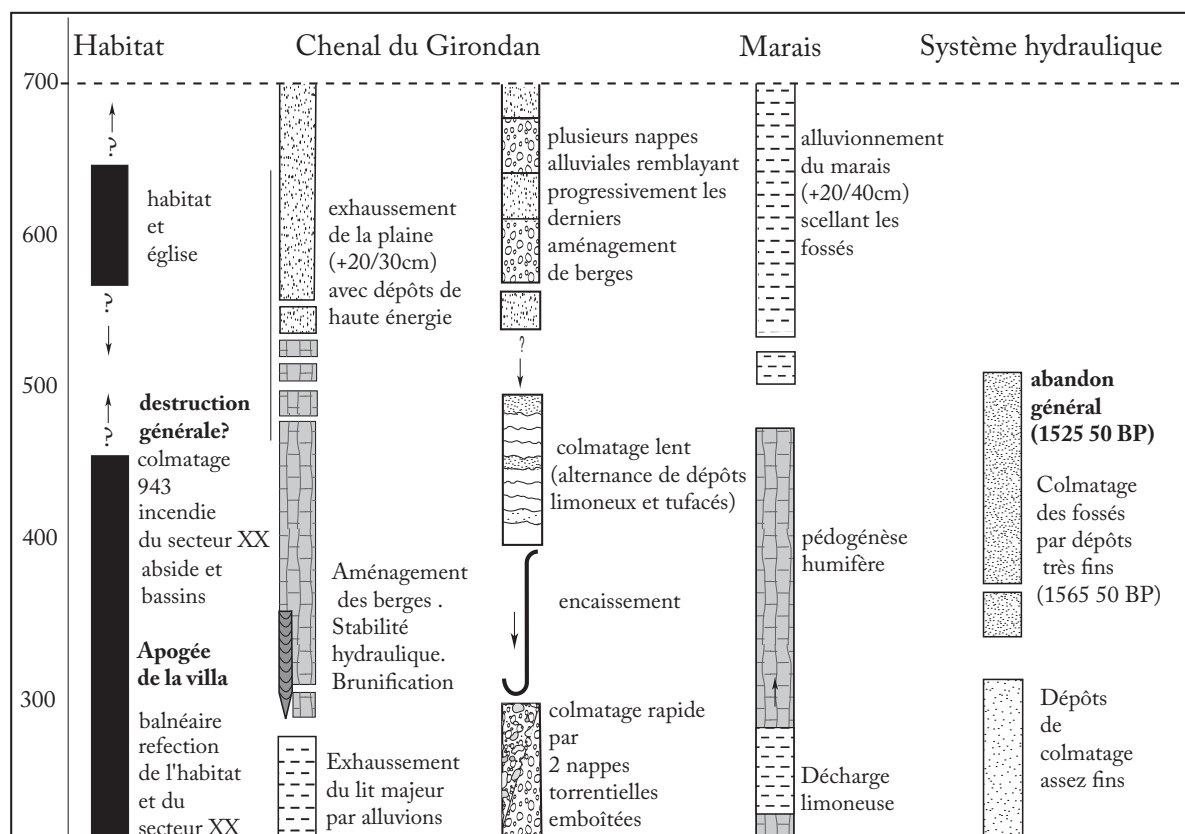
Le souci d'entretien du marais au cours du haut Moyen-Âge est d'ailleurs confirmé par l'existence, dans la partie la plus déprimée, d'un aménagement de berge du Girondan qui a pu être daté entre 668 et 847 ap. J.-C. (fig. 10). Ce mur, situé à l'écart de tout habitat, témoigne d'une volonté de protection des rives postérieure au colmatage des réseaux drainants. Le Grand-Plan n'est donc pas abandonné et reconquis par la forêt mais constitue un écosystème associant prairies humides et bosquets.

Le reste du domaine

Les indices de cultures sont rares et pourraient laisser supposer une omniprésence des prés. L'analyse d'un échantillon, prélevé dans une tranchée ouverte sur le bord du Girondan, qui montre une

¹⁴ Deux dates radiocarbone (1565 ± 50 BP et 1525 ± 50 BP) sont synchrones de l'abandon des fossés bordant le Girondan (1525 ± 50BP).

Figure 10. Tableau des évolutions environnementales (d'après J.-F. Berger).



surreprésentation de pollens de chanvre (autour de 30 %) incite toutefois à une certaine prudence. Par ailleurs, l'absence de céréale dans cet échantillon peut ne revêtir qu'une signification locale, ce taxon ne se diffusant pratiquement pas. Malgré les apparences, on ne peut affirmer que le domaine n'est plus qu'un assemblage de landes arides, de près humides et de bois plus ou moins dégradés.

4.2. Les productions

4.2.1. L'économie de la *uilla* au bas Empire

La vocation agricole du domaine s'affirme au détriment des activités artisanales dont seul témoigne encore l'atelier de métallurgie situé au lieu-dit de Forêt de Jalionas, sur la butte, à quelques centaines de mètres au nord-est du site (tabl. 1).

À première vue l'Antiquité tardive voit s'accroître une tendance à une spécialisation du domaine dans l'élevage. En réalité l'importance de cette activité est peut-être surévaluée, d'une part, à cause de la découverte d'importants lots de faune dans des dépotoirs de la fin de l'Antiquité et, d'autre part, du fait de la spécialisation progressive du marais qui ne représente qu'une fraction du domaine.

Le faciès du mobilier osseux des derniers siècles de l'Antiquité diffère notablement de celui d'autres sites contemporains comme, par exemple, Larina. À l'opposé de ce que l'on constate dans ce dernier, les ovicaprins restent, à l'exception notable d'un court épisode au IV^e siècle, très minoritaires et tendent même à se raréfier au V^e (fig. 11). Ce processus de diminution avéré depuis le II^e siècle est concomitant d'un accroissement

	III ^e me	IV ^e me	V ^e me	VI/VII ^e me
artisanat				
fer				
textile		?	?	
tabletterie				
Elevage				
bovin				?
porcin				?
ovin				?
Chasse				
cerf			?	
oiseaux			?	
Culture				
céréales				
chanvre				
vigne				
noyer				
pêcher				
châtaignier				

du cheptel porcin. Bien que les ossements de cette dernière espèce demeurent toujours numériquement majoritaires, il convient toutefois d'en relativiser l'importance. La viande porcine ne dépasse en effet pas 20 % du total fourni par les espèces domestiques au IV^e siècle. En fait, et cela pendant toute la séquence, les bovins tiennent une place prépondérante et dont l'importance va croissante, fournissant ainsi près de 70 % du poids de viande au IV^e siècle. Cette dynamique multiséculaire ne doit toutefois pas masquer qu'un net tournant s'amorce lors de l'ultime phase de fonctionnement de la *uilla*. Au cours du V^e siècle, l'effectif des bovins croît encore mais le gabarit des animaux commence à diminuer. Ce phénomène serait annonciateur de la situation au haut Moyen-Âge où il n'est toutefois constaté habituellement qu'au cours des VII-VIII^e siècles. Plus curieusement, ce tableau doit faire une place au cerf qui connaît une progression constante dans les lots de la fin de l'Antiquité (entre 9 et 13 % du poids de viande total). On peut d'ailleurs, à ce propos, se demander si l'homogénéité de la population consommée (essentiellement des adultes mâles) n'atteste pas une chasse sur une population élevée en semi-liberté dans les prairies humides du marais.

La finalité de la production des différents taxons varie elle-même au cours des siècles. Au début de l'Antiquité tardive, un fort déficit en pièces riches en viande a été constaté tant en ce qui concerne les bovins que les porcins ce qui laisse supposer leur commercialisation. Au contraire, si ce profil s'avère encore valide aux IV^e et V^e siècles pour les bovins, il ne semble pas en être de même pour les porcins. Peut-être faut-il donc déduire de ce constat, malgré la quantité importante de restes porcins, que cet élevage ait alors fortement diminué et ait été cantonné à la satisfaction de besoins internes.

Enfin, il faut noter que les revenus tirés de la céréaliculture et l'élevage peuvent avoir été complétés par des productions agricoles à forte valeur marchande comme la vigne, le noyer voire même le châtaignier dont la présence s'accroît dans les diagrammes palynologiques. L'importance réelle de ces productions n'est malheureusement pas quantifiable à ce jour.

4.2.2. Les productions au haut Moyen-Âge

La reconnaissance des productions de l'établissement est rendue aléatoire par la nature même des niveaux qui présentent une très forte présence de matériel résiduel. Faute de réel dépotoir à l'homogénéité avérée, le risque de confusion, notamment pour tout ce qui concerne la faune, s'avère rédhibitoire à toute interprétation.

Le poids de l'élevage est pourtant certainement essentiel ainsi que le montre l'évolution ressentie dans l'utilisation du marais. L'accroissement sensible de l'espace qui lui est consacré ne se traduit pourtant pas par la disparition d'autres catégories de productions agricoles ainsi que le démontre la présence assez forte de taxons de céréales dans les derniers niveaux de la tranchée 45, creusée au bord du Girondan.

De la même façon, les échantillons prélevés dans les berges de la rivière montrent un taux remarquable de pollens de chanvre (autour de 30 %) révélateur d'une activité de rouissage, mais qui laisse supposer une production locale.

A contrario l'arboriculture ne semble plus pratiquée ; la vigne et le noyer, qui étaient présents dans les colonnes polliniques depuis le I^{er} siècle, disparaissent totalement.

Conclusion

La comparaison entre les deux périodes se révèle ardue. Par certains côtés, comme le maintien sur place d'un habitat de qualité ou le poids sans

cesse grandissant de l'élevage, la tentation est grande de postuler une continuité, ou au moins, une permanence entre les V^e et VII^e siècles. La nouvelle exploitation reproduirait donc à plus petite échelle la structure domaniale antique. On peut malgré tout se demander si cette vision n'est pas, au moins en partie, due à l'indigence des données disponibles pour le haut Moyen-Âge. La bonne qualité de l'information sur le marais du Grand-Plan, si on la compare à celle disponible pour le restant de la *uilla*, incite notamment à accorder une importance peut-être excessive à l'élevage. Il semble au contraire qu'une rupture soit sensible pour les productions végétales, notamment en ce qui concerne l'arboriculture dont la rentabilité, notamment pour la viticulture, est encore mal évaluée. Le maintien d'un habitat de qualité en ce lieu naturellement peu propice, car trop humide, est lui aussi ambigu. Si l'on considère la relation des deux ensembles immobiliers, même en mettant de côté la différence d'échelle, la continuité n'est pas indéniable. D'une part, le souci d'une certaine ostentation pouvant rappeler l'établissement antique ne doit pas faire illusion outre mesure; si le plan du bâtiment principal avec ses pavillons d'angle, et sa galerie, évoque à la rigueur celui des petites *uillae*, la qualité architecturale de cette construction ne soutient pas la comparaison avec celle de l'établissement précédent. D'autre part, le maintien en un même lieu de l'habitat principal se révèle illusoire. La résidence médiévale n'occupe en effet pas le cœur de l'ancienne partie résidentielle mais ses marges, et plus précisément les ruines de l'habitat secondaire. On peut penser qu'une réelle permanence d'occupation se serait traduite par une réutilisation, même partielle, des bâtiments ce qui n'est pas le cas, car seuls des murs isolés étaient réutilisés.

Il n'est donc pas exclu qu'un nouveau groupe se soit implanté sur un site plus ou moins déserté comme cela a été constaté sur le site voisin de Larina à l'occasion d'un redécoupage foncier tel que prévu dans la Loi Gombette. Cette vision reste toutefois très hypothétique faute notamment de toute information anthropologique.

Quelque soit le scénario choisi le domaine reste au cours des temps dans un modèle économique très largement ouvert sur l'extérieur en relation directe avec Lyon ou Vienne.

Bibliographie

- BEAL, J.-C. 2007, Les territoires des cités antiques: notes de géographie historique en région lyonnaise, *REA*, t. 109-1, 5-26.

- BERARD, F., BONNET, C., CECILLON, CH., FRANC, O. avec la collaboration de ARGANT, T., LENOBLE, M., GISCLON, J.L., ORENGO, L., MACABEO, G., TRANOY, L., FONTAINE, S., MORIN, M. et RAHATSÓZ 2010, Archéologie d'un espace suburbain de Lyon à l'époque romaine. Paléographie de la plaine alluviale, axes de communication et d'occupations, *Gallia* 67-1.

- BERTRANDY, F., BLEU, S., JOSPIN, J.-P., ROYET, R. 2011, *Carte archéologique de la Gaule 38/2 : L'Isère - arrondissement de La Tour-du-Pin*, Académie des inscriptions et Belles Lettres, FMSH-CID, Paris, (388 p.).

- CHEVALLIER, R. 1962, Note sur trois centuriations romaines, Bononia, Ammaedara, Vienna, *Hommages à Albert Grenier*, Renard, M. (éd.), Latomus, vol. LVIII, Bruxelles, 403-418.

- CHOUQUER, G., FAVORY, F. 1980, *Contribution à la recherche des cadastres antiques*, A.L.U.B. 236.

- CHOUQUER, G. inédit, *Les parcellaires antiques du Velin occidental*, document dactylographié, s.l.n.d. (10 p. + figures).
- COQUIDE, C. 2003, Les structures linéaires fossoyées issues de l'archéologie préventive dans l'Est lyonnais. Essai de synthèse, *RAN* 36, 7-24
- FERBER, E. 2012, *Décines-Charpieu, Rhône, Rhône-Alpes Le Montout-OL Land-Tranche 1, tome II-Période antique*, Rapport de fouille dactylographié, INRAP, (281 p.).
- LENOBLE, M. 2010, Organisation du territoire urbain de Lugdunum, *Archéologie d'un espace suburbain de Lyon à l'époque romaine* (sous la direction de F. Blaizot), *Gallia* 67-1, 1-4.
- PORTE, P. 2011, *Larina de l'Antiquité au Moyen-Âge*, mémoire de l'A.F.A.M., XXV, Biarritz.
- POUX, M. avec la collaboration de DEBIZE, T., CLEMENT, B., COLLET, A., GILLES, A., GUILLAUD, L., LATOUR-ARGENT, C., PRIOUX, F., TRIPIER, A. et CARRATO, C. 2011, Le « vin du triumvir » à Lyon: témoignages archéologiques et littéraires d'une production de vin sur le territoire colonial de Lugdunum, *La vigne et le vin dans les trois Gaules* (sous la direction de M. Poux, J.P. Brun, M. L. Hervé-Monteil), *Gallia* 68-1, 13-91.
- REMY, B. 2000, À propos du Rhône comme limite de la cité de Vienne au Haut Empire (en amont de Lyon), *RAN* 33, 55-60.
- REMY, B., BERTRANDY, F., KAYSER, F., PELLETIER, A., WIBLE, F., *Inscriptions latines de Narbonnaise (I. L. N.)*, (sous la direction de B. REMY), V.1 Vienne, *Gallia*, suppl. XLIV, Paris.
- ROYET, R., BERGER, J.-F., LAROCHE, C., ROYET, E., ARGANT, J., BERNIGAUD, N., BOUBY, L., BUI THI, M., FOREST, V., LOPEZ-SAEZ, A. 2006, Les mutations d'un domaine de la Tène au Haut Moyen-Âge. Le Vernai à Saint-Romain-de-Jalionas (Isère), *Gallia* 63, 283-325.
- SAUNIER, J. 1949, Un ancien pays du Bas-Dauphiné - Le Vélin, *Évocations*, 524-527.
- SAUNIER, J. 1957, Le chemin de Saint Oyand, ancienne route de pèlerinage, *Évocations*, 17-42.
- SEGAIN, E. 2011, *Genas, Rhône, Rhône-Alpes ZAC G SUD - Tranche 1 « Les Grandes Terres »*, Rapport de diagnostic dactylographié, INRAP, (2 volumes, 167 et 154 p.).

Les établissements domaniaux du littoral Nîmois entre Antiquité tardive et haut Moyen-Âge (IV^e-X^e siècles)

Claude Raynaud
CNRS, UMR 5140 de Lattes-Montpellier

RÉSUMÉ

À l'ouest du delta du Rhône, le littoral de la *civitas Nemausensis* connaît une dynamique démographique spécifique. Après une faible densité au début de la période romaine, le IV^e siècle enregistre une forte croissance. Cette tendance accompagne une mutation du réseau de peuplement. Alors que l'arrière-pays perd une large part de ses centres anciens, l'occupation s'étend dans la plaine littorale et les zones deltaïques où la croissance marque l'Antiquité tardive et le haut Moyen-Âge. Sur le littoral, la promotion de l'agglomération de Maguelone au rang cité épiscopale, au VI^e siècle confirme ce dynamisme des établissements tardifs.

D'autre part, le peuplement se regroupe en pôles plus denses et moins nombreux. Ces nouveaux pôles locaux restent de statut diversifié et encore mal cerné: exploitations domaniales, agglomérations, formation d'un village?

Le haut Moyen-Âge marque la stabilisation du réseau, qui n'enregistre que quelques créations et pérennise pour la plupart des habitats tardo-antiques qui s'étendent encore et se développent parfois en plusieurs secteurs. Apparaît ainsi la part dominante de l'Antiquité tardive dans la construction du réseau du premier Moyen-Âge, tandis que l'héritage du Haut-Empire demeure, dans l'espace littoral, plus limité.

MOTS-CLÉS: Littoral, Languedoc, Antiquité tardive, haut Moyen-Âge, peuplement, *uilla*, *portus*.

ABSTRACT

On the western Rhone delta, the coastal line of the *civitas Nemausensis* goes through a specific demographic evolution. After a period of low density at the beginning of the Roman era, the fourth century shows a high rise in population. This trend comes with a change in the network of settlement in the region. While the hinterland loses a large part of its ancient centers, settlements spread on the coastal plain and the deltaic areas where growth is the mark of Late Antiquity and the Early Middle Ages. On the coast, the rise of Maguelone from urban center to Episcopal City in the sixth century confirms the vitality of late settlements.

On the other hand, population settlement is concentrating in more densely populated and less numerous centers. These new towns show various statuses: agricultural estates, urban centers or growing villages. The Early Middle Ages shows a stabilization of the network with only few creations mostly lying on late antique settlements. Thus appears the main contribution of the Late Antiquity era regarding the elaboration of the Early Middle Ages network while the inheritance of the Early Roman Empire in the littoral area remains more limited.

Keywords: Littoral, Languedoc, Late Antiquity, Early Middle Age, Settlement, *Uilla*, *Portus*.

Le peuplement gallo-romain du littoral de la cité de Nîmes a connu une évolution singulière au sein du réseau régional. Après une faible intensité durant le haut Empire, la seconde moitié du IV^e siècle enregistre une forte croissance, aussi bien en nombre d'établissements qu'en superficie. Cette évolution quantitative s'est accompagnée d'un basculement géographique ainsi que d'une restructuration du réseau de peuplement. Dans la vallée du Vidourle, l'agglomération routière d'*Ambrussum* perd sa population durant les dernières décennies du IV^e siècle. Délaissant désormais les collines de l'arrière-pays, l'occupation s'établit massivement dans la plaine littorale et le delta où s'amorce une étonnante croissance, à rebours des tendances régionales marquées par le déclin. Dans la partie occidentale de la cité, la même dynamique accompagne la désertion de la ville de *Lattara*, remplacée sur le littoral par l'agglomération de Maguelone, au centre d'un réseau dense d'établissements tardifs.

Le dynamisme de la période se manifeste aussi dans le fait que plus du tiers des établissements tardifs sont créés *ex-nihilo*. Une autre dimension réside dans l'augmentation de la surface des établissements qui constituent le nouveau réseau : la moyenne s'établit désormais à près de 6 000 m² et plusieurs établissements couvrent un à deux hectares. On peut donc penser que l'habitat tend à regrouper un peuplement jusqu'alors épars. Quant à l'émergence des nouveaux lieux d'occupation, il reste difficile de déterminer si elle se fait de manière synchronisée ou avec des décalages ; la multiplication des fouilles commence à préciser l'analyse de ce processus.

La forme de ce nouveau peuplement reste mal cernée : exploitations domaniales, agglomérations, amorce d'une genèse villageoise ? D'un côté, l'établissement de Pataran (Aigues-Vives) témoigne de l'expansion tardive d'un centre domanial, ensuite délaissé dans le haut Moyen-Âge. D'une autre côté, les fouilles de Dassargues (Lunel) plaident plutôt en faveur d'un regroupement encore lâche d'unités agricoles. Ces données demeurent insuffisantes pour trancher, mais on doit noter que la plupart de ces établissements sont mentionnés dans les textes des VIII^e-X^e siècles sous le terme de *villa*.

Ce développement s'affirme au haut Moyen-Âge, qui voit apparaître quelques nouveaux établissements tandis que la surface occupée double presque. Le fait majeur réside dans la stabilisation du réseau, les établissements du haut Moyen-Âge enregistrant peu de créations nouvelles et pérennisant pour la plupart des habitats tardo-antiques. Gagnant encore en surface, les établissements du haut Moyen-Âge couvrent parfois plusieurs hectares, souvent sous une forme polynucléaire. Dans l'approche socio-économique et foncière du phénomène, s'affirme désormais la part dominante de l'Antiquité tardive dans la construction du réseau du premier Moyen-Âge, tandis que l'héritage du haut Empire demeure, dans l'espace littoral, plus limité.

1. Un couloir de circulation, des itinéraires hiérarchisés

La façade maritime de la cité antique de Nîmes occupe l'extrémité occidentale du delta du Rhône, caractérisée par un littoral bas et sableux. De la Petite Camargue à l'est jusqu'à l'îlot de Maguelone à l'ouest, la côte est marquée par un cordon littoral qui délimite une vaste zone lagunaire constituée par une série d'étangs cloisonnés et en cours de colmatage (fig. 1). Bordée de hauts fonds, la côte se trouve de fait dépourvue de véritable site portuaire. C'est un poncif de rappeler que cette morphologie constitue une forte contrainte, rendant difficile l'accostage aussi bien que l'accès à la Méditerranée, depuis l'intérieur des terres. Dans l'Antiquité,

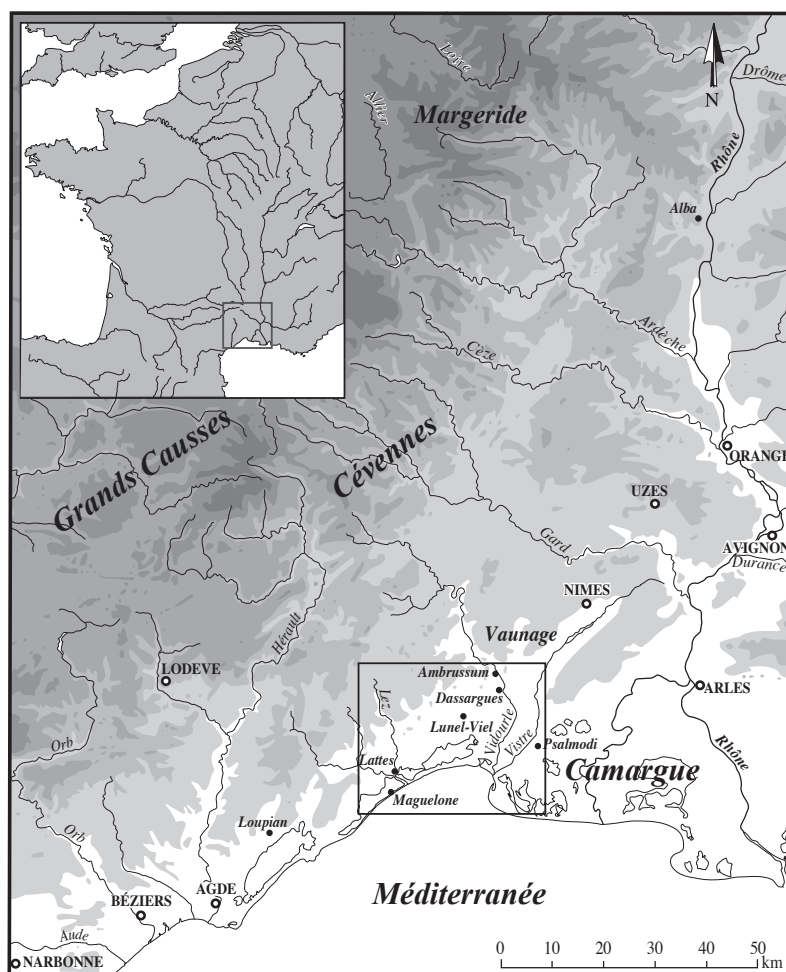


Figure 1. Le littoral de la *civitas Nemausensis*.

le territoire nîmois trouvait son accès maritime dans les ports lagunaires d'Espeyran (Saint-Gilles-du-Gard) et, dans la zone qui nous intéresse, à *Lattara*, ville reliée à la mer par les chenaux du Lez, régulièrement ensablés et nécessitant un entretien dont témoignent de nombreux aménagements (Daveau dir. 2007). Cette topographie explique en bonne part l'abandon précoce de la ville dès le III^e siècle, au profit de l'agglomération insulaire de Maguelone, sur le littoral, qui connut un développement tardif jusqu'à se voir érigée en siège épiscopal, au VI^e siècle (Barrauol/Raynaud 2002). La région lagunaire constituait pourtant une ressource halieutique vantée par Pline à propos des pêches où les dauphins aidaient les hommes à remplir leurs filets! Ce milieu de hauts fonds et de chenaux divagants favorisait une navigation intérieure sur des embarcations de faible tirant, ce dont témoigne la présence d'un collègue des *fabri et utriclari Lattarenses* (Demougeot 1966).

À l'arrière des étangs, se développe le couloir de circulation de la plaine, successivement emprunté par les voies antiques, Héracléenne puis Domitienne, axes du peuplement et de l'économie de la Gaule Narbonnaise. En réalité, entre la Mosson et le Vidourle, la *via Domitia* traversait une zone collinaire peu peuplée durant l'Antiquité et le Moyen-Âge, la grande voie n'exerçant qu'un faible impact sur l'économie locale. Dans cette frange littorale, le véritable axe économique résidait dans un autre itinéraire, parallèle à la Domitienne mais plus méridional (fig. 2). Cet axe, nommé au Moyen-Âge le *Camín Romieu*, chemin du pèlerinage de Rome à Compostelle, compta pour beaucoup dans le développement

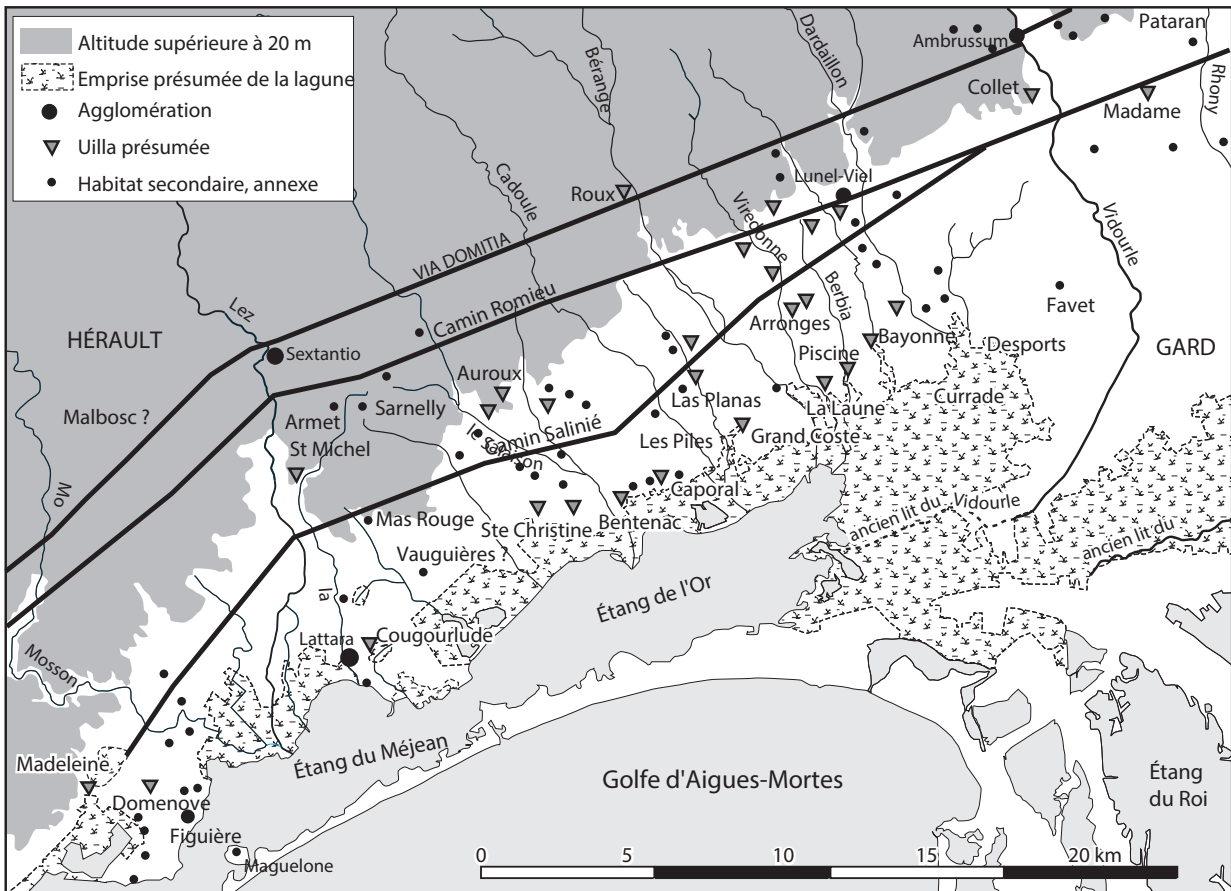


Figure 2. Carte des établissements domaniaux présumés du Haut-Empire.

de la ville de Montpellier. Si les itinéraires antiques n'en font pas mention, les premiers niveaux de chaussée de ce chemin ont pu être datés du 1^{er} siècle ap. J.-C. par les fouilles de Lunel-Viel (Favory et al. 1994a). Plus au sud, le *Camin Salinié* chemin du sel qui traverse la zone littorale des abords d'Ambrussum à l'est, au secteur de Maguelone au sud-ouest, bien attesté par des textes médiévaux, desservait la zone de plus forte densité du peuplement, mais aucune observation archéologique n'atteste encore de son antiquité.

Parcourue par ces axes de circulation tant terrestres que lagunaires ou fluviaux, la plaine littorale était de surcroît favorisée par la prépondérance des sols limoneux, bien irrigués par une hydrographie ramifiée à l'extrême. Propice à une intense mise en valeur, cette plaine capta durablement l'essentiel du peuplement local et de l'activité agricole. C'est dans cet espace que nous allons observer la répartition et les caractères des établissements domaniaux au cours du premier millénaire de notre ère, entre haut Empire et haut Moyen-Âge.

2. Une documentation abondante mais disparate et dispersée

Depuis les premières relations de découvertes au début du XIX^e siècle jusqu'aux fouilles du début du XXI^e siècle, la zone littorale a fait l'objet de nombreuses enquêtes. De qualité inégale, la documentation reste éparse entre rapports inédits et publications partielles, certaines études anciennes présentant des hypothèses aujourd'hui discutables. La publication de trois volumes de la Carte Archéologique de la Gaule, consacrés au département du Gard et à l'arrondissement de Montpellier, facilite l'accès à l'information mais cet ouvrage s'en tient à la compilation d'observations

disparates qui ne facilitent pas les comparaisons. Les « éclaircissements topographiques », scrupuleusement conduits dans les années 1920 par J. Berthélé, datent d'un temps où l'on ne maîtrisait guère la chronologie des éléments de la culture matérielle, de sorte que l'on reste démuné face à aux exigences actuelles de la datation, alors que le retour sur le terrain est interdit par l'urbanisation de nombreux sites. De surcroît, lorsque l'on peut pratiquer de nouvelles prospections sur les établissements qualifiés de « *uilla* » ou de « domaine » à l'occasion de découvertes fortuites ou de fouilles sommaires dans les années 1960 à 1970, on est conduit à s'interroger sur l'identification de petits établissements couvrant quelques milliers de mètres et livrant un mobilier peu caractéristique. Ayant scruté méthodiquement le territoire entre Montpellier, Lattes et Maguelone, j'en viens à douter de la fonction domaniale des établissements de Sarnelly, le Clos-de-l'Armet, le Mas Rouge et Saint-Michel, où la minceur du dossier documentaire n'autorise aucune interprétation ferme (Majurel/Prades 1964; Majurel/Prades 1967; Majurel/Ménager/Prades 1973). Parallèlement, à l'extrémité orientale de la zone, la fouille de la *uilla* de Pataran mettait au jour la partie balnéaire d'un établissement de rang moyen, dont les mutations éclairent la trajectoire d'un établissement domanial (Roth 1972).

À l'opposé, on connaît la difficulté d'interprétation des établissements de grande superficie qui font hésiter, lorsqu'ils ne sont pas fouillés, entre des installations domaniales et des agglomérations; dans ces cas, seul un dossier épigraphique fourni peut permettre de trancher (Buffat et al. 2002). Dans notre zone d'étude, cette question se pose particulièrement à l'égard des grands établissements du littoral lagunaire comme Desports, Port de Figuière, la Piscine ou la Laune (Favory et al. 1994b, 195-201). Entre les années 1985 et 2000, j'ai conduit, avec F. Favory, des prospections méthodiques sur les trois cents kilomètres carrés qui s'étendent entre les fleuves côtiers du Vidourle et de la Mosson, des collines de la garrigue jusqu'au littoral lagunaire. Cette enquête de longue haleine nous a permis d'élargir la base de données à près d'un millier d'établissements et de retourner, lorsque c'était encore possible, sur les établissements signalés par nos prédécesseurs. Il s'agissait en outre de suivre l'évolution de la lagune dont le littoral antique, déterminant pour comprendre le dispositif spatial des sites, a pu être identifié en croisant l'apport des images satellitaires et de la carte des sols (Raynaud 1989, 70-74). Cette enquête a nourri plusieurs analyses thématiques sur le peuplement (voir en dernier lieu Raynaud dir. 2007, 197-220; Buffat 2011, 96-102). Depuis la réalisation de cet inventaire, les vicissitudes de l'aménagement urbain ont imposé de multiples fouilles préventives mais aucune ne concernait un établissement domanial. Dans la plaine entre Lunel et Mauguio, ces fouilles ont mis au jour les vestiges de petites exploitations familiales de faible durée, ce qui tend à conforter le constat d'une certaine « discrétion » du modèle domanial (Ott 2010; Henry/Raynaud 2010).

Si la nature et le statut des établissements gallo-romains posent un certain nombre de problèmes, que dire de leur chronologie et d'une éventuelle continuité avec l'habitat du haut Moyen-Âge ?

3. Au haut Empire, le domaine relégué au second plan ?

Prenons le problème dès le haut Empire pour poser les questions : de quoi parle-t-on lorsque l'on évoque la « *uilla* » gallo-romaine ? Que désigne la notion de « système domanial » ? Quelles interactions feraient « système » au sein de l'économie rurale ? Voici posée la discussion autour d'un modèle agraire et d'un vocabulaire que l'on ne peut utiliser sans en définir le contenu (Buffat 2011, 22-41). Sans rouvrir ce débat, accordons nous sur

une définition minimale : seront considérés comme *uillae* les établissements ruraux de rang supérieur qui se distinguent par la concomitance d'une partie productive et de bâtiments résidentiels dénotant un certain confort, mais couvrant une surface limitée qui permet généralement de les distinguer des agglomérations. Tout est dans le « généralement » qui souligne la porosité des catégories et leur caractère relatif. La définition d'une *uilla* est en effet relative à la hiérarchie de la structure foncière, une structure très variable selon la région étudiée, entre petite et grande, voire très grande propriété. Qu'il soit entendu que la *uilla* du littoral nîmois, dont je vais parler, n'est pas la *uilla* de tout le monde !

Si l'enregistrement des données de prospection relatives aux établissements antiques s'est notablement affiné, leur interprétation laisse cependant subsister une marge d'appréciation. En témoigne l'écart qui sépare la portion congrue que nous accordions initialement aux établissements domaniaux de la plaine Lunel-Mauguio, où nous envisagions la présence de quatre *uillae* (Favory et al. 1994b, fig. 30), et celle plus généreuse retenue par L. Buffat qui dans le même secteur en comptait 24, dans son étude du territoire nîmois (Buffat 2011, 99-101). Un tel écart de un à six, s'explique par la définition du type, élastique chez L. Buffat pour qui prime la présence de matériaux de construction soignés, et restrictive pour qui accorde plus d'attention à la superficie des établissements et plus encore à leur rang, c'est à dire à leur position relative au sein du réseau local. Un « grand site » n'existe pas dans l'absolu, il l'est toujours par rapport à des voisins plus « petits ». Dans l'étude de 1994, la sévérité du classement était probablement aussi, et de façon plus subjective, dictée par un attendu (un présumé ?), celui de la petite exploitation paysanne, autonome ou indépendante, longtemps sous-estimée en archéologie gallo-romaine et dont nous cherchions à rétablir la position (Ouzoulias 2009). Il faut dire que nous étions influencés par les premières fouilles révélant des constructions sobres et de faibles étendues (Favory et al. 1994b, 182-188). Même à Pataran, où la fouille ne laisse nulle ambiguïté quant à la présence d'un domaine à la fin de l'Antiquité, les données ne permettent pas d'établir nettement la nature du premier établissement, très ponctuellement dégagé, j'y reviendrai. Les dernières interventions confortent encore l'approche restrictive avec les fouilles de sauvetage de petites exploitations au Mas de Fourques et aux Olivetas (Ott 2010; Henry/Raynaud 2010). Si je suis enclin aujourd'hui à plus de mansuétude à l'égard des établissements de taille moyenne, envisageant de relever le score des *uillae* jusqu'à une quinzaine de cas, je note cependant qu'il faut pour cela abaisser le seuil jusqu'à 1 000 m², ce qui en fait des centres domaniaux de petite envergure, atteignant rarement 5 000 m² de superficie. Je rejoins en cela L. Buffat qui établissait le même constat : « ces centres domaniaux sont modestes, et ils seront rapidement abandonnés » (Buffat 2011, 101).

Rapidement abandonnés : cette considération introduit dans la discussion la dynamique des établissements et invite à ne pas centrer à l'excès nos propos sur les centres domaniaux. En effet, une écrasante majorité des établissements présumés domaniaux n'atteint pas une durée séculaire : apparus dans les années 60 à 80 ap. J.-C., ces habitats fléchissent dès le milieu du II^e siècle et s'effacent ensuite. A-t-on suffisamment pris en compte cette précarité ? Abordant la question sous l'angle du système agraire, j'ai proposé, à propos des centres domaniaux, d'envisager deux situations opposées, celle d'une part des domaines « de fondation », créés *ex-nihilo* par un fort investissement de travail et de moyens, et d'autre part le cas des domaines « d'accumulation » qui, partis de peu, se transforment progressivement jusqu'à atteindre une taille supérieure (Raynaud 2003, 290).

Il paraît encore difficile, dans cette perspective, de répondre à la question des conditions d'émergence du domaine et d'expliquer leur apparente faiblesse dans la plaine littorale. Les causes apparaîtront seulement lorsque de nouvelles fouilles seront pratiquées et permettront d'apprécier le niveau socio-économique de ces établissements, pour en comprendre la précarité. En l'état du dossier, j'ai proposé avec F. Favory d'expliquer ce retrait relatif de l'exploitation domaniale par une prépondérance des agglomérations dynamiques d'Ambrussum, Lunel-Viel, Lattes et peut-être aussi celle de la Laune, d'interprétation difficile (Favory et *al.* 1994b, 195). Selon cette lecture systémique prenant en compte la concurrence des unités d'exploitations établies au sein d'un terroir, l'activité domaniale aurait été bridée par l'emprise foncière des habitats groupés, au sein desquels s'exprimaient mieux la petite et moyenne propriété (Raynaud 2007). La situation apparaît plus confuse à l'ouest, entre les agglomérations de *Sextantio*/Castelnau et *Lattara*/Lattes, où l'urbanisation moderne ne facilite pas l'analyse. Si l'on en juge par les modèles de déploiement spatial des activités autour des bourgades antiques, mis en évidence en Languedoc, ces agglomérations polarisaient probablement l'essentiel des établissements ruraux dans des couronnes de fort développement (Fiches dir. 2003, 70-78). J'ai souligné plus haut les nuances à apporter à l'optimisme des années 1960 qui voyait partout des « domaines », alors que j'envisage aujourd'hui des « exploitations » au statut plus discutable et sujet à mutation : le domaine reste au second plan.

Bien évidemment, la dialectique des rapports ville-campagne ne jouait pas toujours contre l'entreprise domaniale et pouvait même la favoriser, ainsi que le montre l'établissement de la Cougourlude, aux portes de la ville de Lattes, dont des fouilles – même partielles – ont montré l'ampleur (Amouric/Prades/Vayssettes 1989). Sur ce site, d'autres investigations ont révélé récemment la présence d'un mausolée, l'un des plus imposants connus en Gaule Narbonnaise, qui manifeste l'opulence du *dominus* en son domaine (Daveau 2010, 129). La proximité de la ville ne bridait donc pas toutes les initiatives et l'analyse doit progresser selon d'infinies nuances.

Le dispositif spatial de ces établissements apparaît contrasté, se partageant entre des zones de forte densité dans la plaine et une faible occupation sur les collines, au nord du *Camin Romieu* et plus encore aux abords de la voie domitienne, quasiment délaissée : rares sont les établissements – tous statuts confondus – qui franchissent l'altitude de 20 mètres. Si l'on peut attribuer cette dichotomie au déséquilibre des conditions agrologiques, avec des sols fertiles et bien irrigués en plaine, s'opposant aux terroirs arides et sujets à l'érosion dans les collines, on note aussi des disparités dans la plaine avec de vastes lacunes dans le delta du Vidourle, à l'est, et de la Mosson à l'ouest : ces espaces palustres opposaient-ils alors des conditions répulsives, ou bien les importants colmatages médiévaux et modernes masqueraient-ils des établissements antiques imperceptibles ?

Les établissements de la Laune et la Piscine (Lansargues) résument l'ambiguïté de la situation et les limites de l'interprétation des données de prospection. Établis dans un secteur fortement marqué par maillage agraire dit « *Sextantio-Ambrussum* », autour d'une anse de l'ancienne lagune, ces deux pôles couvrant respectivement 3 et 2 hectares pourraient figurer un centre domanial, à la Laune, et son annexe portuaire à la Piscine qui se déploie, 700 m à l'est, en quatre secteurs distincts autour d'un petit bassin artificiel, relié à la lagune par un cours d'eau canalisé (fig. 3). L'établissement de la Laune avait été interprété lors de sa découverte dans les années 1960, comme une *uilla*, sur la foi de nombreux éléments décoratifs de pierre, marbre et terre cuite architecturale. C'est

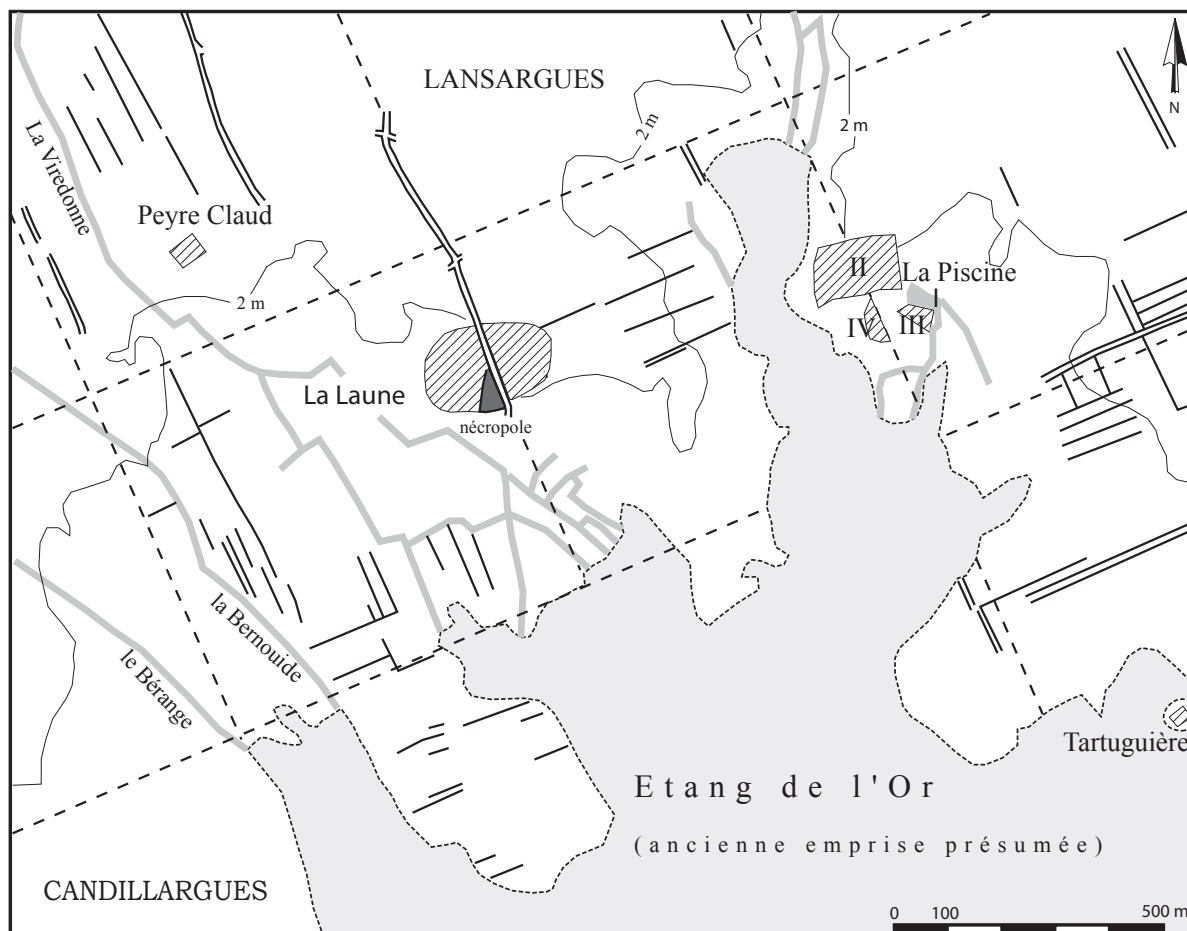
aussi l'interprétation retenue par L. Buffat (2011, 101). L'étendue des vestiges, équivalente à celle de l'agglomération voisine de Lunel-Viel, ainsi que la proximité de la Piscine invitent cependant à ne pas clore trop vite la question : *uilla* ou agglomération, l'un et l'autre ? Aucune évidence épigraphique ni topographique ne permet de trancher. Dans ce même contexte littoral, je suis aussi très réservé sur l'hypothèse de L. Buffat d'une *uilla* à Desports dès le haut Empire, les indices de cette période restant diffus et évoquant plutôt un petit établissement (*ibid.*, 199).

Pour le haut Empire, retenons l'idée d'une économie domaniale en demi-ton, polarisée par les terroirs de plaine. Parmi ces domaines de second ordre, aucun, malgré la proximité du rivage, n'évoque l'idée d'une *uilla* maritime, établissement ostentatoire que le littoral lagunaire ne favorisait guère.

4. Les centres domaniaux à la fin de l'Antiquité

Après la restructuration drastique qui marque l'occupation au cours du II^e siècle, la plaine perd, selon les secteurs, un tiers à la moitié de ses établissements. L'analyse du territoire de l'agglomération de Lunel-Viel s'oppose cependant à l'idée d'une désertion des terroirs agricoles et laisse envisager un regroupement de l'activité au sein de la bourgade et dans certains centres domaniaux : l'abandon d'établissements secondaires ou d'annexes techniques ne signifie pas obligatoirement une rétraction de l'activité (Raynaud dir. 2007, 206-208). La décrue n'en est pas moins sensible dans la plaine médiane qui voit certains secteurs très affaiblis, notamment le triangle entre *Sextantio*, Lattes et Sainte-Christine, ainsi que le territoire entre Lunel-Viel et *Ambrussum* (fig. 4). Commence alors

Figure 3. Topographie des établissements de la Laune et la Piscine (Lansargues) ; en grisé emprise restituée de l'ancienne lagune ; en traits gras éléments de voirie et de parcellaire isoclines avec la trame *Sextantio-Ambrussum* (trame théorique en tireté).

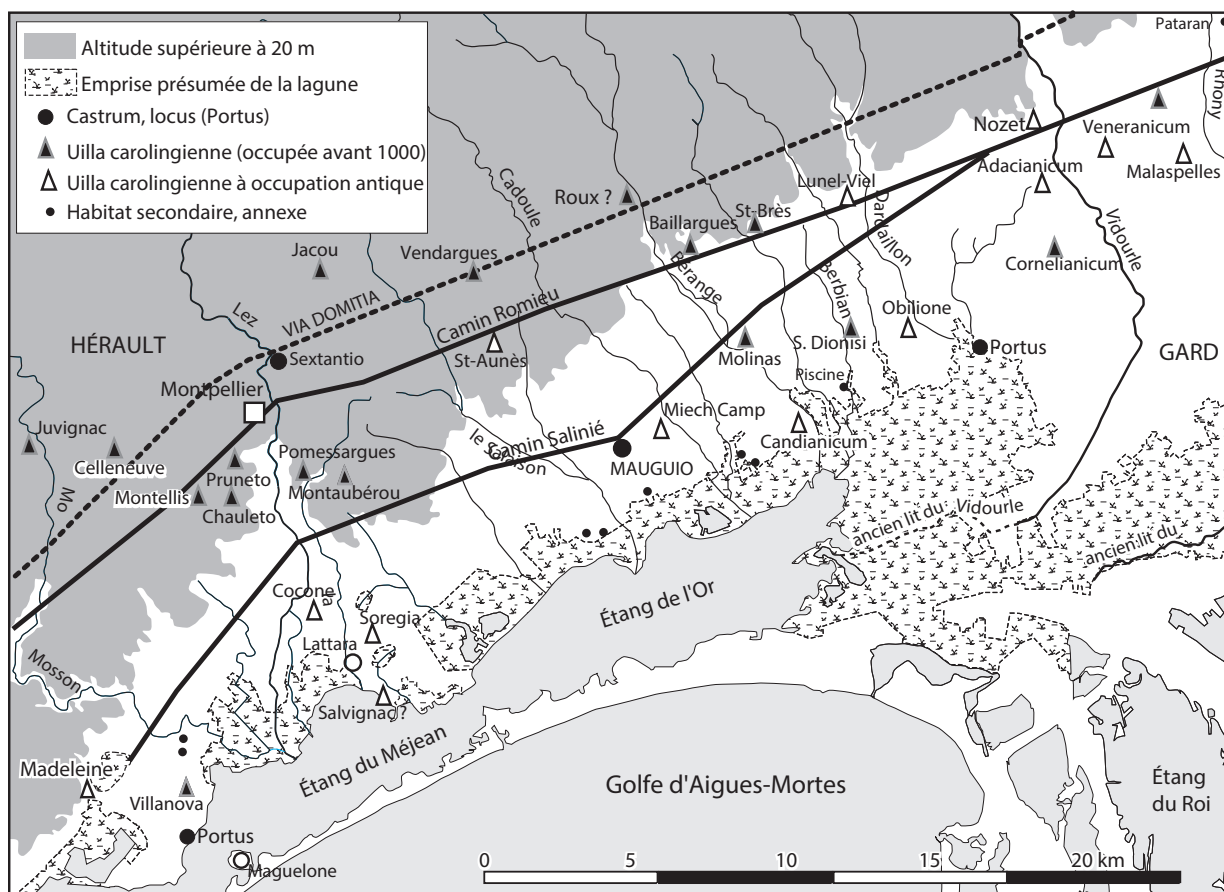


une nouvelle polarisation, près du littoral lagunaire, où les centres domaniaux résistent bien, de la Cougourlude à la Laune (?), et où l'on voit même apparaître de nouveaux établissements, à la Madeleine, Domenove (Villeneuve), la Grand-Coste (Candillargues), la Grande Currade (Saint-Nazaire-de-Pézan), Favet et Corneillan (Marsillargues).

Plusieurs cas de figure se dessinent parmi les douze établissements hérités du Haut-Empire. Les plus anciens peuvent connaître un abandon dès le II^e ou III^e siècle, puis connaître des indices de fréquentation au IV^e siècle, par exemple à la Bayonne et la Grand Coste, sous une forme difficile à caractériser faute de fouille: abandon progressif ou abandon puis réoccupation ponctuelle? Ce cas apparaît plus fréquent encore au V^e siècle avec les cas de la Laune, le Camp des Arronges (Lansargues), Las Planas (Mudaison), le Mas Caporal, Bentenac, Sainte-Christine (Mauguio), la Cougourlude (Lattes). Plus rarement, à la Piscine, l'occupation se poursuit au VI^e siècle.

Des établissements au statut incertain, mal localisés et mal datés, sont supposés occuper l'aire montpelliéraine où l'urbanisation masque l'occupation antique tout en laissant envisager l'existence d'autres domaines, peut-être occupés depuis le Haut-Empire et assurément dans l'Antiquité tardive, au nord de la ville à Malbosc (Blaizot dir. 2010, 94), au sud à Saint-Michel (Hernandez 2008, 143-144), à l'est à Vauguières (BSR). Plus au sud, les données de Berthélé concernant l'occupation antique des abords de Lattes, à Boujac et Salvignac, invisibles aujourd'hui, ne permettent ni de dater ni de classer ces établissements; à Saint-Jean-de-Cocon, les prospections effectuées autour du mas confirment une occupation gallo-romaine mais celle-ci demeure modeste et circonscrite au Haut-Empire (Favory 1988, 40-45).

Figure 4. Carte des établissements domaniaux présumés de l'Antiquité tardive.



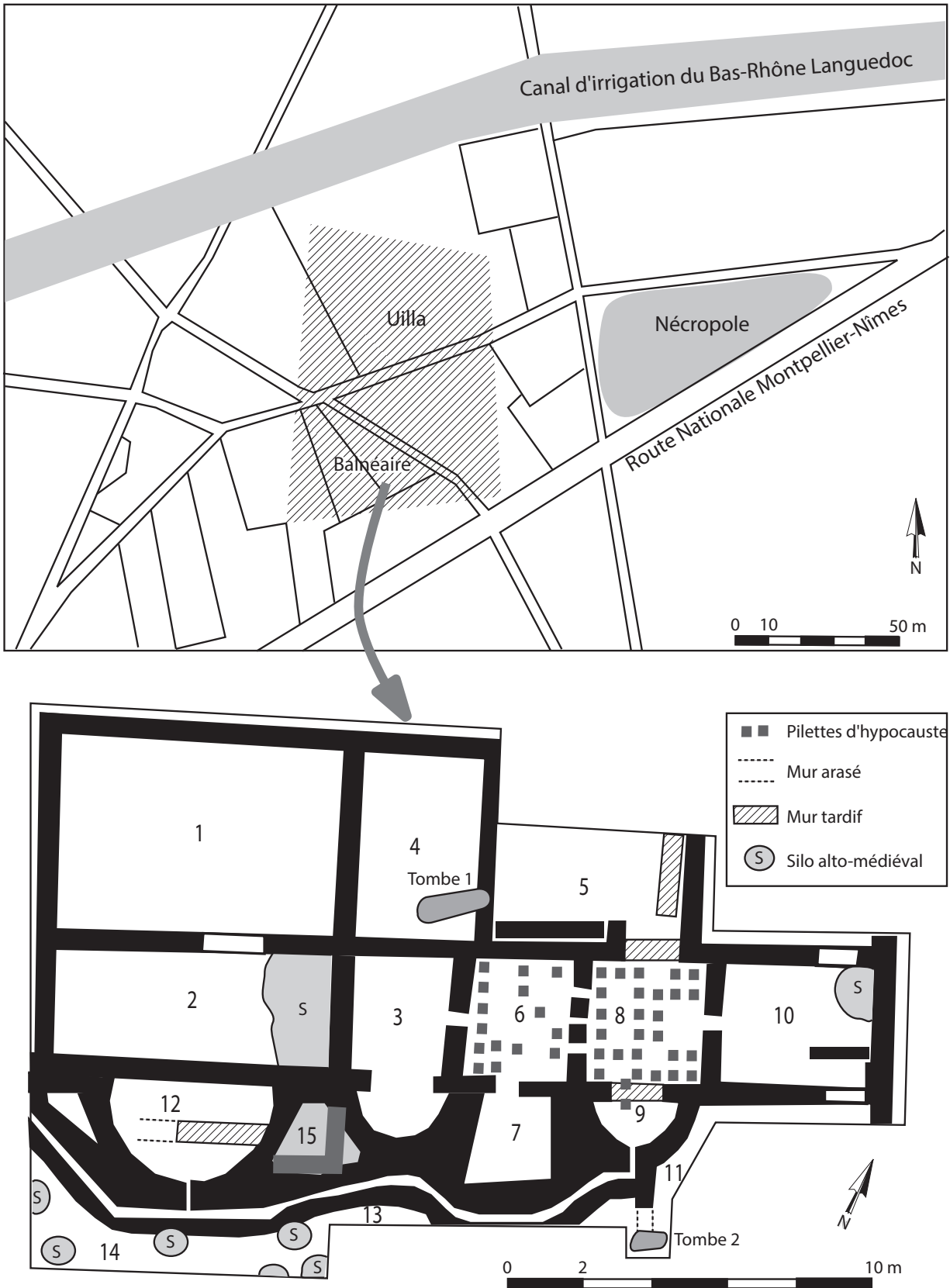


Figure 5. La uilla de Pataran à Aigues-Vives : localisation générale et aile balnéaire.

La diffusion du peuplement se concentre majoritairement dans la plaine tandis qu'au nord, les collines semblent désertées; après l'abandon du mas de Roux dès le IV^e siècle, le seul domaine potentiel réside au mas de Lauriol (Saint-Geniès-des-Mourgues), qui avec de rares fermes, poursuit jusqu'au VI^e siècle la mise en valeur de cet immédiat arrière-pays.

C'est aussi au contact des premiers reliefs qu'est établie la *uilla* de Pataran où les fouilles ont dégagé une aile balnéaire couvrant plus de 170 m² avec deux *prae-furnia* (fig. 5, pièces 7 et 10), *caldarium* flanqué d'une abside (pièces 8-9), *laconicum* (pièce 6), *tepidarium* (pièces 3-11), *frigidarium* (pièce 2) et bassin en abside (pièce 12). Trois pièces attenantes (1, 4, 5) pouvaient compléter ce dispositif d'une rare élaboration au sein d'un établissement rural (Roger 1993). Replacée dans l'emprise globale du site couvrant plus de deux hectares, incluant un secteur à sols mosaïqués – démantelés par les labours –, cette aile balnéaire témoigne de l'opulence du domaine dont les couches de démolition ont livré des éléments décoratifs de marbre et de pierre taillée. Le confort ainsi affiché marque une rupture avec l'état antérieur qui restait tourné vers la production agricole, comme en témoigne un bâtiment à *dolia* ponctuellement mis au jour au-dessous des constructions balnéaires (fig. 5), espace 15 avec l'angle d'un bâtiment remblayé. Les premières constructions, datées du dernier tiers du I^{er} siècle ap. J.-C., sont donc arasées et remblayées pour céder la place à l'aile thermale, bâtie vers la fin du III^e siècle et utilisée en l'état jusqu'au début du V^e siècle. Désaffectée au cours du V^e siècle, l'aile thermale connaît une réoccupation au VI^e siècle accompagnée de reconstructions partielles, notamment dans les pièces 5, 8 et 12. C'est là un schéma classique d'abandon et/ou déclassement et/ou mutation d'un centre domanial à la fin de l'Antiquité. On ne peut malheureusement préciser les modalités de l'occupation tardive car le site, pour partie démantelé par les défonçages agricoles, ailleurs recouvert par des constructions illicites, n'a pu être

Figure 6. Tableau des établissements domaniaux présumés de l'Antiquité tardive.

Etablissement	Référence	Superficie	Datation	Mention textuelle (date)
Mas de Roux	CAG Hérault/3 (157)	0,1	I ^{er} av.-I ^{er} ap.	manso de Rou(circa 1150)
La Bayonne	Raynaud 2007 (502)	0,55 ha	I-III ^e s.	-
Sainte-Christine	Buffat 2011 (LU26)	0,5 ha	I-III ^e s.	-
La Grand Coste	Raynaud 2007 (264)	1 ha	I-IV ^e s.	-
Las Planas I	Buffat 2011 (LU18)	1 ha	I-IV ^e s.	-
Mas Caporal	Buffat 2011 (LU19)	2 ha	I-IV ^e s.	-
Bentenac	Buffat 2011 (LU27)	0,75 ha	I-IV ^e s.	-
Saint-Michel	Majurel 1970-1973 (fig. 8)	4 ha ?	I-IV ^e s.	in Palmaizanegues (1075) ; Pomessargues
La Cougourlude	Daveau 2010 (p. 129)	1,9 ha	I-IV ^e s.	-
Vauguières	BSRA 2007 (p. 127)	?	I-IV ^e s. ?	-
Arronges	Raynaud 2007 (505)	0,44 ha	I-V ^e s.	-
La Laune	Raynaud 2007 (494)	2,5 ha	I-V ^e s.	-
Domenove	Hamlin 2000 (p. 138)	1 ha	I-VIII ^e s.	Domenova(circa 1200)
Nozet (Collet)	Raynaud 2007 (539)	1,5 ha	I-XII ^e s.	Uilla Nozetum(813)
Desports	Raynaud 2007 (574-576)	2,2 ha	I-XII ^e s.	Portus, locus (897)
La Piscine	Raynaud 2007 (490, 501)	3 ha	I-XII ^e s.	-
Lauriol	Raynaud 2007 (845)	0,7 ha	II-V ^e /VI ^e s.	-
Favet	Raynaud 2007 (1066)	0,7 ha	IV-V ^e s.	-
Malbosc	Blaizot dir. 2008 (p. 94)	?	IV-V ^e s.	mansos... de Malobosco(1272)
Currade/Port Dur	Raynaud 2007 (864, 867)	2,7 ha	IV-VI ^e s.	-
Port de la Figuière	Barruol, Raynaud (p. 515)	7 ha	IV-VI ^e ; XII ^e s.	parrochie de Portu (1051-1074; C. Gell. 276)
Madame	Raynaud 2007 (33)	1,7 ha	IV-XII ^e s.	Uilla Missignacum (1007)
Les Piles	Buffat 2011 (LU21)	1,5 ha	IV-XII ^e s.	Uilla Medium Campum(1109)
La Madeleine	Barruol, Raynaud (p. 515)	1,3 ha	V-XII ^e s.	Exindrium (1144)

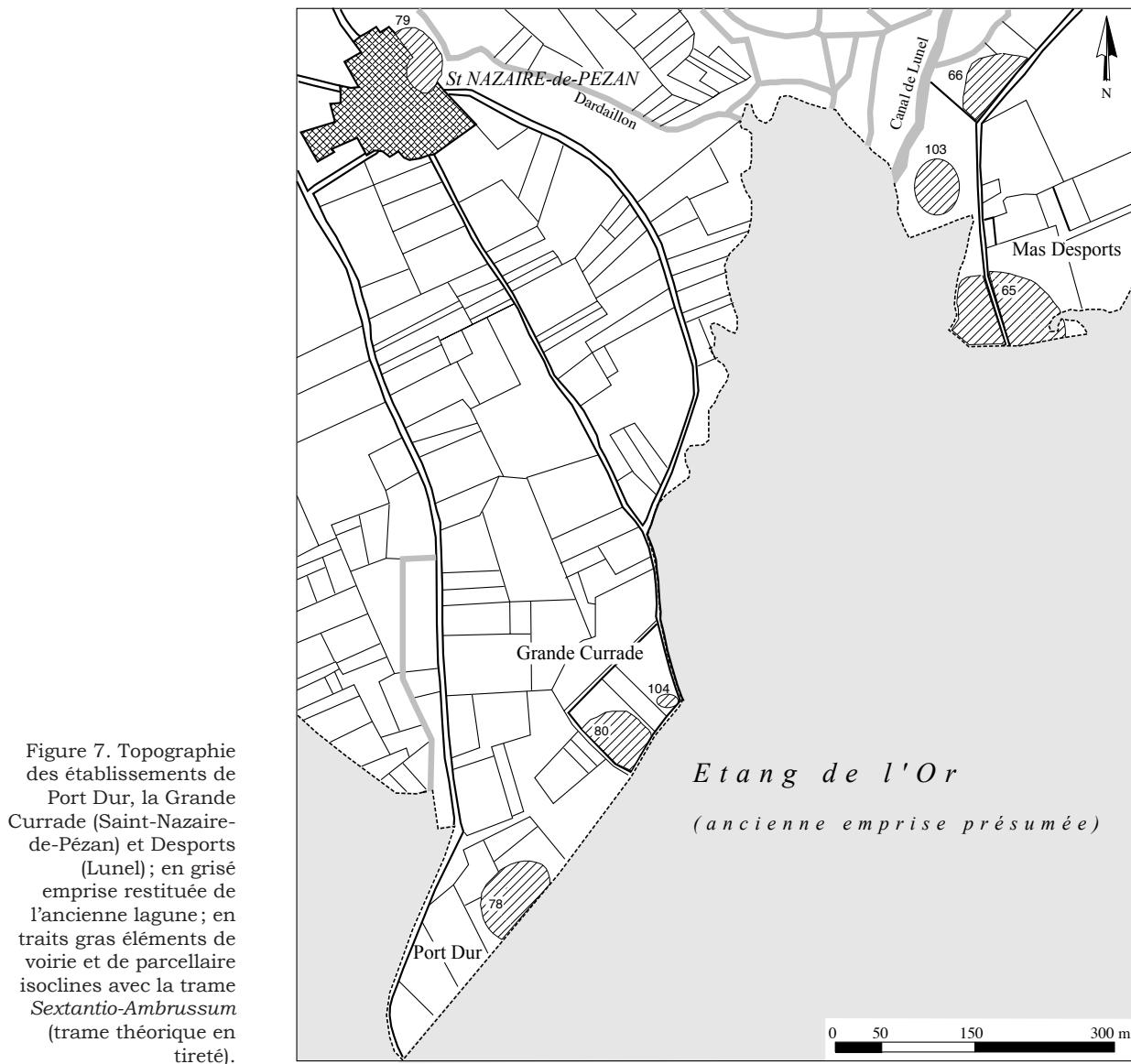


Figure 7. Topographie des établissements de Port Dur, la Grande Currade (Saint-Nazaire-de-Pézan) et Desports (Lunel); en grisé emprise restituée de l'ancienne lagune; en traits gras éléments de voirie et de parcellaire isoclines avec la trame *Sextantio-Ambrussum* (trame théorique en tireté).

fouillé plus avant. Il connaîtra – nouveau cas d'école – une réoccupation aux XI^e-XII^e siècles. L'occupation tardo-antique de Pataran est complétée par le développement d'une nécropole sur la parcelle voisine, où la densité des découvertes après défonçage agricole, laisse envisager la présence d'une centaine de sépultures. Cette population, ainsi que l'ampleur du site, font de Pataran l'un des sites domaniaux les plus caractéristiques de la région nîmoise. Après un premier état « rustique », la création de la *pars urbana* nourrit le modèle d'un développement par « accumulation » du produit agricole.

Quelque hésitation que l'on puisse nourrir à l'égard de leur statut et de leur durée, les établissements tardifs marquent l'effacement de la strate alto impériale, un peu plus tôt ici, un peu plus tard là (fig. 6). Si l'on connaît quelques cas de création tardive, comme au Mas de Favet (Marsillargues), grande ferme ou petit domaine (?) occupée aux IV^e-V^e siècles, au final les centres domaniaux n'apportent qu'une contribution modique au peuplement du haut Moyen-Âge. Seuls, cinq établissements ont traversé le premier Moyen-Âge pour s'effacer ensuite au XII^e ou XIII^e siècle: ce sont d'est en ouest les habitats de Madame/*Missignacum* (Aimargues),

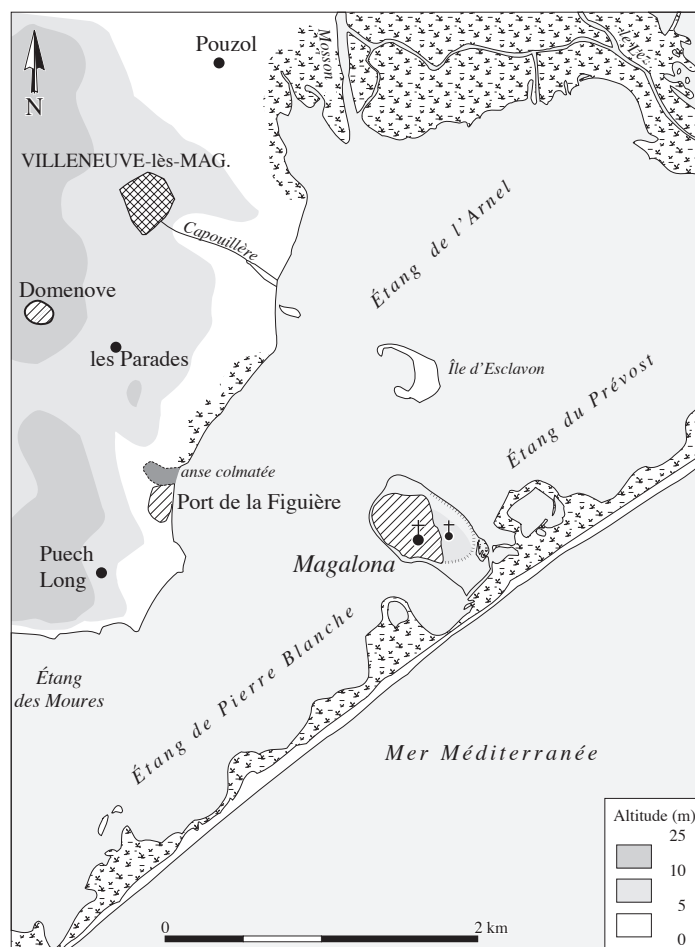


Figure 8. Occupation tardo-antique de la péninsule de Villeneuve et de l'îlot de Maguelone.

Collet/*Nozetum* (Lunel), les Piles/*Miech Camp* (Mauguio), Domenove et la Madeleine/*Exindre* (Villeneuve-les-Maguelone). Tous qualifiés de *uilla* par des textes antérieurs au XII^e siècle, ces établissements ont composé plus tard un petit quart de la strate carolingienne, et tous perpétuent dans leur localisation un trait dominant du peuplement dans les milieux humides de la frange littorale ou de la vallée du Vidourle.

Ce tropisme des zones humides s'accroît encore avec l'émergence ou le développement d'établissements portuaires aux IV^e et surtout V^e-VI^e siècles et au-delà à la Grande Currade, à Port-Dur, au Mas Desports près du Vidourle, et au Port de la Figuière, près de Maguelone (fig. 7 et 8). Établis sur l'ancien rivage lagunaire, près d'anses aujourd'hui colmatées, ces établissements aux noms évocateurs occupent les plus larges emprises alors recensées : de 2,2 à 7 hectares. Comme à la Piscine précédemment évoquée et toujours occupée, la forte proportion des céramiques importées souligne une probable activité commerciale, au sein d'un réseau lagunaire que l'on suppose organisé autour de la ville épiscopale de Maguelone. De la même façon aussi, se pose la question de la nature de ces établissements. La topographie polynucléaire de ces habitats, ainsi que la faiblesse des indices de construction ostentatoire plaident plutôt en faveur d'agglomérations commerciales mais, faute de fouilles, ces établissements gardent une part d'opacité.

Entre littoral et plaine, entre ville et centre domaniaux, il restait une place pour des établissements intermédiaires, un village comme Lunel-Viel n'étant probablement pas isolé. On ne peut sous-estimer le cas des villages occupés jusqu'à nos jours, qui occultent leurs antécédents et

limitent les possibilités de fouille. C'est l'exemple de Saint-Nazaire-de-Pézan où des découvertes régulières mais toujours fortuites de fragments d'hypocaustes, mur maçonné « très profond et épais », sarcophages, le tout accompagné de céramiques, ne laissent aucun doute sur une occupation de l'Antiquité tardive (fig. 7 n° 79). Mais de quoi s'agit-il dans ce cas : agglomération, *uilla*, petit établissement (Raynaud dir. 2007, 376) ? La construction du vocable médiéval laisse supposer que l'église Saint-Nazaire s'effectua en un lieu nommé *Pezano*, vocable dont l'étymologie ouvre la possibilité d'un anthroponyme antique *Pedo-* qui dénoterait la présence d'un ancien domaine (Hamlin 2000, 255 et 363). Il fut un temps où un tel empilement d'hypothèses suffisait à « identifier » un domaine gallo-romain à l'origine du village ; ce n'est plus acceptable depuis que l'on mesure la complexité du processus de pérennisation/déplacement/abandon des établissements humains.

5. Les origines antiques de la *uilla* carolingienne ?

Cherchant à discerner la généalogie de la *uilla* du haut Moyen-Âge, s'acharnera-t-on sur le cas d'établissements antiques dont l'abandon, au IV^e ou V^e siècle, est suivi d'une réoccupation à la période carolingienne après une absence de plusieurs siècles ? Dans ce cas, n'y aurait-il pas déplacement et relais sur un site voisin ? Soit l'exemple du Mas de Roux (Castries), l'un des rares établissements gallo-romains situés au bord de la voie domitienne. À quelques dizaines de mètres de là, la fouille du village de *Rubo*, récemment réalisée, a bien mis au jour d'indiscutables fragments architecturaux d'une église carolingienne, mais entre un abandon au IV^e siècle daté par des prospections, et une église datable au plus tôt du VIII^e siècle, restent quatre à cinq cents ans qui imposent une rupture radicale (fouille 2012, inédit). C'est un cas analogue que l'on retrouve à la *uilla* de Pataran. Visiblement, la rupture est consommée entre la réoccupation du VI^e siècle et une nouvelle occupation aux XI^e-XII^e siècles, marquée par la réfection des sols de certaines pièces, le creusement de silos dans d'autres parties délaissées, ainsi que l'installation de sépultures (fig. 5). Les limites de la fouille font regretter, une nouvelle fois, que ce gisement n'ait pu être exploré plus largement.

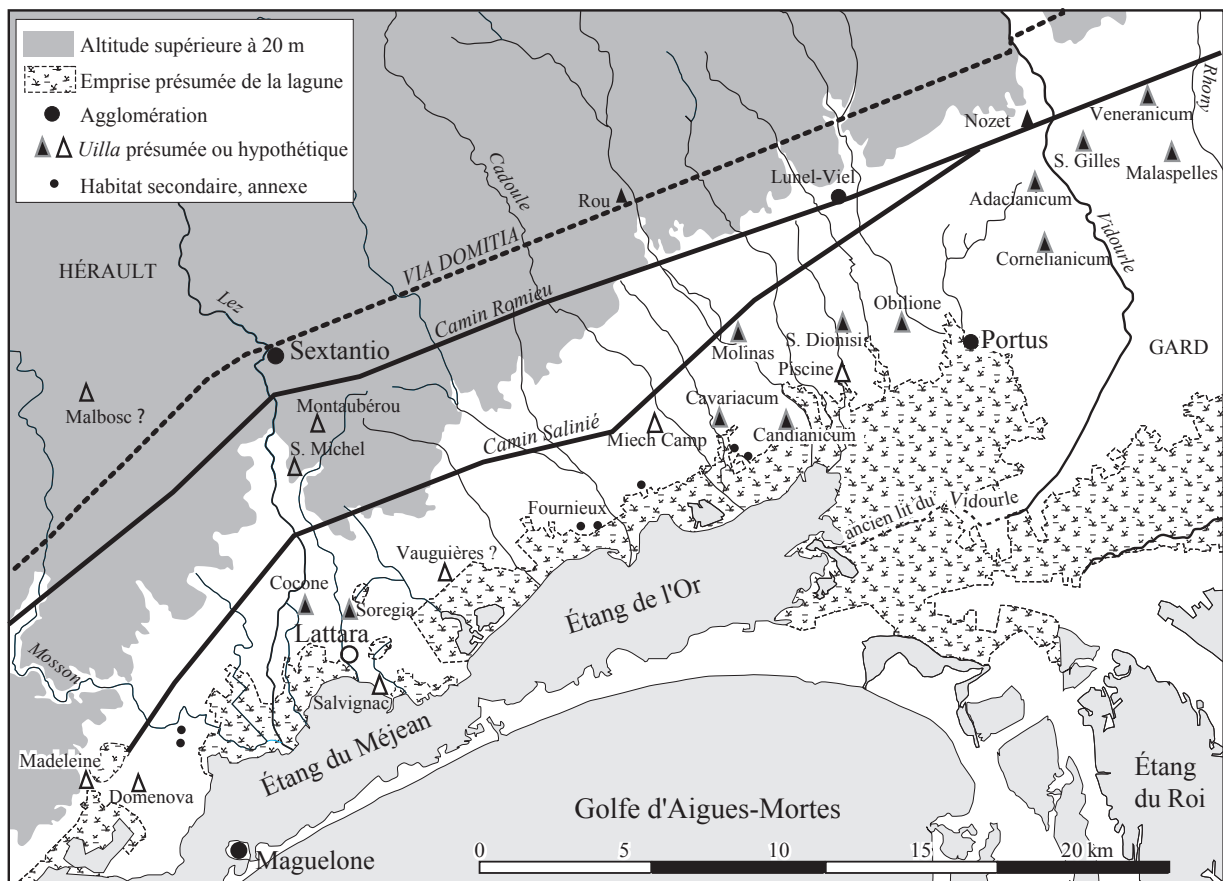
Dans cette quête des origines antiques de la *uilla* du premier Moyen-Âge, il reste à frayer une autre voie, bien étroite. Partons à rebours en considérant le réseau des *uillae* mentionnées par les textes des VIII^e-X^e siècles et attestées sur le terrain avant l'an Mil, pour observer de possibles antécédents antiques. Trouvera-t-on, malgré les écueils déjà rencontrés, une continuité fonctionnelle et socio-économique entre domaine antique et *uilla* médiévale ? Soit 25 *villas* mentionnées dans les textes avant le XII^e siècle. Ces 25 sites ne composent que la partie du peuplement privilégiée par les archives, tandis que d'autres *uillae* assurément occupées dorment dans le silence des textes ou l'absence de visibilité archéologique. D'autres établissements encore, de taille modeste et au nombre de huit, restent anonymes au regard des textes mais constituent un semis d'habitats intercalaires ou temporaires ; ils se rencontrent seulement sur le littoral lagunaire où ils forment comme un cordon très lâche. Ce dispositif, ainsi que le toponyme de certains sites comme les Gabieux (fabrication de gabions en roseaux) ou les Fournieux (fours d'écobuage), ou encore la Piscine, où subsiste une occupation, attirent l'attention sur la mise en valeur de ces secteurs où la terre le dispute à l'eau (fig. 9).

La cartographie des *uillae* fait apparaître un équilibre relatif entre plaine et collines, tandis que le vieux tropisme lagunaire paraît désormais inopérant. Sur le littoral, une seule *uilla* subsiste et c'est un cas d'école, mentionné dans les actes à partir de 960 : la *uilla indomnicata* de *Candianicum*, caractérisée par une *curtis*, c'est à dire selon le lexique

des actes carolingiens, un centre domanial (Parodi 1992). Le même texte mentionne la présence d'une main-d'œuvre servile :... *servis et ancillis utriusque sexus...* Outre l'archaïsme de cette terminologie concernant la structure foncière et sociale, l'occupation des lieux tend à confirmer l'ancienneté du domaine, possession de la haute aristocratie comtale. Le quartier de la Courtade et celui voisin de la Condamine, que l'on identifie sans mal avec la *curtis* de la *uilla indomincata*, connaissent une occupation que le mobilier céramique situé aux V^e-VII^e siècles. Seules des fouilles permettraient de dire ce qu'était cette *uilla*; ce qui importe en ce cas est de relever une occurrence nouvelle de l'Antiquité tardive qui, bien plus que le Haut-Empire, entretient des liens avec l'habitat alto-médiéval (fig. 10). Autre lien encore, celui-ci fonctionnel : le site de la Courtade s'établit en bordure d'une dérivation du ruisseau du Bérange et la topographie particulière du paléo-rivage lagunaire laisse suspecter, une nouvelle fois, un établissement portuaire.

S'ils connaissent une continuité d'activité, les sites portuaires ne sont jamais mentionnés comme *uillae* et semblent disposer d'un statut spécifique : à l'est Desports est qualifié au IX^e siècle de *loco qui Portus cognominatur* avant de devenir paroisse (Chalon/Florençon 2002, 166), tandis qu'à l'ouest la Figuière est mentionnée comme *parrochie de Portu* au milieu du XI^e siècle (cart. Gellone, 276). Ces vocables nous situent dans le contexte spécifique, mieux connu en Europe du Nord, des agglomérations littorales à vocation commerciale du premier Moyen-Âge (Lebecq 2007). Parallèlement, la fouille conduite à Dassargues, autre *uilla* mentionnée dès le VIII^e siècle, révèle une occupation tardo-antique caractérisée par un aménagement agraire de vaste emprise, autour d'une ferme, bien loin de l'idée d'un centre domanial (Garnier et al. 1995).

Figure 9. Carte des *uillae* du premier Moyen-Âge.



Uilla médiévale (mention)	Référence (page)	Superficie	Datation	Antécédents antiques
civitas Latara (VIIe s)	Anonyme Ravenne	inconnue	VII-XVIe s.	ville de Lattara
Jacone/Jacou (c. 825)	Fabre, Lochard 1992 (23)	inconnue	IX-XXIe s	pas d'information
Sancti-Bricii (IXe)	Fabre, Lochard 1992 (23)	inconnue	IX-XXIe s	pas d'information
Novasgens(c. 815)	Fabre, Lochard 1992 (23)	inconnue	IX-XIIIe s.	pas d'information
Pruneto (IXe s.)	Fabre, Lochard 1992 (23)	inconnue	IX-XIIIe s.	pas d'information
Chaleto (c. 825)	Fabre, Lochard 1992 (23)	inconnue	IX-XIIIe s.	pas d'information
Montellis (IXe s.)	Fabre, Lochard 1992 (23)	inconnue	IX-XIIIe s.	pas d'information
Venranichos/Vendargues (c. 961)	cart. Gell. (12)	inconnue	X-XXIe s.	pas d'information
Baglanicus/Baillargues (909)	cart. Nîmes (23)	inconnue	X-XXIe s.	pas d'information
Juvinhiaco/Juvinac (898)	Fabre, Lochard 1992 (23)	inconnue	IX-XXIe s	pas d'information
Nova Cella /Celleneuve (799)	Fabre, Lochard 1992 (23)	inconnue	VIII-XXIe s	pas d'information
Cornelianicum (885)	Raynaud 2007 (577)	1,5 ha	VIII-XIIe s.	pas d'antécédent antique
S. Dionisii (1080-1104)	Raynaud 2007 (504)	1 ha	X-XIVe s.	pas d'antécédent antique
Sancte-Agnetis(c. 1160)	Prospection Cl. Raynaud	0,5	XII-XXIe s.	occupation V-VIIIe s.
Castro Melgorio (996-1031)	cart. Gell. (56)	5	X-XXIe s.	occupation V-VIIe s.?
Cavairaco (XIIe)	inédit	0,5 ha	XII-XVe s.	occupation V-VIIe s.
Adacianicum (788)	Raynaud 2007 (530)	2 ha	VIII-XIIIe s.	occupation V-VIIe s.
Candianicum (960)	Raynaud 2007 (263)	1 ha	X-XXIe s.	Courtade, V-VIIe s.
Veneranicum(1007)	Raynaud 2007 (29)	0,2 ha	X-XIe s.	occupation V-VIe s.
Mallaspelles (813)	Raynaud 2007 (38)	1 ha ?	IX-XIVe s.	occupation Ve s.
Obilione (896)	Raynaud 2007 (853)	1 ha	VIII-XIVe s.	occupation I-Ve s.
Molinas/Moulines (1001)	Raynaud 2007 (489)	2,5 ha	X-XIIe s.	occupation I-Ve s.
Obilione (896)	Raynaud 2007 (853)	1 ha	VIII-XIVe s.	occupation I-Ve s.
Soregia/Soriech (804)	Favory 1988 (p. 40)	inconnue	IX-XVIIIe s.	occupation gallo-romaine ?
Cocone (1095)	Favory 1988 (p. 44)	inconnue	XI-XIIIe s.	occupation gallo-romaine

Figure 10. Tableau des *uillae* du premier Moyen-Âge.

Ailleurs, à *Malaspelles*, *Veneranicum*, *Obilione*, *Medium Campum*, la *Madeleine/Exindre*, ce sont des prospections qui signalent également une forte occupation tardo-antique qu'il reste à caractériser par des fouilles. Cette dizaine d'établissements vient s'ajouter aux cinq ou six cas d'occupation durable précédemment décelés parmi les sites tardo-antiques, et voilà notre substrat du peuplement carolingien. S'ajouteraient à ce groupe les *uillae* de Pomessargues, Cocon ou encore Salvignac, dans la basse vallée du *Lez*, où J. Berthelé avait jadis entrevu une occupation antique (Favory 1988) dont ni l'extension ni la datation ne peuvent plus se mesurer, faute d'accès aux terrains. Qu'en était-il ailleurs, dans les *uillae* du terroir montpelliérain aujourd'hui urbanisé, de Juvinac et Celleneuve à Prunet et Chaleto? Dans cette zone, autour de l'église Saint-Pierre de Montaubérou où le terrain reste accessible, la prospection systématique du vignoble n'a pas livré le moindre indice d'occupation: l'église apparaît isolée ou seulement flanquée d'un minuscule agrégat d'habitat. Prudence donc dans la restitution d'un maillage: toute *uilla* n'apparaît pas d'égale ampleur en termes de peuplement.

Conclusion

Que conclure de cette approche littorale des établissements domaniaux entre Antiquité et haut Moyen-Âge? Dissipons le risque d'un malentendu: je n'ai pas cherché ici à démontrer que la *uilla* carolingienne serait un avatar du domaine gallo-romain, mais à mettre en avant les ruptures et les continuités au sein des principaux pôles de peuplement, afin de mesurer la part respective de l'héritage antique et celle des émergences médiévales. Sous l'homonymie des *uillae* se cache en réalité, non pas toujours une rupture mais une série de glissements, de déclassements ou de promotions, au sein d'une évolution millénaire.

En définitive, le cas d'un établissement gallo-romain occupé sans interruption durant le premier millénaire reste relativement rare, en tout cas rarement documenté de façon précise, à l'image de la *uilla* de la Gramière, dans le Gard rhodanien (Buffat dir. 2009). Mais la fouille n'indique pas si derrière la continuité topographique, il y eut permanence de la structure foncière et sociale; comme ce fut le cas à Candillargues, dont j'ai souligné le caractère atypique au sein de la documentation languedocienne.

Rares restent les sites qui pourraient receler la même continuité, à Nozet, Desports ou encore à la Piscine. S'affirme au contraire une flexure à mi-parcours, aux IV^e-V^e siècles, lorsque le réseau gallo-romain s'effiloche et laisse place à une nouvelle strate d'établissements, d'abord de taille modeste mais dont la plupart connurent une longue occupation, parfois prolongée jusqu'à la période « castrale » des XI^e-XII^e siècles. Envisagé depuis la « *uilla* », le peuplement littoral apparaît dès lors partagé entre précarité du Haut-Empire et durabilité tardo-antique : beau renversement de la perspective académique !

Bibliographie

- ALBAGNAC, L. 1974-1975, Un exemple d'occupation continue, la Madeleine (Villeneuve-les-Maguelone), *Bulletin de la Société d'Études Scientifiques de Sète* VI-VII, 27-30.
- H. AMOURIC, H., PRADES, H., VAYSSETTES, J.-L. 1989, Le moulin antique de la Cougourlude à Lattes (Hérault), *Archéologie en Languedoc* 4, 11-112.
- BARRUOL, G., RAYNAUD Cl. 2002, *Magalona* (Maguelone) Villeneuve-lès-Maguelone (Hérault), in: Fiches, J.-L. éd., *Les agglomérations gallo-romaines en Languedoc-Roussillon*, Lattes, 1, 506-518.
- BERTHELÉ, J. 1928, *Éclaircissements topographiques*, Archives de la ville de Montpellier V, Montpellier.
- BLAIZOT, F. (sous la direction de) 2008, L'ensemble funéraire rural de Malbosc (Montpellier, Hérault) : pratiques funéraires de l'Antiquité tardive, *Revue Archéologique de Narbonnaise* 41, 53-152.
- BUFFAT, L., CHRISTOL, M., PÉLAQUIER E. 2002, Le problème d'interprétation des établissements ruraux de grande dimension : quelques cas en Languedoc, *Revue Archéologique de Narbonnaise* 35, 199-239.
- BUFFAT, L. (sous la direction de) 2009, La villa de la Gramière (Castillon-du-Gard). Premier bilan de la recherche, *Revue Archéologique de Narbonnaise* 42, 115-216.
- BUFFAT, L. 2011, *L'économie domaniale en Gaule Narbonnaise*, Monographies d'Archéologie Méditerranéenne 29, (296 p.)
- CHALON, M., FLORENÇON, P. 2002, Notes archéologiques et historiques, *Archéologie en Languedoc* 26, 159-170.
- DAVEAU, I. (sous la direction de) 2007, *Port Ariane* (Lattes, Hérault). *Construction deltaïque et utilisation d'une zone humide lors des six derniers millénaires*, Lattara 20, Lattes, (634 p.).
- DAVEAU, I. 2010, Lattes, la Cougourlude et Mas de Causse 2, *Bilan*

Scientifique 2010 de la Région Languedoc-Roussillon, Ministère de la Culture, Montpellier, 125-129.

- DEMOUGEOT, E. 1966, L'inscription de Lattes (Hérault), *Revue des Études Anciennes* 68, 86-100.

- FABRE, G., LOCHARD, T. 1992, *Montpellier: la ville médiévale*, Paris, (312 p.).

- FAVORY, F. 1988, Le site de Lattes et son environnement, d'après les images aériennes et les documents planimétriques, *Lattara 1*, Lattes, 15-56.

- FAVORY, F., PARODI, A., P. POUPET, P., RAYNAUD, Cl. 1994a, Lunel Viel et son territoire, *Habitat et occupation des sols en France méditerranéenne, dans l'Antiquité et le Moyen-Âge. Approches régionales* (sous la direction de F. Favory et J.-L. Fiches), *Documents d'Archéologie Française* 42, 163-245.

- FAVORY, F., GIRARDOT, J.-J., RAYNAUD, Cl., ROGER, K. 1994b, L'habitat gallo-romain autour de l'étang de l'Or (Hérault). Hiérarchie, dynamique et réseaux du II^e s. av. au V^e s. apr. J.-C., *Mélanges Pierre Lévêque* 8, 123-215.

- FICHES, J.-L. (sous la direction de) 2002, *Les agglomérations gallo-romaines en Languedoc-Roussillon*, 2 volumes, Monographies d'Archéologie Méditerranéenne 13.

- GARNIER, B., GARNOTEL, A., MERCIER, C., RAYNAUD, Cl. 1995, De la ferme au village : Dassargues du V^e au XII^e siècle (Lunel, Hérault), *Archéologie du Midi Médiéval* 13, 1-78.

- HENRY, E. RAYNAUD, Cl. 2010, La ferme gallo-romaine de *Las Olivetas* à Mudaison (Hérault), *Revue Archéologique de Narbonnaise* 43, 207-242.

- HERNANDEZ, J. 2008, Montpellier, Saint-Michel II, *Bilan Scientifique 2008 de la Région Languedoc-Roussillon*, Ministère de la Culture, Montpellier, 143-144.

- LEBECQ, S. 2007, Aux origines du renouveau urbain sur les côtes de l'Europe du Nord-Ouest au début Moyen-Âge? Les *emporia* des mers du Nord, *Les villes du nord de la Gaule. Vingt ans de recherches nouvelles*, actes du colloque de Villeneuve d'Ascq, Hanoune, R. (éd.), *Revue du Nord*, hors série n° 10, 485-492.

- MAJUREL, R., PRADES, H. 1964, Le domaine de Sarnelly (commune de Montpellier), *Ogam* 16, 329-346.

- MAJUREL, R., PRADES, H. 1967, La villa gallo-romaine du Clos de l'Armet (commune de Castelnaud-le-Lez), *Ogam* 19, 67-87.

- MAJUREL, R., MENAGER, J., PRADES, H. 1973, L'habitat et la nécropole de Saint-Michel (commune de Montpellier), *Les origines de Montpellier*, *Ogam* 22-25, 1970-1973, 49-124.

- OTT, M. 2010, L'exploitation agricole du Mas de Fourques aux I^{er} et II^e siècles

de notre ère (Lunel, Hérault), *Revue Archéologique de Narbonnaise* 43, 193-206.

- OUZOULIAS, P. 2009, Place et rôle de la petite exploitation agricole dans la Gaule romaine: un débat en cours, *Revue Archéologique* 1, 150-155.

- PARODI, A. 1992, Le territoire de la *villa* aux IX^e-X^e siècles dans la plaine du Languedoc oriental: les exemples de Garons et de Candillargues, *Provence Historique* 167-168, 311-320.

- RAYNAUD, CL. 1989, Archéologie du paysage autour de l'étang de l'Or (Hérault). Choix, contraintes et méthode de prospection, *Archéologie en Languedoc*, fasc. 2-3, 59-82.

- RAYNAUD, CL. 2003, Les systèmes agraires antiques: quelle approche archéologique?, *Cultivateurs, éleveurs et artisans dans les campagnes de Gaule Romaine*, Colloque AGER VI, Compiègne, 2002. *Revue Archéologique de Picardie* 1/2, 281-298.

- RAYNAUD, CL. (sous la direction de) 2007, *Archéologie d'un village languedocien. Lunel-Viel (Hérault) du I^{er} au XVIII^e s.*, Monographies d'Archéologie Méditerranéenne 22, (407 p.).

- ROGER, K. 1993, Aigues-Vives, Pataran, *Formes de l'habitat rural en Gaule Narbonnaise* (sous la direction de Ch. Pellecuer) 1, APDCA, Antibes, (6 p.).

- ROTH, E. 1972, Les fouilles de Pataran (Aigues-Vives, Gard), *École Antique de Nîmes* 6-7, 1971-1972, 73-94.

L'occupation de l'Antiquité tardive et du haut Moyen-Âge dans un contexte de *pars urbana* d'une *villa* gallo-romaine : le site archéologique de Saint-Saturnin du Bois (Charente-Maritime)

Léopold Maurel.
Sandrine Bartholome
Noémie Rolland

Conseil Général de la Charente-Maritime

RÉSUMÉ

Créée au I^{er} siècle ap. J.-C., la *villa* découverte à Saint-Saturnin connaît un développement continu jusqu'au dernier état de reconstruction qui suit un incendie datable de la seconde moitié du IV^e siècle. Durant le haut Moyen-Âge, une série de bâtiments se surimpose à cet ultime état antique, s'appuyant même parfois sur les maçonneries antérieures, sans que l'on soit encore en mesure de mettre en évidence un plan cohérent pour ces nouvelles structures et de les rapporter à un statut particulier. L'analyse du mobilier faunique montre toutefois la présence de gibier en quantité notable et de céramiques tournées fines, ce qui permet probablement d'attribuer un niveau social élevé aux propriétaires du lieu.

MOTS-CLÉS: *Villa*, haut Moyen-Âge, archéozoologie, céramiques.

RESUMEN

Creado en siglo I dC J.-C., la *villa* descubierta en Saint-Saturnin conoce un desarrollo continuo hasta el último estado de reconstrucción que sigue un incendio datable de la segunda mitad del siglo IV. Durante el alto Medievo, se construye una serie de edificios sobre este último estado antiguo, apoyándose hasta a veces en las masonerías anteriores, sin que todavía se puede poner en evidencia un plano coherente para estas nuevas estructuras y de vincularlas a un estatuto particular. El análisis de la fauna muestra no obstante la presencia de caza en cantidad notable y de cerámicas torneadas finas, lo que probablemente permite atribuir un alto nivel social a los propietarios del lugar.

PALABRAS CLAVE: *Villa*, alto Medievo, archéozoología, cerámicas.

Dans le cadre d'un projet de lotissement communal, le Service départemental d'archéologie du Conseil général de la Charente-Maritime a conduit une fouille préventive dans la commune de Saint-Saturnin du Bois située non loin de Surgères (fig. 1 et 2). L'opération archéologique, qui s'est déroulée en 2008, a permis de mettre au jour un établissement rural daté de l'époque gallo-romaine ainsi que plusieurs témoignages archéologiques d'une occupation pouvant être datée du haut Moyen-Âge. Malgré d'importantes récupérations dues aux phases successives d'occupations, les bâtiments antiques présentent un état de conservation tout à fait exceptionnel (fig. 3). Suite aux découvertes réalisées, la Commune a décidé d'abandonner le projet de lotissement et de développer un projet de fouille programmée depuis 2011, sous la responsabilité d'un archéologue bénéficiant des moyens scientifiques et techniques du Département de la Charente-Maritime. Un programme de médiation et de valorisation a également vu le jour, par l'intermédiaire de la Communauté de Communes de Surgères.

Entre les premiers éléments d'occupation datés du I^{er} siècle (phase I) et le mobilier céramique issu de niveaux archéologiques supérieurs situés à l'intérieur des différents bâtiments datés du haut Moyen-Âge, quelques premiers éléments de phasage ont pu être élaborés.

En effet, le mobilier céramique et métallique témoigne d'une première phase d'occupation dans le courant du I^{er} siècle ap. J.-C (phase I). Des structures en creux et niveaux d'occupations constituent les uniques témoignages de cette première occupation, qui a souffert des constructions ultérieures.



Figure 1. carte de localisation de Saint-Saturnin du Bois. DAO O. RICHARD. Fond de plan BDcarto IGN 2002.

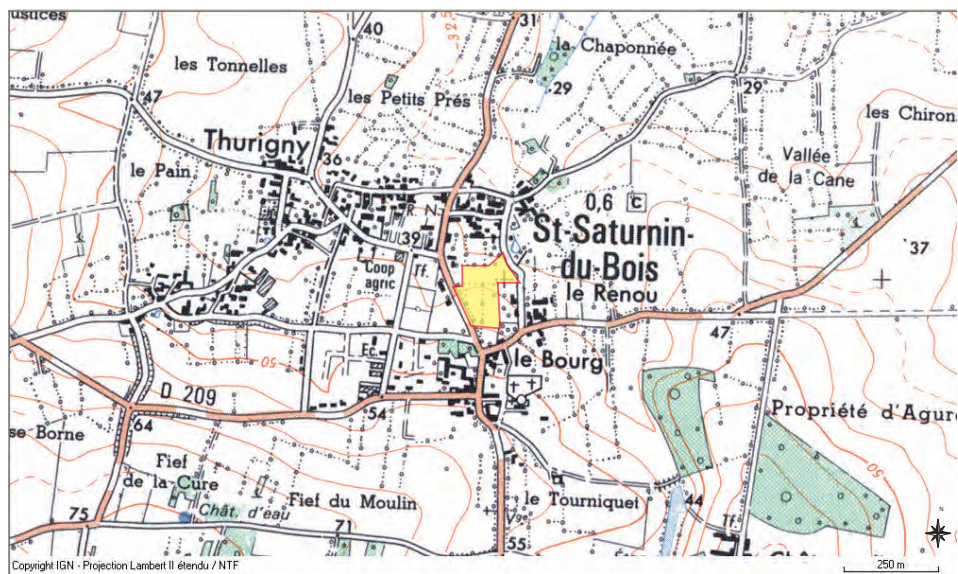


Figure 2. localisation du site archéologique. DAO L. MAUREL. Fond de plan BDcarto IGN 2002.

Au début du II^e siècle, la *villa* antique est aménagée avec la construction d'un bâtiment résidentiel doté d'une cour centrale et d'au moins un bâtiment d'exploitation (phase II).

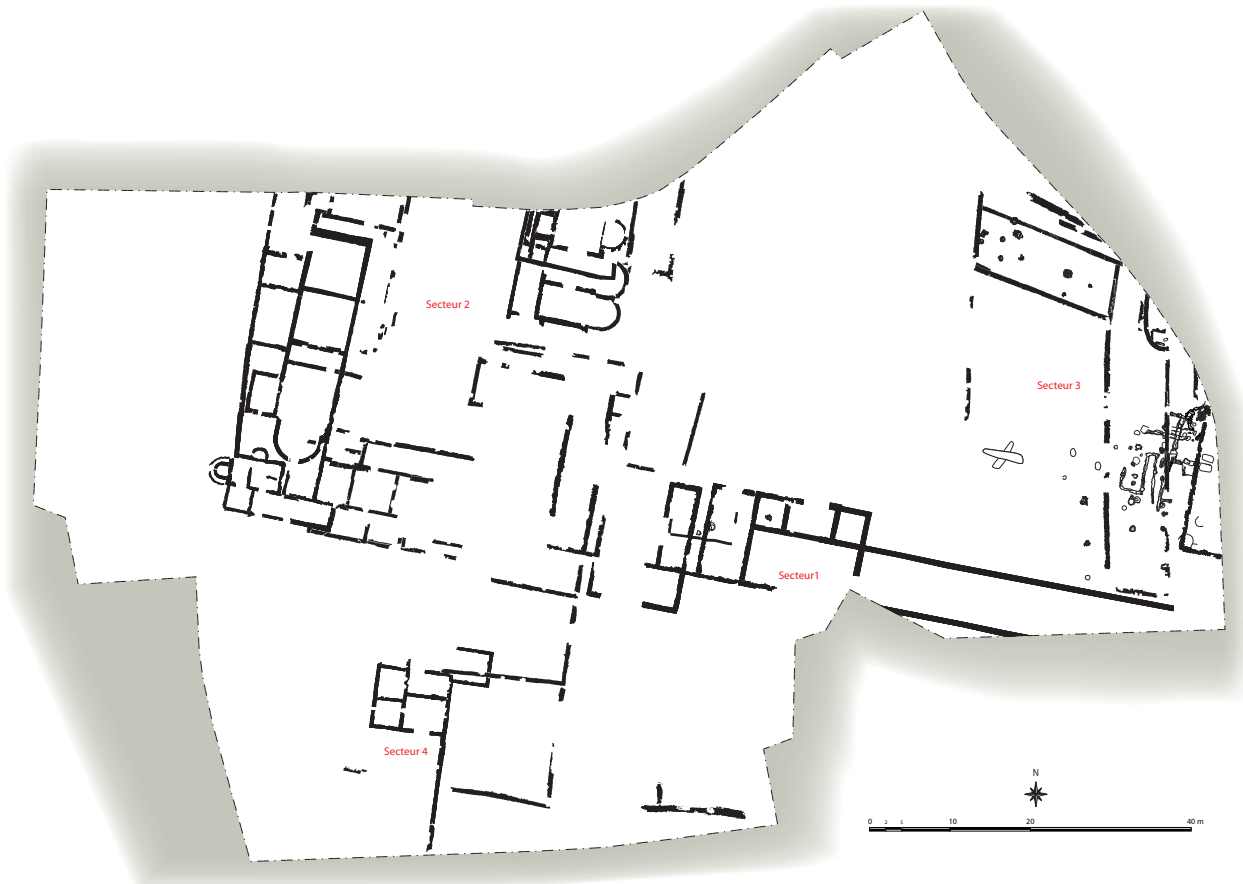
De nouveaux et importants bâtiments d'exploitation sont construits au III^e siècle, dont un comporte une salle de forge (phase III). Par ailleurs, le bâtiment résidentiel est doté d'un ensemble thermal dans son angle sud-ouest (fig. 3).

Suite à un incendie ayant touché une partie importante des bâtiments dans la seconde moitié du IV^e siècle, une reconstruction de la plupart des salles de la partie résidentielle est opérée (phase IV). La reconstruction de la phase IV, remarquable par l'emploi d'un mortier orangé pour la mise en œuvre des maçonneries, a apporté également des modifications de l'ensemble thermal. Entre ces grandes phases, nous avons pu observer des agrandissements successifs et des modifications dans l'organisation des espaces.

Succédant à l'occupation antique, la présence de plusieurs murs solins constitués de dalles en calcaire, liées à la terre, a rapidement permis d'entrevoir une installation durant le haut Moyen-Âge (fig. 4). La découverte de mobilier céramique au faciès alto-médiéval, plus particulièrement dans les niveaux situés à l'intérieur du bâtiment 2, confirme largement cette première observation. Par ailleurs, une monnaie carolingienne a été mise au jour dans une fosse située à l'intérieur de la partie résidentielle antique. Les murs, dotés d'un appareillage pouvant être considéré comme caractéristique des constructions du haut Moyen-Âge, traversent dans plusieurs cas les bâtiments gallo-romains. Leur construction succède donc à l'abandon de certains bâtiments. Dans d'autres cas, ces murs s'installent au-dessus de murs antiques et parfois même ils semblent reprendre des maçonneries anciennes en s'appuyant contre ces dernières. Nous sommes donc en présence d'un phénomène de réoccupation de structures antiques – qu'il existe une continuité ou non – avec dans certains cas d'importantes restructurations du bâti ancien et dans d'autres cas une réutilisation des maçonneries préexistantes.

Les trois campagnes de fouille conduites depuis 2011 se sont concentrées sur la partie ouest de la *pars urbana*. Les problématiques de départ s'articulaient autour d'enjeux chronologiques mais également fonctionnels. Il ressort de ces observations un réaménagement des espaces de prestige et de réception identifiés lors des phases d'occupations antiques de la *villa* (salle à abside, salle 7, galerie). Des murs solins viennent partitionner ces espaces signifiant l'abandon de leur fonction première et la création de petits espaces dont la destination nous échappe encore (lieu d'habitat ou d'activités agricoles et/ou artisanales).

Figure 3. plan général.
DAO C. GAY.





Ainsi, le site de Saint-Saturnin du Bois permet de proposer quelques exemples de liaison entre des aménagements antiques et hauts médiévaux dans un contexte de *uilla* gallo-romaine. Il ne s'agit nullement de proposer ici une synthèse sur l'occupation tardive et alto-médiévale du site archéologique de Saint-Saturnin du Bois, car la faible superficie étudiée ne le permet tout simplement pas. Cependant, au travers de quelques exemples, nous tenterons de mettre en évidence plusieurs modes d'occupations, de réoccupations et de gestions des espaces antiques durant le haut Moyen-Âge. À cette fin, nous retiendrons deux exemples issus des salles 7 et 21.

Figure 4. plan général secteur 2 - bâtiment résidentiel. DAO C. GAY. et L. MAUREL

1. La Salle 7 : un *tablinum* antique (?) réoccupé durant le haut Moyen-Âge

Dans la partie ouest de la *pars urbana* de la *uilla*, se trouve une petite salle rectangulaire, d'une superficie de 13,59 m², entièrement fouillée (fig. 4) dont l'interprétation comme *tablinum* demeure très hypothétique, en raison de sa situation marginale dans le bâtiment résidentiel. Une évolution de sa vocation dans le temps peut être envisagée. Son étude procure d'intéressants éléments favorisant la compréhension des relations entre les structures construites antiques et médiévales.

1.1. Les aménagements antiques dans l'aile ouest de la *pars urbana*

Aménagée lors de la phase de construction de la *uilla* du Haut-Empire (phase II), cette salle est en saillie par rapport à la limite ouest de l'édifice (fig. 5 et 6). Elle a été très rapidement, englobée dans l'emprise du bâtiment résidentiel lors d'une phase d'agrandissement effectué vers l'ouest (phase IIc). Elle forme une exèdre aménagée à l'ouest de la salle de

réception (salle 10). La salle est pourvue d'un système de chauffage par hypocauste avec un canal de chauffe (F224) créant une interruption dans son mur sud. Cet espace, confortablement aménagé, perdit durant toute l'occupation antique de la *villa*. La localisation de cette salle, comme son système de chauffage au sol, nous conduisent à émettre l'hypothèse d'un *tablinum* antique. Enfin, la reprise du canal de chauffe lors de la phase IV témoigne de la continuité de son occupation et de sa destination durant les ultimes phases de l'Antiquité.

À partir de la phase V de la *villa* (Antiquité tardive) s'opèrent d'importantes transformations dans l'aile ouest de la *pars urbana*. Les canaux de chauffe de la salle 10, adjacente à la salle 7, sont entièrement comblés marquant l'abandon du système de chauffage de l'ancienne salle de réception. Il en va de même pour le chauffage de la salle 7. Le sol de circulation et les pilettes en argile de l'*hypocauste* sont détruits. Seul le sol en béton et quelques arases de pilettes carrées d'une vingtaine de centimètres de côté sont conservées.

1.2. Une réoccupation de la salle 7 durant le haut Moyen-Âge

Suite à l'abandon, plus ou moins progressif, de la destination première du bâtiment antique, plus particulièrement de l'aile ouest, on observe plusieurs éléments témoignant d'un nouveau type d'occupation. En premier lieu, le mur M44, constitué de dalles de calcaire liées à la terre, s'installe au-dessus d'une maçonnerie antique qui constituait alors le mur périmétral ouest du bâtiment résidentiel. Ce nouvel aménagement signifie d'abord la destruction, au moins partielle, de la *pars urbana* antique. Par ailleurs, l'utilisation de la maçonnerie antique comme soubassement ou fondation, pour un mur médiéval constitue une première étape de

Figure 5. plan phase VI
secteur 2. DAO C. GAY
et L. MAUREL.





réutilisation des structures anciennes. Ainsi, les vestiges de la *uilla* antique ne sont pas un obstacle à une installation, bien au contraire, puisqu'ils servent de base à la construction des nouvelles élévations. Le mur médiéval M44 suit le tracé du mur antique et se prolonge vers le sud. Il est délicat, si l'on tient compte de l'état de conservation très partiel des murs solins, d'établir un plan cohérent de ce bâtiment.

Par ailleurs, la fouille de la salle 7 a permis d'entrevoir un autre mode de réutilisation de structures construites antiques. En effet, directement posés sur le niveau antique de mortier lissé, trois radiers massifs de blocs calcaires disposés en épis ont été réalisés dans les limites intérieures de la salle. À l'est de la salle, contre le mur M221 (mitoyen à la salle de réception), un bloc calcaire de grande dimension (F654) est posé directement sur le fond de l'hypocauste. Signalons que ce bloc est probablement issu du mur M221, à l'intérieur duquel figure un creusement dont la morphologie correspond précisément à celle du bloc de taille. Ce dernier aurait donc eu la fonction de seuil avant d'être réemployé durant le haut Moyen-Âge, par exemple comme emmarchement (fig. 7). Tout autour de celui-ci et sur l'ensemble du fond de la salle, un niveau sédimentaire est installé, afin de préparer la pose d'un premier radier de blocs calcaires grossièrement équarris disposés en épis. Au-dessus, la même technique de construction, niveau de préparation sédimentaire et installation d'un radier de blocs calcaires disposés en épis, est réalisée à deux reprises. Ces niveaux successifs atteignent le haut du bloc F654 et créent un espace intérieur dont le sol pouvait accueillir de lourdes charges. Notons que le dernier niveau de radier de blocs présente un aménagement particulier autour du bloc F654. En effet, l'aménagement des blocs en épis est abandonné au profit d'une disposition à plat.

Au-dessus des trois niveaux de radiers, une étroite bande de niveau de sol a pu être observée sous forme d'un lambeau, le long du mur sud. Constituée d'un mélange induré de sédiment limoneux brun clair et de

Figure 6. plan phase VII secteur 2. DAO C. GAY et L. MAUREL.

fragments de mortier, elle était sans doute le dernier témoin du sol de circulation de cette salle.

Le premier niveau de radier (sédiment et blocs) n'a pas livré de mobilier permettant d'en préciser la datation. Mais l'analyse stratigraphique permet de l'attribuer à la phase VI. Dans le niveau sédimentaire intermédiaire, six fragments de céramiques de tradition antique ont été mis au jour. Dans le niveau sédimentaire supérieur, quatre fragments de céramique ainsi que des fragments de verre (non étudiés) ont été découverts. Un tesson de céramique commune, sombre à estampage à la roulette en épis, reste de tradition antique. Les trois autres tessons en céramique commune claire avec un gros dégraissant, dont une lèvre carrée déjetée, sont attribuables au haut Moyen-Âge.

Venant sceller cet aménagement massif, un niveau sédimentaire recouvre à la fois le lambeau de sol, le radier supérieur et le bloc de calcaire (F654). Il offre un *terminus ante quem* à l'ensemble de cet aménagement. Il n'a livré qu'un seul tesson de céramique, fort heureusement datable grâce à un décor à la roulette en losange pouvant être attribué aux VII^e et VIII^e siècles. Le nouvel aménagement de la salle 7 peut donc avoir fonctionné à partir du VI^e siècle de notre ère, soit à partir de la phase VI de l'occupation du site.

Deux interprétations différentes semblent pouvoir être retenues au sujet de cette structure. Soit, les différents radiers ont été aménagés d'un seul tenant, soit il s'agit d'aménagements successifs, échelonnés dans le temps. Malheureusement, la datation assez large fournie par l'étude du mobilier céramique mis au jour ne permet pas de trancher entre les deux hypothèses. La première hypothèse soulève la question de la destination de cet aménagement massif, susceptible d'accueillir des charges lourdes ou une forte pression. Des agencements semblables sont en effet fréquemment utilisés pour supporter un pressoir et/ou un fouloir. Le pressoir comme le fouloir, placé en début de chaîne opératoire dans le processus de vinification, est toujours surélevé par rapport aux sols et aux autres vestiges de transformation (cuves). Cette position dominante, caractéristique des *cella vinaria* antiques, et l'arasement plus ou moins marqué des sites archéologiques ont généralement entraîné la destruction de ces structures qui ne sont plus reconnues que par la présence en contrebas d'une cuve



Figure 6. vue générale
salle 7. Cliché L.
MAUREL.

de recueil du moût. Dans la salle 7, en plus de l'épaisseur des niveaux de préparation de sol déjà décrit, signalons la présence de deux trous de poteau aménagés dans l'épaisseur du mur M221 (F649 et F650). Distant d'environ 0,70 m, ils pourraient correspondre aux fixations des jumelles, ces deux pièces de bois montantes qui entrent dans la composition d'un pressoir. Leurs emplacements dans la maçonnerie du mur M221 pourraient en avoir assuré la solidité. De plus, le bloc de réemploi (F654), disposé le long du mur M 221 et perpendiculaire aux deux trous de poteau F649 et F650, complète le dispositif.

En considérant la seconde hypothèse, il s'agirait d'une succession de radiers de sols sur une plus ou moins longue durée. Dans ce contexte, le bloc F654 aurait servi d'embranchement pour atteindre le fond de la salle. La question de la réalisation de trois radiers successifs pose tout de même problème. S'agit-il de plusieurs réfections successives dues à des problèmes de remontée d'humidité à l'intérieur de la salle, dont le fond est recouvert d'un enduit de mortier ?

2. La Salle 21 : des structures médiévales installées à l'intérieur d'une salle de la *uilla* antique

La salle 21 constitue un second exemple particulièrement intéressant de réutilisation d'un espace antique durant le haut Moyen-Âge (fig. 5 et 6). Située au cœur de l'aile ouest de la *pars urbana*, dans son extrémité nord, la salle 21 est aménagée dans le prolongement de la salle à abside.

2.1. La construction antique

Dans la salle 21, l'occupation antique se caractérise, hormis les maçonneries dont la construction peut-être intégrée à la phase II, par des niveaux de sols relativement bien conservés. Ces derniers sont réalisés, conformément aux autres salles, à l'aide d'un premier niveau de préparation constitué de cailloutis calcaire lié à un mortier, d'un second niveau de mortier jaunâtre granuleux, puis, en guise de finition, d'une fine couche de mortier lissé très compact. Le sol peut être intégré à la phase II de construction de la *uilla*, car il s'appuie sur les maçonneries de cette phase. Le sol a été observé sur une superficie peu importante de la salle. Enfin, notamment dans l'angle sud-est de l'espace, on observe un épais niveau de mortier posé directement sur le sol lissé. Il peut s'agir d'un niveau d'occupation lié aux phases III ou IV, qui correspondent à des modifications architecturales majeures du bâtiment résidentiel.

2.2. L'installation de structures du haut Moyen-Âge

La salle 21 subit d'importants changements durant la phase VII. Les aménagements réalisés constituent une modification importante de la partie interne, mais conservent le plan général de la salle tout en utilisant un mode de construction différent. En effet, plusieurs creusements sont apparus à l'intérieur des maçonneries antiques de la salle 21. Certains peuvent correspondre à des tranchées ou fosses de récupérations de murs, alors que d'autres semblent plus distinctement appartenir à des trous de poteau aménagés dans les murs (F705 et F706), donc postérieurs à l'abandon du bâtiment antique. La phase de construction suivante aurait donc utilisée les murs existants, pour ancrer des poteaux en bois afin de fonder des élévations en matériaux périssables.

Dès la phase VI, au moins deux maçonneries sont aménagées dans la partie centrale de la salle antique (F710, F711), en même temps qu'une plaque-foyère est installée (F709) (fig. 8). Les maçonneries sont partiellement conservées, notamment F710, et ne permettent pas véritablement de dresser un plan. Nous pouvons considérer que les deux

murs fonctionnent ensemble en formant un retour. Les deux élévations possèdent les caractéristiques morphologiques de murs du haut Moyen-Âge, dotés de dalles de calcaire liées à la terre. La position centrale du mur M711 pourrait nous conduire à supposer qu'il sert de partition de la salle en deux espaces est/ouest. Une seconde hypothèse pourrait établir un lien avec le fait F709. En effet, la plaque-foyère est installée contre le mur F711. Enfin, la fouille de la salle a permis de mettre au jour, directement posé sur le niveau de sol antique, un sédiment grisâtre très meuble, associé à de nombreux fragments de malacofaune, de faune et de tessons de céramiques dont la datation nous rapproche des VII^e-VIII^e siècles. La nature même de cette couche nous conduit à l'interpréter comme un niveau d'occupation lié au fonctionnement des deux maçonneries repérées et de la plaque-foyère.

L'altitude des structures découvertes dans la salle 21, ainsi que leur position plus basse par rapport aux maçonneries antiques, démontrent que le bâti antique est préservé durant les phases du haut Moyen-Âge et utilisé comme soubassement pour des élévations en matériaux périssables.

La fouille de la salle 21 avait tout d'abord intrigué par l'absence de niveau de démolition antique associant de manière caractéristique des moellons de calcaire et des éléments de terre cuite architecturale en grand nombre. Cette absence s'explique par l'occupation du haut Moyen-Âge qui a décaissé les ultimes niveaux d'abandons antiques. Pour autant, un remblai de démolition recouvre l'ensemble de la superficie de la salle. Il se caractérise par un sédiment noir très meuble, comprenant une importante quantité de blocs et dalles de calcaire. Le mobilier céramique, quantitativement pauvre au regard de l'importance du remblai d'une trentaine de centimètres d'épaisseur, est daté du VII^e - VIII^e siècle.

3. Les premières données liées à la consommation et à la vie quotidienne médiévale

La fouille préventive réalisée en 2008 avait permis de réunir des éléments de faune et de céramique qui nous permettent aujourd'hui de présenter des premières données sur des bases quantitatives significatives, en



Figure 7. vue générale salle 21. Cliché L. MAUREL.

attendant l'étude des mobiliers livrés par les premières campagnes de fouilles programmées.

3.1. La faune¹

La phase V apparaît comme une phase de délaissement de la *uilla*. Il semble qu'une partie de celle-ci soit abandonnée sans pour autant que l'occupation cesse sur l'ensemble du site. Le cheval et le chien sont de nouveau présents et accompagnés du chat. Au sein des espèces sauvages, le cerf est très largement dominant, avec 8 % du nombre de restes déterminés. Le porc domine toujours le bœuf et les caprinés en nombre de restes. Les proportions en poids de restes restent à l'avantage du bœuf.

La phase VI, qui voit un nouvel essor des constructions sur le site, se caractérise par une continuité dans les proportions des trois principales espèces, qui offrent toujours le même profil avec une domination du porc en nombre de restes et du bœuf en poids des restes. Le cerf continue à être particulièrement bien représenté.

Lors de la phase VII, l'occupation des secteurs 2 et 3 se pérennise. Les vestiges sont alors moins nombreux que lors des phases précédentes, aussi le faible nombre de restes osseux nous incite à rester prudents concernant les proportions des trois principales espèces. Le porc domine en nombre de restes et fait jeu égal avec le bœuf en poids de restes.

Lors de la phase VIII, l'occupation semble se centrer sur le secteur 3 mais continue d'être active, avec la reconstruction puis des réaménagements du bâtiment 12. Cette phase est, juste derrière la phase V, la mieux documentée avec 969 vestiges osseux, dont 46,4 % de déterminés. Si les espèces domestiques continuent de dominer largement l'ensemble des restes, le cerf occupe toujours une place de choix. Le fait marquant est l'identification surprenante d'un reste de daim. Cette espèce n'est en effet pas présente à l'état sauvage en France, mais originaire du Proche et du Moyen-Orient et il semble qu'elle ait été introduite par les Romains en Gaule. Cependant les découvertes de vestiges sont peu nombreuses sur les sites français. Le daim est essentiellement un animal d'ornement et a été élevé dans des parcs, à la période romaine ainsi que durant le Moyen-Âge et la période moderne. La présence de cette espèce dans la faune de Saint-Saturnin du Bois sera abordée en détail plus loin. Un changement s'opère dans les proportions des trois principales espèces. Alors que jusqu'à présent le porc dominait le bœuf et les caprinés en nombre de restes, pour la phase VIII c'est le bœuf qui occupe la première place en nombre comme en poids de restes. Cette domination en nombre de restes demeure toutefois toute relative puisque le porc fait quasiment jeu égal. La phase IX, dernière phase identifiée sur le site, livre les dernières traces d'occupation du secteur 3. Cependant, le nombre de vestiges osseux reste important avec 633 ossements dont 50 % de déterminés. La liste de faune est un peu moins fournie que précédemment mais nous retrouvons le cerf et le daim. Chez les trois principales espèces, la situation apparaissant lors de la phase VIII se confirme et s'accroît légèrement. Le porc laisse la place au bœuf en nombre de restes.

La part des mammifères sauvages chassés, rapportée au nombre de restes des trois principales espèces, est stable durant la période romaine, proche de 10 %. En revanche, pour le haut Moyen-Âge (phases VII à IX) cette part des mammifères sauvages augmente et dépasse les 20 % du nombre de restes. C'est le cerf qui est à l'origine de ces taux élevés. Les restes de l'espèce sont présents de la phase III à la phase IX et comptent de 4 à 16 % du nombre de restes déterminés. Comme nous avons pu le voir lors de la présentation des données, le cerf livre quasi systématiquement un nombre d'ossements supérieurs à celui du coq, première espèce

¹ Étude réalisée par G. Jouanin.

aviaire domestique. La forte proportion de mammifères sauvages semble faire écho à la prédominance des vestiges de porc chez les mammifères domestiques et renforce l'hypothèse d'un statut particulièrement élevé des occupants du site.

La forte proportion de restes de cerf, et ce durant toute la phase d'occupation plaide dans le sens d'un statut privilégié des occupants du site. De plus elle pose la question de l'origine des animaux rencontrés. Sont-ils issus de la chasse d'une population sauvage ou de l'abattage d'une population « élevée » dans un parc à gibier ? La présence du daim lors des deux dernières phases d'occupation est un indice de l'existence de ce type d'installation, au moins pour la période mérovingienne. Cette présence du daim et le maintien de la forte proportion de cerf pour les VII^e et VIII^e siècles montrent que le statut des occupants du site reste élevé, contrairement à ce que pourrait laisser la prédominance du bœuf au sein du cheptel domestique.

La longue séquence d'occupation du site de Saint-Saturnin-du-Bois permet d'appréhender l'évolution des choix alimentaires et/ou d'élevage. La comparaison de la part prise par chacune des trois principales espèces pour chaque phase permet de constater une certaine homogénéité. En effet, exceptions faites des phases I et II qui offrent trop peu de données pour être exploitables, la triade domestique est dominée par les restes de porc de la phase III à la phase VII. Seules les deux dernières phases, VIII et IX, se singularisent avec une prédominance des ossements de bœuf. Si ce changement apparaît comme relativement brutal, nous devons tout de même noter que tout le long de la séquence chronologique allant de la phase III à la phase VII, la part du bœuf ne cesse d'augmenter. Or, une synthèse récente sur les données archéozoologiques du haut Moyen-Âge dans le Nord de la France montre qu'à l'époque mérovingienne le bœuf occupe la première place au sein du groupe des mammifères domestiques, en nombre comme en poids de restes (Chalet et Yvinet à paraître). La situation observée pour les phases 8 et 9 pourrait ainsi être l'indice d'une dynamique identique. Cependant il nous faut rester prudent, le corpus devra bien évidemment être étoffé afin de permettre une approche fiable des choix d'exploitation.

3.2. La céramique²

Depuis la première campagne de fouille de 2008, le mobilier céramique de l'Antiquité tardive et du haut Moyen-Âge a été mis au jour dans des contextes de structures en creux mais également à l'intérieur de niveaux archéologiques. Soulignons que les niveaux les plus tardifs étant situés dans la partie supérieure de la stratigraphie, d'importantes perturbations modifient probablement notre connaissance du mobilier céramique.

La majorité du mobilier de l'Antiquité tardive est constituée de céramique à l'éponge dont le répertoire est assez diversifié avec des bols, des coupes et des jattes. Quelques rares tessons de céramique sigillée d'Argonne confortent la datation du IV^e siècle. On note l'absence quasi totale, contrairement aux contextes poitevins, de céramique granuleuse. Enfin, cette vaisselle est accompagnée de vases en céramique commune claire et sombre dont les formes sont caractéristiques de cette période.

Les céramiques du haut Moyen-Âge mis au jour en contexte de niveaux d'occupation peuvent être chronologiquement attribués à la fin du V^e-VI^e siècles. Ainsi, on observe la présence de Dérivées de Sigillées Paléochrétiennes, dont notamment une assiette de type Rigoir 4. Leur sont associées céramiques fines grises estampées, quelques tessons de céramique granuleuse et de la céramique rugueuse et granuleuse tardive. Les formes sont relativement restreintes. L'ensemble est finalement assez représentatif de ce qui existe pour la même période sur les sites voisins de Saint-Georges des Coteaux ou Jonzac.

² Étude conduite par
F. Chiron.

Le mobilier de la phase VI se divise en deux grands groupes techniques : les pâtes claires souvent à gros dégraissant, les pâtes sombres à gros dégraissant. Le groupe technique le plus représenté est celui des céramiques à pâte claire avec un gros dégraissant sableux ou à quartz, deux sous catégories sont à noter concernant la couleur des pâtes claires, elles sont blanchâtres ou rouges. Les céramiques communes à pâte sombre présentent elles aussi un gros dégraissant, quantitativement elles sont inférieures aux céramiques à pâte claire.

Lors des phases VII et VIII, la majorité des unités stratigraphiques regroupe du mobilier caractéristique de la période VII^e (?) VIII^e-IX^e siècles. Les pâtes présentent les mêmes spécificités que celles qui ont été précédemment décrites mais on observe la disparition des Dérivées de Sigillées Paléochrétiennes conjointement à l'apparition des pâtes surcuites grésées avec des inclusions plus ou moins fines.

Pour les périodes plus récentes, elle a permis d'étoffer le répertoire des formes mais elle reste à affiner par des comparaisons plus précises avec des contextes régionaux et contribuera à une meilleure connaissance du vaisselier de l'Antiquité tardive et du haut Moyen-Âge.

Conclusion

Sur le plan méthodologique tout d'abord, la fouille qui présente des niveaux d'occupations du haut Moyen-Âge à l'intérieur d'un édifice construit durant l'Antiquité constitue en soi un exercice délicat. La stratégie de fouille doit donc bien évidemment tenir compte des états antérieurs et postérieurs, mais dans d'autres cas s'en éloigner, pour ne pas fausser la vision en plan des niveaux et structures archéologiques d'une même phase.

Les quelques exemples développés nécessiteraient d'être mis en relation avec une plus importante quantité de données de fouilles qui sera obtenue lors des prochaines campagnes. La fouille des bâtiments d'exploitation antiques permettra peut être d'aborder les questions liées aux modes d'exploitation et au fonctionnement de l'occupation médiévale.

Se pose l'inévitable question de la continuité ou non de l'occupation entre la période antique et médiévale. La problématique demeure d'autant plus délicate que bien des salles sont dépourvues de niveaux de démolition antique en raison de la réutilisation des espaces durant le haut Moyen-Âge. Cependant, la présence de niveaux de démolition, dans quelques rares salles du bâtiment résidentiel, milite en faveur d'une période d'abandon de l'édifice antique. Mais cet abandon peut très bien concerner uniquement certains secteurs de la *uilla*, comme le bâtiment résidentiel.

La poursuite de la fouille durant ces prochaines années permettra d'aborder des problématiques fonctionnelles des espaces mis au jour, mais également d'affiner la chronologie de l'occupation du site, en lien avec le mobilier découvert. Enfin, sur la base des nombreux prélèvements réalisés, des études micromorphologiques pour une meilleure connaissance des occupations et des études paléoenvironnementales viendront compléter les travaux effectués. Il semble cependant qu'un schéma général puisse être mis en évidence pour l'aile ouest de la *pars urbana* de la *uilla*. Dans cette zone, la phase V correspond à la fin du fonctionnement de certaines salles qui sont alors détruites, comme en témoigne la juxtaposition des murs antiques et médiévaux. À partir de la phase VI, la transformation des bâtiments permet d'envisager l'abandon de la fonction résidentielle exclusive. Le « logis du propriétaire » disparaît au profit d'une utilisation de l'espace plus directement lié au *fundus*. Sommes-nous en présence d'un groupe d'habitations liées à l'exploitation du domaine agricole ou à un centre de production lié à ce même domaine ?

Cela ne signifie pas pour autant qu'une fonction résidentielle pour un propriétaire terrien n'existe plus au sein de l'établissement du haut Moyen-Âge. La diversité des formes et des modalités de la propriété foncière à partir des V^e et VI^e siècles ne nous aide pas à qualifier cette réorganisation de l'espace. La nature même de l'occupation médiévale, utilisant les structures antiques existantes, prouve qu'il existait une grande variété dans les modes d'occupation³. Nous avons pu mettre en évidence des phénomènes de décaissement de l'intérieur de salles de bâtiments antiques, parallèlement à l'aménagement de trous de poteau, dans les fondations des murs. Notre connaissance partielle du site nous conduit pourtant déjà à entrevoir une grande variété dans les modes de construction durant le haut Moyen-Âge.

³ Heinzelmann, M., 1993, *Villa d'après les œuvres de Grégoire de Tours, Aux sources de la gestion publique 1, Enquête lexicographique sur fundus, villa, domus, mansus (textes réunis par E. Magnou-Nortier)*, Lille, 45-70; Tits-Dieuaide, M. J., 1985, *Grands domaines et petites exploitations dans le royaume franc à l'époque mérovingienne, Le grand domaine aux époques mérovingienne et carolingienne, Die Grundherrschaft im frühen Mittelalter*, Gand, 23-30.

Le devenir des *villae* aristocratiques aquitaines de la fin du IV^e au VI^e siècle à travers l'exemple de Séviac (Montréal-du-Gers, Gers)

Brieuc Fages

RÉSUMÉ

L'exemple de la *villa* de Séviac, servi par la fouille intégrale de sa partie résidentielle, illustre, en divorce avec les témoignages de Sidoine Apollinaire, les avatars socioculturels de la fin de l'Antiquité en Aquitaine. Cet établissement montre une dernière floraison jusqu'au milieu du V^e siècle puis, avec l'étiollement rapide de la classe dirigeante traditionnelle et la disparition de l'autorité impériale, la déchéance, achevée sans doute à la fin du VI^e siècle, d'un cadre de vie fortement marqué par l'empreinte chrétienne.

MOTS-CLÉS: *Villa*, cité d'Eauze, aristocratie, Haut Moyen-Âge, christianisation.

RESUMEN

El ejemplo de la *villa* de Séviac, favorecido por la excavación integral de su parte residencial, ilustra, en contraposición con el testimonio de Didonio Apolinar, las transformaciones socioculturales del fin de la Antigüedad en Aquitania. Este establecimiento muestra un último florecimiento hasta la mitad del siglo V D. C., con el debilitamiento rápido de la clase dirigente tradicional y la desaparición de la autoridad imperial, y la decadencia, finalizada sin duda con el fin del siglo VI, de un sistema de vida marcado claramente por la impronta cristiana.

PALABRAS CLAVE: *Villa*, ciudad de Eauze, aristocracia, Alto medievo, cristianización.

La *uilla*, dans toutes les acceptions du terme, est un élément structurant des campagnes romaines. En raison de la stratification archéologique, et de l'intérêt qui a longtemps primé pour les mosaïques, particulièrement bien représentées dans l'Antiquité tardive en Aquitaine, attestant d'ailleurs sa prospérité, c'est pour cette période que nous appréhendons le mieux la physionomie des *uilla* résidentielles (Balmelle 2001). Le fait d'évoquer l'Antiquité tardive renvoie à une question cruciale : de quelle Antiquité tardive s'agit-il, chronologiquement parlant ? Car si l'horizon de l'occupation rurale aristocratique se laisse bien percevoir au IV^e siècle, et encore dans les premières décennies qui suivent, les choses deviennent nettement moins claires dès le second V^e siècle, sans même parler du VI^e siècle : pour ces périodes, nous ne disposons que du témoignage littéraire de Sidoine Apollinaire puis, cent ans plus tard, de celui, nettement plus lapidaire, de Venance Fortunat. D'ailleurs, Catherine Balmelle pour l'Aquitaine (Balmelle 2001, 15), comme, avant elle, Philippe Leveau pour la Narbonnaise (Leveau/Sillières/Vallat 1993, 269), souligne la contradiction, pour ces époques, entre la pauvreté archéologique et le raffinement maintenu que laissent supposer les textes. Pourtant, la césure de 407 ayant été, avec juste raison, démythifiée, une vision peut-être quelque peu « idyllique » des *uillae* aristocratiques a longtemps prévalu, au moins pour le V^e siècle aquitain (Maurin/Bost/Roddaz 1992, 140), comme si rien ou presque n'avait changé depuis le siècle précédent. Ne faut-il pas redonner de l'importance au « choc » de 407 ? Et penser que le cadre aristocratique rural, s'il parvient à se maintenir partiellement ensuite, s'étiolle rapidement dès le second V^e siècle, pour n'être plus que l'ombre de lui-même au VI^e, reflet d'une époque révolue... ou d'une époque nouvelle ? C'est, en tout cas, ce que laisse entrevoir, entre autres aspects, la *uilla* de Séviac, dont la partie résidentielle offre l'avantage, très rare, d'avoir été intégralement fouillée.

1. D'un « été indien » tardo-antique aquitain...

1.1. D'un clarissime...

Toutes les *uillae* aquitaines connaissent, au IV^e siècle, des campagnes d'embellissements, voire des « refondations » qu'il n'est pas toujours aisé de dater. À Séviac, la demeure conserve, avec des agrandissements, la physionomie du Haut-Empire jusqu'au second tiers du IV^e siècle. La restructuration n'intervient que dans les années 370-380 (fig. 1) : la demeure préexistante est rasée, mais son aile sud s'intègre dans un vaste projet à péristyle, une cour méridionale faisant la jonction avec des thermes réaménagés (état 3 A), soit 5 700 m² en tout. Les mosaïques font leur apparition dans les espaces de prestige : vestibule, péristyle. On note, en ce qui concerne le nouveau plan et sa datation, de fortes parentés avec la *uilla* de Bapteste à Moncrabeau (Lot-et-Garonne), à une quarantaine de kilomètres au nord-ouest (Jacques 2006, 98) ; et en ce qui concerne la restructuration thermale, la coïncidence chronologique (voire une légère antériorité) avec la *uilla* de Lamarque à Castelculier (près d'Agen) (Jacques 2006, 86). D'autres *uilla* montrent, pareillement, une ample réorganisation à la fin du IV^e siècle : Montmaurin-Lassalle ou Saint-Michel à Lescaur (Balmelle 2001, 105-106).

L'exemple de Séviac, celui, parmi d'autres, d'une splendeur plutôt soudaine et très tardive dans le IV^e siècle, doit être rapprochée (Sivan 1993 ; Balmelle 2001, 327-328), de l'essor du « clan des Aquitains » jusqu'au sommet de l'État à l'époque théodosienne. Une douzaine de *uillae* aquitaines « hors normes », qui marquent l'horizon 400, sont

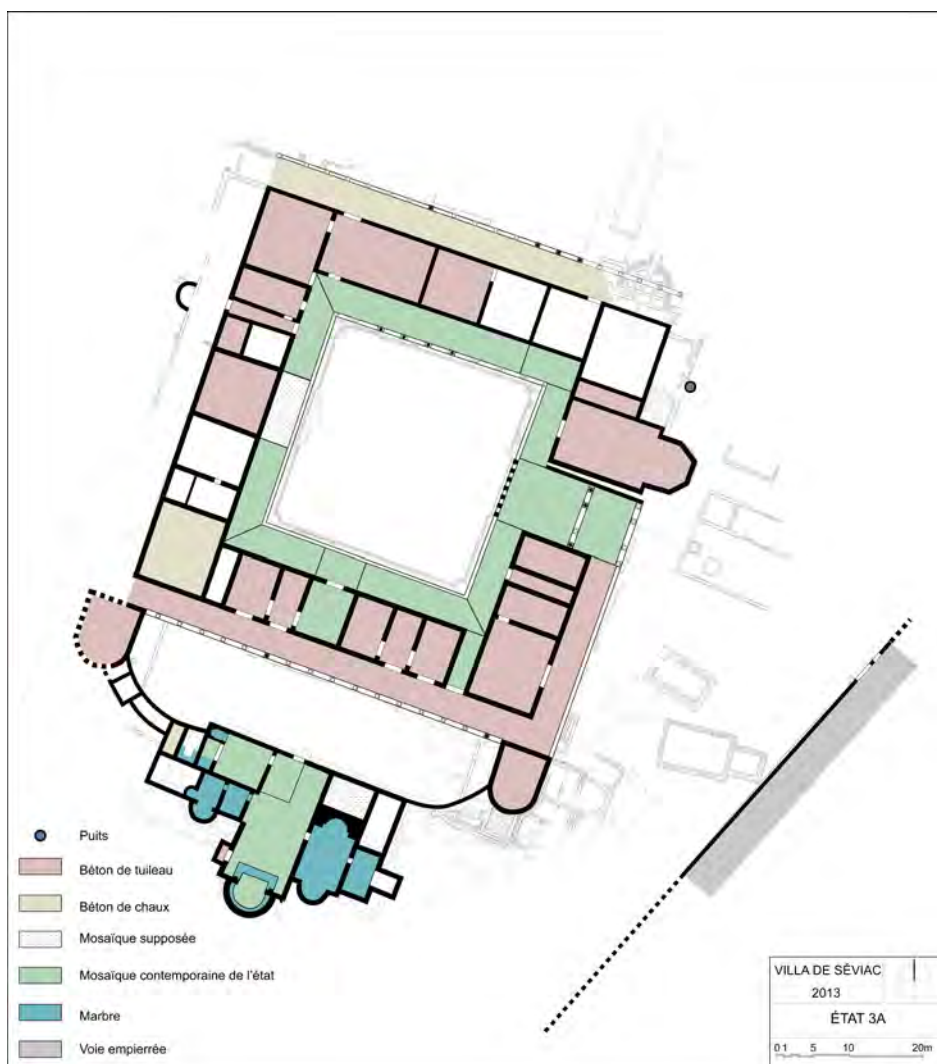


Figure 1. Séviac vers 380.



Figure 2. Portrait du propriétaire, marbre, début du V^e siècle (© Photo Jean-François Peiré - DRAC Midi-Pyrénées).

comptabilisables (en l'état des connaissances), en fonction de critères spécifiques qui les distinguent des autres : leur ampleur, ou la présence d'éléments décoratifs exceptionnels. Concentrées principalement au sud de la Garonne, elles représentent 12,4 % des *uillae* tardo-antiques recensées par Catherine Balmelle (Balmelle 2001, 337-440). Dix d'entre elles se trouvent à moins de 25 km d'un chef-lieu de cité. Certes, toutes ne sont pas rattachables, assurément, à l'aristocratie sénatoriale. Pour ce qui concerne Séviac, néanmoins, son appartenance à un clarissime d'origine locale fait peu de doute. Car la *uilla* a restitué un portrait en buste sur marbre du propriétaire (fig. 2), que Jean-Charles Balty a daté au plus tôt du début du V^e siècle, et pourrait être originaire d'un atelier de l'*Urbs* (Balty inédit). Une comparaison très parlante avec le portrait du diptyque de *Flavius Felix*, daté de 428, permet peut-être d'affiner la datation du buste de Séviac. Un tel objet de prestige est devenu chose fort rare dans l'Occident romain : cinq portraits sur marbre sont recensés pour le premier V^e siècle, tous en Italie ; celui de Séviac est unique en Gaule, à l'exception près du portrait de femme de Chiragan, peut-être légèrement antérieur. On peut ainsi légitimement penser que le personnage portraituré à Séviac, probablement le fils du commanditaire de la grande *uilla* (un clarissime de la deuxième génération), a séjourné à Rome au début du V^e siècle, dans le cadre d'une fonction officielle, et qu'il a emporté son buste avec lui en Novempopulanie, pour l'exposer, à la place d'honneur, dans la *uilla*. Une autre hypothèse est envisageable, compte tenu des troubles qui accompagnent cette période chronologique : celle d'une fuite temporaire à Rome (à l'instar de *Rutilius Namatianus*, exilé en 412-417) ; elle pourrait d'ailleurs coïncider avec l'interruption (provisoire) de la dernière grande phase de travaux dans les thermes (Monturet/Rivière 1986, 78). Convertir les propriétaires de Séviac en des clarissimes voyageurs pourrait expliquer certaines particularités (rares) de leur collection de sculptures, comme par exemple la présence d'un portrait d'Homère ou celle d'une statuette d'Hygie, œuvres sur marbres surtout fréquentes en Orient (Stirling inédit), ou encore la présence probable (d'après la découverte d'un orteil droit au début du XX^e siècle : Lauzun 1911, 274) d'une grande statue de bronze.

Ces *uillae* résidentielles, surtout les plus grandes, sont, avant tout, des espaces de représentation et de réception, ce qui explique l'importance qu'elles accordent aux vestibules, aux cours, aux salles d'apparat et aux thermes. Séviac dispose d'un vestibule à porche de près de 160 m². Des exemples comparables se trouvent à Bapteste (Jacques 2006, 99), avec un vestibule de 113 m², ou, mieux encore, à Lamarque (Jacques 2006, 87-88). De telles réalisations illustrent, plus que jamais, la « contamination » de l'architecture privée par les modèles publics (par exemple Tardy/Bujard/Pénisson 2011, 111), à propos de la *domus* des Bouquets à Périgueux). La démonstration de l'importance du bâtiment thermal de Séviac, qui atteint désormais 520 m², n'est plus à faire. Quelques remarques peuvent cependant être rajoutées. Tout d'abord, il s'intègre dans un « quartier thermal » (expression d'Alain Bouet à propos de Montmaurin-Lassalle : Bouet 1997-1998, 216-217) de près de 1500 m², soit le quart de la partie résidentielle, renfermant la seule salle initialement pavée de mosaïques. Son *frigidarium* offre un module (forme rectangulaire légèrement trapézoïdale et taille) très proche de celui du vestibule. Il est bordé initialement (à l'état 3 A), de part et d'autres, par un double système de salles chauffées, qui ouvre deux hypothèses (non exclusives) : répartition sexuée des utilisateurs ; ou usage différencié, quotidien et domestique dans les petites salles de l'ouest, de réception dans les grandes salles de l'est (Monturet/Rivière 1986, 45). Enfin, un accès

permet (à l'état 3 A) d'y accéder directement par l'extérieur, sans passer par la demeure. Cette dernière caractéristique indique que les thermes de Séviac, bien qu'intégrés à la *uilla*, peuvent fonctionner de manière indépendante: en cela, ils renforcent leur rôle d'espace de réception privilégié, et peuvent s'apparenter aux thermes dissociés des demeures, parfois rencontrés (Balmelle 2001, 181). Les travaux qui affectent les grandes salles chauffées orientales sont interrompus, puis reprennent, avec un « repentir » : le nouvel espace triconque, originellement conçu pour être chauffé, est finalement froid. Désormais donc, ne sont plus véritablement thermes que les petites salles occidentales, alors même que l'accès direct depuis l'extérieur de la demeure n'est plus possible: nouvelle logique de fonctionnement plus « intimiste », mais guère moins somptueuse. Reflet d'une évolution générale? À Lamarque, l'état thermal 5, vers 400, dispose d'un *caldarium* double, alors que le nouveau *caldarium* octogonal de l'état 7, au premier V^e siècle, est nettement plus exigu (Jacques 2006, 89).

1.2 ... à un nouveau propriétaire,...

La césure de 407 a été fortement nuancée depuis plusieurs décennies, dans cette idée consistant à voir l'Antiquité tardive se pérenniser au V^e siècle et au-delà. Elle ne dut pas, cependant, être si anodine, au regard de la mise en défense de plusieurs chefs-lieux de Novempopulanie (Maurin 1992, 386-387). En ce qui concerne les *uillae*, il apparaît qu'un certain nombre d'entre elles sont désertées par leurs propriétaires, et ne connaîtront plus d'occupation aristocratique. Dans quelle proportion? En partant des 63 sites aquitains tardo-antiques les mieux connus, répertoriés par Catherine Balmelle (Balmelle 2001, 336-426), et en se basant sur la présence de mosaïques clairement postérieures au début du V^e siècle dans ces sites, 31 seraient encore occupés par un aristocrate, soit un peu moins de la moitié: même si cette proportion est à prendre avec précaution, elle en dit long sur le traumatisme des années 400-410.

Qu'en est-il à Séviac? Outre l'interruption de la campagne de travaux dans les thermes, il faut préciser que le buste du propriétaire a été

Figure 3. La mosaïque aux arbres, deuxième quart du V^e siècle (© Photo Jean-François Peiré - DRAC Midi-Pyrénées).



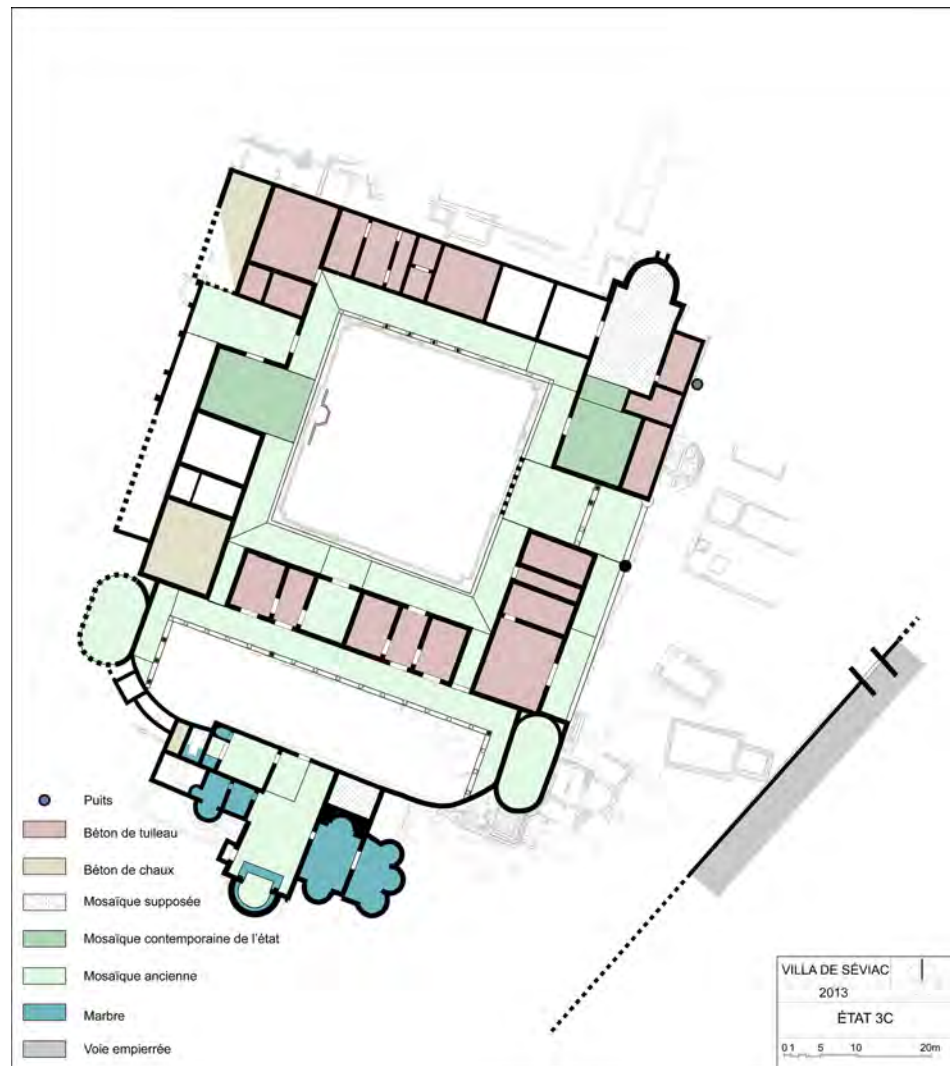


Figure 4. Séviac
vers 450.

découvert dans le support de la « mosaïque aux arbres » (fig. 3). Quand on sait que cette mosaïque orne un nouvel espace d'apparat aménagé près du vestibule de la demeure (état 3 C, fig. 4), on comprend clairement la portée symbolique de cette mise au rebut : un nouveau propriétaire, sans lien familial avec le précédent, a jeté son portrait, précisément, dans les fondations de la nouvelle « salle basilicale » qui marque sa puissance. La « mosaïque aux arbres » pourrait n'être pas antérieure au second quart du V^e siècle (Balmelle 2001, 298) : elle serait par conséquent contemporaine de l'instauration du pouvoir wisigothique dans toute la Novempopulanie, aux termes du *foedus* de 439 (Rouche 1979, 31-32 ; Delaplace 2010, 16). Si nouveau propriétaire il y a, s'agit-il d'un Wisigoth ? Sans parler du fait que l'installation foncière des nouveaux maîtres au détriment des aristocrates commencerait précisément dans les années 430/440 (Delaplace 2010, 16), il faut mentionner que Séviac est un des rares sites ruraux de Novempopulanie à avoir livré deux objets appartenant à la culture wisigothique : une fibule en bronze en arbalète et, surtout, un peigne de la culture de Cernjahov, daté de la période 350-450 (Kazanski 2010, 11). Trois autres peignes ont été trouvés sur des sites ruraux peu éloignés, Bapteste et La Turraque (Beaucaire). Certes, le peigne est un indice matériel bien fragile, mais, dans le contexte du temps, et raccordé aux indices de dépossSESSION « brutale » qui paraissent frapper le site, il



Figure 5. Petit chapiteau de pilastre, marbre, fin du IV^e siècle (© Photo Jean-François Peiré - DRAC Midi-Pyrénées).



Figure 6. Demi chapiteau de pilastre, marbre, deuxième quart du V^e siècle (© Photo Jean-François Peiré - DRAC Midi-Pyrénées).

ne doit pas être évacué. Sans vouloir surinterpréter un tel témoignage, on gardera à l'esprit le fait que les Wisigoths, pour aussi peu nombreux qu'ils aient été, ont dû être installés ici et là... Le nouveau maître, quel qu'il soit, est puissant. En témoigne la « salle basilicale » qui remplace, contre le vestibule, la salle d'apparat préexistante. Vaste de près de 240 m² (contre 125 m² pour la précédente), longue de près de 31 m (soit 104 pieds), intégralement chauffée et parée de mosaïques, elle fait figure d'espace aulique, dans une logique bien davantage officielle que ne l'était celle des grands espaces antérieurs.

1.3. ... dans le maintien des mêmes codes esthétiques jusqu'au milieu du V^e siècle

L'exemple de Séviac permet de caler cet « été indien » tardo-antique aquitain entre le quatrième quart du IV^e et le milieu du V^e siècle, mais pas

au-delà semble-t-il. Pendant ce laps de temps, malgré les vicissitudes et le changement politique, les codes esthétiques se maintiennent, illustrés par les réalisations, marbres et mosaïques, abondamment présentes et fabriquées sur place.

Arrêtons-nous un instant sur les marbres. Sans parler des 80 colonnes à chapiteaux composites ou corinthiens que la *uilla* peut compter au maximum, au début du V^e siècle (état 3 B), elle est pourvue d'éléments de placage, lambris et pilastres, qui ornent les murs et les ouvertures des secteurs d'apparat, autour du péristyle. Des chapiteaux de pilastre, quinze ont été découverts, entiers ou fragmentaires, et on peut raisonnablement penser qu'il s'agit là de l'essentiel du stock (qui pouvait en compter vingt) : ce type de décor, contrairement aux colonnes, n'a pas été pillé pour décorer quelques églises voisines, probablement parce qu'il n'était pas facile à remplacer. Treize de ces chapiteaux appartiennent aux deux premières phases de travaux (états 3 A et 3 B), entre le quatrième quart du IV^e et le début du V^e siècle Répartis en deux modules (correspondant à des ouvertures de 2,40 m x 4 m et 1,20 m x 2 m : fig. 5), ils forment des séries stéréotypées, avec une sculpture nettement moins fouillée pour ceux de la deuxième phase (3 B). Un chapiteau (fig. 6) se distingue nettement des autres par son module, par son traitement en à plat et par son décor de pampres, très original, qui montre une véritable symbiose avec les tapis de mosaïques contemporains : il doit se rattacher à la troisième phase de travaux, celle du second quart du V^e siècle (état 3 C). Après cette période, le marbre ne sera plus utilisé à Séviac, alors même que la *uilla* conserve son faciès ostentatoire.

2. ... à de rapides évolutions...

2.1. Un cadre ostentatoire tout juste entretenu...

Une nouvelle série de travaux touche la *uilla* à une période difficile à préciser (fig. 7), probablement pas avant le dernier tiers du V^e siècle (état 3 D). Toute la partie résidentielle est concernée, signe qu'elle est toujours occupée intégralement. Si l'on ajoute à cela le fait que les thermes continuent à fonctionner, et que l'occupant importe du vin et de l'huile de Méditerranée orientale (Berthault, inédit), on en conclura que l'occupation conserve sa dimension aristocratique. Néanmoins, des changements importants se font sentir.

Si les techniques de construction ne changent pas significativement par rapport aux états précédents, il n'en est pas de même du soin apporté à la décoration. Pas de nouveau pavement mosaïqué ni de nouveau parement en marbre. Les mosaïques, qui s'abîment, voient simplement leurs lacunes, parfois importantes, comblées par un mortier de tuileau lissé. Les murs sont recouverts, lorsqu'on peut le percevoir (par exemple à l'intersection des galeries nord et ouest du péristyle), d'un enduit de chaux monochrome. Plus globalement, les travaux laissent deviner un véritable mépris pour les décors raffinés antérieurs. Certains nouveaux murs, comme ceux de la galerie extérieure est, qu'ils cloisonnent, sont simplement assis sur la mosaïque. Les marbres sont arrachés dans les thermes.

En définitive, deux des éléments les plus marquants du « *modus vivendi* gallo-romain » (Monturet/Rivière 1986, 84) sont touchés : les portiques et les thermes. Les uns commencent à disparaître : celui de la façade nord avait été rasé dès l'état précédent ; celui de la façade est, démantelé, laisse place à trois salles, dans une volonté de densification de l'habitat et parce que, sans doute, leur dimension d'espace d'agrément ne convient plus. Quant aux thermes, ils fonctionnent dans un cadre et un décor plus modestes. Le *frigidarium* est rénové à l'économie : partout, les marbres

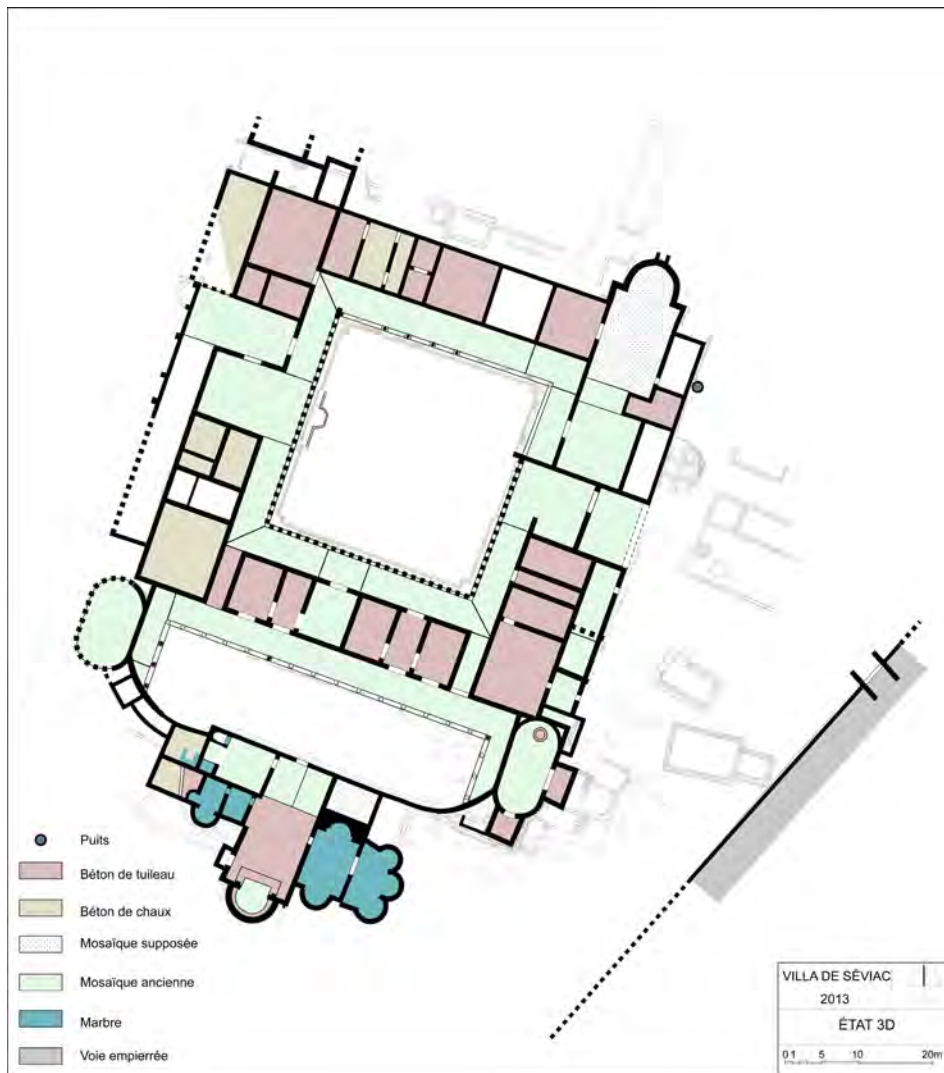


Figure 7. Séviac vers 500.

sont enlevés, et remplacés par du mortier de tuileau lissé. Les latrines sont démantelées. Les exemples de complexes thermaux ruraux encore occupés dans le second V^e siècle sont exceptionnels : peut-être celui de Lamarque l'est-il toujours (Jacques 2006, 89) ; en Narbonnaise, Alain Bouet n'en comptabilise que deux, à Nissan-lez-Ensérune et à la Villasse-Sud (Bouet 2003, 84).

Peut-on comptabiliser le nombre de *uillae* encore occupées par un aristocrate à l'orée du VI^e siècle ? De manière sans doute discutable, j'ai pris en considération l'un ou l'autre de ces critères : la datation très tardive des mosaïques (comme à Sorde-L'Abbaye dans les Landes : Balmelle 1987, 49), le maintien éventuel des thermes, des murs bien bâtis directement sur des mosaïques, la présence d'une chapelle fonctionnant dans la *uilla* encore entretenue (comme à Géou à Labastide-d'Armagnac dans les Landes : Colin 2008, 89), ou celle du mobilier en verre. Ce sont alors huit *uillae* qui fonctionneraient encore, soit moins de 13 % du total, signe d'une véritable dégringolade dans le second V^e siècle. Le phénomène est lié, entre autres facteurs, au malthusianisme des classes dirigeantes, de plus en plus souvent tentées par la carrière ecclésiastique. Cet affaissement, déjà reconnu, se conjugue donc, semble-t-il, à une dégradation (ou une mutation ?) assez précoce du cadre de vie, qui nuance les écrits de Sidoine Apollinaire.

2.2. ... à confronter au témoignage de Sidoine Apollinaire...

J'ai rappelé, en introduction, la dichotomie existant entre ce que montre l'archéologie de l'occupation à la fin du V^e siècle (ce que confirme Séviac), et ce qu'en décrit Sidoine Apollinaire. À l'en croire, le mode de vie aristocratique des années 460-470 n'aurait rien à envier à celui de la fin du IV^e siècle, au *Burgus* chez *Pontus Leontius* (*Carmen*, 22) ou encore chez *Consentius* de Narbonne (*Carmen*, 23, 487-506). Or, la description paraît bien davantage poétique (et basée sur des *topoi* culturels partagés par ses pairs : Bowes/Gutteridge 2005, 408-409) que réaliste : c'est l'hypothèse développée en dernier lieu par Renaud Robert (« En somme, tout se passe comme si le poète substituait au décor réel du *Burgus*, qui n'existait peut-être pas ou présentait peu d'intérêt poétique, un décor imaginaire, plus conforme aux modèles plastiques antiques, les seuls qui semblent avoir compté aux yeux du lettré qu'est Sidoine, dans la mesure où ils faisaient écho à la poésie classique » : Robert 2011, 388). Par ailleurs, l'emphase de Sidoine servirait à masquer, selon Alexandra Chavarria Arnau (2007, 115), la dégradation du contexte matériel. Elle étaye sa démonstration sur la description qu'il donne de son séjour dans les *uilla* de ses amis *Apollinaris* et *Ferreolus*, lorsqu'il précise que leurs bains ne sont pas en service, obligeant à un aménagement sommaire, une fosse « en toute hâte creusée, au voisinage d'une source ou du cours d'eau, dans laquelle on jetait un tas de cailloux brûlants » (*Epistulae*, II, 9, 8). Ces thermes, qui ne fonctionnent pas ou qui fonctionnent « de bric et de broc », font écho à ceux de Séviac. Ne faut-il pas, finalement, considérer le témoignage de Sidoine Apollinaire comme celui d'une « splendeur fanée », tout juste entretenue, soit par manque de moyen, soit par changement de goût ? Car les témoignages archéologiques, Séviac en tête, concordent dans le sens d'une détérioration/mutation rapide de l'habitat aristocratique.

2.3. ... et un baptistère

Découvert en 1976, le petit bassin circulaire (1,05 m de diamètre, fig. 8) à trois marches installé dans l'abside nord de la salle 27 (au sud-est de la demeure), en cassant le sol mosaïqué, a été vu par ses inventeurs (Lapart 1987) comme une cuve baptismale, hypothèse « iconoclaste » pourtant toujours maintenue, qui n'a pas peu agité la communauté scientifique : un baptistère à plan non centré à l'intérieur d'une *uilla* ! Pourtant, même si elle suscite encore aujourd'hui parfois le scepticisme, ou l'étonnement, cette restitution ne peut être réfutée. D'abord parce que les découvertes de baptistères, parfois tout aussi modestes et atypiques (même épiscopaux, comme celui d'Ajaccio : Istria 2009) se sont multipliées, même s'il est vrai que cela n'a jamais été le cas au cœur d'une demeure aristocratique. Ensuite parce que ce bassin, par sa position et par ses caractéristiques, ne peut pas être vu comme un simple élément de décor et, par conséquent, ne peut servir à autre chose qu'au baptême. Un argument supplémentaire est la présence d'une petite salle (3 m par côté) à hypocauste construite le long de l'abside sud de la salle 27, et dont l'usage religieux est probable, puisque les thermes, très proches, fonctionnent encore à cette époque-là : une comparaison est possible avec le groupe épiscopal de Valence (Drome) et ses deux espaces thermaux (comme à Séviac), dont l'un, modeste salle à hypocauste, pourrait être « consacré à des rites de purification pré-baptismaux » (Gabayet 2009, 132). Ce baptistère, disposant, sur les côtés nord et est du bassin, d'une sorte de déambulatoire, et auquel on accède par le sud, n'occupe que l'extrémité nord de la salle 27. Il fonctionne forcément avec une église et, à ce stade de l'aménagement, la lecture est moins claire : la salle 27 peut remplir cet office, le modeste appendice qui lui est accolé à l'est servant de chœur.



Figure 8. Cuve baptismale, vers 500
(© Photo Brieuc Pages).

En définitive, la présence si atypique de ce baptistère doit conduire à s'interroger sur le statut du maître de la *uilla* et, peut-être, sur le statut de cette dernière. De la même manière qu'elle a pu, dans la première moitié du V^e siècle, changer de mains (pour des raisons liées ou non à la nouvelle situation politique), on pourrait penser que la création d'un baptistère, dans une *uilla* proche de la métropole de Novempopulanie, est la conséquence d'un nouveau changement de propriétaire. Le nouveau-venu pourrait être lié à l'évêque d'Éauze (*Clarus* à la fin du V^e siècle), hypothèse déjà envisagée (Lapart/Paillet 1996, 166). Le propriétaire serait à la fois aristocrate et homme d'Église, à l'instar de Sidoine Apollinaire, situation de plus en plus courant en ce temps : pourquoi pas l'évêque lui-même, ce qui expliquerait la présence du baptistère dans un contexte aristocratique ?

3. ... avant le basculement du (second ?) VI^e siècle

3.1. Un cadre aristocratique beaucoup plus fruste...

« À partir de quel moment les bâtiments cessent-ils d'être occupés par des *potentes* qui y mènent un style d'existence encore conforme à la tradition romaine ? ». Cette question, posée par Catherine Balmelle (2001, 118), qui renvoie à la problématique de la fin des *uillae* aristocratiques, demande à être scindée, au regard des évolutions marquantes qui affectent la fin du V^e siècle et plus encore le VI^e : jusqu'à quand des *potentes* occupent-ils des *uillae* ? Et jusqu'à quand y mènent-ils un mode de vie conforme à la tradition romaine ? Car à Séviac, s'il apparaît qu'un aristocrate (clerc ?) occupe encore la *uilla*, au regard des travaux d'une certaine ampleur encore menés dans l'aile sud, ou de la présence rare d'un pied d'amphore à huile africaine Key 62 (Berthault inédit), son cadre de vie ne ressemble plus guère à celui de ses prédécesseurs : les thermes sont rasés, la demeure se rétracte. À cet égard, il faut sans doute se méfier bien davantage encore du témoignage de Venance Fortunat, dans les années 560, que de celui de Sidoine Apollinaire un siècle auparavant. Dans ses *Carmina* (1, 18-20), il célèbre très brièvement les trois *uillae* restaurées dans le Bordelais par l'évêque de Bordeaux Léonce II. À *Bissono*, « les bâtiments s'étaient

effondrés au ras du sol sous l'effet de leur décrépitude, entraînés par l'âge »; l'évêque y « a restitué leur antique splendeur aux nouveaux bains où d'agréables piscines redonnent des forces aux hommes épuisés ». Mention, dans le même texte, de la ruine, puis d'une restauration portant sur l'élément le plus emblématique de la civilisation romaine: n'y-a-t-il pas là matière à douter, si l'on considère, à la même époque, l'état des thermes de Séviac? « La valeur référentielle de ces textes doit donc être envisagée avec précaution, d'autant plus que ce sont avant tout des textes poétiques » (Herbert de La Portbarré-Viard 2011, 393).

Qu'en est-il du cadre de la demeure au VI^e siècle? L'aile sud, les salles de la galerie extérieure est et le vestibule, ont montré, par l'état d'usure de leurs sols de mosaïque, largement disparus, et simplement ragréés à l'endroit des lacunes par un mélange de mortier, de brique pilée et de terre, qu'ils ont connu une occupation longue et ininterrompue. Ainsi, le dernier état de la *villa* aristocratique paraît n'avoir concerné qu'un bâtiment largement réduit (fig. 9), soit l'aile sud et la moitié méridionale de l'aile est, environ 1 000 m², avec une large part d'incertitude: par exemple, en ce qui concerne le devenir des galeries intérieures sud et est. Ailleurs dans la *villa*, nombre de mosaïques sont bien conservées, indice d'abandon, voire de démantèlement et de récupération des matériaux, les briques en particulier. En l'occurrence, l'espace à pilettes situé au centre

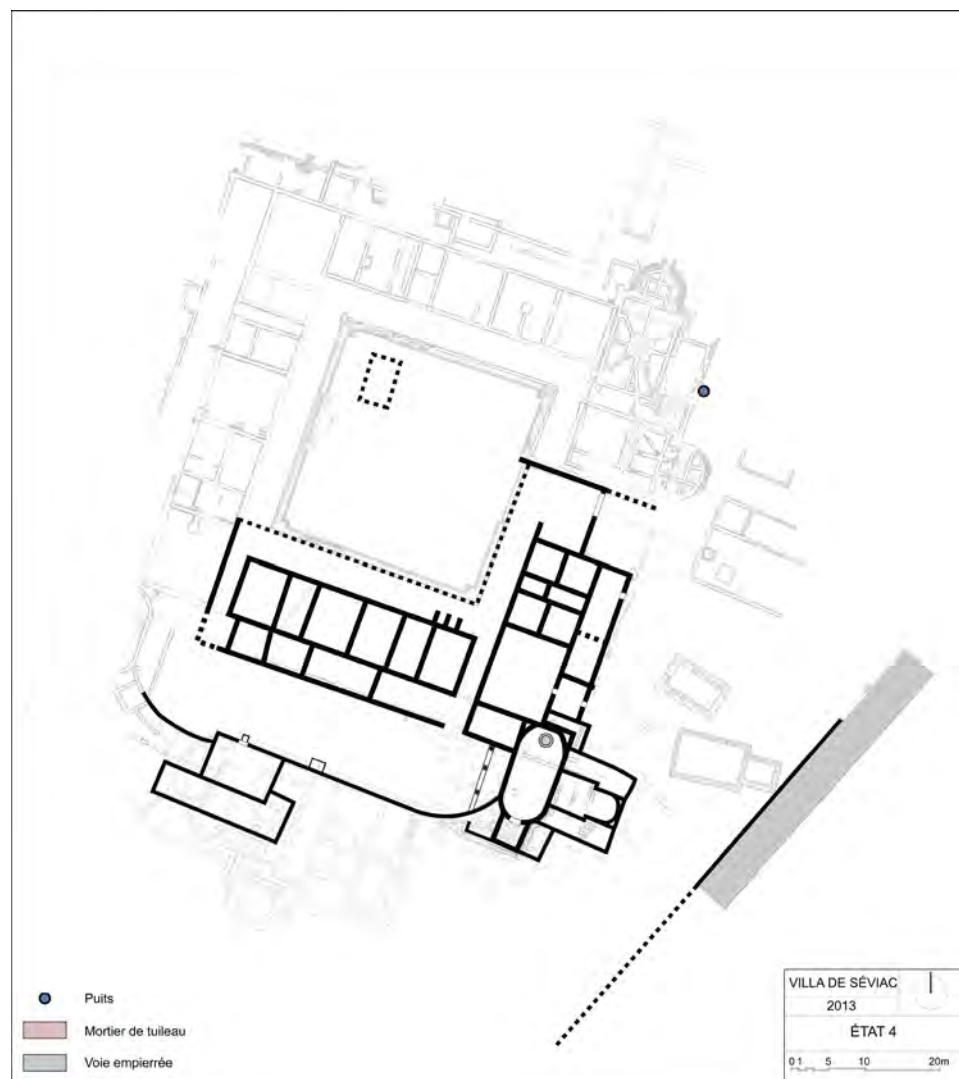


Figure 9. Séviac après 550

de l'hypocauste de la salle 32 n'a montré quasiment aucun *laterculus* en place, et paraît donc avoir subi un démontage soigneux. Par ailleurs, la *uilla* réduite (?) coexiste avec des ruines : la salle 46, bordant en surplomb de talus l'ouest de la cour méridionale, s'est effondrée dans un incendie, et cette catastrophe, parce qu'elle s'est produite alors que la mosaïque était encore intacte, a pu survenir assez tôt dans le VI^e siècle.

Therms et portiques ont disparu. Le bâtiment thermal a été rasé aux deux tiers : dans ce qui subsiste, les hypocaustes ont été comblés et un mur bien bâti est venu fermer le nouvel espace, vaste tout de même de 260 m², dont la vocation est désormais agricole. Il n'existe plus aucun portique, sauf celui qui borde la salle 27 (c'est-à-dire le baptistère et l'église), d'ailleurs reconstruit. Cela ne signifie-t-il pas que l'utilisation des marbres (colonnes) et les conceptions architecturales qui renvoient au passé antique, sont désormais l'apanage exclusifs des bâtiments religieux, ainsi confortés dans leur rôle de derniers marqueurs de la romanité ?

3.2. ... mais non dépourvu d'ostentation...

Dans une ère où la place « perdue » associée à l'*otium* et au confort, telle celle qui est réservée aux portiques, n'est plus de mise, la galerie extérieure sud est transformée en une enfilade de six (?) salles de dimensions inégales. Ce procédé rappelle celui utilisé pour la galerie extérieure est, mais il est nettement plus tardif, car les nouveaux murs s'appuient, ici, sur des pavements délabrés, disparus pour l'essentiel. Un mur ferme désormais la galerie sur presque toute sa longueur, supposant des travaux assez importants, comme la reprise intégrale de la toiture. Large de 50 cm à sa base, grossier (moellons, pierres et briques), il s'appuie partiellement sur le stylobate et l'excède, vers le sud (reposant ainsi plus ou moins largement sur la terre de la cour), d'une vingtaine de centimètres à l'extrémité orientale, d'une soixantaine à l'autre bout, élargissant donc la galerie. Une note manuscrite d'août 1977 décrit ce qui semble être un pan de ce mur effondré vers le nord, dans la galerie : reposant sur une couche cendreuse, ce pan de mur est haut de 1,52 m et épais de 35 à 40 cm ; il est constitué de moellons liés au mortier avec, en position sommitale, un double chaînage de briques et un autre (simple ?) mentionné un mètre plus bas. Ce mur fonctionne avec des murs perpendiculaires grossiers, réalisés à partir de matériaux remployés liés d'un mortier friable.

Un seuil est ménagé à l'extrémité orientale, et borné, de part et d'autre, par un dé de colonne, soit une ouverture ample de 2,50 m, indiquant le maintien d'une certaine ostentation. Un lien pourrait être fait avec des fragments d'architecture en calcaire découverts dans la cour, aux abords de cette porte, et auxquels des *tremisses* issus du même contexte fournissent un *terminus post quem* autour de 670. Ces éléments déjà publiés (Lapart/Paillet 1991) n'ont peut-être pas reçu toute l'attention qu'ils méritaient. Il s'agit d'un chapiteau ou d'un tailloir de chapiteau, ou encore d'un piédroit ? (le manque d'éléments comparatifs rend sa nature précise difficile à établir, fig. 10) et des deux tiers supérieurs (soit 71 cm) d'un chapiteau-colonnette (fig. 11). Chacun de ces éléments est doté d'un alter ego provenant également du site, soit deux paires : l'une pouvant orner une porte, l'autre ayant très probablement servi d'ossature à deux baies géminées, comme dans l'église wisigothique de San Pedro de la Nave (Zamora). Ces éléments présentent un décor de stries gravées formant parfois chevrons, clairement éloignés de l'esthétique traditionnelle et ils s'apparentent au décor des sarcophages en calcaire dits « du type de Bordeaux », présents le long de l'axe garonnais jusqu'à Toulouse. Un sarcophage de ce type qui, par sa proximité avec la cuve baptismale, fait figure de « sépulture, peut-être privilégiée » (Colin

Figure 10. Piédroit ou
tailloir de chapiteau,
calcaire, après 550.
(© Photo Jean-François
Peiré - DRAC Midi-
Pyrénées).



Figure 11. Chapiteau-
colonnnette, calcaire,
après 550.
(© Photo Jean-François
Peiré - DRAC Midi-
Pyrénées).



2008, 127), date de la première moitié du VII^e siècle, d'après la plaque-boucle damasquinée portée par le défunt (Stutz 1996, 161-162). Un fragment de sarcophage de Saint-Pierre-des-Cuisines à Toulouse, daté du VI^e siècle, présente un décor de chevrons très proche de celui du chapiteau séviacais (Colin 2008, 228-229). Ces éléments de comparaison confirment l'origine locale du décor de Séviac et ne permettent sans doute pas de le descendre au-delà du milieu du VII^e siècle. Il faut surtout se rendre à l'évidence: en l'état actuel des connaissances, le décor de Séviac constitue un *unicum* qu'il n'est pas exclu de rattacher à l'une des deux églises présentes sur le site, plutôt qu'à la demeure du VI^e siècle.

3.3. ... qui a peu d'équivalents...

Ainsi, le schéma « canonique » de la demeure à péristyle a cédé place à un ensemble plus réduit, qui juxtapose, dans un recentrage méridional de l'occupation, fonctions résidentielles, religieuses et agricoles. Un tel constat, qui traduit l'ampleur des changements socioéconomiques et culturels, est le reflet décalé, ici au VI^e siècle seulement, de ce qui a frappé les villes beaucoup plus précocement : « l'image que l'on retient des observations ponctuelles et des rares fouilles extensives est celle d'une réelle simplification des modes de construction et d'une réduction de la superficie des maisons. » (Heijmans 2006, 55). Ce constat a pu être effectué dans le Sud-Est rural pour le VI^e siècle (Schneider 2007, 41-42 et R. Royet dans ce volume), tout particulièrement avec la *uilla* de Le Vernais à Saint-Romain-de-Jalionas (Isère) : les ruines de cette *uilla* sont partiellement réoccupées par un bâtiment de près de 350 m², associant remploi de murs antiques encore debout, et nouveaux murs à l'appareil en épis construits en pierres et tuiles liées à la chaux. Les sols sont frustes, un seul a conservé son mortier de tuileau. Le bâtiment fait preuve d'une certaine ostentation en façade, avec « deux pavillons d'angle entourant une galerie [...] Le modèle de la *uilla* antique où les fonctions résidentielles et économiques sont dissociées peut sembler ici encore prédominant. De la tradition antique manquent toutefois les éléments de chauffage, d'hygiène et de décor. » (Royet et al. 2006, 318-319). De tels caractères, qu'il s'agisse de l'organisation du bâtiment ou de son apparence, rappellent assez étroitement l'état 4 de Séviac, à ceci près que le bâti de Séviac, est près de trois fois plus important et que (mais ce caractère n'est-il pas lié au premier ?) le baptistère et l'église imposent leur présence.

Les comparaisons manquent dans le Sud-Ouest, excepté à Sorde-L'Abbaye, où un critère renforce la « présomption aristocratique ». En effet, les tombes du haut Moyen-Âge n'occupent que la partie nord de la *uilla*, respectant en revanche les pavements les plus tardifs, comme si ceux-ci fonctionnaient en concordance avec le cimetière. L'habitat « se serait maintenu dans les ailes sud et ouest uniquement » (Colin 2008, 171). Un autre cas mérite une attention particulière : celui de la *uilla* de Lamarque. Le complexe thermal y est détruit « dans la deuxième moitié du V^e siècle ou dans le courant du VI^e siècle » (Jacques 2006, 89), comme à Séviac, mais il est remplacé par une construction ample et soignée, tandis qu'une activité de bronzier et des tessons (de D.S.P., de *spatheia*) sont signalés. Plutôt que de penser que « le site a abandonné sa fonction résidentielle et thermale » (Jacques 2006, 90), n'est-il pas préférable d'envisager la fonction résidentielle du site sous un jour nouveau, fonction qui aurait été profondément modifiée par rapport aux états précédents, sans que cela n'implique nécessairement une remise en cause profonde de la logique aristocratique ? En ce sens, la mention d'un « énorme four à chaux » et la destruction du décor de marbre ne sont pas forcément significatifs de la perte de statut aristocratique : on a d'ailleurs vu ce qu'il en était à Séviac. Le bilan, que l'on peut dresser, est le suivant : peut-être moins de 10 % des *uillae* sont encore occupées aristocratiquement, ce qui traduit une considérable érosion quantitative et qualitative. Le modèle, qui voudrait que les aristocrates aient déserté la plupart des *uillae*, est certainement à nuancer, puisque certaines d'entre elles semblent encore occupées. Néanmoins, il apparaît clairement que cette occupation ne correspond plus au cadre de vie des aristocrates de la première moitié du V^e siècle.

3.4. ... et qui renforce sa dimension chrétienne

Le secteur religieux se structure plus clairement à nos yeux : une véritable église est désormais greffée à la salle 27, remplaçant le modeste appendice

initial. D'une superficie de 35 m² (avec une nef qui n'excède pas 4,80 m x 4,40 m), elle se termine par une abside abritant le chœur. Marie-Geneviève Colin (2008, 90) a établi fort justement, quant au plan, un parallèle avec l'oratoire de la *uilla* de Géou: « La proximité géographique des deux *uillae* (vingt-cinq kilomètres les séparent tout au plus) laisse penser que la réalisation d'une église a pu influencer celle de l'autre, et que la similitude des programmes architecturaux s'accorde avec une datation rapprochée. » Compte tenu du fait que l'église de Géou, construite sur des mosaïques encore intactes, a pu fonctionner dans le cadre d'une *uilla* offrant meilleur visage que Séviac; et qu'elle témoigne d'une construction d'un seul jet (ce qui n'est pas le cas à Séviac), on lui donnera l'antériorité. Établir ainsi le parallèle entre ces deux églises revient à considérer, ce qui somme toute n'a rien d'étonnant, que des liens existent entre les rares aristocrates qui occupent encore les *uillae*. La chapelle de Géou n'a pas statut paroissial, normalement conféré par le baptistère, en revanche, à celle de Séviac. Pour autant, son exigüité peut surprendre, mais elle trouve pourtant des comparaisons: ainsi l'église (doublée d'un baptistère) de San Giovanni in Montorfano (Piémont), attribuée à la fin du V^e siècle, présente un plan très proche et n'excède pas 40 m² (Pergola 2005, 181); en Gironde, les églises (*a priori* paroissiales) de Saint-Seurin du Pian-Médoc et Saint-Saturnin de Moulis, celle-ci datée de la fin du V^e siècle, s'apparentent à l'édifice de Séviac, quant au plan et aux dimensions (Faravel 2005, 153-154).

Conclusion

L'occupation aristocratique se maintient probablement, à Séviac, jusqu'à la deuxième moitié du VI^e siècle. L'état suivant marque un nouveau tournant: dans les ruines de la demeure se sont implantées deux ou trois maisons à poteaux de bois. Cet établissement, abandonné vers 670, est le nouveau visage de la *uilla*, caractéristique de cette période. Il a probablement accueilli des occupants aisés, au regard de la verrerie toujours présente (Larroque inédit), des huîtres encore consommées, ou de la vingtaine de *tremisses* abandonnés dans une couche d'incendie. Cet ensemble peut cohabiter avec le baptistère et l'église, qui seraient donc toujours conservés à cette époque (pour Lapart/Paillet 1991, ces édifices disparaissent avant la fin du VI^e siècle) et polarisent les tombes.

Ainsi, l'exemple de Séviac illustre les avatars socioculturels de la fin de l'Antiquité en Aquitaine, si du moins on la considère du point de vue (réducteur sans doute, mais non dépourvu d'intérêt) des aristocrates « romains »: une dernière floraison jusqu'au milieu du V^e siècle, puis, avec l'étiollement rapide de la classe dirigeante traditionnelle et la disparition de l'autorité impériale, la déchéance achevée sans doute à la fin du VI^e siècle, d'un cadre de vie fortement marqué, en revanche (à Séviac), par l'empreinte chrétienne.

Bibliographie

- BALMELLE, C. 1987, *Recueil général des mosaïques de la Gaule*, IV, *Province d'Aquitaine*, 2, *Partie méridionale*, Paris, *Gallia*, suppl. 10.
- BALMELLE, C. 1993, Le répertoire végétal des mosaïstes du Sud-Ouest de la Gaule et des sculpteurs des sarcophages dits d'Aquitaine, *Antiquité tardive* 1, *Les sarcophages d'Aquitaine*, 101-108.
- BALMELLE, C. 2001, *Les demeures aristocratiques d'Aquitaine*, Bordeaux-Paris, *Aquitania*, suppl. 10.

- BALMELLE, C., ERISTOV, H., MONIER, Fl. (textes réunis par) 2011, *Décor et architecture en Gaule entre l'Antiquité et le haut Moyen-Âge*, Actes du colloque international de Toulouse II - Le Mirail (9 au 12 octobre 2008), *Aquitania*, suppl. 20.
- BALTY, J.-Ch. à paraître (dans la publication consacrée à Séviac), *Portrait d'homme*, inédit.
- BERTHAULT, Fr. à paraître (dans la publication consacrée à Séviac), *Les amphores*, inédit.
- BOUET, A. 1997-1998, Les thermes de la *villa* de Montmaurin (Haute-Garonne) et la pratique balnéaire et sportive dans l'Antiquité tardive, *Aquitania* 15, 213-244.
- BOUET, A. 2003, *Thermae Gallicae. Les thermes de Barzan (Charente-Maritime) et les thermes des provinces gauloises*, *Aquitania*, suppl. 11.
- BOURGEOIS, L. (sous la direction de) 2010, *Wisigoths et Francs autour de la bataille de Vouillé (507)*, *Recherches récentes sur le haut Moyen-Âge dans le Centre Ouest de la France*, Actes des XXVIII^e journées internationales d'archéologie mérovingienne, Vouillé et Poitiers (28 au 30 septembre 2007).
- BOWES, K., GUTTERIDGE, A. 2005, Rethinking the later Roman landscape, *JRA*, 18, 405-413.
- CABANOT, J. 1993, Sarcophages et chapiteaux de marbre en Gaule, *Antiquité tardive* 1, *Les sarcophages d'Aquitaine*, 111-122.
- CAZES, D. 1993, Les sarcophages sculptés de Toulouse, *Antiquité tardive* 1, 65-73.
- CHAVARRÍA ARNAU, A. 2007, *El final de las villae en Hispania (siglos IV-VII D.C.)*, *Bibliothèque de l'Antiquité classique* 7.
- COLIN, M.-G. 2008, *Christianisation et peuplement des campagnes entre Garonne et Pyrénées. IV^e-X^e siècles*, *Archéologie du Midi médiéval*, suppl. 5.
- DELAPLACE, Chr. (sous la direction de) 2005, *Aux origines de la paroisse rurale en Gaule méridionale (IV^e-IX^e siècles)*, Actes du colloque international de Toulouse II - Le Mirail (21 au 23 mars 2003), Paris, éditions errance.
- DELAPLACE, Chr. 2010, Le Royaume wisigothique de Toulouse, *Wisigoths et Francs, autour de la bataille de Vouillé (507)* (sous la direction de L. Bourgeois), Saint-Germain-en-Laye, 15-18.
- FARAVEL, S. 2005, Bilan des recherches sur les origines de la paroisse en Aquitaine (IV^e-X^e siècles), *Aux origines de la paroisse rurale en Gaule méridionale (IV^e-IX^e siècles)*, actes du colloque international (21 au 23 mars 2003, Toulouse), Delaplace Chr. (éd.), 150-158.
- GABAYET, Fr. 2009, Valence, place des Ormeaux. Le secteur résidentiel du quartier épiscopal paléochrétien, Colloque international « *Les premiers chrétiens dans le territoire de la France actuelle. Hagiographie, épigraphie et archéologie* », (18-19-20 janvier 2007, Amiens), Paris-Poulain, D. Istria, D., et Nardi Combescure, S. (éd.), Rennes, 119-135.

- GUGOLE, J. 2006, *La villa gallo-romaine de Séviac à Montréal-du-Gers (Gers), architecture de la partie résidentielle, Nouveaux regards sur les villae d'Aquitaine : bâtiments de vie et d'exploitation, domaines et postérités médiévales*, Réchin Fr. (éd.), Actes de la table ronde tenue à Pau les 24-25 novembre 2000, *Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes*, Hors-Série n° 2, Pau, 49-66.
- HEIJMANS, M. 2006, Les habitations urbaines en Gaule méridionale durant l'Antiquité tardive, *Antiquité tardive, Haut Moyen-Âge et premiers temps chrétiens en Gaule méridionale. Première partie: réseau des cités, monde urbain et monde des morts*, *Gallia* 63, 47-57.
- HERBERT DE LA PORTBARRÉ-VIARD, G., 2011, Venance Fortunat et la représentation littéraire du décor des villas après Sidoine Apollinaire, actes du colloque « *Décor et architecture en Gaule entre l'Antiquité et le Haut Moyen-Âge* », Balmelle, C., Eristov, H., Monier, F. (éd.), *Aquitania*, suppl. 20, 391-401.
- ISTRIA, D. 2009, Les fouilles préventives du groupe épiscopal d'Ajaccio (Corse-du-Sud), Colloque international « *Les premiers chrétiens dans le territoire de la France actuelle. Hagiographie, épigraphie et archéologie* », (18-19-20 janvier 2007, Amiens), (sous la direction de D. Paris-Poulain, D. Istria, et S. Nardi Combescure), Rennes, 161-173.
- JACQUES, Ph. 2006, Nouvelles données sur l'habitat rural antique en Lot-et-Garonne, *Nouveaux regards sur les villae d'Aquitaine : bâtiments de vie et d'exploitation, domaines et postérités médiévales*, Réchin Fr. (éd.), Actes de la table ronde tenue à Pau les 24-25 novembre 2000, *Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes*, Hors-Série n° 2, Pau, 77-121.
- KAZANSKI, M. 2010, Les Wisigoths, du Danube à la Gaule, *Wisigoths et Francs, autour de la bataille de Vouillé (507)*, (sous la direction de L. Bourgeois), Saint-Germain-en-Laye, 9-14.
- LARROQUE, S. à paraître (dans la publication consacrée à Séviac): le verre, inédit.
- LAPART, J. 1987, L'ensemble haut médiéval du site de Séviac, *De l'Âge du Fer aux Temps barbares. Dix ans de recherches archéologiques en Midi-Pyrénées*, catalogue de l'exposition, Musée Saint-Raymond, Toulouse, 139-144.
- LAPART, J., PAILLET, J.-L. 1991, Ensemble paléochrétien et mérovingien du site de Séviac à Montréal-du-Gers, *Gallo-romains, Wisigoths et Francs en Aquitaine, Septimanie et Espagne*, actes des VII^e journées internationales d'archéologie mérovingienne (1985, Toulouse), (sous la direction de P. Périn), *Association française d'archéologie mérovingienne*, Rouen, 171-180.
- LAPART, J., PAILLET, J.-L. 1996, Montréal-du-Gers, lieu-dit Séviac, ensemble paléochrétien de la villa de Séviac à Montréal-du-Gers, *Les premiers monuments chrétiens de la France*, 2, *Sud-Ouest et Centre*, Paris, 160-167.
- LAUZUN, Ph. 1911, Ruines gallo-romaines de Séviac, près de Montréal, *Bulletin du Gers*, 272-275.

- LEVEAU, Ph., SILLIÈRES P., VALLAT J.-P. 1993, *Campagnes de la Méditerranée romaine*, Paris, Hachette.
- MAURIN, L. 1992, Remparts et cités dans les trois provinces du Sud-Ouest de la Gaule au Bas-Empire (dernier quart du III^e siècle-début du V^e siècle), *Villes et agglomérations urbaines antiques du Sud-Ouest de la Gaule. Histoire et archéologie*, 2^e colloque *Aquitania* (13 au 15 septembre 1990, Bordeaux), *Aquitania*, suppl. 6, 365-389.
- MAURIN, L., BOST, J.-P., RODDAZ, J.-M. (sous la direction de) 1992, *Les racines de l'Aquitaine, vingt siècles d'histoire d'une région*, Bordeaux.
- MONTURET, R., RIVIÈRE, H. 1986, *Les thermes sud de la villa gallo-romaine de Séviac*, *Aquitania*, suppl. 2.
- PARIS-POULAIN, D., ISTRIA, D., NARDI COMBESCURE, S. (sous la direction de) 2009, *Les premiers temps chrétiens dans le territoire de la France actuelle. Hagiographie, épigraphie et archéologie*, Actes du colloque international d'Amiens (18 au 20 janvier 2007).
- PERGOLA, Ph. 2005, Aux origines de la paroisse rurale en Italie et en Corse, actes du colloque « *Aux origines de la paroisse rurale en Gaule méridionale (IV^e-IX^e)* », (sous la direction de Ch. Delaplace), 173-192.
- PÉRIN, P. (sous la direction de) 1991, *Gallo-romains, Wisigoths et Francs en Aquitaine, Septimanie et Espagne*, actes des VII^e journées internationales d'archéologie mérovingienne (1985, Toulouse), *Association française d'archéologie mérovingienne*, Rouen.
- RÉCHIN, Fr., éd. 2006, *Nouveaux regards sur les villae d'Aquitaine: bâtiments de vie et d'exploitation, domaines et postérités médiévales*, Actes de la table ronde tenue à Pau les 24-25 novembre 2000, *Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes*, Hors-Série n° 2, Pau.
- ROBERT, R. 2011, La description poétique du décor des villas de Gaule: entre réalité et objet du mémoire littéraire, actes du colloque « *Décor et architecture en Gaule entre l'Antiquité et le Haut Moyen-Âge* », Balmelle, C., Eristov, H., Monier, F. (éd.), *Aquitania*, suppl. 20, 377-390.
- ROUCHE, M. 1979, *L'Aquitaine des Wisigoths aux Arabes, 418-781. Naissance d'une région*, Paris.
- ROYET, R., BERGER, J.-Fr., LAROCHE, C., ROYET, E., ARGANT, J., BERNIGAUD, N., BOUBY, L., BUI THI, M., FOREST, V., LOPEZ-SAEZ, A. 2006, Les mutations d'un domaine de La Tène au haut Moyen-Âge, *Gallia* 63, 283-325.
- SCHNEIDER, L. 2007, Rythmes de l'occupation rurale et formes de l'habitat dans le sud-est de la France entre Antiquité et Moyen-Âge (IV^e-VIII^e s.): essai de synthèse, dans *Antiquité tardive, haut Moyen-Âge et premiers temps chrétiens en Gaule méridionale. Seconde partie: monde rural, échanges et consommation*, *Gallia* 64, 11-56.
- SIVAN, H. 1993, *Ausonius of Bordeaux. Genesis of a Gallic Aristocracy*, Londres-New York.

- STIRLING, L. à paraître (dans la publication consacrée à Séviac), Les sculptures, inédit.
- STUTZ, F. 1996, Les objets mérovingiens de type septentrional dans la moitié sud de la Gaule, *Aquitania* 14, 157-182.
- TARDY, D., BUJARD, S., PÉNISSON, É. 2011, Architecture publique et *domus*: un langage ornemental commun? L'exemple de *Vesunna*, actes du colloque « *Décor et architecture en Gaule entre l'Antiquité et le Haut Moyen-Âge* », Balmelle, C., Eristov, H., Monier, F. (éd.), *Aquitania*, suppl. 20, 111-124.
- VIDAL, M. 1991, La nécropole mérovingienne de Rivel à Venerque (Haute-Garonne), *Wisigoths et Francs en Aquitaine, Septimanie et Espagne*, actes des VII^e journées internationales d'archéologie mérovingienne (1985, Toulouse), (sous la direction de P. Périn), *Association française d'archéologie mérovingienne*, Rouen, 189-203.

De la *villa* aquitano-romaine à la seigneurie médiévale : Le cas du quartier Saint-Michel à Lescar

D. Bidot-Germa
A. Clavet
Fr. Réchin
UPPA, ITEM-EA 3002

RÉSUMÉ

Le quartier Saint-Michel à Lescar (Béarn) présente un cas assez exemplaire et complexe de continuité dans l'occupation du sol: *villa* et campement pastoral d'époque romaine, chapelles et nécropole utilisées depuis le haut Moyen-Âge jusqu'à l'époque moderne, motte médiévale et sa basse-cour, traces cadastrales reliées à des "defens" attestés par la toponymie (devèsas), documentation d'archive permettant de définir l'étendue d'une seigneurie médiévale et moderne. L'enjeu est ici de valider ou non une relation entre ces éléments. L'hypothèse d'une certaine continuité entre le domaine antique et la seigneurie médiévale peut-elle être envisagée ? La position de ces installations en marge de la terrasse du Pont-Long, espace traditionnellement consacré au stationnement des troupeaux montagnards transhumants peut-elle leur donner un sens particulier ?

MOTS-CLÉS: Lescar, Beneharnum, Pont-Long, *villa*, campements temporaires, motte, seigneurie du Laur, chapelle, cimetière.

RESUMEN

El barrio Saint-Michel en Lescar (Béarn) presenta un caso bastante ejemplar y complejo de continuidad en la ocupación del suelo: *villa* y campamento pastoril de época romana, capillas y necrópolis utilizadas desde la alta Edad media hasta la época moderna, terrón medieval y su corral, rastros cadastrales que se pueden relacionar a unos «defens» atestiguados por la toponimia (devèsas), documentación de archivo que permitía definir la extensión de un señorío medieval y moderno. La apuesta es validar o no una relación entre estos elementos. ¿ La hipótesis de una cierta continuidad entre el dominio antiguo y el señorío medieval puede ser preveída ? ¿ La posición de estas instalaciones al margen de la terraza del Pont-Long, un espacio tradicionalmente dedicado al estacionamiento de los rebaños montañeses trashumantes les puede dar un sentido particular ?

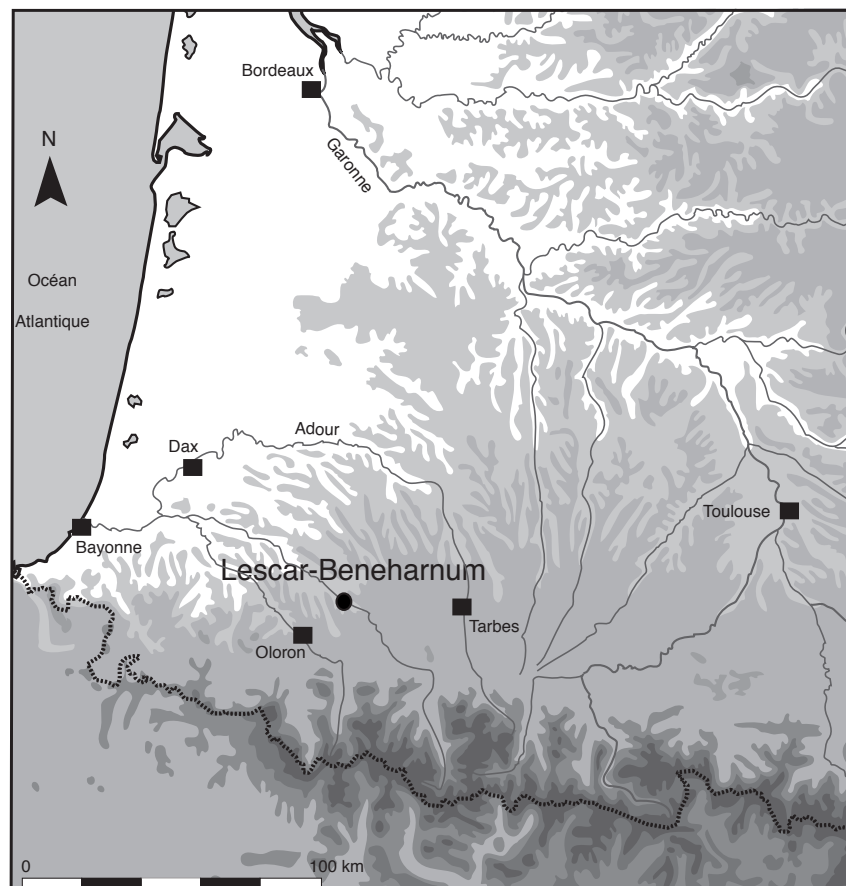
PALABRAS CLAVE: Lescar, Beneharnum, Pont-Long, *villa*, campamentos temporales, terrón, señorío de Laur, capilla, cementerio.

Le devenir des *uillae* antiques durant le premier Moyen-Âge ne peut plus passer pour une interrogation inédite car des réflexions déjà poussées ont été développées dans ce sens, d'une part sous l'angle de la continuité de l'habitat et du peuplement (Schneider 2006; Hautefeuille 2006; Lapart 2006), et d'autre part sur le rôle de la *uilla* et des chapelles privées, dans le processus de christianisation (Colin 2008).

En revanche, la survie possible d'un domaine aristocratique antique dans le cadre d'une seigneurie médiévale constitue une problématique moins explorée, probablement parce qu'elle touche à la définition d'entités singulièrement complexes à cerner et que les étapes de la transmission de la propriété et des formes parcellaires afférentes restent généralement très hypothétiques. C'est dire que notre tentative de restituer l'évolution foncière du quartier *Sent-Miquèu* de Lescar, depuis la *uilla* construite au I^{er} siècle ap. J.-C. jusqu'à la motte et la chapelle qui lui succèdent au Moyen-Âge, peut paraître bien présomptueuse (fig. 1).

Ce dossier est d'autant plus sensible qu'il touche à une zone névralgique pour l'histoire du piémont nord-occidental des Pyrénées : la haute terrasse du Gave, appelée Pont-Long. Cet ensemble, appartenant en droit à la vallée d'Ossau depuis « des temps immémoriaux », pour reprendre une expression des valléens, fut une étape essentielle de leurs transhumances vers les landes de Gascogne jusqu'aux lendemains de la Première Guerre mondiale et source de nombreux conflits avec les communautés voisines. Son utilisation extensive a induit la formation d'un immense terroir humide, doté d'un système parcellaire et végétal spécifique¹.

Pour ce faire, nous mettrons à contribution les différentes sources à notre disposition, qu'elles soient archéologiques ou textuelles. Nous



¹ Bibliographie de base dans Réchin 2000 et Bidot-Germa 2013.

Figure 1. Situation de Lescar-Beneharnum.

rappellerons tout d'abord quelle a été l'empreinte de la *uilla* et de son domaine supposé sur le secteur considéré, avant d'aborder la question de la chapelle et du cimetière qui lui succèdent, puis celle de la motte et de la seigneurie à laquelle celle-ci se rattachait.

1. La *uilla* aquitano-romaine et son environnement

Le dossier de la *uilla* suburbaine du quartier *Sent-Miquèu* ne peut se résumer aux vestiges des bâtiments fouillés entre 1885 et 1887 (Barthety 1886-1887) puis en 1968 et 1970 (Bats/Seigne 1971 et 1972; Réchin 2008, 157-159) et à l'étude de leur implantation. En effet, la découverte d'un campement temporaire à ses environs immédiats (Garric 1993) et la tentative de restitution qui a été proposée de son domaine (Réchin 2008, 161-162) en ont depuis considérablement enrichi le contenu.

1.1. Une implantation stratégique

La *uilla* du quartier *Sent-Miquèu*, probablement bâtie dès la première moitié du I^{er} siècle ap. J.-C., présente les principaux aspects d'une demeure aristocratique aquitaine, notamment dans son état le plus tardif: galerie de façade parallèle au rebord de la terrasse qui la supporte, cour centrale à péristyle, entrée monumentalisée en hémicycle, mosaïques, pièces de prestige en position axiale... L'ensemble de ces caractères montre que ce bâtiment était un élément déterminant de l'organisation du territoire de *Beneharnum*, il faut donc tirer tous les enseignements possibles de sa situation (fig. 2).

Tout d'abord, son implantation suburbaine, à l'est de l'agglomération de *Beneharnum*, en l'absence d'autre *uilla* dans les environs, constitue un indice clair de la position dominante de ses propriétaires dans le jeu social local. Faut-il alors les rapporter au clan familial des *Valerii*, largement représenté en Aquitaine méridionale (Fabre 2004) et qui a

Figure 2. Le quartier *Sent-Miquèu* durant l'Antiquité (F. Réchin).



concrètement marqué sa présence à *Beneharnum* en fournissant les dalles qui couvraient le fond d'un canal de dérivation dans le centre même de la petite agglomération (Gangloff 2008, 101-102)? Rien ne le prouve formellement, même si l'hypothèse est fort séduisante et livrerait ainsi le nom des propriétaires de la *uilla*, tout en permettant de les rattacher à l'une des plus puissantes familles de la région.

Ensuite, la *uilla* est placée en bordure du plateau du Pont-Long, et non dans la vallée où se situe l'agglomération de *Beneharnum*, à proximité immédiate de l'une des échancrures de la bordure méridionale du plateau qui relie la basse et la haute terrasse du gave. Cette décision montre que les fondateurs de l'établissement visaient à prendre position sur cet espace humide et peu densément peuplé. Ils en contrôlaient l'un des accès principaux; leurs morts étaient enterrés là, et non à la sortie de l'agglomération pourtant proche (Bats/Seigne 1972, p. 51-62 et Réchin 2008, 157-159); l'entrée principale de leur résidence donnait au nord vers le Pont-Long plutôt que vers l'ouest où se situait la ville.

1.2. La proximité de formes temporaires d'occupation

À quelques dizaines de mètres au nord de la *uilla*, une fouille de sauvetage d'urgence a permis de réaliser plusieurs sondages significatifs (fig. 2)². La fouille 1, située la plus au nord, a livré un épandage de galets au sein duquel se trouvait un foyer apparemment à l'air libre ou très peu protégé. Plus à l'est, la fouille 2 a permis de retrouver un épandage de galets et une ou deux structures foyères comparables à celle qui vient d'être décrite. Au sud, les structures de la fouille 3 prenaient la forme d'un nouvel épandage irrégulier, de deux foyers et d'une petite installation grossièrement ovoïde, délimitée par des galets d'une taille supérieure à ceux qui constituaient le sol aménagé environnant. Cette dernière structure pouvait constituer les restes d'un modeste abri temporaire d'environ 3,5 m de long sur 2,70 m de large. La datation de ces vestiges repose sur un lot de poteries domestiques et d'amphores, surtout abondant dans la fouille 3, qui pour l'essentiel s'inscrit dans la seconde moitié du I^{er} siècle ap. J.-C.

Cet ensemble peut être rattaché à une catégorie d'établissements dont les caractéristiques démontrent le caractère temporaire et qui étaient probablement impliquées dans un système d'élevage extensif et mobile sous la forme de transhumances et/ou de remues dont nous ne connaissons pas encore le détail (Réchin 2000 et 2006). En Béarn, si elles semblent avoir été très présentes sur l'ensemble de la terrasse supérieure du gave de Pau, comme à Uzein (site de *Las Arellhas*)³, le rebord de ce relief semble bien avoir été pour elles une zone d'implantation privilégiée (Réchin 2008, 146 et 167; Chopin 2008, 81-86; Henry 2009), comme c'est le cas plus au nord dans le canton de Thèze dans la zone surplombant le luy de France⁴.

Le campement du quartier *las devèsas* était contemporain de la *uilla*, ce qui induit entre ces deux entités des formes de relations non conflictuelles. Il est toutefois difficile de définir plus précisément leur nature. S'agissait-il d'un échange de service comme c'était encore le cas au début du XX^e siècle entre les pasteurs ossalois et les agriculteurs des communes environnant le Pont-Long (hébergement contre fumure)? Doit-on envisager que, dès cette époque, les patrons des *uillae* avaient mis la main sur ce système de tradition protohistorique? Les données archéologiques semblent plaider en faveur de la première hypothèse (Réchin et al. 2013, 226-231 et 232-233), même si les témoignages épigraphiques indubitables du contrôle d'au moins une partie de ces activités pastorales par les aristocraties locales peuvent lui être opposés – mais à partir de quelle époque? (Réchin 2000, 35-37 et 2006, 273-274; Fabre 2000, 136-141).

² Lotissement « le Parc d'Albret ». Évaluation F. Réchin, fouille Chr. Garric (Garric 1992).

³ Elizagoyen et al. 2012 pour la période protohistorique du site.

⁴ Voir la contribution de R. Plana-Mallart dans: Callegarin et al. 2009, 119-125.

1.3. Un domaine cultivé assez étendu

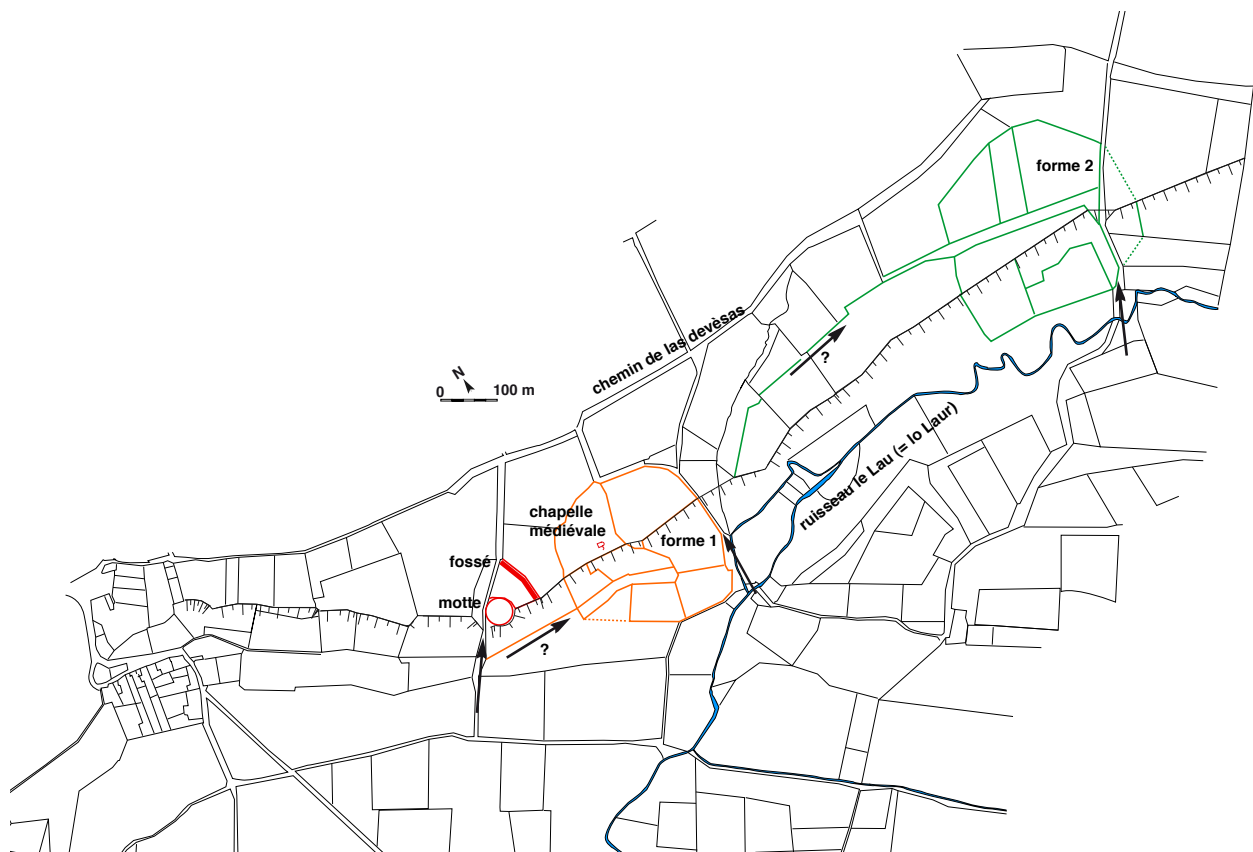
Le *fundus* de cette *uilla* a fait l'objet d'une tentative de délimitation qui, sans apporter de solution définitive, permet au moins d'envisager une hypothèse de travail plausible et plutôt opérante pour la problématique abordée ici. Sur la base des indications tirées du cadastre « napoléonien » et des photographies aériennes verticales IGN de la mission 1968 (Réchin 2008, 161-162), il est possible de proposer le schéma suivant (fig. 5).

Ces sources montrent la discordance d'un secteur parcellaire placé immédiatement au nord de la *uilla*, par rapport aux deux réseaux ruraux qui prolongent, aux environs de *Beneharnum*, puis au nord du Pont-Long, les orientations urbaines de cette agglomération (Réchin 2008, 143; Compatangelo Compatangelo-Soussignan 2000 et 2002; fig. 38). La majeure partie des parcelles de cet ensemble sont en effet orientées $\pm N 4-5^\circ E$ (jusqu'à $\pm N 9^\circ E$ à certains endroits), contre environ $N 43-44^\circ E$ pour le réseau principal A et environ $N 30-31^\circ E$, pour le réseau minoritaire B⁵. Les présomptions sont donc fortes de reconnaître ici les vestiges d'un réseau parcellaire lié à la *uilla* du quartier *Sent-Miquèu*, comme cela a été fait dans d'autres régions (Compatangelo 1985, 4-44). La superficie couverte par ce réseau atteint environ 330-340 ha, ce qui est à peine supérieur aux 264 ha qui constituaient probablement l'*herediolum* bazadais d'Ausone (Ausone, *Pièces personnelles*, XII, 2). Elle est tout à fait comparable aux estimations réalisées par C. Petit-Aupert pour les domaines repérés sur les plateaux qui surplombent la vallée de l'Arrats dans le Gers (Petit 1989, 63-64), ce qui tendrait à renforcer la véracité de cette restitution.

Ce qui précède n'implique toutefois pas obligatoirement que le *fundus* de la *uilla* se résumait à ce cœur cohérent de parcelles. Celui-ci a pu être complété par des terres de pacages non parcellisées plus au nord, sur

⁵ Nord magnétique.

Figure 3. Le quartier Sent-Miquèu durant le Moyen-Âge et l'époque moderne (D. Bidot-Germa, F. Réchin).



la haute terrasse, qu'elles soient en propriété propre, en indivision avec d'autres entités locales ou même qu'elles soient le résultat d'empiétements. Un argument pourrait contribuer à valider cette série de propositions. En effet, sans doute dans la seconde moitié du IV^e siècle ou au début du V^e siècle, une ferme est construite et une zone de parcelles orientée de la même façon que ces bâtiments est aménagée au nord de la *uilla* sur une petite croupe surplombant cette zone marécageuse (Réchin 2008, fig. 38, p. 161, réseau parcellaire jaune ; fig. 39, p. 164 ; fig. 40-41, p. 165 ; fig. 42, p. 166 ; p. 167-169). Rien ne prouve formellement que cet établissement était lié à la *uilla*, mais si c'était le cas, ceux qui ont procédé à cette aménagement ont pu faire valoir au moins quelque droit antérieur sur ce terroir pour ne pas jouer uniquement du rapport de force... La question se pose dans des termes différents pour le terroir de la basse terrasse dont l'organisation parcellaire est clairement différente de celle de la *uilla*. De plus, une partie au moins de l'habitat du Haut-Empire découvert en ville prend la forme de véritables fermes, environnées de larges dégagements, qui laissent penser, en l'absence d'habitat dispersé aux abords de l'agglomération, que les terres environnantes étaient exploitées principalement par les habitants de ces demeures « urbaines » (Réchin 2008, 150-157 et fig. 25, p. 148 et fig. 26, p. 149).

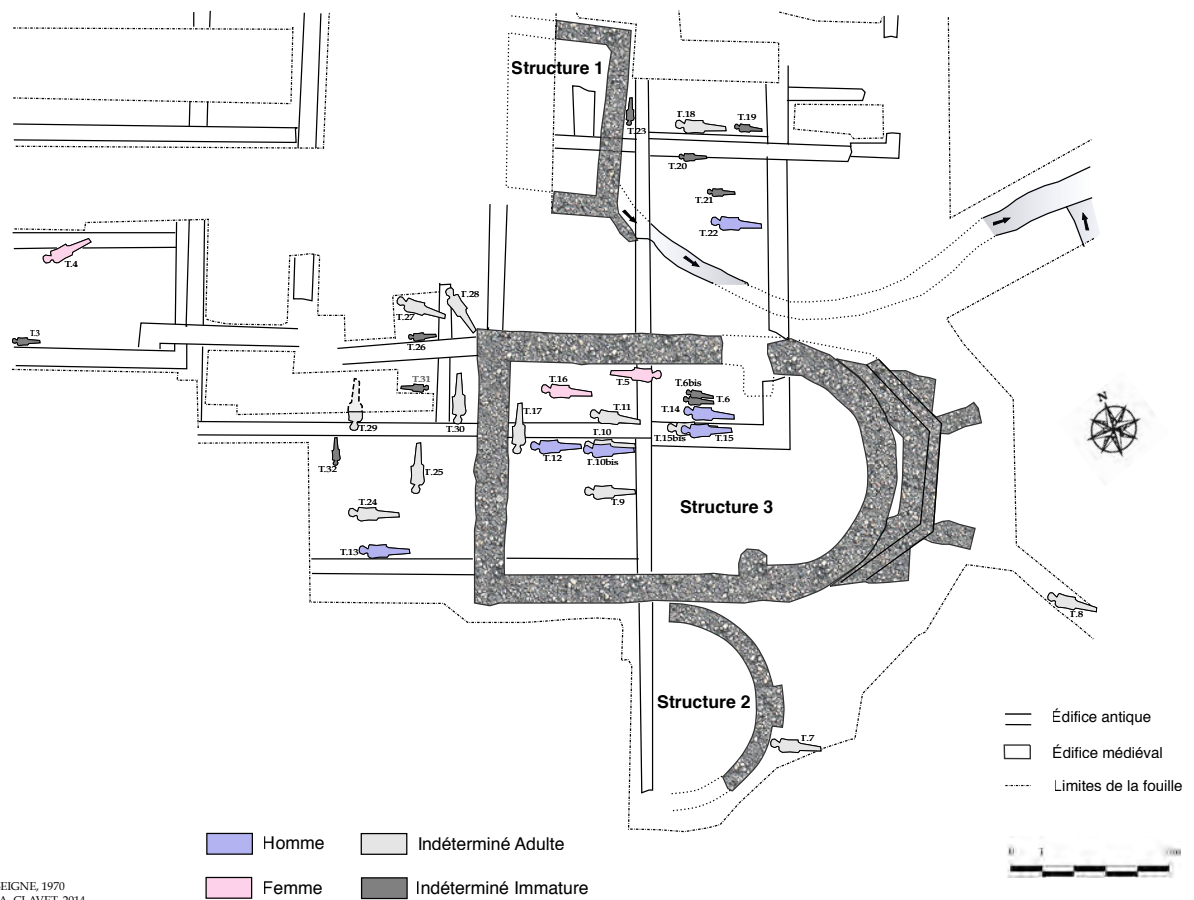
2. La chapelle Saint-Michel et son cimetière

Le devenir du site, à l'époque médiévale, ne cesse d'intriguer. Seule certitude, mais de taille : il a été occupé, vraisemblablement en continu, au moins à partir du VIII^e siècle, époque des plus anciennes sépultures d'un cimetière attenant à une chapelle, sous le vocable de Saint-Michel, dont les vestiges actuels remontent aux XII^e-XIII^e siècles, au centre d'un parcellaire circulaire d'interprétation peu aisée, lui-même élément remarquable d'un ensemble foncier seigneurial aujourd'hui attesté seulement par une motte des XI^e-XII^e siècles et une seigneurie, dite du *Laur*, documentée hélas tardivement, pas avant le XIII^e siècle. Reprenons un à un les éléments de ce dossier complexe.

2.1. La chapelle

La fouille menée par Jacques Seigne (Bats/Seigne 1973, 7-43) a livré une série de substructions, érigées sur les vestiges de la *uilla* antique, avec des matériaux spoliés. Pour ce chercheur, il s'agit essentiellement d'une chapelle entourée d'un cimetière, selon une configuration assez commune (fig. 4, structure 3). On peut ajouter que le vocable de Saint-Michel, peseur médiéval des âmes couramment associé à des églises ou chapelles entourées d'un cimetière, pourrait laisser supposer une fondation des débuts du VIII^e siècle⁶, époque des plus anciennes sépultures du cimetière attenant. Cette chapelle était de petites dimensions, 14,70 mètres de long pour 8,60 mètres de large, orientée est ouest et d'aspect massif (fig. 4, bâtiment 3). Elle était composée d'une nef à vaisseau unique, longue de 7,40 mètres et de forme légèrement trapézoïdale, plus large à son extrémité nord, 6,70 mètres, qu'à sa jonction avec le chœur, 6,55 mètres. Ce dernier était séparé de la nef par deux piliers larges de 0,90 mètre. Le chœur se composait d'une abside semi-circulaire de 3,20 mètres de profondeur. Ces vestiges architecturaux, associés à des fragments de poteries et à un denier des Centulle, témoignent d'un style architectural développé entre le XII^e et le XIII^e siècle, bien attesté dans le piémont occidental des Pyrénées. Probablement du fait de la fragilité du chevet originel, il y eut quatre restaurations successives. Les fouilles ont, en effet, révélé en avant du chevet semi-circulaire un autre chevet,

⁶ C'est l'époque à laquelle l'archange apparut à l'évêque d'Avranches qui lui construisit alors une chapelle sur un îlot rocheux devenu le Mont-Saint-Michel (Aubrun 1986, 40).



Sources : J. SEIGNE, 1970
Réalisation : A. CLAVET, 2014

polygonal, d'abord composé d'un mur de 0,70 mètre de large, en blocage de galets et mortier gris puis renforcé par un second mur de 0,45 mètre de large, également en blocage. Il y eut encore l'ajout de contreforts, deux rectangulaires sur l'arrête saillante des pans coupés, deux triangulaires contre les pans coupés extérieurs. Ces restaurations durent intervenir à la fin du Moyen-Âge : en effet, le plan polygonal, de style gothique, ne fut utilisé dans notre région qu'à partir du XIV^e siècle.

Selon le fouilleur, la chapelle était complétée au sud par un bas-côté, terminé par une absidiole semi-circulaire, de 8,40 mètres de long et 5,50 mètres de large (fig. 4, structure 2). Édifié sur un plan roman, cette construction est donc probablement antérieure au XIV^e siècle.

Les fouilles révélèrent aussi, à quelques 3,60 mètres au nord de la chapelle, ce qui a été considéré comme un bassin et sa canalisation d'eau (fig. 4, structure 1). Grâce à la céramique retrouvée au fond du canal d'évacuation, il a alors été daté des XII^e-XIII^e siècles, ce qui en ferait une installation contemporaine de la première chapelle. Il était muni en son point bas d'une large vidange de 0,40 sur 0,40 mètre, ce qui laisse supposer un écoulement permanent. Il ne pouvait s'agir, du fait de la distance avec la chapelle, d'un système de récupération des eaux pluviales : pour cette raison, Jacques Seigne a émis l'hypothèse de rites médiévaux de l'eau, attestés dans les Landes notamment⁷.

Ce schéma ne fait toutefois pas apparaître l'édifice religieux contemporain des premières tombes et n'explique pas non plus l'absence de liaison architecturale entre la chapelle et son bas-côté. Ne peut-on alors proposer de voir plutôt dans la structure 1 le chevet plat, d'ailleurs convenablement orienté, d'une chapelle primitive, dont la morphologie

Figure 4. L'église Saint-Michel et son cimetière (A. Clavet, d'après Seigne 1970).

⁷ Par exemple à Saint-Sever ou à Cagnotte.

⁸ La formule du chevet plat est loin de constituer une exception au sein des églises du haut Moyen-Âge en Aquitaine méridionale, voir Colin 2008, pour Valentine/Arnesp en Haute-Garonne (p. 62-72 et fig. 20, p. 60), Montréal-du-Gers/Séviac (p. 124-127 et fig. 131, p. 125), Mouchès (p. 186-188) et Demu dans le Gers (p. 188-193), Lalouquette dans les Pyrénées-Atlantiques (p. 119-124, fig. 126, p. 121 et fig. 129, p. 123) et plans comparés : fig. 268, p. 189.

⁹ L'exemple de la *uilla* de Séviac montre ainsi une succession de sanctuaires en un même lieu entre la fin de l'Antiquité et le début du Moyen-Âge (le point le plus récent à ce sujet dans Colin 2008, 124-127, notamment fig. 131, p. 125).

¹⁰ Il a ainsi donné, une fausse cote : E 267, qui est non pas un censier de Béarn mais une pièce armagnacquoise ; il y a, en effet, en Armagnac une autre seigneurie du Laur, près de Nogaro. Le censier de Béarn de 1286 est coté E 292 : y est seulement nommé le seigneur Arnaud Guilhem de Laur, et non la chapelle (Raymond 1863, 97).

¹¹ Long poème manuscrit conservé dans le fonds ancien de la Bibliothèque municipale de Pau (ms 2) (édition critique : Darrigrand 2002, 333).

¹² Sur cette question, consulter Delaplace 2005 et notamment Faravel 2005, 150-158.

s'accorderait assez bien avec la datation des sépultures 4 et 13?⁸ De même, le bas-côté de la chapelle 3, qui peut détonner dans un édifice aussi modeste, ne peut-il pas plutôt appartenir à une autre chapelle, chronologiquement intermédiaire? Cette succession de sanctuaires dans le temps ne semble pas rare et permet d'éviter d'attribuer à la structure 3, qui n'abrite d'ailleurs que des sépultures récentes parmi celles qui ont été datées, une durée de vie difficilement envisageable.

Les mentions écrites de la chapelle Saint-Michel sont rares et extrêmement tardives. C'est en effet par erreur que l'archiviste du XIX^e siècle, Paul Raymond, a avancé 1286 comme date de la première attestation de la chapelle¹⁰.

Les plus vieux signalements d'archives de *Sent-Miquèu* ne datent que de l'époque moderne. Ainsi, en 1563, un poème de Jean-Henri Fondeville, *Calvinisme de Bearn divisat en six ecloges*¹¹, décrit les troubles survenus à Lescar le dimanche 18 juillet 1563, jour où la reine Jeanne d'Albret vint donner la cathédrale au culte réformé et assista à la cène :

« *D'autes que s'embaran dehens Senta Confessa
e d'autes s'en anan a la de Sent Miquèu
dab gemitz demanda confort deu cèu* »

On y apprend que des Catholiques rétifs allèrent prier dans les chapelles Sainte-Confesse et Saint-Michel. Celle-ci était donc, vraisemblablement, un oratoire privé que le seigneur du Laur, demeuré catholique, avait ouvert à la partie de la population de Lescar en refus de la Réforme. Dans ces conditions, il est difficile de voir dans Saint-Michel le siège d'une paroisse¹². En 1627, les statuts du chapitre de la cathédrale de Lescar précisent qu'alors les fidèles allaient en procession le deuxième jour des Rogations « *in sacellum Santus Michaëlis Archangeli* », c'est-à-dire à la chapelle de l'archange saint Michel¹³. Le nom figure dans le plus ancien censier lescarrien, celui de 1643¹⁴.

La chapelle était déjà en ruine en 1771, comme le révèle une délibération du corps de ville de Lescar¹⁵. Au XIX^e siècle, Hilarion Barthéty l'atteste, le terrain portait encore le nom de *Sent-Miquèu* (Barthéty 1887, 18), mais le cadastre napoléonien ne l'a pas perpétué.

2.2. Le cimetière et les sépultures

Si André Gorse avait aperçu quelques squelettes lors de sa fouille de 1886, il fallu attendre la dernière campagne dirigée par Jacques Seigne en 1970 pour répertorier plus précisément 33 sépultures. Le contenu de 13 d'entre elles a été conservé, et déposé au Centre de Conservation et d'Étude d'Hasparren (Pyr.-Atl.). Les photos des tombes, ainsi qu'un relevé précis, réalisés à ce moment là, permettent maintenant d'étudier plus en détail l'organisation de l'espace sépulcral de la chapelle *Sent-Miquèu*, alors que l'étude anthropologique des défunts ne fait que débiter¹⁶.

Ces documents montrent que les inhumations étaient aussi bien implantées à l'intérieur qu'à l'extérieur des murs de la chapelle et majoritairement dans la zone nord. Treize sépultures, dont un regroupement d'individus (T.6, 6bis, 14, 15 et 15bis), se trouvaient dans la nef, exclues du chœur. Le reste des tombes était situé à l'extérieur, dans un rayon d'environ 13 mètres autour de son angle nord-ouest.

Comme de coutume dans les cimetières chrétiens, la plupart des sépultures sont orientées ouest est, tête à l'ouest. L'étude des milieux de décomposition atteste qu'une majorité d'individus ont été inhumés en espace colmaté. Néanmoins, la position des ossements dans certaines tombes indique un ensevelissement en espace vide. Aussi, il est notable que certaines sépultures étaient partiellement, si ce n'est entièrement, entourées de galets. Enfin, le décubitus dorsal est globalement observé, hormis pour

deux sépultures qui n'ont visiblement pas fait l'objet de beaucoup de soin, au sein de l'église – peut-être sont-elles parmi les plus tardives.

L'étude des tombes par les photographies et/ou les ossements a permis de déterminer le sexe et la classe d'âge des individus. Ainsi, près de 70 % de la population inventoriée par Jacques Seigne est composée d'adultes, soit vingt-trois sujets définis matures (plus de 15 ans) dont onze sont inhumés à l'intérieur de la chapelle. Les dix individus immatures avaient entre 5 et 10 ans ou étaient de jeunes adolescents, parfois également enterrés à l'intérieur de l'église tels que T6 et 6bis. Aussi, sur les dix sujets dont le sexe a pu être déterminé, trois sont des femmes et sept des hommes, montrant une morphologie souvent robuste.

Des analyses radiocarbone ont été réalisées en 2007 sur six individus et ont livré des datations comprises entre le VIII^e et le XVIII^e siècle, permettant de faire ressortir au moins deux phases d'utilisation du cimetière. En effet, les deux sépultures les plus anciennes se situent à l'extérieur du bâtiment (T4 et T13) et datent la première phase d'inhumation à Saint-Michel du VIII^e au XII^e siècle. À l'intérieur de la chapelle, les premières sépultures sont datées du XVI^e siècle et la plus récente remonterait, après calibration, à 1716±75 AD. Cela atteste qu'elle est l'un des derniers ensevelissements ayant eu lieu au cimetière avant que Saint-Michel soit complètement abandonnée, dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle.

Ainsi, et malgré un manque encore important de données anthropologiques sur cet ensemble sépulcral, on constate que s'est perpétuée ici une tradition funéraire d'au moins dix siècles. Comme c'est souvent le cas en milieu rural durant le haut Moyen-Âge, la nécropole s'est implantée sur les vestiges d'un édifice antique. Mais l'étude de cette petite nécropole et des lieux de culte qui lui étaient associés ne permet pas encore d'établir si elle accompagnait initialement un habitat alto médiéval s'intercalant entre la *uilla* antique et la motte médiévale ou s'il faut plutôt tabler sur une réoccupation suivant un *hiatus* de quelques siècles.

Il demeure que nous sommes ici, indiscutablement, en présence d'un cimetière privé. Passé la phase initiale encore énigmatique, il est tentant d'en faire le cimetière du Laur que ses seigneurs ont peut-être ouvert à d'autres que leur famille à certaines époques.

3. La seigneurie médiévale du Laur et ses vestiges : une motte, quelques données d'archives, des parcellaires circulaires

3.1. La motte seigneuriale

À 250 mètres environ et légèrement au sud-ouest de l'emplacement de la *uilla* antique et de la chapelle Saint-Michel¹⁷, sur le rebord du plateau surplombant la vallée du gave, se dresse une motte castrale, dite *Tucou*, figurant au cadastre de 1812¹⁸ et étudiée sommairement en 1965 par Jean-François Massie (Massie 1965, 117) (fig. 3).

Deux remarques préalables s'imposent. D'une part, il faut convenir que l'association *uilla* antique/motte castrale est attestée dans notre région, dans le Gers notamment : on peut citer l'exemple de la Turraque à Beaucaire-sur-Baïse (Lapart 2006, 367-368 et fig. 6, p. 370), en Fézensac donc, mais aussi en Astarac (Lassure 1980, 147-149). D'autre part, cette motte est implantée à l'intérieur de la seigneurie du Laur, attestée à partir du XIII^e siècle : on peut donc penser que l'ouvrage de terre en a été la tête, sans toutefois qu'une attestation documentaire ne vienne le confirmer.

Cette construction est encore bien visible, mais aucune fouille ni prospection n'a permis de retrouver des matériaux à proximité qui pourraient affiner sa datation. Il faut donc ici se contenter de généralités. Le rythme d'apparition des mottes castrales varie beaucoup d'une région

¹³ Publiés par le chanoine J. de Bordenave (Bordenave 1643), puis par H. Barthéty (Barthéty 1887).

⁴ A.C. Lescar, CC 2.

¹⁵ Délibération du 25 mars 1771 : A.C. Lescar, BB 4.

¹⁶ Mémoire de master 1 d'A. Clavet, sous la direction d'A. Champagne (UPPA, laboratoire ITEM EA 3002) et I. Souquet-Leroy (INRAP, laboratoire PACEA UMR 5199).

¹⁷ La motte est située en 376,2 - 118,05, la *uilla* en 376,4 - 118,05.

¹⁸ Section C, 5^e feuille, n° 1381.

de l'Occident à une autre. Le phénomène débute à la fin du IX^e siècle et se prolonge sous des formes diverses jusqu'au milieu du XII^e siècle, avec deux phases plus intenses : du milieu du X^e au début du XI^e siècle et du dernier quart du XI^e au second tiers du XII^e siècle (Mazel 2010, 69, 74-75, 78). Cette chronologie, floue, ne permet donc pas de connaître les conditions de l'érection de la motte et, encore moins, les débuts de la seigneurie du *Laur*.

Peu onéreuses et rapides à construire, les mottes étaient dotées d'une efficacité militaire et d'une portée symbolique, équivalentes à celles de bien des tours et châteaux. Ces nouvelles forteresses représentaient toujours un lieu de pouvoir, même si leur maître n'y résidait que de manière épisodique. Le *Tucou*, comme les autres, est donc le signe tangible d'une militarisation d'un lieu de pouvoir, à l'échelle des simples *milites*, la plus basse strate de l'aristocratie.

Que la motte seigneuriale du *Laur* ait été dressée tout près de la *uilla* antique nous interroge, évidemment. Et plus particulièrement, sans que nous puissions trouver réponse, la continuité du lieu de pouvoir, entre la *uilla* et la motte, et la succession des *potentes*, les puissants contrôlant ce territoire, propriétaires aristocratiques de l'Antiquité tardive, premiers *milites* médiévaux. On ne sait rien, non plus, de la résidence seigneuriale. C'est encore l'érudit Hilarion Barthéty (Barthéty 1887, 24) qui affirme que « le chemin [Carrerot] conduisait non seulement à Saint-Michel mais encore à la demeure seigneuriale du Laur » sans argumenter, en s'appuyant sur l'État des églises de Jean de Bordenave de 1643, qui ne

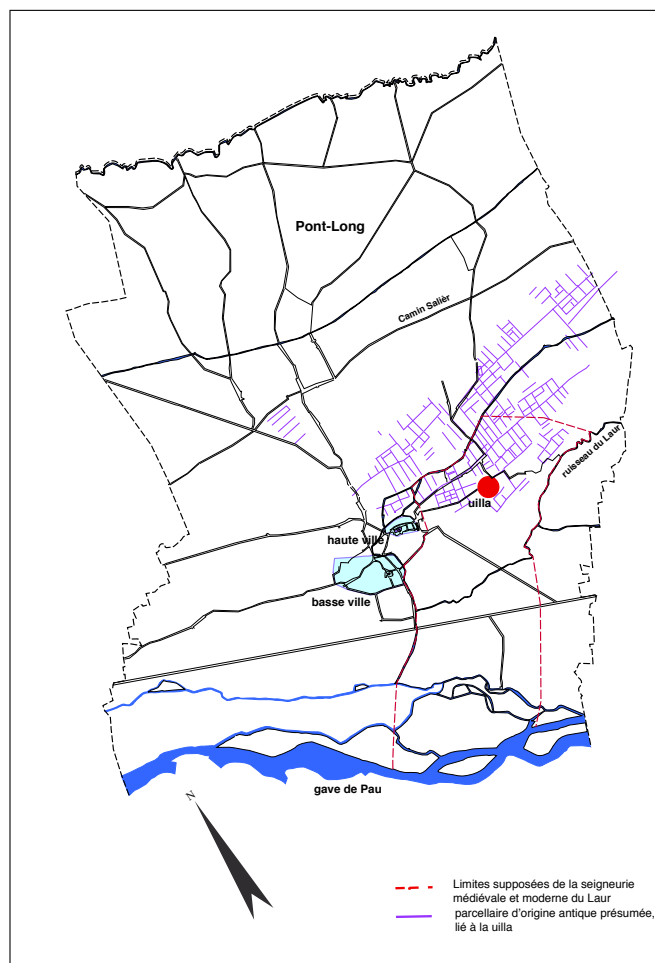


Figure 5. Proposition de restitution du parcellaire de la *uilla* du quartier Sent-Miquèu et des limites de la seigneurie du Laur (D. Didot-Germa et F. Réchin).

précise rien de tel. Il existe cependant une certaine probabilité que la résidence, au moins la plus ancienne, ait été la motte ou sa cour, avant d'être transférée ailleurs : nombreux sont les exemples de translations de résidences aristocratiques au cours du Moyen-Âge.

3.2. La seigneurie du Laur

Nous avons, en revanche, quelques indications documentaires sur la seigneurie du *Laur* et sur certains des seigneurs qui l'ont occupée.

Le premier nommé, Arnaud Guilhem du Laur, apparaît en 1286 dans l'accord conclu entre le vicomte de Béarn Gaston VII et ses filles, Constance et Marguerite, à propos de sa succession, et corroboré par de nombreux seigneurs béarnais¹⁹. La présence d'Arnaud Guilhem dans un acte d'une extrême importance dans l'histoire de la vicomté amène à penser que la seigneurie et ses détenteurs étaient, à la fin du XIII^e siècle, dans l'aristocratie qui comptait en Béarn. Il est possible aussi que le *Laur* ait revêtu aux yeux de Gaston VII une grande importance stratégique. On sait, en effet, que le vicomte s'était engagé dans une tentative de règlement du conflit pour le Pont-Long entre pasteurs ossalois et communautés paysannes du bas pays, plusieurs actes en témoignent (Bidot-Germa 2013); or la petite bourgade de Pau était alors un appendice d'Ossau alors que Lescar relevait pour sa part de la juridiction de l'évêque : le *Laur*, seigneurie laïque proche du pouvoir vicomtal, contrôlait l'un des chemins de transhumance, celui de *la Helèra*, venant de la montagne par les coteaux de Lasseube et d'Artiguelouve et ralliant le plateau du Pont-Long par un gué sur le gave et une voie encore bien dessinée au pied de la motte (Carrouché 2008). C'était donc un espace d'une grande importance pour les populations.

En 1365, un Censier²⁰ dresse le rôle des fiefs dus au vicomte de Béarn par les habitants du *Laur*, ce qui fait dire à Paul Raymond que le fief était vassal de la vicomté de Béarn (Raymond 1863, 97). On y dénombre 8 maisons censitaires, devant chacune 12 deniers au vicomte : *a Guilhamet de Grer XII d. a Ramon de La Porte XII d. a Madiraa XII d. a Torneboc XII d. a Prat XII d. a Mieybiele XII d. a Sales XII d. a Codures XII d.* La seigneurie paraît alors peu peuplée, mais rien ne dit que toutes les maisons paysannes du *Laur* devaient cens au vicomte. Le *Laur* avait-t-il alors, dans la seconde moitié du XIV^e siècle, déjà perdu de son prestige ?

En 1383, la seigneurie du *Laur* était passée à une autre famille, soit que la première dynastie aristocratique se soit éteinte, soit qu'il y ait eu vente, puisque la noblesse béarnaise n'était pas héréditaire. En 1383 en effet, Johanet de Navailles, seigneur du *Laur*, prêta hommage à Gaston III Fébus²¹. Deux ans plus tard, en 1385, le dénombrement des feux de Béarn relève *l'ostau deu Laur, domenger*²². Le *domenger* était au Moyen-Âge un petit seigneur de village et les maisons et seigneuries des *domengers* étaient dites *domenjadures* ou *domecs* (traduction du latin *dominicatura*). Au XIV^e siècle, la *domenjadure* était devenue depuis peu une seigneurie non plus composée de *casaux* mais de plus en plus souvent d'un ensemble de tenures « à fief », chacune d'une contenance déterminée, grevée d'un cens proportionné et à qui était reconnue un accès aux vacants. À cette époque, le milieu du XIV^e siècle, la différenciation était en train de s'opérer, non plus entre la vieille aristocratie baronniale et chevalière et l'aristocratie des *domengers*, mais entre des seigneuries innovantes, dominant des tenanciers nombreux, et des seigneuries recroquevillées sur les vieux schémas, et en déclin (Cursente 2009). Le *Laur*, avec son faible nombre de tenanciers, apparaît alors dans ce cas. La maison de Navailles détenait toujours la seigneurie en 1429, lorsque Arnaud Guilhem de Navailles prêta hommage à Jean 1^{er} de Grailly, vicomte de Béarn, pour le

¹⁹ A.D.P.A., E 292.

²⁰ A.D.P.A., E 307. Ce censier est recopié en 1403 : A.D.P.A., E 317.

²¹ A.D.P.A., E 304.

²² A.D.P.A., E 306.

Laur et la seigneurie de Siros²³, et en 1443 encore : à cette date, le 14 juin exactement, à Orthez, Menauton de Navalhes, seigneur du *Laur*, est cité dans une requête portée par les paroisses de Lescar, Lons et Siros devant la *Cort major* à propos du Pont-Long²⁴.

Le long conflit entre la vallée d'Ossau et les communautés voisines du Pont-Long, autour du contrôle des territoires de paissance des troupeaux de montagne, a laissé quelques archives qui jettent, à l'occasion, quelques lueurs sur le territoire, l'étendue et l'importance que dut avoir de la seigneurie du *Laur*. Il existe en effet, datée du 22 novembre 1457, une charte de délimitation du Pont-Long, notamment avec la paroisse de Lons et *lo termi deu Laur*²⁵. *Lo Laur* est encore cité dans un jugement rendu le 19 décembre 1463, par la cour du sénéchal de Béarn, confirmant les droits des Ossalois sur le Pont Long et condamnant les habitants de Lescar qui s'étaient opposés à l'arrivée de bétail²⁶. *La terre deu Laur* est mentionnée dans un arbitrage du 3 août 1473, rendu entre les habitants de Lons et les Ossalois à propos du Pont-Long²⁷. Ces textes indiquent clairement que le territoire seigneurial est situé entre Lons et Lescar. Mais le *Laur* et le chemin de *la Helèra* ont probablement, à cette époque-là, perdu de leur importance au profit de Pau et du chemin *ossalès*, car les vicomtes avaient conclu une alliance avec Ossau et promu la bourgade paloïse (Barraqué et al. 2011).

Il faut attendre 1538, et le dénombrement présenté par Jeanne de Laporte, dame du *Laur*, pour avoir une idée plus précise de l'étendue de la seigneurie. Et le moins qu'on puisse dire est qu'elle était vaste, puisqu'elle s'étendait de la croix de Mariotte, face à la cité de Lescar – en haute ville – et à la porte de Morlaàs, au *camí qui tira a Tarba*, la rue Lacaussade jusqu'au *Bilaà* (= *Vilar*) et à Lons²⁸. Le censier de 1643 confirme, en outre, que le *Laur* allait jusqu'au gave et les lieux dits *Parsâa de peyres de Laur* et *terradoo deu Laur*, un quartier, près de la *Ribère*²⁹.

La seigneurie changea plusieurs fois de propriétaires à l'époque moderne³⁰. Elle était alors une entité juridique distincte de Lescar. La délibération du corps de ville du 25 mars 1771 décrit très bien la situation : « Le Laur est un abanlieue [sic] de Lescar, les maisons des habitants sont mêlées avec celles des habitants de la ville [...] Ils ont un seigneur qui nomme des jurats et perçoit des fiefs mais les jurats de Lescar ont seuls le droit et font chaque année la répartition de la taille [...] Les habitants dudit lieu dépendent de la paroisse Notre-Dame de Lescar et n'ont point d'autre église »³¹. C'est à la Révolution, le 9 juin 1792, que le *Laur* fut rattaché à la commune de Lescar.

La seigneurie médiévale occupait donc un vaste territoire, du gave jusqu'aux limites du plateau du Pont-Long, que le dénombrement de 1538 a permis de cartographier sommairement (fig. 5). Le *Laur* avait ainsi l'aspect d'une lanière épaisse d'environ 400 ha qui associait plusieurs terroirs complémentaires. Du sud vers le nord : une zone de « barthes » humides au contact du gave, un espace de plaine à prairies et à labours et, après un revers de coteau escarpé, une frange méridionale du plateau du Pont Long..

3.3. Deux ensembles parcellaires circulaires d'interprétation difficile

On l'a dit, le chemin approximativement nord sud qui traversait la seigneurie venait du gave, probablement muni d'un gué, escaladait le coteau, passant en contrebas de la motte, et débouchait dans cet espace qui fut celui de la *uilla* antique puis du complexe culturel médiéval. Celui-ci se présente, sur le cadastre napoléonien, quasiment au centre d'un petit réseau parcellaire arrondi, la forme 1 (cadastre « napoléonien », section C5, parcelles 1370-1375 et 1382-1383). Environ 600 m plus à

²³ A.D.P.A., E 321.

²⁴ Ossau AA1 (fol. 376-377).

²⁵ Ossau AA1 (fol. 166-168v).

²⁶ Ossau AA1 (fol. 127v-165).

²⁷ Ossau AA1 (fol. 325v-332).

²⁸ A.D.P.A., B 847 (fol. 1-1v) : *Denombrement de noble Johanne de Porte senhore deu laur. Et prumerament ditz que tien en fiu et en omenadge la senhorie deu laur...*

Confronte ladite senhorie et terras dequere tiran per la part debat en l'arribera et enta hordees ab lo gave confronta... en la part deu pont Long ab lo camí en miey qui tira a Tarba et ab l'aygue qui ba entau moly deu Biale... de l'aute part ab l'aygue aperade deu Lou... et per la part dessus tiran a l'arribera ab las terras de Laos et tirant entau gave ab las terras de Laroenh...

²⁹ A.C. Lescar, CC2.

³⁰ En 1645-1658 par exemple, un certain Dominique de Mariolet, est seigneur du Laur : A.D.P.A., E 1309.

³¹ A.C. Lescar, BB4.

l'est, un second ensemble arrondi, la forme 2 (section C4, parcelles 1259-1261, 1279-1281 et 1285-86) est lui aussi bordé à l'Est par un chemin reliant la basse et la haute terrasse du gave (fig. 2 et 3).

La forme parcellaire 1 montre un diamètre d'environ 287,50 mètres à l'intérieur des chemins, dont certains nommés *las devesas*, et qui le délimitent en partie. La forme 2, d'aspect moins régulier s'étend environ sur 337,5 m du nord vers le sud et sur 350 m d'Est en Ouest. Les structures sont toutes deux pénétrées par un chemin venant de l'Ouest et sont placées à cheval sur le rebord du plateau, montant ainsi une partie supérieure plane et une partie inférieure en pente qui s'étend dans les deux cas jusqu'au ruisseau du *Laur*.

On peut envisager trois hypothèses pour comprendre la signification de cette organisation spatiale, certes résiduelle mais encore bien lisible au début du XIX^e siècle.

La première se réfère à une pratique juridique du premier Moyen-Âge : celle du droit d'asile et de l'inviolabilité d'un périmètre autour des églises. On sait que l'extension du droit d'asile fut admise par la législation romaine dès le V^e siècle puis par la Loi romaine des Wisigoths de 507 et les actes du Concile franc d'Orléans, en 511 (Zadora-Rio 1990). Le décret pris vers 550 par Childebert et Clotaire précisa que pour les églises dont l'*atrium* n'était pas clôturé, le territoire de l'asile était limité à un arpent de terre de part et d'autre de l'église : cela signifie probablement que quand il y avait enclos, il était tout entier protégé (de Beaurepaire 1853). Enfin, le concile de Tolède de 681 définit le périmètre de l'asile par un rayon de trente pas, soit 55 mètres environ : c'est-à-dire à peu près un hectare de superficie. Les capitulaires carolingiens de 744, 779, 789 et 819 confirmèrent les dispositions et introduisirent la notion d'immunité, impliquant le renoncement par la puissance publique de l'exercice de certains de ces droits, notamment la justice, au bénéfice de l'Église. À partir du X^e siècle, la Paix de Dieu renforça encore le droit d'asile. Cette réalité est aujourd'hui bien connue et étudiée depuis la fin des années quatre-vingt par les archéologues et les médiévistes lancés dans l'observation et l'étude des lieux d'asile (Fixot/Sadora-Rio, 1994). Le cas général est celui de l'existence d'un enclos autour de l'église et du cimetière, de forme et de taille très variées, mais conduisant malgré tout à l'idée d'une enveloppe plus ou moins curviligne et concentrique autour de l'église. Le problème posé par le parcellaire de Saint-Michel est sa taille : les parcelles arrondies sont ici beaucoup plus vastes. Il est donc difficile de croire à un espace de paix, encore moins à un enclos ou bourg ecclésial... D'autant qu'aucun vestige éventuel n'a subsisté. De plus, à l'inverse de la forme 1, aucune trace de sanctuaire n'a été décelée au centre de la forme 2.

La seconde des hypothèses envisageables est donc celui d'un espace initial, augmenté par défrichements (Watteaux 2003). Dans l'ouest et le centre de la France notamment, les parcellaires circulaires et les enveloppes elliptiques uniques ou successives que l'on observe dans les paysages ont été mis en relation avec le phénomène des défrichements (Meuret 1993, 582-585 et 608) ou d'affirmation des pouvoirs seigneuriaux³². Plus généralement, on sait aujourd'hui mener l'analyse des formes paysagères et comprendre leur transmission, entre périodes antique et médiévale (Chouquer 1995 et 2000). Le raisonnement est cependant difficile à tenir concernant le *Laur*, héritier d'un domaine aquitano-romain déjà mis en valeur... à moins d'envisager, au cours du haut Moyen-Âge, une déprise foncière, puis une reprise. En outre, il n'y a pas eu ici un habitat congloméré, un village, *castrum* ou autre³³ : en effet, le censier de 1365 révèle un habitat encore dispersé. Il faut donc penser que le finage du

³² Ainsi, pour le Berry voir : Querrien 1994.

³³ Contrairement, par exemple, à de nombreux sites languedociens : Bourin-Derruau 1987 et Durand 1998.

Laur n'a pas été organisé lors d'une polarisation de l'espace mais bien par des fonctions culturelles et économiques : la chapelle Saint-Michel, après la *uilla* antique, semble en avoir été le centre, au moins symbolique.

Ceci nous amène à une troisième hypothèse, appuyée sur le toponyme *devèsas*, c'est-à-dire en occitan des « défens », qui désigne sur les cadastres contemporains à la fois des parcelles et des chemins. Un défens ou défends est, dans la terminologie juridique du Moyen-Âge et de l'Ancien Régime, une terre close par le seigneur pour en interdire l'accès, que ce soit un bois pour se réserver le droit de garenne, le droit de chasse, ou une parcelle cultivée pour interdire celle-ci au troupeau de la communauté, même après les récoltes. Le terme est issu du latin *defensum*, participe passé neutre substantivé de *defendere*, au sens de « chose défendue » puis de « terrain clôturé ». On l'a dit, le site de Saint-Michel, centre de la seigneurie médiévale, et notamment la motte, surplombant la vallée du gave, est bordé à l'ouest d'un chemin qui entaille le rebord du coteau et relie l'*arribèra* au plateau, premier élément du Pont-Long : c'était très probablement un chemin qui permettait le passage des hommes et des troupeaux transhumants. La présence de deux *défens* seigneuriaux protecteurs, contemporains ou successifs (?), à peine escaladé le versant, s'explique alors parfaitement.

Conclusion

Le dossier rassemblé au sujet de cette *uilla* et de la terre du *Laur* contient encore bien des incertitudes, puisque les modalités du passage du *fundus* antique à la seigneurie médiévale restent concrètement inconnues. Il demeure que les sépultures les plus anciennes attachées à la chapelle *Sent-Miquèu* permettent de fixer une étape décisive durant le haut Moyen-Âge et de tabler sur une certaine continuité³⁴, que la motte datable des XI^e-XII^e siècles renforce à nos yeux, avant que les sources modernes ne nous donnent une image sans doute assez juste de la seigneurie médiévale du *Laur*. L'emprise de celle-ci se superpose en grande partie à celle du parcellaire probablement antique et lié à la *uilla*, ce qui renforce le réseau des présomptions qui nous poussent à proposer une certaine forme de continuité entre les deux domaines.

L'intérêt de cette mise en perspective est encore augmenté par la présence contemporaine, à proximité de la *uilla*, d'un campement temporaire, sans doute pastoral. Cette installation, ajoutée à l'orientation de l'entrée du bâtiment vers la zone marécageuse du Pont-Long et à sa position le long de deux rampes qui relient la vallée du gave à cet espace pastoral laisse penser que ses maîtres jouaient un rôle privilégié dans le contrôle des déplacements de bétail qui s'y rendaient. Bien plus tard, la motte médiévale surplombant immédiatement ce chemin, la toponymie (*las devèsas*), comme les deux formes parcellaires rondes qui lui répondent pourraient indiquer le rôle clef de ce secteur dans le passage des troupeaux et la gestion des espaces pastoraux situés immédiatement plus au nord.

La mise en rapport de cet ensemble de sources, longtemps dissociées dans l'esprit des chercheurs, permet ainsi de tracer des perspectives diachroniques stimulantes et de réduire sensiblement le *hiatus* séparant ici le *fundus* antique de la seigneurie médiévale, autour du phénomène structurant qu'est l'élevage dans le piémont pyrénéen. L'avenir des recherches décidera si le modèle qui pourrait être tiré de cet exemple particulier, peut être rapporté à d'autres espaces de cette région ou au-delà.

³⁴ En accord avec les conclusions de G. Colin (Colin 2008, 234-236).

Bibliographie

- AUBRUN, M. 1986, *La paroisse en France, des origines au XV^e siècle*, Paris.
- BARTHÉTY, H. 1886-1887, Les recherches archéologiques à Lescar, *Bulletin de la Société des Sciences, Lettres et Art de Pau*, 16, 15-31.
- BARRAQUÉ, J.-P., BIDOT-GERMA, D., LAMAZOU-DUPLAN, V. 2011, De village à capitale ou l'invention d'une ville, in: BIDOT-GERMA D., éd., *Mémoire de Pau*, 19-31.
- BATS, M., SEIGNE, J. 1971, La villa gallo-romaine de Saint-Michel à Lescar, *Bulletin de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Pau*, 6, 29-71.
- BATS, M., Seigne, J. 1972, La villa gallo-romaine de Saint-Michel à Lescar, *Bulletin de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Pau*, 7, 19-79.
- BIDOT-GERMA, D. 2013, Les cartulaires d'Ossau et de Pau : la fabrication d'une documentation de défense des intérêts et d'affirmation du prestige de la communauté, in: LAMAZOU-DUPLAN V., RAMIREZ-VAQUERO E., *Les cartulaires médiévaux. Écrire et conserver la mémoire du pouvoir, le pouvoir de la mémoire. Los cartularios medievales. Escribir y conservar la memoria del poder, el poder de la memoria*, Actes des journées d'étude de Pau (nov. 2010) et de Pampelune (nov. 2011), Pau, 2013, 155-169.
- BEAUREPAIRE DE, C. 1853, Essai sur l'asile religieux dans l'Empire romain et la monarchie française. Asile en France sous les Mérovingiens. Les carolingiens, *Bibliothèque de l'école des chartes*, 14, 573-591.
- BORDENAVE DE, J. 1643, *Estat des églises cathédrales et collégiales*, Paris.
- BOURIN-DERRUAU, M. 1987, *Villages médiévaux en Bas-Languedoc. Genèse d'une sociabilité, X^e-XIV^e siècle. I: Du château au village, X^e-XII^e siècle*, Paris.
- CALLEGARIN, L., PLANA-MALLART, R., RÉCHIN, F. 2009, La villa gallo-romaine de Lalouquette et les espaces environnants : la phase initiale d'occupation, in Callegarin L., RÉCHIN F. éd. : *Espaces et sociétés à l'époque romaine. Entre Garonne et Èbre*, Actes de la Table-Ronde de Pau (26-27 janvier 2007), *Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes*, hors série 4, Pau, 109-129.
- CARROUCHÉ, B. 2008, Le chemin de la Hèlère (*lo camin de la Helèra*), in: RÉCHIN F., BARRAU D., éd., 321-328.
- CHOUQUER G. 1995, Aux origines antiques et médiévales des parcellaires, *Histoire et Sociétés rurales* 4, 11-46.
- CHOUQUER, G. 2000, *L'étude des paysages. Essai sur leurs formes et leur histoire*. Paris.
- COLIN, M.-G. 2008, *Christianisation et peuplement des campagnes entre Garonne et Pyrénées, IV^e-X^e siècles. Archéologie du Midi médiéval, suppl. n° 5*, Carcassonne.
- COMPATANGELO, R. 1985, Un domaine romain en Gaule de Centre Est: Tourmont (Jura), *DHA*, 11, 25-67.

- COMPATANGELO-SOUSSIGNAN, R. 2000, La reconstitution du paysage antique de Lescar: sources médiévales, cartographie et aéro-photographie, in: FABRE G. éd., 73-93.
- COMPATANGELO-SOUSSIGNAN, R. 2002, Le cadastre antique de Beneharnum (Lescar, Pyrénées-Atlantiques), in: *Atlas historique des cadastres d'Europe II. Luxembourg, 1A-7B (OPCE, Dossier 3)*.
- CURSENTE, B. 2009, Les seigneuries béarnaises entre deux âges (milieu XII^e - fin XIII^e siècle), in: AURELL M. et BOUTOULLE F., *Les seigneuries dans l'espace Plantagenêt (c. 1150 - c. 1250)*, Bordeaux, 357-378.
- DELAPLACE, CHR., éd., 2005, *Aux origines de la paroisse rurale en Gaule méridionale (IV^e-IX^e siècles)*, Paris.
- DURAND, A. 1998, Les paysages médiévaux du Languedoc (X^e-XII^e siècle), Toulouse.
- ELIZAGOYEN, V., DUMONTIER, P., CONVERTINI, F., CLAUD, É, FOURLOUBEY, CHR., VIGUIER, S. 2012, Uzein las Areilles: des occupations humaines sur le piémont des Pyrénées occidentales au Néolithique et à l'âge du Bronze, in: PERRIN, T., SÉNÉPART, I., CAULIEZ, J., THIRAUT, E. ET BONNARDIN, S., *Dynamismes et rythmes évolutifs des sociétés de la Préhistoire récente. Actualités de la recherche*. Actes des 9^e Rencontres Méridionales de Préhistoire Récente, Saint-Georges de Didonne/Royan, 8 et 9 octobre 2010, Toulouse, 393-421.
- FABRE, G. éd., avec la collab. de PLANA R., RÉCHIN F., *Organisation des espaces antiques. Entre nature et histoire, Table Ronde organisée par le G.R.A., Université de Pau et des Pays de l'Adour (21 et 22 mars 1997)*, Biarritz.
- FABRE, G. 2000, Dimension sociale du contrôle de l'espace dans les Pyrénées occidentales et centrales: quelques remarques, in: FABRE G. éd., 133-144.
- FABRE, G. 2004, Les VALERII dans l'Aquitaine méridionale, à l'époque romaine, in: BLAZQUEZ A., CHAREYRE PH. éd.: *Espaces nationaux et identités régionales, Mélanges en l'honneur du Professeur Christian Desplat*, Pau, 481-488.
- FARAVEL, S. 2005, « Bilan des recherches sur les origines de la paroisse en Aquitaine », in: DELAPLACE, Chr., éd., 150-158.
- FIXOT, M., ZADORA-RIO, É. éd. 1994, *L'environnement des églises et la topographie religieuse des campagnes médiévales, Actes du III^e Congrès international d'archéologie médiévale (Aix-en-Provence, 28 au 30 septembre 1989)*, DAF 46, Paris.
- FONDEVILLE, J.-H. 2002, *Calvinisme de Bearn divisat en siex ecloges, 1563*, édition critique par DARRIGRAND R., Pau.
- GANGLOFF, N. 2008, Une coupe archéologique dans le tissu urbain de Lescar-Beneharnum. Le suivi archéologique des travaux de la rue des Frères-Rieupeyrous, in: RÉCHIN, F., BARRAUD, D., éd., 91-110.

- GARRIC, CHR. 1993, *Sauvetage archéologique à Lescar (Pyrénées-Atlantiques). Site: Lasdevèzes (Lacaou), Rapport de fouille déposé au SRA d'Aquitaine*, 10 p. et 9 fig.
- HAUTEFEUILLE, F. 2006, La villa et les autres structures de peuplement dans les pays de moyenne Garonne au VII^e siècle, in: RÉCHIN F. éd., 351-361.
- HENRY, Y. 2009, «Billère. Lacaou », *BSR Aquitaine 2007*, Bordeaux, 183-185.
- LAPART, J. 2006, Le destin de quelques villae de Novempopulanie centrale à la fin de l'Antiquité et pendant le haut Moyen-Âge : regards sur l'évolution du peuplement entre le V^e et le XI^e siècle, in: RÉCHIN, F. éd., 363-377.
- LASSURE, J.-M. 1980, Les mottes féodales et le peuplement de la haute vallée du Gers, *Châteaux et peuplements en Europe occidentale du X^e au XVIII^e siècle, Flaran 1*, Auch, 1980, 147-152.
- MASSIE, J.-F. 1965, *Les camps et les mottes dans le département des Basses-Pyrénées*, Pau.
- MAZEL, F. 2010, *Histoire de France. 888-1180. Féodalités*, Paris.
- MEURET, J.-C. 1993, *Peuplement, pouvoir et paysage sur la marche Anjou-Bretagne (des origines au Moyen-Âge)*, Laval.
- PETIT, C. 1989, La prospection archéologique dans la vallée de l'Arrats (Gers et Tarn-et-Garonne). Approche d'un espace rural de l'Aquitaine méridionale, *Aquitania*, 7, 53-79.
- QUERRIEN, A. 1994, Parcelles antiques et médiévales du Berry, *Journal des Savants*, 235-366.
- RAYMOND, P. 1863, *Dictionnaire topographique des Basses-Pyrénées*, Paris.
- RÉCHIN, F. 2000, Établissements pastoraux du piémont pyrénéen, in: Fabre G. éd., 11-50.
- RÉCHIN, F., éd., 2006, *Nouveaux regards sur les villae d'Aquitaine: bâtiments de vie et d'exploitation, domaines et postérités médiévales. Archéologie des Pyrénées occidentales et des Landes, hors série n° 2*.
- RÉCHIN, F. 2006, Réflexions sur l'approche archéologique de l'élevage transhumant dans les Pyrénées occidentales et l'Aquitaine méridionale à l'époque romaine, in: Annequin C., Duclos J.-Cl. éd., *Aux origines de la transhumance. Les Alpes et la vie pastorale d'hier à aujourd'hui*, Journées d'études ERICA, Paris, 255-280.
- RÉCHIN, F. 2008, Le paysage urbain de Lescar-Beneharnum (Pyr.-Atl.) durant l'Antiquité, in: RÉCHIN F., BARRAUD D. éd., 121-190.
- RÉCHIN F. et BARRAUD D., éd., 2008, *Lescar-Beneharnum. Ville antique entre Pyrénées et Aquitaine, APOL*, hors série n° 3, Pau, 321-328.

- RÉCHIN F., avec la collab. de BÉAGUE, N., MAREMBERT, F., PLANA-MALLART, R. 2013 : Paysages ruraux et contrastes territoriaux dans le piémont nord-occidental des Pyrénées, in: Fiches J.-L., Plana-Mallart, R., Revilla Calvo, V., éd.: *Paysages ruraux et territoires dans les cités de l'Occident romain*, Actes du colloque international AGER IX (Barcelone, 25 au 27 mars 2010), Montpellier, 223-237.
- RIUNÉ-LACABE, S., TISON S. 1990, De l'Âge du Fer au I^{er} siècle après J.-C. : vestiges d'habitats à Hastings (Landes), *Aquitania*, 8, 188-228.
- SCHNEIDER, L. 2006, Habitat et peuplement en France méditerranéenne (V^e-XI^e s.), *L'archéologie médiévale, Dossiers Archéologie et sciences des origines*, 314, 40-45.
- WATTEAUX, M. 2003/3, Le plan radio-quadrillé des terroirs non planifiés, *Études rurales*, n° 167-168, 187-214.
- ZADORA-RIO, É. 1990, La topographie des lieux d'asile dans les campagnes médiévales, in: ZADORA-RIO É, FIXOT, M. éd., *L'église, la campagne, le terroir*, Paris, 11-16.

Un aperçu de l'évolution des campagnes d'Aquitaine à la fin de l'Antiquité et au haut Moyen-Âge à travers l'exemple de quelques *uillae* du sud-ouest de la Novempopulanie

Sébastien Cabes

RÉSUMÉ

La répartition des *uillae* en Aquitaine méridionale est très déséquilibrée; le Gers constitue un « espace plein » et s'oppose ainsi aux autres départements, ou fragments de départements, qui constituent la Novempopulanie. Une des spécificités de cette province est le développement durant l'Antiquité tardive de ces demeures aristocratiques rurales qui se convertissent en de véritables palais alors que dans de nombreuses régions de la Gaule, celles-ci s'effacent progressivement. C'est dans ce contexte que nous inscrirons cette étude. Nous prendrons pour cela appui sur des exemples précis de *uillae* de la partie méridionale de la Novempopulanie afin de dégager quelques grandes lignes de l'évolution des campagnes à la fin de l'Antiquité jusqu'au début du Moyen-Âge où des mutations semblent s'opérer très progressivement.

MOTS-CLÉS: Novempopulanie, *uilla*, domaines ruraux, christianisation, sépultures, Antiquité, haut Moyen-Âge.

Abstract: The *uillae* are unevenly distributed in the southern part of Aquitaine. Most of them are to be found in the Gers which can thus be opposed to the other departments or tiny parts of departments making up Novempopulania. Something specific about the province of the Gers is the fact that such estates owned by the landed gentry have grown into real palaces during the late Antiques whereas they have little by little disappeared in many other areas in Gaul at the same period. This context will be used as a frame for the present study. In order to support the view above, we will use some specific examples of *uillae* in the southern part of Novempopulania. From such examples, we will be able to partly outline the changes occurring in the countryside from the late Antiques to the early Middle Ages, during which such changes seemed to have gently taken place.

KEY WORDS: Novempopulania; *uilla*; rural estates; christianization; grave; Antiquity; early Middle Ages.

« Plût au ciel qu'une vie ainsi employée eût passé moins vite, et qu'un immense bienfait du Christ en eût prolongé la durée en maintenant dans l'Empire romain la paix d'autrefois! »

Paulin de Pella, *Poème d'action de grâce*, 226-228, vers 450.

Pendant longtemps, la fin de l'Antiquité et le haut Moyen-Âge ont été présentés comme une période sombre de notre histoire et ce, quelles que soient les régions. Dompnier-de-Sauviac, érudit landais de la fin du XIX^e siècle, percevait ainsi la fin de l'Antiquité comme une période de déclin et de décadence que les « barbares » allaient assainir: « de somptueuses villas que les torches des barbares purifièrent un jour de toutes les orgies qui les avaient souillées » (Dompnier-de-Sauviac 1873, 41), ignorant que les traces d'incendies dans les *uillae* du V^e siècle sont très rares. J. Le Goff portait quant à lui un regard assez sombre sur le haut Moyen-Âge, perçu comme une période de régression totale dans tous les domaines d'activités humaines (Le Goff 1964, 150).

Ce colloque avait pour objet de comprendre l'évolution des campagnes face aux mutations de leur temps, ce qui est somme toute une problématique géo-historique très contemporaine compte tenu des mutations actuelles. Les *uillae* et les domaines à la fin de l'Antiquité et au début du Moyen-Âge, durant cette période souvent dénommée « Antiquité tardive », sont au cœur de ces changements. Dans le cadre de ce travail concernant la partie méridionale de la Novempopulanie, nous nous sommes fixé plusieurs objectifs. Outre un bilan rapide présentant les problématiques récentes de recherche, nous définirons le cadre spatial et chronologique ainsi que la répartition des *uillae* sur le territoire étudié. Nous présenterons ensuite des pistes sur le devenir de ces demeures aristocratiques rurales au début du Moyen-Âge.

1. Définition de l'espace étudié

Quelques remarques quant à la recherche actuelle sur le haut Moyen-Âge en Novempopulanie

L'étude des mutations des *uillae* gallo-romaines et de leurs postérités médiévales est une problématique assez récente. Se pencher sur un tel sujet en Aquitaine méridionale conduit à se heurter à quelques notables difficultés. Le cruel manque de sources sur cette période en constitue la principale raison, comme le soulignait F. Hautefeuille en 2000 (Hautefeuille 2006, 354-361). J. Lapart se disait alors irrité de constater que les connaissances sur l'époque gallo-romaine classique et tardive progressaient alors que celles sur le haut Moyen-Âge stagnaient (Lapart 2006, 365). Il faut pourtant souligner l'importance des découvertes et fouilles programmées récentes qui permettent d'alimenter le panorama des données disponibles. La thèse de M.-G. Colin sur les édifices et objets du culte chrétien dans le paysage rural de la Novempopulanie entre les IV^e et X^e siècles a ainsi permis de réaliser un véritable bilan sur la question et d'avancer des hypothèses très sérieuses sur lesquelles nous reviendrons (Colin 2004).

Il n'est certes pas encore l'heure de réaliser une synthèse complète sur cette période de transition entre Antiquité et Moyen-Âge, l'objectif de ce travail consiste plutôt à tracer quelques perspectives et à dégager des hypothèses de travail quant à l'évolution des campagnes aquitaine, durant cette période traditionnellement présentée comme une période de crises, et notamment de crise des élites. La fourchette chronologique, qui est la nôtre, invite inmanquablement à poser de larges questions: comment s'opèrent ces mutations et à quels rythmes? Et surtout à quels moments précis les placer? La question de la chronologie est ici fondamentale et

reste malheureusement pour nous un problème de taille. L. Feller, dans un colloque de 2004 sur les crises et le renouvellement des élites au haut Moyen-Âge, pose alors une question essentielle : « Pourquoi est-il justifié de considérer la période qui va du VI^e au X^e siècle comme un objet d'étude en lui-même ? Que ces siècles possèdent une originalité particulière ne va pas de soi » (Feller 2006, 9). En ce sens, la problématique de ruptures ou de continuités est peut-être surfaite. L. Feller, comme A. Ferdière, semble se détacher de cette manière de penser. Ainsi, le premier auteur explique que l'on peut considérer le haut Moyen-Âge comme une période de « dégradation des formes sociales de l'Antiquité tardive » ou, au contraire comme une « période neuve » qui débiterait dès le X^e siècle, soit deux visions totalement différentes. Le second auteur voit dans la problématique de ruptures et de continuités une « manière un peu vaine de poser les vrais problèmes » (Ferdrière 2006, 404). Il est vrai que selon les idées de ce chercheur, nous pouvons trouver autant d'arguments en faveur d'une rupture qu'en faveur d'une continuité. Dans tous les cas, les choses ne paraissent pas si simples en Aquitaine méridionale.

Dans un récent essai, J. Le Goff se pose la question primordiale de la périodisation en Histoire. Il souligne le fait « qu'une « vraie » période historique est habituellement longue : elle évolue car l'Histoire n'est jamais immobile » (Le Goff 2014, 186). Aucune période n'est véritablement homogène et son découpage reste assez superficiel mais elle a néanmoins le mérite de fixer des repères à l'historien. Même si les propos de J. Le Goff se concentrent sur une remise en cause de la césure visiblement surfaite, mais toujours en vigueur, du passage entre Moyen-Âge et Renaissance, il explique que l'idée d'une rupture entre Antiquité et Haut Moyen-Âge est désormais oubliée. Les mutations se sont opérées dans le « temps long », entre le III^e et le VII^e siècle (Le Goff 2014, 40-41). Notre article sera alors un jalon de plus pour le démontrer même si en Aquitaine méridionale, il semblerait, d'après les données archéologiques actuelles, que cette « Antiquité tardive » commencerait plutôt au IV^e siècle qui correspond au début de la monumentalisation des *uillae* et probablement à la redistribution des rôles quant à l'encadrement des campagnes.

1.2. Bref historique de l'évolution politique des territoires étudiés

La Province étudiée ici est celle de Novempopulanie (fig. 1). Elle est issue d'un remodelage de la Province d'Aquitaine lors de la grande réforme de l'administration provinciale sous la Tétrarchie. La grande Aquitaine créée par l'empereur Auguste est alors découpée en trois parties : Aquitaine Première, Aquitaine Seconde et Novempopulanie. Cette dernière apparaît sans doute sous Dioclétien d'après l'étude de J.-P. Bost et G. Fabre sur le réexamen de l'inscription d'Hasparren (Bost/Fabre 1988, 167-178). Le V^e siècle est un siècle de changement pour la Novempopulanie puisque les premières migrations wisigothiques ont lieu dès 406-409 et que les Wisigoths sont fixés en 418 par le pouvoir romain. En 476, la Novempopulanie passe sous la domination totale des Royaumes barbares suite à la chute de l'Empire romain d'Occident et ce n'est qu'en 507, avec la victoire de Clovis sur les Wisigoths que le Sud-Ouest passe sous la domination franque. Ces bouleversements politiques ont fait évoluer les frontières d'une Novempopulanie aux contours déjà flous, que l'on fixera grossièrement aux territoires situés au sud de la Garonne. Nous avons conscience de ces lacunes. Reste à savoir quelles répercussions on eu ces bouleversements politiques sur les populations et le peuplement de cette région. Il va de soi que les élites sont les premières concernées même si, nous le verrons, les mutations semblent s'opérer en douceur. Qu'en est-il alors du peuple ? Il semblerait que ce dernier, essentiellement rural,

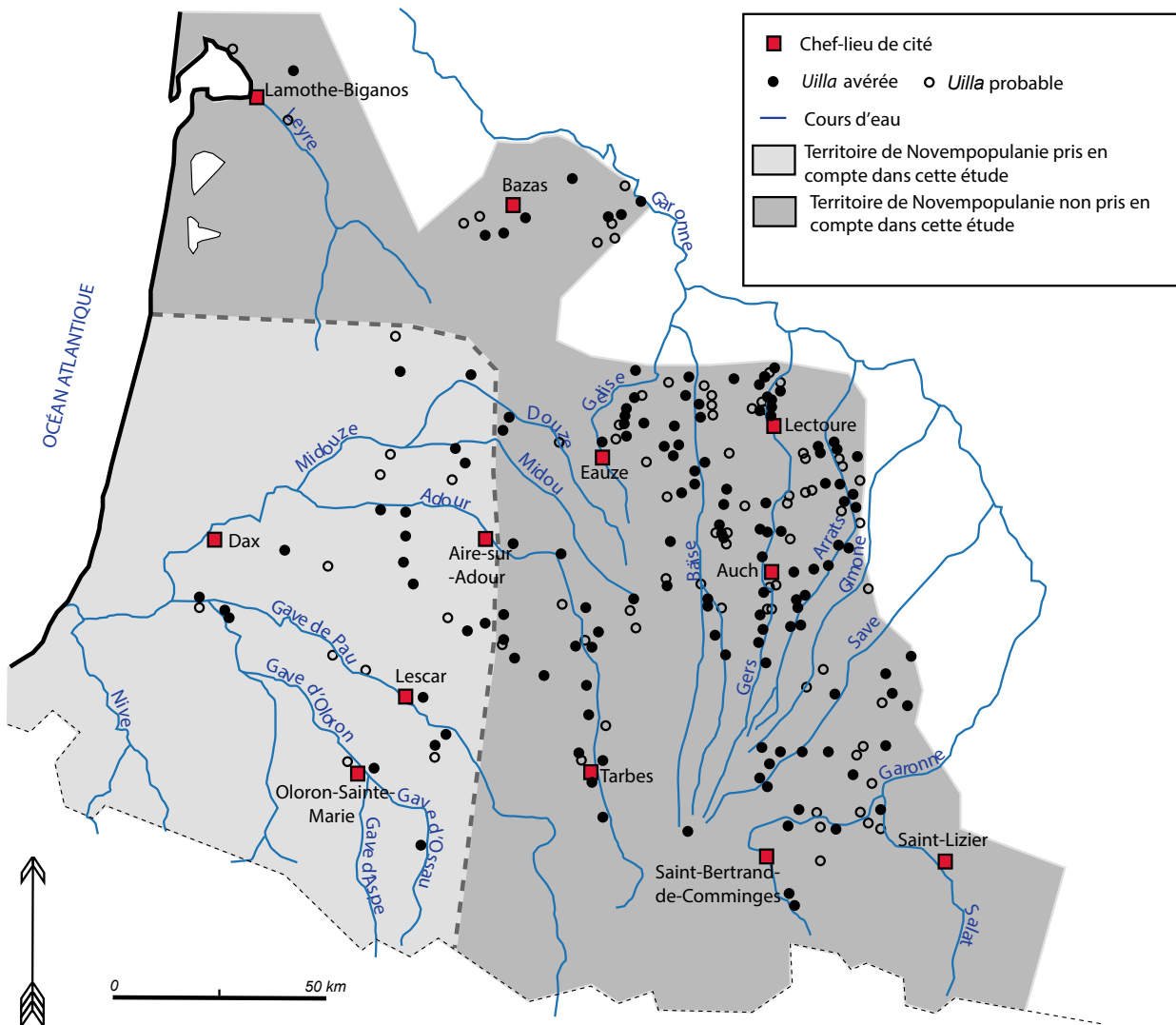


Figure 1. Carte de répartition des *villae* de Novempopulanie (I^{er}-VI^e siècles).

¹ Les *villae* ont été classées en fonction du matériel retrouvé et de la nature des investigations menées sur les sites, le plus souvent par prospection pédestre. Les critères qui nous permettent de définir une *villa* « avérée » reposent essentiellement sur la découverte de restes architecturaux notables, d'éléments de décoration, ainsi que d'artefacts luxueux. Il manque donc à la *villa* « probable » un, voire plusieurs de ces critères.

soit relativement épargné sous la période wisigothique. Seule la période mérovingienne semble transformer les modes d'occupation des sites ruraux.

1.3. La répartition des *villae* de Novempopulanie : un déséquilibre est/ouest

Notre territoire d'étude se cantonnera au sud-ouest de la Novempopulanie et reprendra essentiellement des sites du département des Landes et des Pyrénées-Atlantiques même si nous ferons référence à d'autres établissements plus septentrionaux. Ce découpage n'est pas le fruit du hasard, car la partie sud-ouest de la province romaine semble en effet se détacher de la moitié nord-ouest plus densément peuplée et davantage romanisée.

Nous avons comptabilisé 239 sites de *villae* en Novempopulanie (fig. 1). Nous ne retiendrons que les *villae* avérées et très probables, les sites présentant une trop grande incertitude ont été écartés¹. Le cadre géographique de la Novempopulanie, réalité antique, ne correspondant pas aux départements actuels, seuls quelques un d'entre eux pourront être pris en compte dans leur globalité. Ce sera le cas du Gers (59 % des sites), des Landes (8,9 % des sites), des Pyrénées-Atlantiques (7,8 % des sites) et des Hautes-Pyrénées (5,8 % des sites). Les autres départements ne seront donc pas concernés entièrement, ce qui explique un certain déséquilibre dans le nombre de sites étudiés. Les fractions des départements utilisés seront donc l'ouest

de la Haute Garonne (10 % des sites), le sud de la Gironde (3,9 % des sites) et le sud-ouest du Lot-et-Garonne (4,6 % des sites).

1.4. Un bornage chronologique large : du Haut-Empire au haut Moyen-Âge

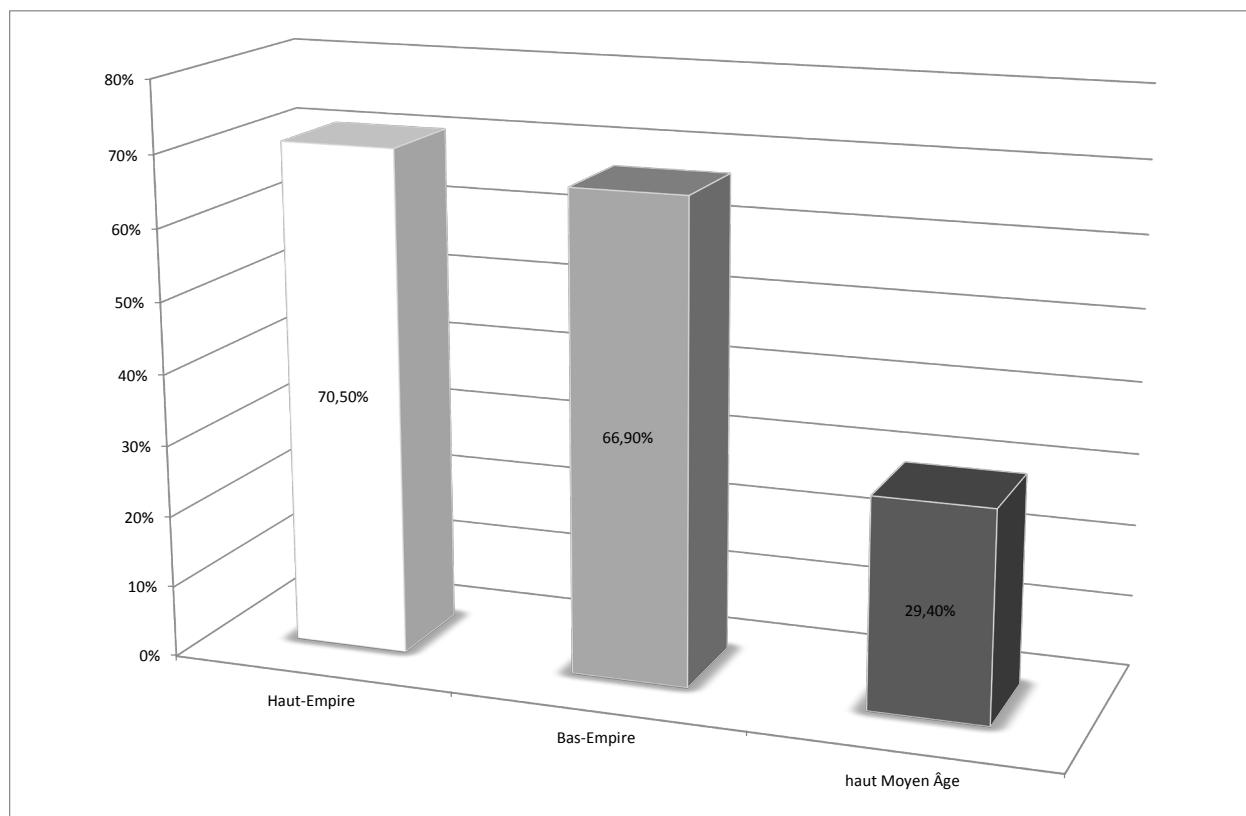
Sur ces 239 sites, 67 %, soit 160 sites présentent des éléments de datation. 33 %, soit 79 sites de *uillae* ne sont donc pas datés et ne nous permettront pas de tirer une quelconque conclusion². Les chiffres donnés ici sont à prendre pour ce qu'ils sont, c'est-à-dire une vision, un constat à un moment donné de la recherche mais nullement le reflet exact de la réalité antique (fig. 2).

Il est intéressant de noter que les départements maritimes des Landes³, du sud de la Gironde, et des Pyrénées-Atlantiques ne présentent que très peu de *uillae* datées du Haut-Empire : entre 21 et 33 % du total des sites. En revanche, les états du Bas-Empire sont mieux connus : 64,3 % des *uillae* des Pyrénées-Atlantiques, 71,4 % de celles des Landes et 77,8 % de celles du sud de la Gironde. Le constat inverse peut-être réalisé pour le Gers et l'ouest de la Haute Garonne. Ceci est évidemment dû à une inégalité de la recherche : le Gers et la Haute-Garonne font l'objet de nombreuses campagnes de recherche contrairement aux Landes et aux Pyrénées-Atlantiques. Mais là ne réside probablement pas l'unique raison de ce déséquilibre. En effet, le Gers et la Haute Garonne comptabilisent à eux seuls 69 % des sites, soit plus des deux tiers de toute la Novempopulanie (fig. 3) alors que les Pyrénées-Atlantiques et les Landes comptabilisent à eux deux beaucoup moins de sites : seulement 16,7 % de la totalité. Et si nous savons qu'il reste encore des sites à découvrir, les plus grandes *uillae* sont probablement connues depuis le XIX^e siècle. De plus, le Gers abrite des petites *uillae* qui fonctionnent uniquement durant le Haut-Empire, alors qu'aucun site aristocratique de ce genre n'a été repéré dans le sud de la Gironde, les Landes ou les Pyrénées-Atlantiques. Toutes les

² Ce catalogue peut être consulté dans Cabes, 2007, p. 49 à 275.

³ Cabes/Vignaud à paraître 2014.

Figure 2. Datation générale des *uillae* de Novempopulanie.



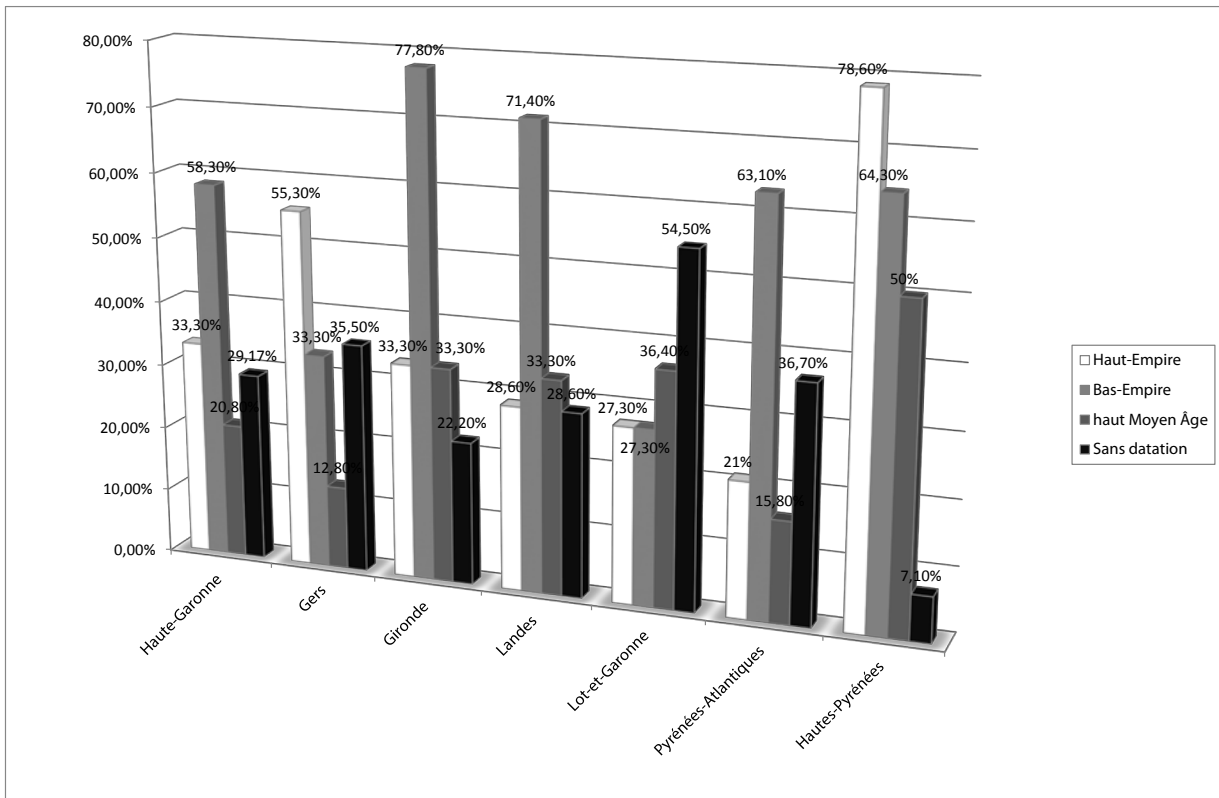


Figure 3. Datation des *villae* de Novempopulanie par département.

demeures aristocratiques rurales bien datées y connaissant une phase au Haut-Empire perdurent en effet jusqu'au Bas-Empire, voire jusque dans l'Antiquité tardive. Nous touchons là une différence cruciale dans l'organisation des campagnes de la Novempopulanie. Quoiqu'il en soit, une des particularités de la Novempopulanie réside bien dans le développement de nombreuses *villae* au Bas-Empire, voire dans l'Antiquité tardive. Celles-ci s'étendent en superficie, deviennent plus massives et sont très richement décorées (mosaïques et marbres très fréquents). C. Balmelle a bien démontré que ces riches demeures s'organisent très souvent autour d'un péristyle, se dotent de vestibules d'apparat et/ou de salles de réception grandioses et présentent des thermes de grandes superficies. La période du IV^e-V^e siècle semble faste en Novempopulanie et rappelle même une certaine forme de nouvelle « *pax romana* » comme en témoigne les écrits du Bas-Empire⁴.

Pour le haut Moyen-Âge, nous prenons en considération la construction de structures sur les *villae* dès le VI^e siècle, la réutilisation des murs, les signes d'entretien de la demeure et la réutilisation des sites en nécropoles. Il ne s'agit donc pas obligatoirement d'une continuité de la *villa* dans ses fonctions antiques mais bien de traces d'occupation postérieures au V^e siècle. Nous noterons que 47 *villae* en Novempopulanie présentent ces traces, soit 19,7 % du total des sites ou encore 29,4 % des sites datés (fig. 2). Nous pouvons donc dire qu'un cinquième à un quart des *villae* ont été occupées dès le début du Moyen-Âge, selon des types d'occupations divers et variés.

Ne pouvant décrire en détail tous les sites aristocratiques ruraux de la Novempopulanie qui présentent des indices d'une certaine continuité au haut Moyen-Âge. Nous retiendrons plutôt une série de cas qui nous paraissent représentatifs permettant de dégager une vue d'ensemble.

⁴ Pour le faste de ces établissements ruraux au Bas Empire, voir Cabes 2012, 277-290 et Réchin et al. 2012, 217-258 à propos des aménagements luxueux des *villae* d'*otium*.

2. La christianisation progressive des campagnes du sud de la Novempopulanie

La question de la christianisation des campagnes reste un sujet à creuser. Il est cependant admis que les élites d'Aquitaine étaient christianisées dès le IV^e siècle et le synode qui s'est tenu à Agde en 506 nous montre qu'un encadrement chrétien des campagnes de la Novempopulanie existait depuis la fin de l'Antiquité. Cependant, le très faible nombre de baptistères retrouvés dans la région ainsi que la faible taille des édifices paléochrétiens nous indiquent clairement que le culte chrétien devait être essentiellement réservé aux élites. La fréquentation de la *parochia* par les populations rurales devait être rare en Novempopulanie. La culture païenne a semble-t-il continué à jouer un rôle important jusqu'au VI^e siècle où la *missio* ne semble pas avoir été très affirmée dans notre région d'étude contrairement au sud de la Gaule. Les conversions de masse ont dû être tardives, entre le VII^e siècle et le IX^e siècle. Il est pour l'instant impossible d'avancer une date plus précise. Quelques phénomènes semblent cependant se dégager.

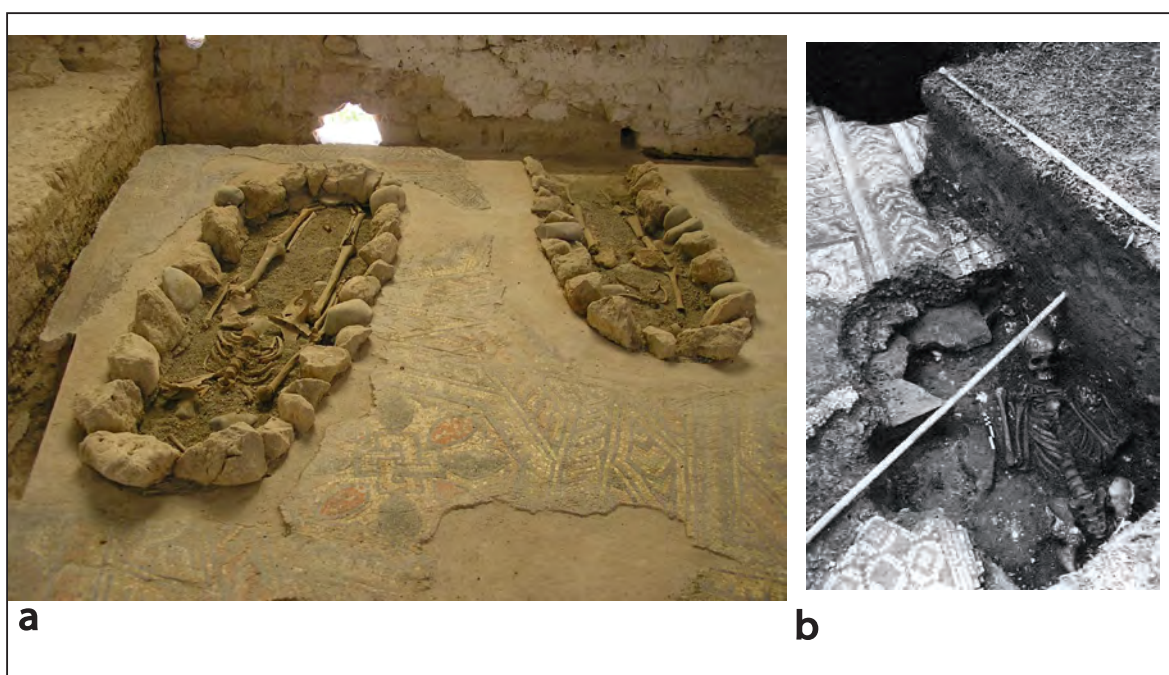
2.1. Les sites de *uillae* transformés pour l'implantation de nécropoles et des cimetières

On dénombre quarante sites d'habitats ruraux d'époque gallo-romaine qui présentent des indices d'occupation funéraire datables du haut Moyen-Âge⁵. Un tiers des sites concernés sont des *uillae* comportant des nécropoles utilisées du VI^e au X^e siècle⁶ ou des sépultures peu nombreuses. Les sépultures les mieux conservées datent de la fin du V^e au début du VI^e siècle (Moncourt 2003, 341-342). Ces sépultures se retrouvent très souvent creusées à l'intérieur même des mosaïques des grandes *uillae* tardives comme c'est le cas à Sorde, Barat-de-Vin, Saint-Sever ou encore Pujo-le-Plan dans les Landes (fig. 4). Il est donc clair que cette réutilisation du site antique en cimetière s'est produite à un moment où la *uilla* ne servait plus de résidence, du moins aristocratique. Il est possible qu'une partie de la *uilla* soit réutilisée en habitat ou en lieu de culte au haut Moyen-Âge. Mais ces sépultures sont malheureusement souvent mal situées chronologiquement, même si des datations par le radiocarbone

⁵ Assez logiquement, le Gers en compte 23 sites, soit plus de la moitié, les Hautes-Pyrénées 9, les Landes 5 et les Pyrénées-Atlantiques 3.

⁶ Certaines nécropoles sont utilisées jusqu'à l'époque moderne.

Figure 4. Sépultures médiévales creusées dans des mosaïques antiques. a *uilla* des abbés à Sorde (Cliché S. Cabel - 2006); b. *uilla* de Pujo-le-Plan (Cliché B. Watier - 1986).



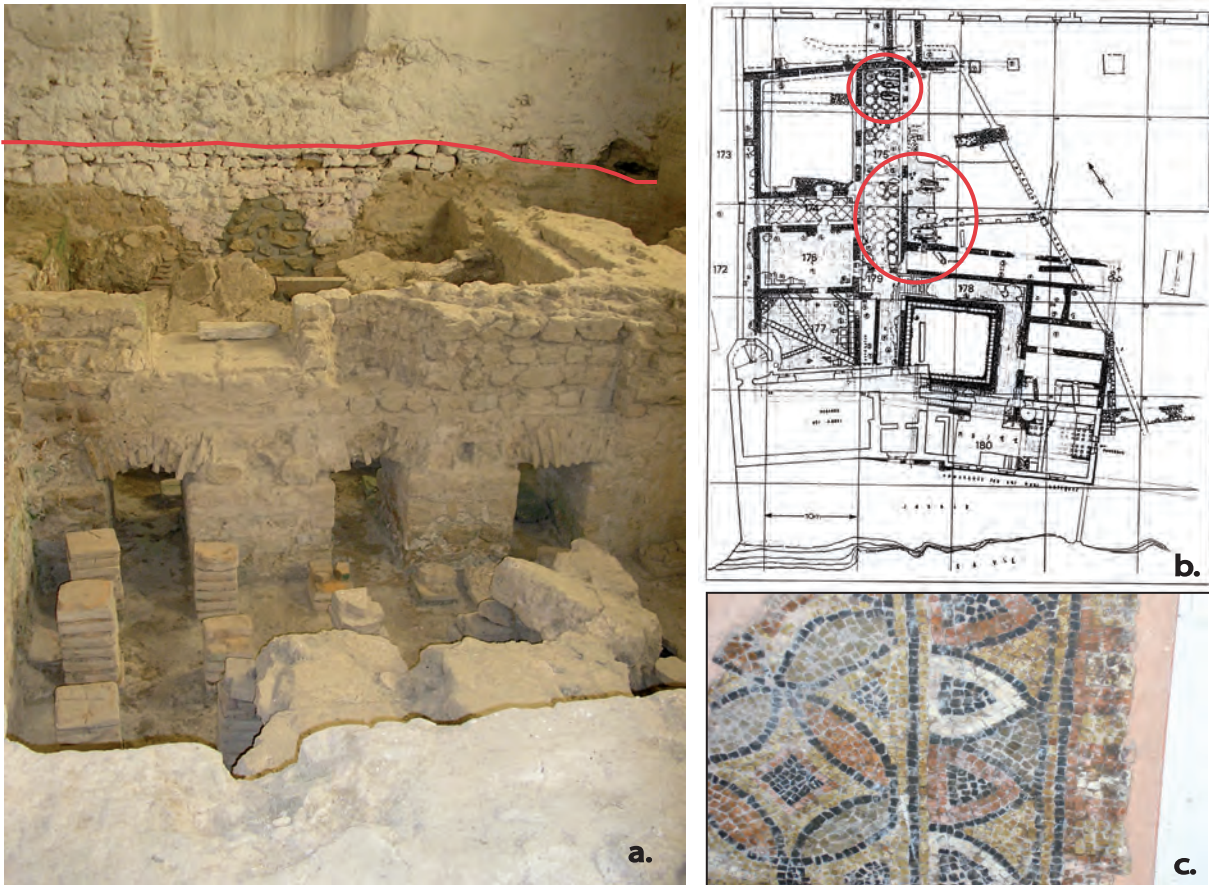


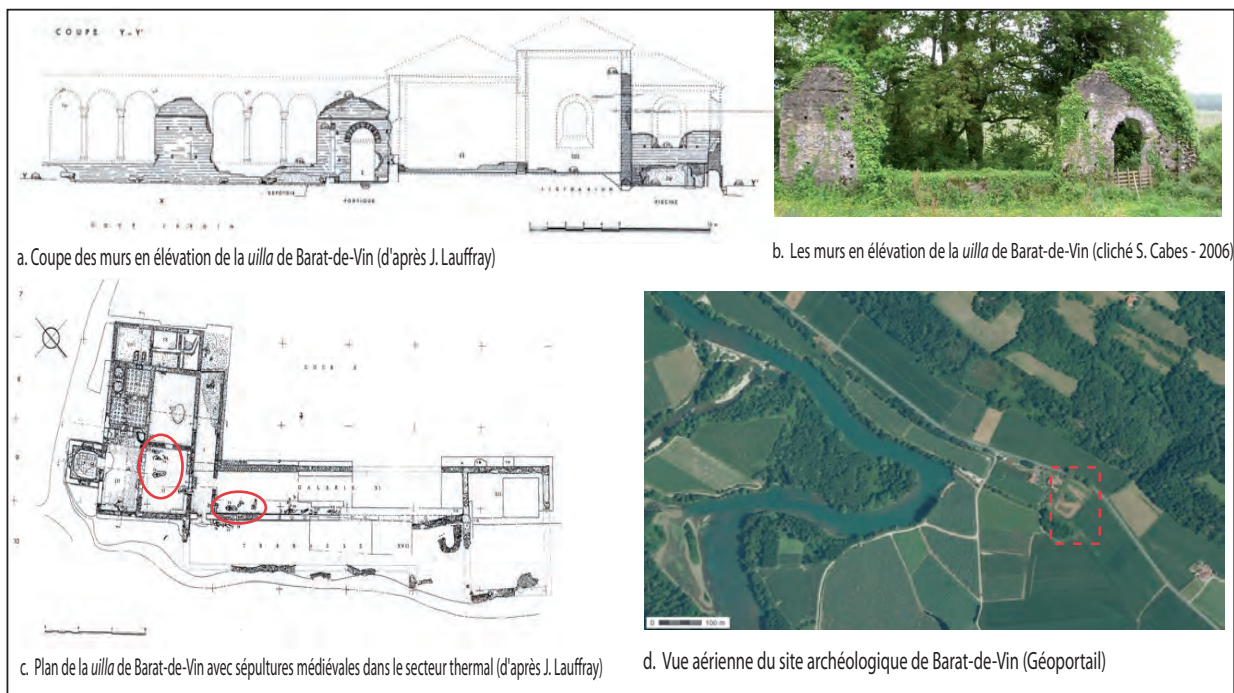
Figure 5. *Uilla* des abbés à Sorde-l'Abbaye (Landes). a. Hypocauste et fondations antiques réutilisées par la maison du XVI^e siècle (cliché S. Cabes - 2006). b. plan de la *uilla* des abbés à Sorde-l'Abbaye avec sépultures médiévales (d'après J. Lauffray). c. Mosaïque tardive - VI^e - VII^e siècle ? (cliché S. Cabes - 2006)

ont été réalisées sur quelques sites. M.-G. Colin semble différencier deux types d'implantation : un premier où la fréquentation semble cesser à la fin du VII^e ou au VIII^e siècle, et un second où la construction d'une église qui polarise des inhumations, témoigne d'une certaine forme de continuité ou de reprise d'occupation des sites (Colin 2004, 187). Quoi qu'il en soit, ces cimetières sont la preuve qu'une communauté médiévale reste implantée à proximité du site antique qui reste connu et sans doute en partie visible.

De nombreuses tombes médiévales ont aussi été retrouvées dans la galerie ouest et à l'intérieur du grand péristyle de la *uilla* « des abbés » à Sorde, datée du Bas-Empire (IV^e-V^e siècles). L'abbaye du Moyen-Âge s'est construite à proximité de la *uilla*, peut-être sur un bâtiment paléochrétien. Ph. Vergain rappelle cette correspondance entre les vestiges des *uillae* associés à une église médiévale souvent dotées d'un cimetière⁷ (Vergain 2006, 388). Il est vrai qu'à Sorde, l'édification de l'ensemble monastique a été réalisée grâce à des remplois de la *uilla* gallo-romaine (fig. 5a). Cependant pour J. Lauffray, le balnéaire fonctionnait encore au moment de la fondation de cette première abbaye. À Barat-de-Vin, une église aurait été construite sur les thermes, à l'endroit où certains pans de murs étaient encore en élévation (fig. 6a.b). Il pourrait s'agir de l'église Saint-Martin de Misson qui fut mentionnée au XII^e siècle dans le cartulaire de l'abbaye Saint-Jean. Soulignons tout de même le manque de preuves pour affirmer réellement ces hypothèses, mais ces exemples donnent cependant de bonnes pistes de réflexion quant à la christianisation de la région.

Une nécropole s'est aussi installée au Gleyzia d'Augreilh à Saint-Sever. Le Dr Dubédat, qui a fouillé le site depuis les années 1960, pense qu'il

⁷ Le Frêche, Labastide-d'Armagnac, Sorde-l'Abbaye, Barat-de-Vin, Pujo-le-Plan pour les Landes, Lalouquette ou encore Taron pour les Pyrénées-Atlantiques pour ne citer que quelques exemples.



existait une église paléochrétienne à l'origine de l'église de Saint-Pé de Mazères attestée en 1268. D'après les datations effectuées sur quelques inhumations, la nécropole semble s'être développée entre la fin du VIII^e et la fin du X^e siècle. Ceci est la preuve d'une certaine continuité d'occupation du site même s'il reste à savoir quelle était la nature précise de l'occupation : habitat ou église ? Rien n'est attesté archéologiquement et la présence d'une église primitive, même si elle reste plausible, souffre d'un cruel manque de preuves à l'heure actuelle.

Enfin, la commune landaise de Saint-Pierre-du-Mont doit attirer notre attention. Outre l'établissement rural du Bas Empire découvert récemment (Vignaud 2005), la commune, qui jusque-là, n'a pas fait l'objet d'études approfondies, semble présenter un certain potentiel. Nous pensons notamment à la mention dès le XI^e siècle de l'église Saint-Genès-des-Vallées qui fait partie des possessions de l'abbaye de Saint-Sever. M.-G. Colin rappelle d'ailleurs que Saint-Pierre-du-Mont présente « une association intéressante » entre un établissement rural antique du Bas Empire découvert dans les années 1970, un cimetière du haut Moyen-Âge et d'une église citée dès le XI^e siècle (Colin 2004, 200). Notons cependant qu'aucune église primitive n'a été retrouvée par l'archéologie, mais ce genre de cas doit attirer toute notre attention.

2.2. La présence d'oratoires privés

Si l'on s'intéresse désormais aux oratoires, il semble bien que le semis des églises rurales au début du VI^e siècle reste encore très lâche. Certains propriétaires pouvaient avoir dans leur domaine un oratoire privé pour y célébrer la messe pour la *familia*, comme en témoignent les dimensions modestes des édifices présents à Séviac ainsi qu'à Labastide-d'Armagnac (fig. 7a.b). Nous ne rentrerons pas dans l'analyse de l'édifice paléochrétien de Séviac (voir B. Fages dans ce volume), mais revenons sur l'édifice à caractère religieux présent sur le site de *Gèu*. Lorsque l'on regarde le plan des installations d'époques différentes à Labastide, nous nous rendons bien compte qu'entre le péristyle de la *uilla* du IV^e siècle et l'église romane du XI^e siècle⁸ vient s'intercaler, à l'intérieur même de la galerie à péristyle,

Figure 6. *Uilla* de Barat-de-Vin à Sorde-l'Abbaye (40). a. Coupe des murs en élévation de la *uilla* de Barat-de-Vin (d'après J. Lauffray). b. Les murs en élévation de la *uilla* de Barat-de-Vin (cliché S. Cables - 2006). c. Plan de la *uilla* de Barat-de-Vin avec sépultures médiévales dans le secteur thermal (d'après J. Lauffray). d. Vue aérienne du site archéologique de Barat-de-Vin (Géoportail).

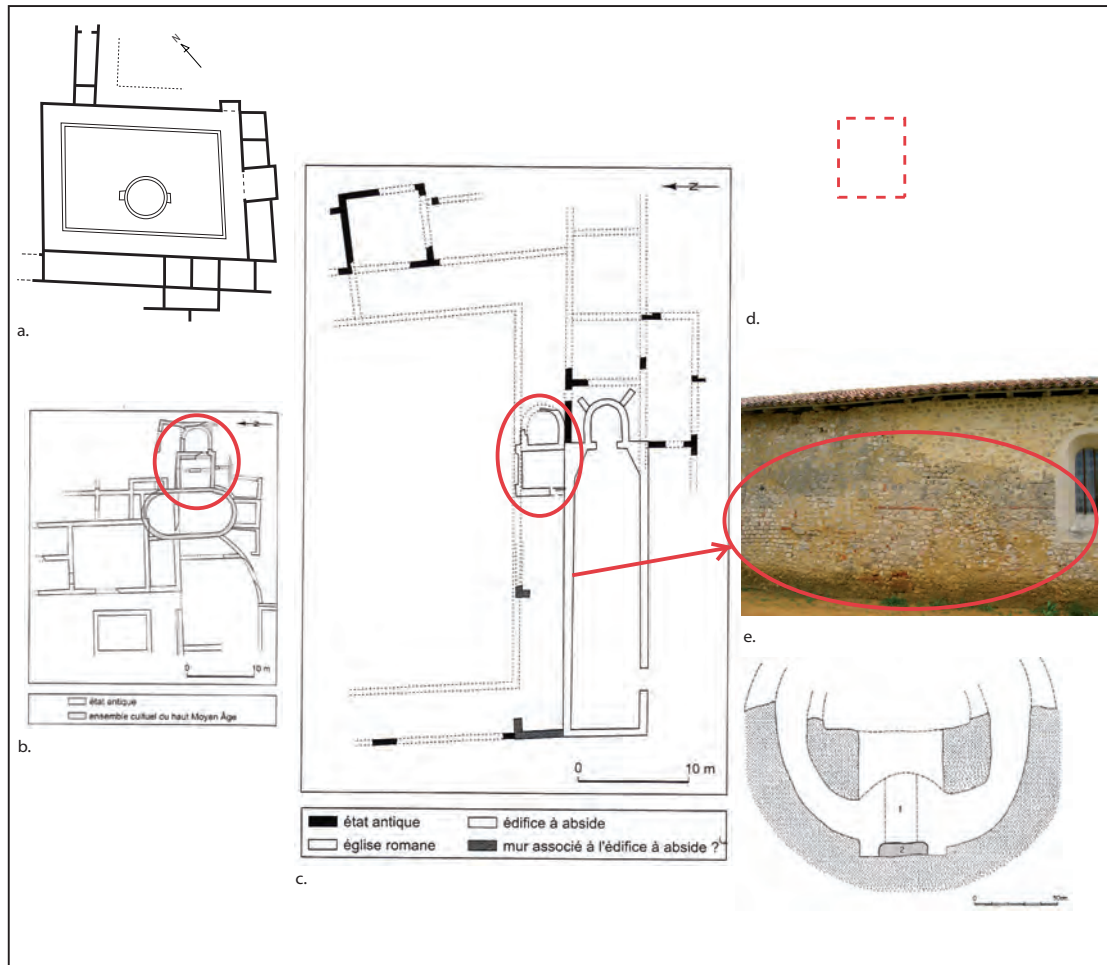


Figure 7. Le site archéologique de Gèu à Labastide-d'Armagnac (Landes). a. Plan de la *uilla* au Bas-Empire. b. Oratoire de la *uilla* de Séviac (Gers). c. Oratoire de Gèu. d. Vue aérienne du site archéologique de Gèu. e. Remplois dans le mur romain. f. Relevés du four n° 1. f. a.

⁸ Il est intéressant de noter que l'église romane réutilise des pans de mur antiques, ou du moins, des moellons (fig. 7e). Cela peut indiquer que le site romain (*uilla* et/ou oratoire) était encore en élévation au début du bas Moyen-Âge.

⁹ Dans le calcul des superficies, nous avons retiré les absides afin

un édifice à abside très proche, dans la forme comme dans la taille, de celui de Séviac (Heijmans/Guyon 2007, 73-74). Plusieurs questions se posent alors :

- La première est celle de la taille de l'édifice (fig. 7c). Deux interprétations quant à la longueur de sa nef sont possibles⁹. Cependant, les preuves apportées par M.-G. Colin semblent irréfutables sur cette question et permettent de conférer une surface utile de 25 m² au plus à cet édifice.

- La deuxième est celle de la datation du monument. Là encore, M.-G. Colin apporte des clés fondamentales pour sa compréhension. Elle note que « son mur nord chevauche le stylobate du portique du dernier état de la *uilla* sans que les deux maçonneries soient toutefois totalement superposées ». Le mur sud, quant à lui, réutilise un passage antique et les autres murs sont directement posés sur les mosaïques de la *uilla* tardive (Colin 2004, 105-106). Le pavement était d'ailleurs en excellent état et servait de sol de circulation. Un autel y était d'ailleurs posé directement dessus. De plus, on note une utilisation systématique des aménagements du dernier état de la *uilla* pour l'implantation de l'édifice. Ajoutons à cela les remarques du fouilleur qui notait l'utilisation du petit appareil, la forme en arc outrepassé de l'abside qui était bâtie à la même hauteur que la nef et le « système de piédroits de passages » (Bost et al. 1984, 687). Nous possédons un nombre suffisant de preuves pour montrer que cet édifice correspondait très vraisemblablement à un oratoire privé ayant peut-être été contemporain de l'installation de potiers sur le site, nous y reviendrons. Le propriétaire aristocratique a certes quitté les lieux mais

nous pouvons imaginer que les populations vivant non loin de la demeure y restent implantées.

La *uilla* de Peyrehorade dans les Landes, datée du I^{er} au V^e siècle, pourrait elle aussi posséder un édifice paléochrétien même si l'hypothèse de R. Bavoillot est invérifiable. En effet, la *uilla* est implantée dans le quartier d'*Igàs*, ancien village médiéval rattaché à la commune de Peyrehorade à la fin du Moyen-Âge, et plus précisément au lieu-dit *Pardies*, aux interprétations toponymiques variées¹⁰, mais qui pourraient provenir de « murailles » selon B. Boyrie-Fénié (Boyrie-Fénié 2005, 181-182). Mais *Pardies* pourrait aussi dériver de *paradisum* qui signifie le « cimetière », ou de *Pardies* qui désigne en latin du Haut Moyen-Âge le « cimetière privilégié ». Une abside en hémicycle qui s'ouvre sur une salle rectangulaire laisse présager, entre la couche de remblais antiques et l'église médiévale, la présence d'un oratoire ou d'une chapelle paléochrétienne; une lampe à huile chrétienne y a d'ailleurs été retrouvée¹¹. L'édifice est bâti sur les thermes de la *uilla* et des inhumations médiévales sont présentes sur le site. Comme à Peyrehorade, de nombreuses églises romanes sont bâties sur des ruines de *uillae*¹². Le site de *Pardies* semble donc très intéressant car ces substructions d'un édifice antérieur à l'église paroissiale romane Saint-Martin citée vers 1070 pourraient correspondre à une église primitive. Malgré tout les documents de fouilles qui nous sont parvenus sont extrêmement incomplets. Une nouvelle intervention sur les lieux serait nécessaire afin de confirmer ou infirmer cette hypothèse.

Le site de Lalouquette est implanté au lieu-dit de l'*Arribèra deus Gleisiars* qui pourrait se traduire par « la vallée des domaines appartenant à l'Église » (Réchin et al. 2006, 157). En occitan béarnais, un *gleisiar* fait référence à un bien ou un domaine de l'Église (Palay 1961, 528). La *uilla* fut occupée de l'époque augusto-tibérienne au V^e siècle sans discontinuité. Elle forme un ensemble de 9000 m² de bâtiments. La *uilla* du Haut Empire s'organise en un corps principal orienté vers le sud, précédé d'une galerie de façade et encadré de deux paillons. Par la suite, l'organisation de la *pars urbana*, bien que fortement remaniée au fil du temps, s'effectue toujours en fonction d'un corps de bâtiments allongés dans un sens ouest est, précédé par une galerie de façade. Elle s'est dotée très tôt d'un établissement thermal qui traduit le haut niveau de vie de ses propriétaires et connaît une extension considérable au II^e siècle. La *uilla* tardive est encore plus luxueuse et bénéficie de travaux d'embellissement au cours du IV^e siècle; elle fut ensuite abandonnée au V^e siècle¹³.

L'occupation s'est maintenue ultérieurement avec ce qui semble être une église chrétienne « primitive » ainsi qu'une nécropole installée dans la *pars urbana* (fig. 8). J. Lauffray pense que la *uilla* aurait été la résidence d'un dignitaire wisigoth mais cette hypothèse ne repose que sur le passage de l'aristocratie wisigothique à Aire-sur-l'Adour où a été proclamé le Bréviaire d'Alaric¹⁴ le 2 février 506. Cependant, aucune preuve concrète ne vient à l'appui de cette supposition plutôt hasardeuse et rien ne prouve que la *uilla* de Lalouquette fut occupée par les Wisigoths comme cela pourrait être le cas pour la *uilla* de Séviac (Gers), occupée jusqu'à la fin du VII^e siècle¹⁵. La nécropole de Lalouquette possède plusieurs tombes dont huit présentent des orientations variées: est/est-sud, sud/sud-est et sud-est. La disposition des corps est décrite mais non la forme et l'environnement des tombes. Ces inhumations ont perforé les murs antiques mais ne contenaient pas de mobilier. L'analyse de deux inhumations par la méthode du radiocarbone a livré des datations assez larges, situées entre le III^e et VII^e siècle pour la première, et entre le VII^e et le IX^e siècle pour la seconde (Colin 2004, 150). La chapelle, quant à elle, est postérieure à l'abandon de la *uilla*, ses murs chevauchant ceux arasés

de ne conserver que les espaces pouvant accueillir les fidèles. Son plan pouvait être inscrit dans un rectangle d'environ 4,5 m sur 5 m (et environ 4 m de large pour l'abside) soit une superficie d'environ 22,5 m² (celle d'un oratoire). Une seconde interprétation permet de proposer un plan de 25 m sur 5 m ce qui donne une superficie d'environ 125 m² (celle d'une chapelle).

¹⁰ *Pardies* pourrait aussi venir du latin *Parietinas* signifiant « murette », *Parietinas* aurait donné *pardinas* puis après la chute du « n » intervocalique en gascon a donné *Pardias* soit un pâturage avec des murettes (Renseignements de Ph. Biau).

¹¹ Nous noterons qu'une lampe avec un chrisme a aussi été retrouvée dans la *uilla* de Goes à Oloron-Sainte-Marie (64).

¹² C'est le cas dans les Landes à Sarbazan, Sorde, Pujo-le-Plan, Montsoué... mais c'est aussi le cas dans d'autres départements comme à Taron dans les Pyrénées-Atlantiques ou plus loin à Montcarret (Dordogne). L'église médiévale de Taron a repris les mêmes orientations que les murs de la *uilla* antique.

¹³ Pour avoir une description plus complète du site, se reporter à Fr. Réchin et al. 2006, 131-163.

¹⁴ Compilation et interprétation au début du VI^e siècle du code de Théodose de 438.

¹⁵ Voir la communication de B. Fages dans ce volume.

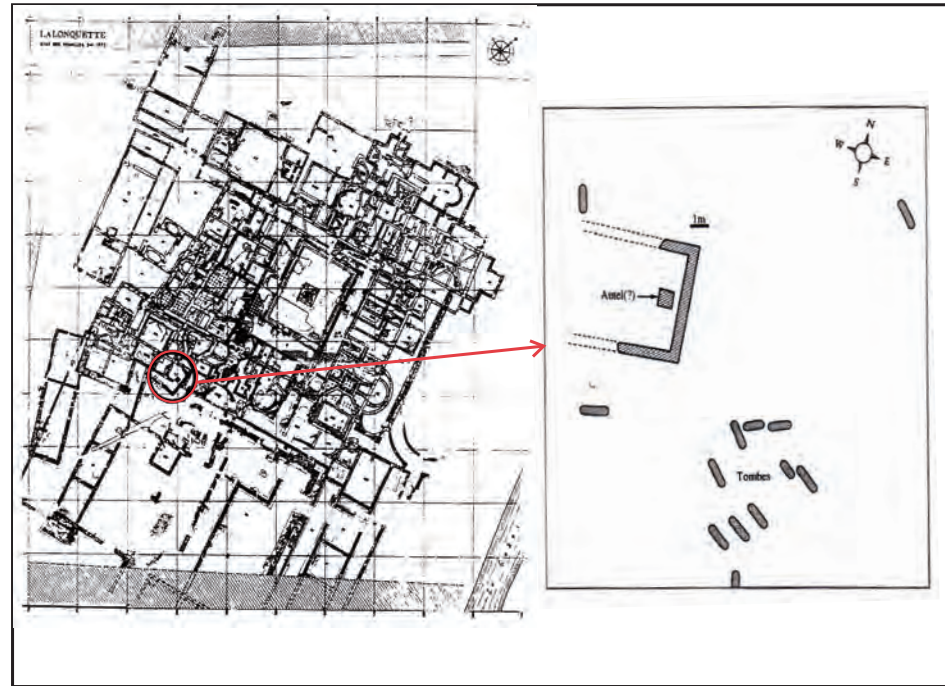


Figure 8. La *uilla* et l'oratoire de Lalonde (Pyrénées-Atlantiques). D'après J. Lauffray (Duplan-Lamazou 1997).

de la *pars urbana* sans en respecter les orientations¹⁶. Il peut s'agir soit d'une petite chapelle rectangulaire dépourvue d'abside ou alors du chevet d'une église dont la nef aurait disparu¹⁷. Un massif cubique se détache du mur du fond, construit en moellons enduits sur ses quatre faces. Il s'agit très vraisemblablement de l'autel de la chapelle. Signalons également la présence d'un lot de céramiques qui semble appartenir au haut Moyen-Âge (Duplan-Lamazou 1997, 159-167). Sous réserve de vérification, la description de certaines d'entre elles peut laisser penser qu'il s'agit de céramiques avoisinant le VI^e siècle. Les « fossiles directeurs » pour le haut Moyen-Âge manquent cruellement même si des progrès significatifs ont été réalisés, notamment grâce aux découvertes du site de l'Isle Jourdain et de Beaucaire-sur-Baïse (Gers) ou encore celles de Pouydesseaux ou de Mouliot (Landes)¹⁸. Quoi qu'il en soit, le petit édifice de Lalonde devait se situer à la fin V^e ou au début du VI^e siècle et a certainement continué à fonctionner plus tardivement dans le haut Moyen-Âge. Sa petite taille pourrait indiquer qu'un nombre réduit de personnes devait assister à l'office, ce qui aurait pu conduire à le classer dans la catégorie des oratoires privés. Cependant, son implantation qui ne reprend absolument pas les orientations de la *uilla* s'oppose de ce fait à l'implantation de l'oratoire de Labastide-d'Armagnac. Elle laisse à penser que l'édifice fut construit après l'abandon de la demeure, peut-être lors d'une phase de réoccupation des lieux.

La *uilla* de Brocas-les-Forges, *uilla* avérée la plus septentrionale du département des Landes, n'est connue que par deux petites structures fouillées ainsi qu'une mosaïque tardive typique de l'école d'Aquitaine. En 1831, lors de l'aménagement d'une route, les travaux ont mis au jour plusieurs sarcophages mérovingiens à environ 200 mètres de la *uilla*. H. Barrouquère rappelle que des textes mentionnent en 1009 et 1020 une chapelle dédiée à Saint-Laurent, au même emplacement où ont été exhumées ces sépultures (Barrouquère 2011, 231). Ceci nous permet donc, sans prendre trop de risque, d'avancer qu'une chapelle médiévale bordée d'un cimetière devait exister à Brocas-les-Forges dès le haut Moyen-Âge, sur ou à proximité de la *uilla*.

¹⁶ Chapelle d'orientation est ouest.

¹⁷ Ces deux interprétations sont aussi fournies par M.-G. Colin mais la seconde nous semble assez improbable. Des traces de la nef auraient été retrouvées à n'en pas douter.

¹⁸ Des analogies ont déjà été relevées avec des céramiques du Gers pour les poteries de Mouliot à Laglorieuse (Vignaud 2009, 130).

Quoi qu'il en soit, ces implantations d'édifices religieux sur les *uillae* témoignent d'une certaine forme de continuité d'occupation même si des ruptures, que l'on a encore du mal à cerner, interviennent.

3. Une nouvelle forme d'organisation des campagnes semble s'imposer progressivement

Nous avons émis l'hypothèse que les *uillae* landaises devaient posséder des *fundi* d'une taille bien plus importante que dans d'autres régions de la Gaule en calculant la densité des *uillae*. Le résultat était sans appel : une *uilla* pour 200 km² dans la partie sud (Cabes/Vignaud à paraître en 2014). De plus, si l'on se penche sur la multitude de petits établissements agricoles, pastoraux et ruraux présents dans la région au Haut Empire, on se rend compte qu'ils disparaissent progressivement jusqu'au Bas Empire. Rares sont les traces d'occupation du sol en dehors des grandes *uillae* tardives. Il s'agit certes de l'état actuel de la recherche mais ceci pourrait aussi être le fait d'un regroupement progressif des habitants formant ainsi des pôles de peuplement autour de petites agglomérations secondaires de types *vicus*¹⁹ ou autour des grandes demeures aristocratiques rurales. Il s'agit là, bien évidemment d'une hypothèse, mais il est frappant de voir apparaître sur certaines *uillae* occupées tardivement des réutilisations de sites à la fin de l'Antiquité et au début du haut Moyen-Âge à des fins artisanales ainsi que certaines églises « primitives » et des cimetières.

Comme nous l'avons vu au travers d'exemples tels que les *uillae* de Sorde-l'Abbaye, Pujo-le-Plan ou encore Lalouquette, les tombes sont rassemblées dans les parties thermales ou résidentielles²⁰ (fig. 4 et 5b). Lors de l'utilisation de ces espaces de *uillae* en nécropole, il est fort probable qu'une partie du site antique soit encore en élévation (fig. 6a.b.c), ce qui peut laisser supposer une occupation de certaines salles bien que les preuves archéologiques fassent défaut.

3.1. Le cas du site de Gèu à Labastide-d'Armagnac (40)

La *uilla* de Labastide-d'Armagnac nous permet d'aborder l'exemple d'un établissement qui fonctionne encore à la fin de l'Antiquité et qui perd assez rapidement sa fonction aristocratique d'encadrement d'un territoire. Elle est située au lieu-dit Gèu²¹, dans la marge orientale du département des Landes, à environ 6 kilomètres du département du Gers. Elle est implantée sur un petit éperon surélevé dominant la vallée de la Douze à environ 99 mètres d'altitude (fig. 7d). La *uilla* se situe dans le Bas-Armagnac à 31 kilomètres d'Atura (Aire-sur-l'Adour). Quatre *uillae* sont implantées dans un rayon de 20 kilomètres autour de la *uilla* de Gèu²¹ (Cabes 2006, 50). L'organisation de cet établissement peut être résumé de la façon suivante :

- Un premier ensemble de construction du Haut-Empire a été dégagé dans la partie ouest et nord du site lors d'une fouille d'urgence. Cet établissement date peut-être des années 40-60 compte tenu du mobilier retrouvé. Les restes de murs apparaissent en deux directions : est/ouest et sud/nord. Il semble que ces faibles fondations devaient soutenir une structure légère. Les fouilleurs pensent qu'il y aurait eu une réorganisation de ces structures et que l'établissement a sans doute perduré jusqu'au IV^e siècle (Bost et al. 1984, 659-667).
- Un second état du IV^e siècle a été retrouvé (fig. 7a). Cette *uilla* tardive n'est sûrement pas antérieure au début du IV^e siècle, et peut-être même que la construction s'est poursuivie jusqu'au milieu du IV^e siècle. Une seule série de pavements a servi à l'ornement de la demeure. Il est fort probable qu'il s'agisse d'une *uilla* à plusieurs cours. La cour principale est en forme de parallélogramme autour duquel se répartissent des galeries de péristyle et des pièces d'habitation. Une nécropole du IV^e siècle liée à la

¹⁹ Les *vici* semblent peu nombreux dans les Landes et dans de nombreux territoires du sud-ouest de la Novempopulanie. Dans les Landes, seuls Sanguinet (*Losa*) et Gouts peuvent être considérés comme tels. Il est possible que les nombreuses substructions repérées de part et d'autre d'un ruisseau et en contrebas d'un *oppidum* à Gaujacq-Bastennes appartiennent aussi à cette catégorie.

²⁰ Ce phénomène s'observe au-delà de notre zone d'étude, comme c'est le cas plus au nord, dans la *uilla* de Moncarret (Dordogne). Sur les ruines de la *pars urbana* tardive et à l'intérieur de l'abside de la chapelle romane ont été repérés les restes d'une autre abside antérieure constituant certainement les restes d'un édifice chrétien ancien, ainsi que des fragments de sarcophages trapézoïdaux (Berthault 2006, 187).

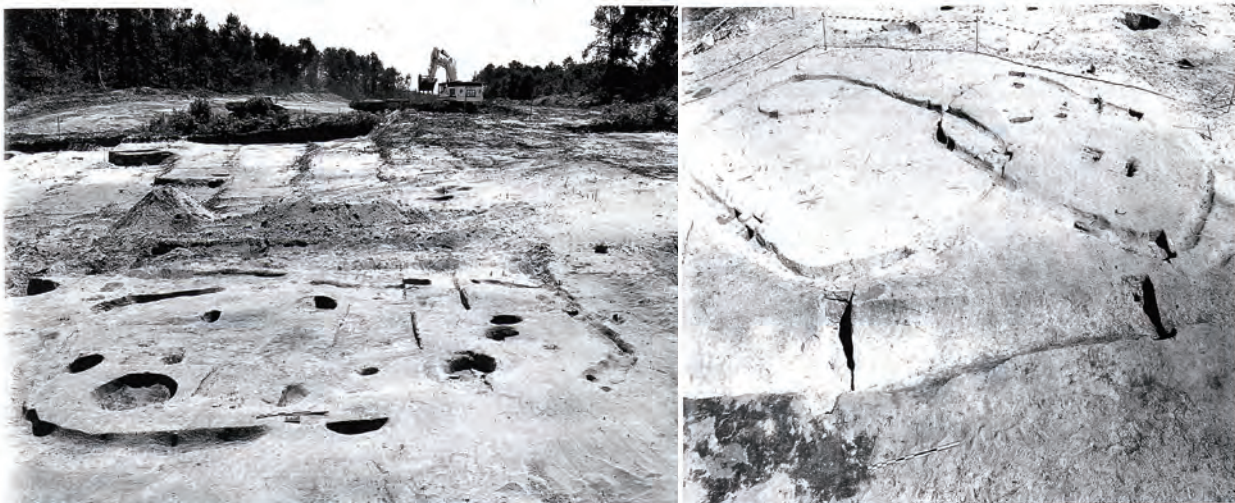
²¹ Le toponyme gascon « Gèu » signifie « hièble » (Palay 1961, 526).

uilla tardive a été repérée sur une parcelle voisine. Visiblement la *uilla* a dû être abandonnée à une époque assez haute, très certainement à la fin du IV^e siècle ou au début du V^e siècle si nous nous en tenons à la datation des mosaïques proposée par C. Balmelle. Les céramiques retrouvées dans les niveaux les plus récents confirment d'ailleurs cette datation.

- Le site fut occupé pendant le haut Moyen-Âge comme en témoigne la présence de deux fours de potiers installés dans la cour centrale de la *uilla*. Ils étaient creusés côte à côte dans l'argile (fig. 7f). Le premier des deux était de meilleure qualité et plus grand, orienté sud-ouest, tandis que l'orientation du second était nord-ouest. Les montants du deuxième four devaient être constitués de briques d'hypocauste réemployées. La surface de chauffe était faible. Aucun dépotoir ne fut retrouvé mais le premier four livra dans son remplissage des fragments de vases globulaires à pâte rouge orangée. La période d'utilisation semble être brève car ils ne pouvaient pas être nettoyés sans qu'on les détruise (Clémens et *al.* 1977, 21-26). Il apparaît donc qu'une activité artisanale ou domestique a vu le jour après l'abandon de la *uilla*, car ces fours ont été creusés dans la cour d'honneur du IV^e siècle. Des céramiques du V^e siècle ont été retrouvées dans les niveaux les plus récents. Cette date nous donne un aperçu sur l'abandon de la *uilla* et sur la récupération de ces murs dans l'extrême fin de l'Antiquité et au début du Moyen-Âge. Il est fort probable qu'une fois la *uilla* délaissée, les potiers ont vite saisi l'opportunité de récupérer ces constructions qui ne devaient pas être encore ruinées. Il y aurait donc bien eu un détournement de la fonction première de *uilla* à la fin de l'Antiquité ou au haut Moyen-Âge.

Des traces d'occupation d'habitats légers autour d'une *uilla* ont aussi été remarquées sur d'autres territoires comme celui des Hautes-Pyrénées. Très souvent, ces structures légères sont interprétées comme temporaires, hypothèse recevable, mais dont les preuves font défaut. Il est vrai que l'abandon des constructions en pierre dans l'Antiquité pour des constructions en bois au haut Moyen-Âge suscite souvent l'étonnement. Cependant, rappelons que les habitants des *uillae* appartenaient à la classe dirigeante et que bon nombre de paysans de l'Antiquité vivaient dans des habitations aux structures légères de type torchis et clayonnage. Il est évident que les nouveaux occupants des *uillae* abandonnées par leurs riches propriétaires devaient être, dans la plupart des cas, bien modestes. Il ne s'agit donc pas d'un recul ou d'une régression, comme cela a souvent été dit, mais bien d'une nouvelle forme d'occupation du sol et d'une nouvelle organisation de l'espace rural.

Figure 9. Établissement rural à Pouydesseaux-Corbleu (Landes) au haut Moyen Âge (clichés : L. D'Agostino, Hadès-2009).



3.2. Un établissement rural du haut Moyen-Âge à Pouydesseaux (40)

Cette réorganisation sociale et agraire résulte certainement d'un long processus qui a débuté par l'abandon de certaines *uillae*, plus ou moins tardivement, entre le IV^e et le VI^e siècle. Ces vastes domaines ruraux ont fixé et organisé un premier réseau de peuplement (voir les campagnes d'*Atura*) qui n'a pas pu s'effacer complètement (Cabes/Vignaud à paraître en 2014). Seul le pouvoir centralisateur du maître, reflet de l'organisation de l'Empire a disparu. C'est à ce moment qu'ont dû apparaître des petits bourgs ou hameaux sur ou à proximité des *uillae* voire un peu plus éloignés dans les campagnes. La récente fouille préventive réalisée par la société Hadès à Pouydesseaux sur le tracé de l'autoroute A 65 permet d'envisager quelques nouvelles pistes de réflexion. Le site est implanté à environ 10 kilomètres de la *uilla* tardive du Frêche et s'avère être un établissement rural du haut Moyen-Âge. Vingt bâtiments se caractérisent par des fossés peu profonds (de 0,2 à 0,3 m) larges de 0,25 à 0,45 m. Il s'agit de cabanes à plan rectangulaire aux angles arrondis et aux superficies variant de 41 à 92 m² (fig. 9). Laurent d'Agostino les interprète comme des « structures d'habitat et/ou de stabulation » ainsi que « des structures de stockage de type silos creusés dans le substrat sableux et aliotique ». Les fosses ont pu servir pour le stockage des grains, notamment pour du millet et du seigle comme nous le montrent les études carpologiques. Des silos globulaires de 1 m à 1,5 m de profondeur, deux restes de foyers et un petit four domestique ont été observés. Il s'agissait de constructions frustes comme en témoignent les fragments de clayonnage retrouvés qui supposent la présence de murs « en branchages tressés enduits de terre » et une couverture de paille. Les céréales d'été et d'hiver analysées ainsi que les fragments de meules à grain et de fusaïoles indiquent qu'il s'agissait d'une occupation permanente tout au long de l'année, d'une petite communauté paysanne agro-pastorale. On peut imaginer une occupation d'une dizaine d'années entre le début du VII^e et le début du XI^e siècle d'après les datations au C¹⁴ (D'Agostino 2009, 190). Nous sommes donc en présence d'une occupation de forme inédite et qui peut être interprétée comme des petites fermes groupées en hameaux ou comme un premier type d'habitat villageois organisé. Il s'agit là d'une création d'habitats du haut Moyen-Âge à moins de 10 km d'anciennes *uillae* aquitano-romaines. Nous ne sommes donc pas face à un cas de continuité d'occupation directe d'un site antique. Il nous semble que pendant longtemps la recherche s'est trop focalisé sur ces continuités ou ruptures d'occupation. Le cas de Pouydesseaux doit donc plutôt attirer notre attention sur une « continuité de terroir » et non d'occupation d'un site préexistant. Il nous semble que c'est une piste à ne pas négliger dans nos recherches à venir.

3.3. Le cas de Brocas-les-Forges (40)

Le cas de Brocas pourrait lui aussi indiquer une certaine forme de « continuité de terroir »²². Elle est implantée au bord de l'Estrigon, dans un petit val peu encaissé sur les glacis des vallées. Il s'agit de la *uilla* attestée la plus excentrée et la plus au nord du département des Landes puisque située à 43,5 kilomètres d'*Atura* (Aire-sur-l'Adour). Cet établissement est installé sur les sables noirs peu fertiles de la lande sèche (Cabes 2006, 46 et fig. 72). Deux constructions y ont été dégagées, distantes l'une de l'autre d'une douzaine de mètres. Un petit bâtiment circulaire, un caniveau en *tegulae* ainsi qu'un *praefurnium* ont été mis au jour (Coupry 1977, 464)²³. Y. Laborie, qui a travaillé sur le château des Albret à Labrit, implanté à environ 7 kilomètres de Brocas-les-Forges, s'est interrogé sur les origines du cadre paroissial dans le secteur. Il est vrai que le vocable de l'église Saint-Médard de Labrit serait favorable à l'hypothèse d'une création

²² Le toponyme « Brocas » signifie sûrement « *brocar* » en gascon qui désigne un type de lande. Le mot se construit avec « *Broc* » qui signifie bruyère ou aubépine et le suffixe -ar ou -are (Boyrie-Fénié 2005, p. 70-71). Ceci désigne une végétation typique de la Grande Lande.

²³ Notons que cette *uilla* fut bâtie dans le quartier dit « des Forges ». Il serait tentant d'imaginer qu'une activité métallurgique aurait pu y être développée faute de pouvoir pratiquer des cultures aux rendements corrects.

de la fin du haut Moyen-Âge, même si cela constitue un indice un peu incertain. Selon lui, il est cependant plausible que la création de cette paroisse se soit inscrite dans le mouvement de colonisation des terres neuves qui commença dès le début du Moyen-Âge à partir des vieilles cellules de peuplement. C'est peut-être le cas de celle de Brocas qui s'est fixée, au moins à partir du V^e siècle, sur les frontières des espaces déserts des Grandes Landes sans en avoir jusque-là entrepris la conquête. Il semblerait aussi que l'implantation de la paroisse à Labrit soit antérieure à la construction du château de type « motte et basse-cour » qui intervient bien plus tardivement, vers 1225-1230 selon les données chronologiques apportées par l'archéologie (Laborie 2006, 337-340). De la cellule de peuplement d'origine antique, il aurait pu y avoir un léger déplacement dans l'espace, de Brocas vers Labrit, encore que la nécropole et la très probable église du haut Moyen-Âge retrouvées à 200 m de la *uilla* du quartier *des Forges* pourraient indiquer une certaine stabilisation de la population médiévale sur le secteur antique de Brocas. Il faut rajouter à cela la découverte récente d'un habitat du haut Moyen-Âge, toujours sur la commune de Brocas-les-Forges, à Barreyat-ouest en bordure du ruisseau de Biensang. Un lot de céramiques (comprenant des coupes et vases ovoïdes, des vases à rebord externe...) allié à des éléments de bâti (petits blocs de garluche et un fragment de *tegula*) très dispersés ont été retrouvés (Barrouquère 2011, 233-234). Le peu de mobilier recueilli ne permet pas de spécifier de quel type d'habitat il s'agit, mais c'est un indice d'occupation du haut Moyen-Âge de plus dans le secteur. Nous serions donc là en présence d'un foyer de peuplement durable du V^e siècle – au minimum – jusqu'au bas Moyen-Âge.

3.4. Le cas de Sorde-l'Abbaye : de la *uilla* antique au village médiéval ?

Pour terminer cette analyse sur l'évolution de l'organisation des campagnes au haut Moyen-Âge, revenons sur la particularité de la *uilla* « des abbés » à Sorde-l'abbaye. Celle-ci se trouve dans le bourg de Sorde, à 2,5 km environ de la *uilla* de Barat-de-Vin. Ces deux établissements sont situés en fond de vallée, sur un éperon qui les protège des inondations, en bordure même du gave d'Oloron. L'occupation humaine à Sorde est très ancienne puisqu'elle remonte à la Préhistoire. La *uilla* de Sorde-l'Abbaye est aussi nommée « *uilla* des Abbés » car le logis abbatial s'est installé dessus au XVI^e siècle reprenant en partie les orientations de la *uilla*. Cette demeure aristocratique rurale fait partie des trois établissements ruraux mis au jour dans la vallée du Gave avec la *uilla* de Barat-de-Vin, celle de Pardies à Peyrehorade et l'établissement rural de Trebesson à Oyregave. Le site est connu dès le XIX^e siècle des érudits locaux mais n'est réellement fouillé qu'entre 1957 et 1966 par J. Lauffray. Ces fouilles ont permis de dégager la *pars urbana* de la *uilla* qui ne comprenait dans un premier état qu'un péristyle et l'ensemble thermal (fig. 5b).

Le plan du dernier état est ramassé, comme dans la plupart des *uillae* landaises²⁴. La grande cour qui se situe au nord-est est limitée à l'ouest par une galerie à portiques constituée de colonnes de marbre rose. Le sol de la galerie ouest retrouvée était recouvert de pavements de mosaïque du IV^e siècle. À l'ouest, en bordure de la grande galerie on observe une série de trois salles mosaïquées dont une était chauffée par des gaines rayonnantes. Au sud-est un second péristyle plus petit que le premier entouré de quatre galeries à portiques constitue sans doute un rajout postérieur au premier état de la *uilla*. Cette cour à portiques paraît desservir les thermes (Lauffray 1969, 7). L'intérêt que l'on a porté de tout temps à cette *uilla* tient dans ses très riches et très nombreuses mosaïques. Selon C. Balmelle, elles appartiendraient à deux voire trois états différents qui

²⁴ D. Barraud note que ce plan rappelle celui des *uillae* de Saint-Emilion en Gironde et de Castelculier dans le Lot-et-Garonne (Barraud 1999, 46).

s'échelonnent entre le IV^e siècle et le début du Moyen-Âge (Balmelle 1987, n° 172-177). Le dernier état de mosaïques serait très tardif et daterait du VI^e voire peut-être même du VII^e siècle (fig. 5c). Ces mosaïques à décors géométriques sont beaucoup moins fines que celles des IV^e-V^e siècles. Le travail est moins soigné et les tesselles sont plus grossières. Cependant, elles ne manquent pas de couleurs et elles témoignent du goût prononcé du propriétaire des lieux, je n'oserais employer le terme de *potentes*, pour cet aspect de la culture romaine au haut Moyen-Âge.

L'ensemble thermal devait, dans un premier état, être indépendant de la *uilla*. Il fut sûrement raccordé à l'habitat par la seconde cour à portique qui devait servir de palestres. Ces bains ont été bien protégés des ravages du temps car ils ont été retrouvés sous la maison des Abbés qui a réutilisé les murs antiques comme fondations. Ils s'étendaient entre une galerie à portique du petit péristyle et les murs extérieurs²⁵. Le plan de ces thermes est très similaire à ceux de la *uilla* voisine de Barat-de-Vin et du site de *Las Hies* à Jurançon (Pyrénées-Atlantiques). Le plan se développe en longueur sur une surface de 100 m² et comprenait *frigidarium*, *tepidarium* et *caldarium* qui aurait été occupé jusqu'au haut Moyen-Âge.

Cependant, est-il raisonnable de ne se fier qu'à une unique datation stylistique de mosaïque pour conclure à une continuité d'occupation de la *uilla* au début du Moyen-Âge? La question reste ouverte. Si c'est le cas, cette *uilla* représente un bon exemple de transition entre l'Antiquité et le Moyen-Âge. On pourrait ainsi se rendre compte du fait que les transformations culturelles ne sont pas abruptes mais s'opèrent bien dans la durée et que la césure entre les deux périodes reste très délicate à définir. Des monnaies des Centulle du Béarn sont présentes dans les couches de destruction et les céramiques qui leur sont associées ne sont pas identifiées, mais l'ensemble montre un remaniement ou une réutilisation du site dans une datation large comprise entre la première moitié du X^e



²⁵ Ces murs sont conservés en élévation au sud et à l'ouest puisque réutilisés par la maison du XVI^e siècle.

Figure 10. Les fondations de la *uilla* des abbés et l'abbaye médiévale de Sorde (Landes).

et le début du XII^e siècle. L'hypothèse d'un édifice paléochrétien sur le site est très probable. Il est possible que nous soyons en présence ici d'un foyer de peuplement qui date au moins du Bas-Empire et qui s'étend sur environ trois kilomètres entre Barat-de-Vin et le bourg actuel de Sorde. L'installation dès la fin du X^e siècle d'une abbaye par les bénédictins sur le chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle semble donc être la continuité logique de cette occupation qui dut s'organiser de manière très progressive depuis l'Antiquité (fig. 10).

Cette constatation nous permet-elle pour autant de conclure que la *uilla* de Sorde-l'Abbaye fut à la base de la constitution d'une agglomération médiévale ? L'idée est attirante, mais le manque de preuves archéologiques nous invite à la plus grande prudence même si nous ne pouvons nier l'attrait de cette rive du Gave d'Oloron depuis des temps très anciens.

Conclusions

Ce travail, a permis de poser des questions quant aux découvertes récentes réalisées dans le sud de la Novempopulanie et de les mettre en perspective grâce à des travaux de synthèse tels que la thèse de M.-G. Colin. Cette dernière notait que « les questions semblent à certains égards plus nombreuses que les réponses » (Colin 2004, 239). Ceci est encore valable aujourd'hui même si notre documentation archéologique sur le haut Moyen-Âge commence à s'étoffer.

Les grands domaines ruraux antiques, dont nous ne percevons pas réellement les limites, ont joué un rôle non négligeable dans la formation de cellules de peuplement qui perdurent à l'époque médiévale. Les communautés de paysans des *fundi* ont dû rester dans un rayon de quelques kilomètres et les déplacements de populations, quand ils ont eu lieu, se sont faits sur de courtes distances comme en témoigne le décalage de certaines églises médiévales par rapport au site antique. Les *uillae* semblent être toutes abandonnées en tant que résidence aristocratique rurale entre la fin du V^e et le début du VII^e siècle, tout en sachant que la majorité l'est au début du VI^e siècle, selon les connaissances actuelles. Il apparaît donc de plus en plus clairement que notre regard doit embrasser une échelle plus large que celle des sites de *uillae* mêmes. Il nous faut désormais prendre en compte leurs alentours pour tenter de percevoir ce qui ressemble davantage, pour un certain nombre de cas, à une « continuité de terroir » qu'à une continuité d'occupation des sites du Bas Empire au bas Moyen-Âge²⁶. En cela, notre vision pourrait être qualifiée de « continuiste ». Qu'une certaine forme de population reste sur les ruines d'une *uilla* ou qu'elle se déplace dans un rayon de moins de 20 kilomètres importe finalement peu, si l'on considère que la plupart des *uillae* n'ont plus, pour le sud-ouest de la Novempopulanie en tout cas, une fonction véritablement aristocratique dès le début du Moyen-Âge, même s'il est pour l'instant impossible de le démontrer avec des arguments scientifiques. M.-G. Colin précisait que l'installation de cimetières dans des secteurs abandonnés d'établissements antiques était finalement un phénomène assez tardif qui ne devait pas être antérieur au VI^e ou au VII^e siècle et qui se poursuivait parfois entre les VIII^e et IX^e siècles (Colin 2004, 239). L'occupation de ces sites pour en faire des habitats au haut Moyen-Âge ont souvent été faussement dénommés « squats ». Il faut se résoudre à admettre une nouvelle forme d'organisation des campagnes et une nouvelle définition de l'habitat. Ces réoccupations ont finalement été bien plus durables que cela n'avait été envisagé.

Il semblerait aussi que le passage à la religion chrétienne s'est fait en douceur pour les populations rurales et il n'est pas étonnant de voir que le nombre d'églises paléochrétiennes retrouvées dans le sud de la

²⁶ Ceci évitera de se perdre dans des problèmes de ruptures dans l'occupation des sites que l'on ne peut souvent pas percevoir, sauf dans certains cas qui restent minoritaires, et qui n'apporteront pas de réponses, surtout dans des établissements anciennement fouillés.

Novempopulanie est relativement faible. La chapelle ne s'est pas imposée comme élément structurant des campagnes, autour duquel s'agglomèrent des habitations, avant une date assez tardive qu'il est difficile d'avancer (entre la fin du VI^e et le X^e siècle en fonction des territoires). Que les premiers chrétiens de la Novempopulanie furent d'abord les élites urbaines est désormais admis. Le christianisme a pénétré ces campagnes progressivement par l'intermédiaire des puissants se rendant dans leurs domaines ruraux respectifs. Le décalage entre la ville et la campagne paraît donc aussi évident, mais nous ignorons encore combien de temps a pu se dérouler ce processus. Toujours est-il que l'installation des *oratorio in agro proprio* dans les *pars urbana* des *uillae* semble précoce d'après les quelques exemples tels *Gèu* ou encore Séviac (autour de la fin V^e et le VI^e siècle). Les indices de christianisation des masses restent relativement faibles mais il semblerait qu'elle se soit opérée dans le long terme. Les habitudes et les traditions sont tenaces. Elles devaient l'être d'autant plus que dans les Landes et les Pyrénées-Atlantiques, le réseau des *uillae* est très peu dense, aussi l'influence des grands propriétaires terriens christianisés devait être bien plus faible que dans d'autres régions de la Gaule voire de l'Empire²⁷. Il reste cependant une affirmation de M.-G. Colin que je voudrais nuancer, en tout cas pour la partie sud-ouest de la Novempopulanie. Elle note que « le nombre, la relative proximité et la bonne accessibilité des chefs-lieux de cité contribuent à expliquer la modestie de ces églises rurales, destinées avant tout à permettre au maître du domaine et à sa *familia* de participer à l'eucharistie dominicale » (Colin 2004, 291). Que ces oratoires soient privés et réservés aux familles de ces dignitaires me paraît incontestable mais par contre les chefs-lieux ne me paraissent pas tous desservis de la même façon. C'est certes le cas dans les régions les mieux romanisées de Novempopulanie comme le Gers et la partie ouest de la Haute-Garonne qui, rappelons-le, polarisent près de 70 % des *uillae* de Novempopulanie, mais ça l'est beaucoup moins dans les départements des Landes et des Pyrénées-Atlantiques où les *uillae* sont très peu nombreuses et où les populations rurales étaient parfois très éloignées des chefs-lieux de cité. Il existe, par exemple, des « vides urbains » assez importants entre Aire-sur-l'Adour et Bazas ou encore entre Dax et Lamothe-Biganos. Cet isolement est de toute évidence un frein à la christianisation de ces zones « rurales profondes » pour reprendre une expression chère à la géographie actuelle. Le dernier mot reviendra à B. Cursente qui explique que dans les campagnes gasconnes devait exister un réseau assez dense d'habitations agglomérées, dans tous les cas de petits hameaux hérités du haut Moyen-Âge souvent centrés autour d'une petite église champêtre (Cursente 1980 ; 1998). Il avance que jusqu'au XI^e siècle c'est la structure de peuplement héritée de la période romaine qui devait prévaloir, soit un habitat très dispersé implanté autour de quelques chapelles et de cimetières. Il semblerait donc que nos conclusions ne soient guère différentes si nous devons généraliser nos propos. Cette structure « ancienne » est évidemment remise en question avec l'apparition des premiers châteaux.

Bibliographie

- BALMELLE, C. 1987, *Recueil général des mosaïques de la Gaule*, IV, Aquitaine 2, suppl. 10, *Gallia*, CNRS, Paris.
- BALMELLE, C. 2001, *Les demeures aristocratiques d'Aquitaine*, Ausonius mémoires, *Aquitania*, suppl. 10, Bordeaux.
- BALMELLE, C., DUDAY, H., WATIER, B. 1986, L'établissement gallo-romain du quartier de Bignoulets, à Pujo-le-Plan, *Aquitania* 4, 205-218.

²⁷ Dans une région telle que l'Istrie, D. Minette note que dès la fin du IV^e siècle, les inscriptions de Parentium, Trieste et Pola attestent de « la présence de communautés variées et composites, d'hommes et de femmes aux composantes sociales et aux origines différentes, bien encadrés par leurs évêques (...) » (Minette 2009). La Novempopulanie n'a pas été soumise aux actions des premiers évangélistes comme Paul-de-Tarse. La région reste bien à l'écart de ce mouvement ; ceci peut expliquer en partie que seules les élites semblent véritablement christianisées à la fin de l'Antiquité. L'évangélisation du monde rural a commencé au V^e-VI^e siècles dans certains endroits mais se poursuit aux VII^e-VIII^e siècle avant de s'affirmer durablement aux IX^e-X^e siècles, soit à l'extrême fin du haut Moyen-Âge (Colin 2004, 294). C'est à ce moment-là que le cadre bien défini de la paroisse rurale médiévale se met en place et que les populations se fixent autour de l'église et du cimetière.

- BARRAUD, D. 1999, *La période gallo-romaine en Pays d'Orthe*, - Intervention du colloque de Sorde-l'Abbaye, (25 novembre 1999), Conseil général des Landes, 46-47.
- BARRAUD, D. 2009, Bilan et orientation de la recherche archéologique, *Bilan scientifique de la région Aquitaine*, 8-9.
- BARROUQUÈRE, H. 2011, Du haut Moyen-Âge jusqu'au XIV^e siècle dans la Grande-Lande : habitats, artisanat potier, *De la lagune à l'airial. Le peuplement de la Grande-Lande*, Merlet, J.-C., Bost J.-P. (éd.), *Aquitania*, suppl. 24, Bordeaux, 229-244.
- BERTHAULT, F. 2006, La villa gallo-romaine de Moncaret (Dordogne), son environnement et son devenir, *Nouveaux regards sur les villae d'Aquitaine: bâtiments de vie et d'exploitation, domaines et postérités médiévales*, Réchin, Fr. (éd.), Actes de la Table-Ronde de Pau (24 au 25 novembre 2000), *Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes*, 179-190.
- BOST, J.-P., DEBORD, P., FABRE, G., MONTURET, R., RIVIÈRE, H. 1984, La villa gallo-romaine de Géou à Labastide d'Armagnac, *Bulletins de la Société de Bordas*, 651-703.
- BOST, J.-P., FABRE, G. 1988, Aux origines de la province de Novempopulanie : nouvel examen de l'inscription d'Hasparren, *Aquitania* 6, 167-178.
- BOYRIE-FENIE, B. 2005, *Dictionnaire toponymique des communes, Landes et Bas-Adour*, Cavin.
- BOYRIE-FÉNIÉ, B., BOST, J. P. 1994, *Carte archéologique de la Gaule, Les Landes*, Académie des Inscriptions et Belles Lettres, Paris.
- CABES, S. 2006, *Les stratégies d'implantation des villae gallo-romaines des Landes (40)*, mémoire de Master 1, Université de Pau et des Pays de l'Adour, inédit.
- CABES, S. 2007, *Recherches sur les modalités d'implantation des demeures aristocratiques rurales d'Aquitaine méridionale durant l'Antiquité*, mémoire de Master 2, Université de Pau et des Pays de l'Adour, inédit.
- CABES, S., 2012, Le rôle de l'eau dans les implantations des villae aquitano-romaines, *L'eau: usages, risques et représentations dans le Sud-Ouest de la Gaule et le Nord de la péninsule Ibérique, de la fin de l'âge du Fer à l'Antiquité tardive (II^e s. a.C.-VI^e s. p.C.)*, Bost, J.-P. (éd.), Actes du colloque Aquitania de Dax (septembre 2009), *Aquitania*, suppl. 21, Bordeaux, 275-290.
- CABES, S., VIGNAUD, D. à paraître 2014, Occupation du sol dans l'Aquitaine: l'exemple landais, *Villa et habitat rural, de l'étude de cas à la série: typologie et hiérarchie*, Pellecuer, Chr. (éd.), *Studies on the rural World in the Roman period*, Actes du colloque de Loupian (17 au 18 novembre 2011).
- CLÉMENS, J., SEURIN, M., BOST, J.-P., BOYE, M., JEREBZOFF, A., DEBORD, P. 1977, Fours de potiers découverts à Labastide-d'Armagnac (Landes), *Bulletins de la Société de Bordas*, 21-32.

- COLIN, M.-G. 2004, *Édifices et objets du culte chrétien dans le paysage rural de Novempopulanie (IV^e-X^e siècles)*, mémoire de thèse, Université de Toulouse-Le Mirail, (3 vol. et 349 fig).
- CONTE, P., HAUTEFEUILLE, F. 2006, Bilan de la commission interrégionale de la recherche archéologique (CIRA) du Sud-Ouest de mars 2003 à décembre 2006, *Bilan scientifique de la région Aquitaine*, XLVI-LI.
- COUPRY, J. 1977, Informations archéologiques, *Gallia* 35, 463-467.
- CURSENTE, B., 1980, *Les castelnaux de la Gascogne médiévale, Gascogne gersoise*, Bordeaux.
- CURSENTE, B. 1998, *Des maisons et des hommes. La Gascogne médiévale (XI^e-XV^e siècles)*, Toulouse.
- D'AGOSTINO, L. 2009, Pouydesseaux Corbleu, *Bilan scientifique de la région Aquitaine*, 190-191.
- DOMPNIER DE SAUVIAC, A. 1873, *Chronique de la cité et du diocèse d'Acqs*, Dax, Champion, 1869-1873, (2 vol., 215 et 212 p.).
- DUBEDAT, P. 1987, La villa gallo-romaine du Gleyzia d'Augreilh à Saint-Sever, *Bulletin de la Société de Borda*, 321-356.
- DUPLAN-LAMAZOU, V. 1997, Le site de Lalonquette, *Le Moyen-Âge. Bilan des données*, Fabre, G. (éd.), *Archéologie en Béarn*, Actes du IV^e colloque d'Arzacq (26 octobre 1996, Biarritz), 159-174.
- FABRE, G. 1994, *Carte archéologique de la Gaule, Les Pyrénées-Atlantiques*, Académie des Inscriptions et Belles Lettres, Paris.
- FAGES, B. 1995, *Carte archéologique de la Gaule, Le Lot-et-Garonne*, Académie des Inscriptions et Belles Lettres, Paris.
- FELLER, L. 2006, Introduction – Crises et renouvellements des élites au haut Moyen-Âge: mutations ou ajustements des structures?, *Les élites au haut Moyen-Âge, crises et renouvellements*, Bougard, F., Feller, L., Le Jan, R. (éd.), Actes de la rencontre tenue à Rome les 6,7 et 8 mai 2004, Brepols Publishers, 5-21.
- FERDIÈRE, A. 2006, Quelques libres propos sur la villa en guise de conclusions, *Nouveaux regards sur les villae d'Aquitaine: bâtiments de vie et d'exploitation, domaines et postérités médiévales*, Réchin, Fr. (éd.), Actes de la Table-Ronde tenue à Pau les 24-25 novembre 2000, *Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes*, Hors série n° 2, Pau, 403-406.
- HAUTEFEUILLE, F. 2006, La villa et les autres structures de peuplement dans les pays de moyenne Garonne au VII^e siècle, *Nouveaux regards sur les villae d'Aquitaine: bâtiments de vie et d'exploitation, domaines et postérités médiévales*, Réchin, Fr. (éd.), Actes de la Table-Ronde tenue à Pau les 24-25 novembre 2000, *Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes*, Hors série n° 2, Pau, 351-362.
- HEIJMANS, M., GUYON, J. 2007, Premiers temps chrétiens en Gaule méridionale, *Gallia*, CNRS éditions, Paris, 1-189.

- LABORIE, Y. 2006, Le château des Albret à Labrit (Landes), *Résidences aristocratiques, résidence du pouvoir, entre Loire et Pyrénées (X^e-XV^e siècles)*, Barraud, D., Hautefeuille, F., Rémy, Chr. (éd.), Actes du colloque tenu à Pau les 3 au 5 octobre 2002, Carcassonne.
- LAPART, J. 2006, Le destin de quelques *villae* de Novempopulanie centrale à la fin de l'Antiquité et pendant le haut Moyen-Âge : regards sur l'évolution du peuplement, *Nouveaux regards sur les villae d'Aquitaine : bâtiments de vie et d'exploitation, domaines et postérités médiévales*, Réchin, Fr. (éd.), Actes de la Table-Ronde tenue à Pau les 24-25 novembre 2000, *Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes*, Hors-série n° 2, Pau, 363-378.
- LAPART, J., PETIT, C. 1993, *Carte archéologique de la Gaule, Le Gers*, Académie des Inscriptions et Belles Lettres, Paris.
- LAUFFRAY, J. 1969, Les deux balnéaires de Sorde-l'Abbaye, *Les Amis de Sorde et du Pays d'Orthe*, Brochure.
- LE GOFF, J. 1964, *La civilisation de l'Occident médiéval*, Paris.
- LE GOFF, J. 2014, *Faut-il vraiment découper l'Histoire en tranches ?* La Librairie du XXI^e siècle, Seuil, Lonrai.
- LUSSAULT, A. 1997, *Carte archéologique de la Gaule, Les Hautes-Pyrénées*, Académie des Inscriptions et Belles Lettres, Paris.
- MARQUETTE, J.-B. 2001, La formation du réseau paroissial en Gosse, Seignanx et Pays d'Orthe (VI^e-XIV^e siècles) : éléments d'une réflexion, *L'Adour maritime de Dax à Bayonne*, Actes du LIII^e congrès de la FHSO.
- MINETTE, D. 2009, *Les communautés chrétiennes d'Istrie du IV^e au VI^e siècle*, mémoire de Master, Université de Bordeaux III, Inédit.
- MONCOURT, S. 2003, L'occupation funéraire des habitats ruraux gallo-romains du bassin de l'Adour et du département du Gers durant la période médiévale (Hautes-Pyrénées, Landes, Pyrénées-Atlantiques, Gers), *Aquitania* 19, Bordeaux, 341-342.
- MONTORI, E. *A la recherche du patrimoine archéologique dans le département des Pyrénées-Atlantiques*, Document numérique, Inédit.
- NIN, N. 2006, Bilan de la commission interrégionale de la recherche archéologique (CIRA) du Sud-Ouest de mars 2003 à décembre 2006, *Bilan scientifique de la région Aquitaine*, XXXVI-XLVI.
- PALAY, S., 1961, *Dictionnaire du béarnais et gascon moderne (Bassin aquitain)*, bibliothèque de l'école Gaston Fébus.
- PELLECUER, C., POMARÈDES, H. 2001, Crise, survie ou adaptation de la *villa* romaine en Narbonnaise Première ? Contribution des récentes recherches de terrain en Languedoc-Roussillon, *Les campagnes de la Gaule à la fin de l'Antiquité*, Actes du colloque de Montpellier 1 (1^{er} au 14 mars 1998), Antibes, 503-532.
- RÉCHIN, FR., avec la collaboration de BUI-THI-MAÏ, LEBLANC, J.-C., MONTURET, R., PAILHÉ, P., PUYO, J.-Y., ROUSSET, D. 2006, *Faut-*

il refouiller une villa? Sondages archéologiques récents sur la villa de l'Arribéra deus Gleisiars à Lalouquette (Pyrénées-Atlantiques), *Nouveaux regards sur les villae d'Aquitaine: bâtiments de vie et d'exploitation, domaines et postérités médiévales*, Réchin, Fr. (éd.), Actes de la Table-Ronde tenue à Pau les 24-25 novembre 2000, *Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes*, Hors série n° 2, Pau, 131-164.

- RÉCHIN, FR., CALLEGARIN, L., DARLES, CHR., MARTIN, J.-M., SARTOU, A. 2012, Habiter et aménager l'espace au bord de l'eau dans le piémont occidental des Pyrénées durant l'Antiquité. Quelques points de repères, *L'eau: usages, risques et représentations dans le Sud-Ouest de la Gaule et le Nord de la péninsule Ibérique, de la fin de l'âge du Fer à l'Antiquité tardive (III^e s. a.C.-VI^e s. p.C.)*, Bost, J.-P. (éd.), Actes du colloque Aquitania de Dax (septembre 2009), *Aquitania*, suppl. 21, Bordeaux, 217-254.

- SABLAYROLLES, R., BEYRIE, A. 2006, *Carte archéologique de la Gaule, Le Comminges (Haute-Garonne 31/2)*, Académie des Inscriptions et Belles Lettres, Paris.

- SION, H. 1994, *Carte archéologique de la Gaule, La Gironde*, Académie des Inscriptions et Belles Lettres, Paris.

- VAN WAEYENBERGH, P. 1996, Un établissement rural du Bas-Empire au lieu-dit Trebesson (Oeyregave, Landes), *Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes* 15, 103-111.

- VERGAIN, P. 2006, Le devenir des villae tardives: pour une approche de la christianisation des saltus de l'Aquitaine (V^e et VI^e siècles), *Nouveaux regards sur les villae d'Aquitaine: bâtiments de vie et d'exploitation, domaines et postérités médiévales*, Réchin, Fr. (éd.), Actes de la Table-Ronde tenue à Pau les 24-25 novembre 2000, *Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes*, Hors série n° 2, Pau, 379-399.

- VIGNAUD, D. 2002, Gouts (Landes): de l'Antiquité au Haut Moyen-Âge. Données nouvelles de prospections, *Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes* 21, 97-108.

- VIGNAUD, D. 2005, *Rapport de sondage, lieu dit Routin, Saint-Pierre-du-Mont (Landes)*.

- VIGNAUD, D. 2006, Découvertes récentes de l'Antiquité et du Haut Moyen-Âge dans la région de Mont-de-Marsan (Landes), 1^{re} partie, *Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes* 25, 183-196.

- VIGNAUD, D. 2009, Un lot de céramiques du haut Moyen-Âge à Mouliot (Laglorieuse, Landes), *Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes* 28, 125-130.

Editorial Board: Josep Burch i Rius (Institut de Recerca Històrica de la Universitat de Girona. Institut Català de Recerca en Patrimoni Cultural), Pere Castanyer i Masoliver (Pla de l'Estany Archaeology Research Group), Josep Maria Nolla i Brufau (Institut Català de Recerca en Patrimoni Cultural/University of Girona), Joaquim Tremoleda i Trilla (Grup de Recerca Arqueològica del Pla de l'Estany), Cristophe Pellecuer (Ministère de la Culture et de la Communication), Loïc Buffat (Mosaïque), Ronan Bourgaut (Service d'Archéologie et Patrimoine de la CCNBT, Loupian), François Réchin (Université de Pau et des pays de l'Adour).

Objectives

Studies on the rural world in the Roman period is a series whose aim is to publish studies focused on the rural world in Roman times. Each edition highlights a specific aspect of this area of historical research. Thus, *Studies on the rural world in the Roman period* is intended for all researchers working on this line of research.

Frequency

Studies on the rural world in the Roman period is published annually.

Article selection

All the published works are selected by the Editorial Board.

GUIDELINES FOR AUTHORS

Submitting originals

Manuscripts must be double spaced and submitted in electronic format, preferably in MS Word for PCs. Tables, figures and their captions must be sent in separate documents. The maximum length of articles is 12 pages of text (equivalent to about 21,600 characters). The text may be accompanied by a maximum of 6 pages of illustrations.

Citations and bibliographic references

Bibliographic citations within the text must include the name of the author(s) (if there are three or less) or the name of the first author plus the expression "et al." (if there are more than three), the year of publication and the specific page and figure references (separated by a comma). If there is more than one author, their names should be separated by a slash (/). If there are various publications by the same author, the author's name and the dates must be separated by a semi-colon. If there are various publications by the same author with the same date, a lower case letter must be added to the date. If there are various publications by different authors, the references must also be separated by a semi-colon. If the name of the author is cited in the text, the dates and the pages of reference must be placed between parentheses. See the following examples:

- (Almagro 1952)
- (Berni/Carreras/Revilla 1998)
- (Gurri et al. 1998)
- (Berni/Carreras/Revilla 1998, 112) or (Berni/Carreras/Revilla 1998, 109-123) or (Berni/Carreras/Revilla 1998, 112, fig. 1)
- (Nolla 1992, 83-89; 1993a, 659-665)
- (Nolla 1993a, 656, 1993b, 210, fig. 2)
- (Almagro 1952; Gurri et al. 1998; Berni/Carreras/Revilla 1998)
- «...documented by Castanyer/Tremoleda/Roure (1991)...»

At the end of the text, a bibliographic list of the cited references must be given in alphabetical order by authors' family names. Please use the following examples:

- ALMAGRO, M. 1952, *Las inscripciones ampuritanas griegas, ibéricas y latinas*, Monografías Ampuritanas II, Barcelona.
- BERNI, P., CARRERAS, C., REVILLA, V. 1998, Sobre dos nuevos Cornelii del vino tarraconense, *Laietània* 11, Mataró, 109-123.
- GURRI, E., GURRI, J., BAGUR, F., MEDRANO, J. 1998, Un centre productor de vi laietà: el Morè (Sant Pol de Mar. El Maresme). De la realitat arqueològica a la virtual, *II Col·loqui Internacional d'Arqueologia Romana, "El vi a l'antiguitat. Economia, producció i comerç al Mediterrani occidental"*, Monografies Badalonines 14, Badalona, 563-568.
- NOLLA, J. M. 1992, L'abandonament de la neàpolis emporitana. Estat de la qüestió i noves dades, *Miscel·lània arqueològica a Josep M. Recasens*, Tarragona, 83-89.
- NOLLA, J. M. 1993, Les ciutats romanes del nord-est de Catalunya. Els municipis flavis, *Estudis universitaris catalans, XXIX, Homenatge a Miquel Tarradell*, Barcelona, 659-665.
- NOLLA, J. M. 1993, Ampurias en la antigüedad tardia. Una nueva perspectiva, *Archivo Español de Arqueología* 66, Madrid, 207-224.
- CASTANYER, P., TREMOLEDA, J. i ROURE, A. 1991, Un conjunt ceràmic de finals del segle III dC a Vilauba (Camós, Pla de l'Estany), *Cypsela* VIII, Girona, 157-191.

If necessary, to lighten the text, footnotes may be used.

Illustrations

Illustrations include maps, tables, graphs, plates and photographs. Illustrations can occupy as many as 6 pages.

Geographic locations of the areas in question must be given with topographic maps at a suitable scale (to fit on a sheet of A4 paper). A graphic scale must accompany the map.

It is preferred that site illustrations be line maps. If they are of entire floors it is recommended they be simplified and the structures drawn with lines and filled in with black. Subphases or alterations related with a specific phase can eventually be included as grey shaded areas. A scale of 1:500 will be used to make the floors comparable. Structural remains that do not constitute complete floors can be broken up and presented at a scale of 1:100.

A maximum of three photographs may be included.

Figures (all types of illustrations) must be submitted in black and white (colour illustrations will not be accepted, with the exception of photographs, which will nevertheless be published in black and white), and must be adjusted to fit the A4 format. Figures must be submitted in separate documents and, when necessary to cite them in the text, they must be placed between parentheses, using the word *fig.* followed by a number indicating the order they appear in the text, for example "(fig. 2)". The illustrations must be numbered accordingly.

Regarding maps, line maps and plates, it is recommended to present them in an Adobe Illustrator 10 or earlier version document.

Tables and graphs must be submitted in an Excel document.

It is preferred that photographs be presented in digital format (JPG, TIFF), although they can also be submitted on paper or as slides.

Only high quality illustrations will be accepted.

